

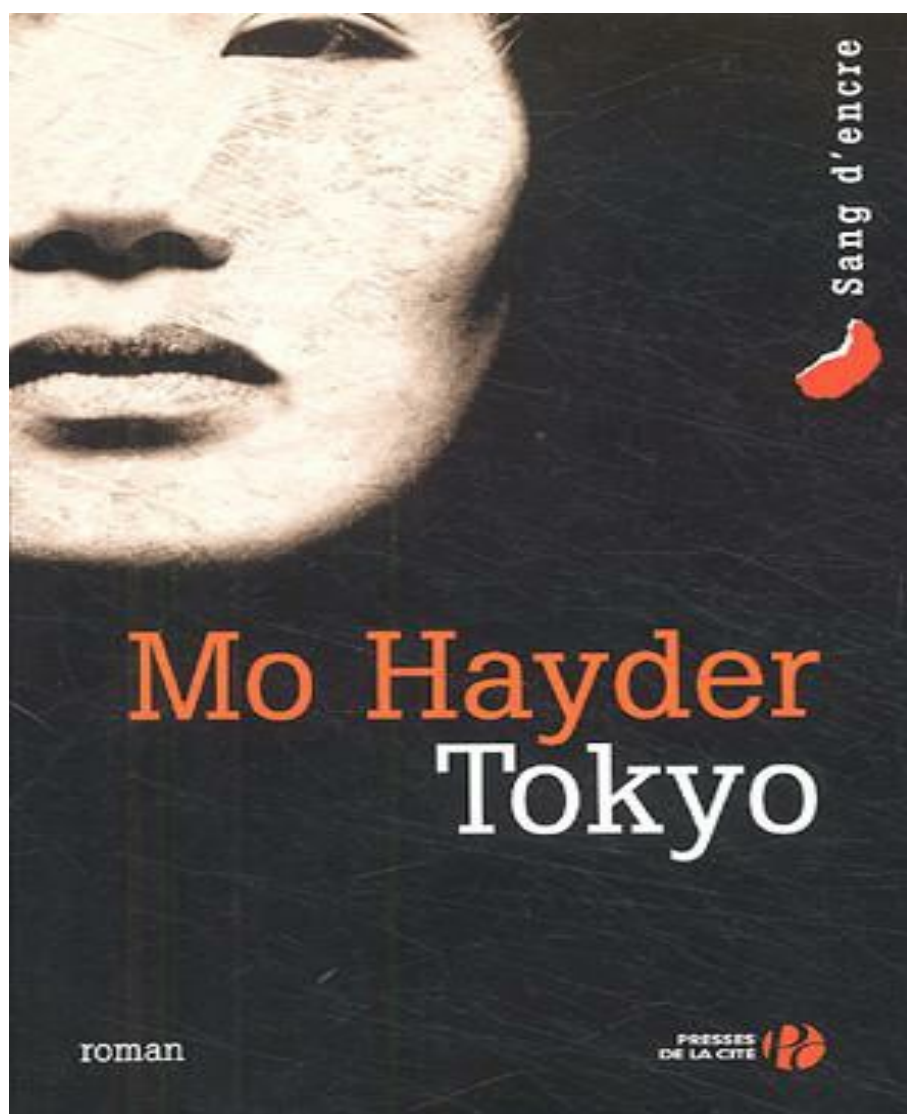


Thriller

Mo Hayder

Tokyo

POCKET



www.EbookS-Gratuit.com

Mo Hayder

Tokyo

THRILLER

résumé

Quand Grey débarque à Tokyo sans argent ni bagages, elle a beaucoup à prouver et encore plus à cacher... Obsédée par un passé tumultueux, elle a quitté son Angleterre natale dans le seul but de retrouver un vieux film disparu. Ces images seraient l'unique témoignage visuel des atrocités commises par les Japonais à Nankin en 1937. Un seul homme pourrait aider Grey. Un survivant du massacre, professeur à l'université Todai. Mais ce dernier, méfiant, refuse de répondre aux questions de la jeune femme. Perdue dans une ville étrangère où elle ne connaît personne, Grey accepte un emploi d'hôtesse dans un club de luxe fréquenté par une clientèle d'hommes d'affaires et de yakuzas. Parmi eux, un vieillard en fauteuil roulant entouré de personnages terrifiants, et qui doit, paraît-il, sa longévité à un mystérieux élixir, qui suscite bien des convoitises...

Prologue

Nankin, Chine 21 décembre 1937

A ceux qui se battent et fulminent contre la superstition, je répondrai seulement ceci : pourquoi ? Pourquoi céder à l'orgueil et à la vanité au point

de balayer d'un revers de main des siècles de tradition ? Quand le paysan vous explique que les grandes montagnes de la Chine ancienne ont été détruites par les dieux en colère, qu'il y a des centaines d'années, les cieux se sont déchirés et que le pays s'est figé, pourquoi ne pas le croire ? Êtes-vous tellement plus intelligent que lui ? Êtes-vous plus intelligent que toutes les générations précédentes prises ensemble ?

Moi, je le crois. Maintenant, enfin, je crois. Je tremble de l'écrire, mais, oui, je crois tout ce que nous dit la superstition. Et pourquoi ? Parce qu'il n'y a rien d'autre pour éclairer les errements de notre monde, aucun autre outil pour traduire un tel désastre. Je fais donc appel au folklore pour me consoler et je me fie au paysan quand il prétend que c'est le courroux des dieux qui a fait pencher la terre à l'est. Oui, je me fie à lui quand il m'annonce que tout - la rivière, la boue, les villes - finira par glisser dans la mer. Nankin aussi.

Un jour, Nankin aussi glissera dans la mer. Sa descente sera peut-être la plus lente de toutes, car ce n'est plus tout à fait une ville comme les autres.

Ces derniers jours l'ont métamorphosée, et lorsqu'elle s'ébranlera, ce sera tout doucement, retenue qu'elle est à sa terre par ses citoyens sans sépulture, par les fantômes qui la poursuivront jusqu'à la côte pour l'en ramener.

Peut-être devrais-je m'estimer privilégié de la voir telle qu'elle est devenue. Entre les lattes de cette fenêtre minuscule, je puis observer ce que les Japonais en ont laissé : ses bâtiments noircis, ses rues vides, les cadavres amoncelés dans les canaux et les rivières. Je baisse les yeux sur mes mains tremblantes et je me demande pourquoi j'ai survécu. Le sang est sec maintenant. Je me frotte les paumes et le voilà qui floconne, qui s'éparpille en écailles noires sur le papier, plus noires que les mots que j'écris car mon encre est aqueuse : j'ai fini mon bâton d'encre de suie de pin et je n'ai ni la force, ni le courage, ni la volonté de sortir en chercher un autre.

Si j'étais d'humeur à poser ma plume, à coller mon flanc contre le mur froid et à adopter une position inconfortable en aplatissant mon nez contre le volet, je pourrais apercevoir le dôme enneigé de la montagne Pourpre par-delà les toits détruits. Mais je ne le ferai pas. Il n'y a aucune raison d'infliger à mon corps

des contorsions aussi peu naturelles parce que jamais plus je ne contemplerai la montagne Pourpre. Une fois achevé ce paragraphe de mon journal, je n'aurai plus aucun désir de me revoir là-haut, sur ces pentes, silhouette bancale et déguenillée, luttant désespérément pour ne pas me laisser distancer par le soldat japonais, le traquant comme un loup entre les torrents gelés et les congères...

Il y a moins de deux heures. Deux heures que je l'ai rattrapé. Cela s'est passé dans un petit bois, près des portes du mausolée. Il me tournait le dos, debout sous un arbre, et la neige fondue des branches gouttait sur ses épaules. La tête légèrement penchée en avant, il scrutait la forêt, car la montagne est toujours un lieu dangereux. La caméra pendait le long de sa hanche.

Je le suivais depuis si longtemps que je boitais bas ; j'étais meurtri de partout et l'air glacial me brûlait les poumons. Je me suis rapproché à pas lents. Je suis incapable, à présent, de concevoir comment j'ai pu rester aussi maître de moi parce que je tremblais de la tête aux pieds. En m'entendant, il a fait volte-face et s'est accroupi d'instinct. Mais je ne suis pas très grand, ni très fort ; il me dépassait d'une bonne tête et, quand il a vu que c'était moi, il s'est quelque peu détendu. Il s'est redressé lentement, il m'a regardé approcher jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que quelques pas entre nous, il a vu les larmes sur mes joues.

— Ça ne changera rien pour vous, m'a-t-il dit avec dans la voix quelque chose qui ressemblait à de la pitié, mais je tiens à ce que vous sachiez que je regrette. Je regrette profondément. Vous comprenez le japonais ?

— Oui.

En soupirant, il s'est essuyé le front avec son gant de cuir craquelé.

— Ça ne s'est pas passé comme j'aurais voulu. Ça ne se passe jamais comme on voudrait. Je vous en prie, croyez-moi.

Sa main a voleté dans la direction approximative du temple Linggu tandis qu'il poursuivait :

— C'est vrai que... que lui a aimé. Il aime toujours. Mais pas moi. Je les

observe. Je filme ce qu'ils font, mais ça ne me procure aucun plaisir. Je vous en prie, faites-moi confiance, je n'y prends aucun plaisir.

J'ai chassé les larmes de mes joues d'un revers de manche. J'ai fait un pas en avant et je lui ai posé une main tremblante sur l'épaule. Il n'a pas bronché – il est resté immobile, à me dévisager, perplexe. Il n'y avait pas de peur sur ses traits : il me voyait comme un civil sans défense. Il ne savait rien du petit couteau à fruits dissimulé au creux de ma main.

— Donnez-moi la caméra, ai-je dit.

— Je ne peux pas. Ne croyez pas que je fasse ces films pour leur divertissement, pour les soldats. Mes intentions sont tout autres.

— Donnez-moi la caméra. Il a secoué la tête.

— C'est hors de question.

Lorsqu'il a prononcé ces mots, j'ai eu l'impression que le monde ralentissait brusquement sa course. Quelque part en aval, les mortiers de l'artillerie sampohei japonaise pilonnaient un contrefort pour débusquer les unités nationalistes rebelles, les encercler et les forcer à redescendre vers la ville, mais ici, dans les hauteurs de la montagne, je n'entendais rien, hormis les battements de nos cœurs et les gouttelettes de glace fondue qui tombaient des arbres.

— J'ai dit : donnez-moi la caméra.

— Et je répète : pas question.

Alors, j'ai ouvert la bouche, j'ai fait un bond en avant et je lui ai jeté à la face un cri abominable. Il avait grandi en moi pendant que je courais dans la neige, et je me suis mis à hurler comme un animal blessé. J'ai tendu le bras et j'ai enfoncé en lui la lame de mon petit couteau, en transperçant son manteau d'uniforme vert olive et sa ceinture porte-bonheur *senninbari*. Il n'a pas émis le moindre son. Son expression a changé, sa tête s'est relevée si vite qu'elle en a perdu sa casquette militaire, et nous avons chacun fait un pas en vacillant,

les yeux rivés sur les flots de sang giclant sur la neige et sur l'intérieur de son abdomen se déversant comme un fruit onctueux par la déchirure de l'uniforme. Il a fixé un instant ce spectacle avec une sorte de surprise. Puis la douleur l'a rattrapé. Il a lâché son fusil et empoigné ses entrailles pour les remettre en place.

— *Kuso !* Qu'est-ce que vous avez fait ?

J'ai reculé en titubant, j'ai laissé tomber mon couteau dans la neige, j'ai cherché à tâtons le soutien d'un tronc d'arbre. Le soldat a pivoté sur lui-même et est parti en tanguant vers la forêt. Une main plaquée contre le ventre, l'autre serrant toujours sa caméra, il s'est éloigné en zigzag, le menton étrangement haut et digne, comme s'il se dirigeait vers un lieu important, comme si un monde meilleur, plus sûr, l'attendait quelque part dans cette forêt. J'ai suivi dans la neige, le souffle court et brûlant. Au bout de dix mètres il a trébuché, failli perdre l'équilibre et crié quelque chose : un nom féminin en japonais, sa mère peut-être, ou sa femme. Il a levé le bras, et ce mouvement a dû libérer quelque chose en lui parce qu'une masse longue et sombre s'est écoulée de la plaie, a dégringolé sur la neige. Il a glissé dessus et tenté de retrouver son aplomb, mais il était trop faible et n'a réussi qu'à tourner en rond sur quelques pas en traînant derrière lui un long cordon rougeâtre, comme si c'était une naissance plutôt qu'une mort.

— Donnez-la-moi. Donnez-moi la caméra.

Il n'a pas pu répondre. Il avait perdu toute faculté de raisonnement : il n'était plus conscient de ce qui se passait. Il s'est affaissé à genoux, il a vaguement levé les bras, il a roulé en douceur sur le flanc. La seconde suivante, j'étais sur lui. Ses lèvres étaient bleues, un voile de sang lui recouvrait les dents.

— Non... a-t-il murmuré au moment où j'écartais ses doigts gantés de la caméra.

Ses yeux étaient déjà aveugles, mais il sentait ma présence et ses mains ont cherché mon visage à tâtons.

— Ne la prenez pas, a-t-il repris. Si vous la prenez, qui témoignera ?

« Si vous la prenez, qui témoignera ? »

Ces mots sont restés en moi. Ils resteront en moi jusqu'à la fin de mes jours. Qui témoignera ? J'observe longuement le ciel au-dessus de la maison, la fumée noire qui passe devant la lune. Qui témoignera ? La réponse est : personne. Personne ne témoignera. Tout est fini. Cette page est la dernière de mon journal. Je n'écrirai plus jamais. La suite de mon histoire ne sortira pas de la bobine que contient cette caméra et ce qui s'est passé aujourd'hui restera un secret.

Chapitre 1

Tokyo, été 1990

Quelquefois, il faut prendre sur soi. Même quand on est épuisée, qu'on a faim et qu'on se retrouve dans un endroit totalement étranger : comme moi à Tokyo cet été-là, toute tremblante d'anxiété devant la porte du professeur Shi Chongming. Je m'étais aplati les cheveux de manière à ce qu'ils aient l'air aussi coiffés que possible et j'avais passé un certain temps à améliorer l'aspect de ma jupe démodée trouvée à la friperie Oxfam en l'époussetant et en repassant à la main les faux plis causés par le voyage. J'avais écarté d'un coup de pied le vieux sac de voyage qui m'avait accompagnée dans l'avion pour que ce ne soit pas la première chose qu'il voie en m'ouvrant, parce qu'il était très important que j'aie l'air normale. Je dus compter jusqu'à vingt-cinq et respirer profondément plusieurs fois avant d'oser parler.

— Bonjour ? risquai-je, le visage collé à la porte. Il y a quelqu'un ?

Je laissai filer quelques secondes, l'oreille tendue. Il me sembla détecter un vague bruissement à l'intérieur, mais personne ne vint m'ouvrir. J'attendis encore un peu, le cœur battant de plus en plus fort, et je frappai.

— Vous m'entendez ?

La porte s'ouvrit et, surprise, je fis un pas en arrière. Shi Chongming était immobile sur le seuil, élégant et poli, et me dévisageait en silence, les bras le long du corps comme quelqu'un qui s'attendrait à passer à la fouille. Il était incroyablement petit, presque une poupée, et autour du triangle délicat de son visage, ses longs cheveux parfaitement blancs lui tombaient sur les épaules comme un châle de neige. Je restai muette, la bouche entrouverte.

Il posa les paumes à plat sur ses cuisses et s'inclina vers moi.

— Bonjour, dit-il en anglais d'une voix douce, presque sans accent. Je suis le professeur Shi Chongming. Et vous, vous êtes ?

— Je... je suis... je suis étudiante, bégayai-je. Si on veut. A l'université de Londres, ajoutai-je en lui tendant la main après avoir relevé la manche droite de mon cardigan.

Il m'étudia d'un air pensif, enregistra mon visage blême, mes cheveux plats, mon cardigan et mon gros sac de voyage informe. Tout le monde a la même réaction en me voyant pour la première fois et, pour être franche, j'ai beau faire semblant, je ne me suis jamais vraiment habituée à ce genre de regard.

— J'ai passé près de la moitié de ma vie à souhaiter vous rencontrer, dis-je. J'attends ce moment depuis neuf ans, sept mois et dix-huit jours.

— Neuf ans, sept mois et dix-huit jours ? répéta-t-il, amusé, en haussant un sourcil. Tout ça ? Eh bien, vous feriez mieux d'entrer.

Je ne suis pas particulièrement douée pour lire dans les pensées des autres, mais je sais qu'on peut repérer la tragédie, la vraie tragédie, quand elle se cache sous la surface d'un regard. On peut presque toujours deviner par où quelqu'un est passé quand on y regarde d'assez près. J'avais mis un temps infini à retrouver la trace de Shi Chongming. Il avait plus de soixante-dix ans et je trouvais stupéfiant que, malgré son âge et les sentiments que devaient lui

inspirer les Japonais, il soit ici, professeur invité à Todai, la plus grande université du Japon. Son bureau donnait sur la salle de tir à l'arc, dont la toiture complexe était cernée d'arbres sombres ; on n'entendait que le croassement des corneilles qui voletaient entre les chênes verts. La pièce était surchauffée, et trois ventilateurs électriques brassaient l'air sale en ronronnant. J'entrai sur la pointe des pieds, émue d'être enfin là.

Shi Chongming souleva la pile de dossiers qui encombraient un fauteuil.

— Asseyez-vous. Asseyez-vous. Je vais faire du thé.

Je m'assis brusquement, mes grosses chaussures serrées l'une contre l'autre, mon sac de voyage sur les genoux. Shi Chongming alla en boitant remplir au lavabo une bouilloire électrique sans faire attention à l'eau qui éclaboussait de taches sombres sa tunique de mandarin. Les ventilateurs faisaient doucement frissonner les piles de documents et de vieux ouvrages qui encombraient les rayonnages du sol au plafond. Dès mon entrée, j'avais repéré, dans un coin de la pièce, un projecteur. Un projecteur de seize millimètres poussiéreux, à peine visible entre deux énormes piles de dossiers. L'envie me démangeait de me retourner pour le regarder, mais je savais qu'il ne fallait pas. Je me mordis la lèvre et concentrai mon attention sur Shi Chongming, qui s'était lancé dans un long monologue sur ses recherches.

— Peu de gens savent quand la médecine chinoise est apparue au Japon, mais on trouve des traces de sa présence ici dès l'époque Tang. Le saviez-vous ?

Il servit le thé et me tendit un biscuit sous cellophane sorti d'on ne sait où.

— Le moine Jian Zhen l'a enseignée ici même au VIII^e siècle. On voit aujourd'hui partout des pharmacies de médecine *kampo*. Il vous suffira de sortir du campus pour vous en rendre compte par vous-même. Fascinant, n'est-ce pas ?

— Je vous croyais linguiste.

— Linguiste ? Non, non. Autrefois, peut-être, mais tout a changé. Vous voulez savoir ce que je suis ? Je vais vous le dire : vous n'avez qu'à prendre

un microscope et observer avec soin le nœud qui est au point de jonction de la biotechnologie et de la sociologie, fit-il avec un sourire qui me permit d'apercevoir ses longues dents jaunes. C'est là que vous me trouverez : Shi Chongming, un tout petit bonhomme au titre pompeux. L'université me considère comme une prise de choix. Ce qui m'intéresse, c'est de comprendre ce qui, dans tout ceci...

Il s'interrompit tandis que sa main balayait la pièce pour indiquer les livres, les planches couleurs d'animaux momifiés et même un tableau mural intitulé Entomologie du Hunan.

— ... ce qui, dans tout ceci, est arrivé avec Jian Zhen et ce qui a été ramené au Japon par les soldats en 1945. Par exemple, voyons...

Ses doigts errèrent un instant sur les textes familiers, sélectionnèrent un vieil opuscule qu'il déposa devant moi et ouvrit à la page d'un écorché d'ours dont les organes internes étaient curieusement représentés dans des tons pastel, rose et menthe.

— L'ours noir d'Asie, par exemple. Est-ce après la guerre du Pacifique que les Japonais ont décidé d'utiliser la vésicule biliaire de leur ours de Karuizawa contre les maux d'estomac ?

Il mit les mains à plat sur la table et plongea ses yeux au fond des miens.

— Je suppose que c'est ce qui vous amène, n'est-ce pas ? L'ours est un de mes centres d'intérêt. La plupart des gens qui frappent à ma porte sont intéressés par cette question. Vous êtes environnementaliste ?

— Non, répondis-je, étonnée par le calme de ma propre voix. Pour être franche, non. Ce n'est pas ce qui m'amène. Je n'ai jamais entendu parler de... de l'ours de Karuizawa.

Incapable de me retenir plus longtemps, je me retournai pour jeter un coup d'œil au projecteur et je dus me forcer à ramener mon regard sur Shi Chongming.

— Je... je veux dire que ce n'est pas de médecine chinoise que je suis venue vous parler, repris-je.

— Non ? fit-il en ôtant ses lunettes et en me scrutant avec une intense curiosité. Ce n'est pas de ça ?

— Non, répondis-je en secouant la tête. Non, pas du tout.

— Dans ce cas... Vous êtes ici pour ? demanda-t-il après une pause.

— Pour Nankin.

Il s'assit derrière son bureau, fronçant les sourcils.

— Excusez-moi, pouvez-vous me rappeler qui vous êtes ?

— Je suis étudiante à l'université de Londres. Ou plutôt je l'ai été. Mais je n'étudiais pas la médecine chinoise. Plutôt les atrocités de la guerre.

— Holà, dit-il en levant la main. Vous vous trompez de personne. Je ne peux rien pour vous.

Il fit mine de se lever, mais je me dépêchai d'ouvrir mon sac de voyage et d'en sortir la liasse de mes notes, maintenues par un élastique ; je laissai tomber quelques feuillets dans ma précipitation, les ramassai et déposai le tout en désordre sur la table.

— J'ai passé la moitié de ma vie à étudier la guerre en Chine.

Je retirai l'élastique et étalai mes notes. Il y avait là des textes que j'avais moi-même retranscrits en pattes de mouche, des pages de livres photocopiées à la bibliothèque, des dessins que j'avais faits pour m'aider à visualiser les événements.

— Surtout à Nankin. Regardez, ajoutai-je en agitant une feuille froissée couverte de caractères minuscules, ça parle de l'invasion - c'est l'organigramme de la chaîne de commandement japonaise, tout est en japonais, vous voyez ? J'avais seize ans quand j'ai fait ça. Je sais plus ou

moins écrire le japonais et le chinois.

Shi Chongming parcourut le texte sans un mot mais en se ratatinant petit à petit dans son fauteuil, avec une expression bizarre sur les traits.

Mes dessins, mes schémas ne sont pas très bons, mais ça ne me fait plus rien maintenant quand les gens s'en moquent - chacun d'eux représente pour moi quelque chose d'important, m'aide à organiser mes pensées, me rappelle que chaque jour me rapproche de la vérité, que je finirai par connaître toute l'histoire d'une certaine chose qui s'est passée à Nankin en 1937.

— Et ça...

Je dépliai un grand dessin au format A3 et le lui tendis. Au fil des ans, des lignes translucides étaient apparues à l'emplacement des pliures.

— ... c'est la ville à la fin de l'invasion, dis-je. J'ai mis un mois à le faire. C'est une montagne de cadavres. Vous voyez ? demandai-je en levant avidement les yeux vers lui. En regardant bien, vous verrez que j'ai tout reproduit fidèlement. Vous n'avez qu'à compter, si vous voulez. Il y a exactement *trois cent mille* cadavres sur ce dessin, et...

Shi Chongming se dressa comme un ressort. Il alla fermer la porte, retraversa toute la pièce jusqu'à la fenêtre qui dominait la salle de tir à l'arc et baissa les stores. Il penchait légèrement du côté gauche, et ses cheveux étaient si fins que sa nuque paraissait presque glabre, avec une peau tellement plissée qu'on aurait dit qu'il n'avait pas de boîte crânienne et qu'on voyait directement les bourrelets et les crevasses de son cerveau.

— Savez-vous à quel point la question de Nankin est sensible dans ce pays ?

Il revint, se rassit à sa place avec une lenteur arthritique et, s'étant penché vers moi au-dessus de la table, murmura :

— Savez-vous combien la droite est puissante au Japon ? Avez-vous entendu parler des personnes qui ont eu des ennuis pour avoir osé en parler ? Les Américains... dit-il en tendant vers moi un doigt tremblant, comme si je lui

apparaissais comme une incarnation de l'Amérique, les Américains, MacArthur, ont fait ce qu'il fallait pour que la droite devienne l'épouvantail qu'elle est encore à ce jour. C'est bien simple, on ne parle pas de ça.

— Mais j'ai fait tout ce chemin pour vous voir, murmurai-je.

— Alors, vous allez devoir faire demi-tour et rentrer chez vous. C'est de mon passé que vous êtes en train de parler. Et je ne suis pas là, au Japon pardessus le marché, pour discuter des erreurs du passé.

— Vous ne comprenez pas. Il faut que vous m'aidiez.

— Il faut ?

— C'est à propos d'une chose particulière que les Japonais ont faite. Je suis au courant de la plupart des atrocités qui ont été commises, de la surenchère des massacres, des viols. Mais je vous parle d'un acte spécifique, d'un acte dont vous avez été le témoin. Personne ne veut croire que cet acte a vraiment eu lieu, ils sont tous sûrs que j'invente.

Shi Chongming se pencha un peu plus en avant et me fixa dans le blanc des yeux. D'habitude, quand je leur décris l'objet de ma recherche, les gens me décochent un regard inquiet, apitoyé, un regard qui dit : Vous inventez, c'est forcé. Mais pourquoi ? Pourquoi inventer une chose aussi atroce ?

Ce regard-ci était différent. Ce regard-ci était dur et furieux. Quand il parla, sa voix était mordante :

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Il existe un témoignage à ce sujet. Je l'ai lu il y a des années, mais je n'ai jamais réussi à retrouver le livre, et tout le monde me dit que ça aussi, je l'ai inventé, que ce livre n'a jamais existé. Mais ça ne me gêne pas, parce qu'il semblerait qu'il y ait un film aussi, un film tourné à Nankin en 1937. Je l'ai appris il y a six mois. Et vous le connaissez.

— Absurde. Il n'y a pas de film.

— Pourtant... votre nom est cité dans une revue universitaire. Je vous assure, honnêtement, je l'ai lu de mes yeux. L'article dit que vous avez assisté au massacre, que vous avez été témoin de cette torture. Il dit aussi qu'à l'époque de votre séjour à l'université de Jiangsu, en 1957, une rumeur a circulé selon laquelle vous étiez en possession d'un film qui montrait ça. Et c'est pour ça que je suis ici. J'ai besoin de savoir... j'ai besoin de savoir ce qu'ont fait les soldats. Juste un détail, et je saurai que je n'ai pas inventé. Il faut que je sache si, quand ils emmenaient les femmes et...

— S'il vous plaît ! tonna Shi Chongming en abattant les mains sur son bureau puis en se relevant. Vous n'avez donc aucune sensibilité ? Vous n'êtes pas dans un salon de thé !

Il saisit la canne accrochée au bras de son fauteuil, traversa la pièce en clopinant, ouvrit la porte d'entrée et décrocha sa plaque nominative.

— Vous voyez ? lança-t-il après avoir refermé la porte d'un coup de canne, en tapotant la plaque de cuivre. Professeur de sociologie. So-cio-lo-gie. Mon domaine, c'est la médecine chinoise. Je n'ai plus rien à voir avec Nankin. Il n'y a pas de film. C'est fini. Et maintenant, j'ai beaucoup à faire, et...

— S'il vous plaît, implorai-je, le feu aux joues, en m'accrochant aux coins de son bureau. S'il vous plaît. Ce film existe. Il existe. Je l'ai lu dans la revue. C'est *le seul film au monde*, et...

— Assez, siffla-t-il en pointant sa canne dans ma direction. Ça suffit.

Ses dents étaient longues, décolorées comme les fossiles qu'on ramasse dans le désert de Gobi, teintées d'un vernis jaunâtre par le riz complet et la viande de bouc.

— Écoutez, reprit-il, j'ai un respect absolu pour vous. J'ai du respect pour vous et pour votre objet d'étude singulier. Tout à fait singulier. Mais laissez-moi vous dire très simplement ceci : *il n'y a pas de film*.

Quand on essaie de prouver qu'on n'est pas folle, mieux vaut ne pas trop compter sur des gens comme Shi Chongming. Lire quelque chose, noir sur blanc, et s'entendre dire ensuite qu'on l'a inventé, voilà bien le genre de chose qui peut vous rendre aussi cinglée qu'ils le disent tous. C'était la même histoire qui recommençait, comme quand j'avais treize ans avec mes parents et les gens de l'hôpital. Ils prétendaient tous là-bas que cette torture n'existait que dans mon imagination, qu'elle faisait partie de ma folie, qu'un acte aussi cruel ne pouvait pas avoir existé. Que les soldats japonais s'étaient peut-être comportés en barbares impitoyables, mais qu'ils ne pouvaient pas avoir commis ça, un crime tellement innommable que même les médecins et infirmiers, qui disaient pourtant en avoir vu de toutes les couleurs dans leur métier, baissaient le ton quand ils en parlaient :

« Nous sommes sûrs que vous *croyez* l'avoir lu. Nous sommes sûrs que, pour vous, c'est quelque chose de bien réel.

— C'est réel, répondais-je en rougissant, les yeux baissés. Je l'ai lu. Dans un livre. »

Un livre à couverture orange, qui contenait une photographie de corps amoncelés dans le port de Meitan. Un livre truffé de détails sur ce qui s'était passé à Nankin. Avant de l'ouvrir, je n'avais jamais entendu parler de Nankin.

« Je l'ai trouvé chez mes parents », avais-je précisé.

Une des infirmières, qui m'avait dans le collimateur, se glissait quelquefois à mon chevet après l'extinction des feux, lorsqu'elle était sûre que personne ne pourrait l'entendre. Raide comme la mort, je faisais semblant de dormir, mais ça ne l'empêchait pas de s'accroupir quand même à côté de mon lit et de souffler sur moi son haleine chaude et rance.

« Je vais te dire, murmurait-elle, soir après soir, quand l'ombre des rideaux à fleurs s'était figée sur le plafond du dortoir. En dix ans de ce boulot de merde, j'ai jamais vu une imagination aussi vicieuse. Tu es complètement détraquée. Pas seulement détraquée, tu es mauvaise. »

Mais je n 'ai rien inventé...

J'avais très peur de mes parents, surtout de ma mère, mais personne à l'hôpital ne voulait croire à l'existence du livre, et un jour, alors que je commençais à me dire qu'ils avaient peut-être raison, que j'avais tout imaginé, que j'étais vraiment folle, je pris mon courage à deux mains et je leur écrivis une lettre pour leur demander de chercher, parmi toutes les piles de livres de poche de la maison, un volume à couverture orange intitulé, j'en étais à peu près certaine, *Le Sac de Nankin*.

Une lettre me parvint presque aussitôt :

Je suis persuadée que tu crois à l'existence de ce livre, mais, laisse-moi te promettre une chose, ce n 'est pas chez moi que tu as lu cette sorte d'immondices.

Ma mère avait toujours été sûre de pouvoir contrôler ce que je savais, ce que je pensais. Convaincue qu'aucune école n'était capable d'empêcher que mon cerveau s'emplisse d'informations néfastes, elle avait préféré que j'étudie à la maison pendant des années. Mais quand on endosse ce genre de responsabilité, quand on a tellement peur (quels qu'en soient les obscurs motifs intimes) que ses enfants découvrent ce qu'est la vie qu'on censure tous les livres qui arrivent à la maison, parfois même en arrachant des pages à certains romans, une chose est sûre : il faut être rigoureux. En tout cas plus que ne l'était ma mère. Elle ne vit pas le laxisme ramper sous la porte, s'insinuer par les fenêtres étouffées de verdure, circuler entre les pages moites de certains volumes. D'une façon ou d'une autre, le livre sur Nankin échappa à sa vigilance.

Nous avons tout fouillé de fond en comble, avec le plus grand désir de t'aider, toi, notre fille unique, mais j'ai le regret de te dire que, sur ce point, tu fais fausse route. Nous avons d'ailleurs écrit à ton médecin traitant pour l'en avertir.

Je me souviens d'avoir laissé tomber sa lettre sur le sol du dortoir pendant qu'une idée horrible s'emparait de moi. Et s'ils avaient raison ? Et si le livre n'existait pas ? Et si j'avais tout inventé ? Le ventre envahi d'une douleur sourde et lancinante, je pensai que ce serait la pire chose qui puisse m'arriver.

Quelquefois, il faut aller loin pour prouver certaines choses. Même s'il s'avère au final qu'on ne se les prouve qu'à soi-même.

Quand on me laissa enfin sortir, je savais exactement ce que j'avais à faire. Pendant mon hospitalisation, j'avais réussi tous mes passages en classe supérieure grâce au centre d'enseignement à distance (avec des A dans la plupart des matières, ce qui surprit tout le monde - ces gens-là se comportaient tous comme s'ils ne faisaient aucune différence entre l'ignorance et la stupidité) et, dehors, il existait des associations pour aider les gens comme moi à entrer à l'université. On m'imposa toutes sortes d'épreuves difficiles - des coups de téléphone, des trajets en bus. J'avais étudié seule le chinois et le japonais, à la bibliothèque, et on me trouva une place en Langues orientales, à l'université de Londres. D'un seul coup, en tout cas vue de l'extérieur, je paraissais presque normale : j'avais une chambre, un petit boulot à temps partiel de distribution de prospectus, une carte de transport d'étudiant et un tuteur qui collectionnait les sculptures yorubas et les cartes postales préraphaélites. (« Je suis fétichiste des blondes », m'avait-il glissé un jour en me lorgnant d'un air pensif. Et il avait ajouté à mi-voix : « Quand elles ne sont pas folles, évidemment. ») Mais tandis que les autres étudiants rêvaient d'une licence et peut-être d'un diplôme de troisième cycle, moi, je ne pensais qu'à Nankin. Pour avoir une chance de vivre en paix, je devais absolument savoir si certains détails que je me rappelais avoir lus dans le livre orange étaient véridiques.

Je passais donc des heures en bibliothèque, à dévorer des ouvrages et des revues dans l'espoir de trouver un autre exemplaire du livre ou, à défaut, le même témoignage publié sous une autre forme. Un ouvrage intitulé *L'horreur de Nankin* avait bien été publié en 1980, mais il était épuisé. Aucune bibliothèque, pas même celle du Congrès, n'en possédait d'exemplaire ; et, de toute façon, rien ne prouvait que c'était le même livre. Ce n'était pas trop grave dans la mesure où je travaillais déjà sur une autre piste : car entre-temps, à ma grande surprise, j'avais découvert l'existence d'images filmées du massacre.

Au total, il y avait deux films. Le premier était celui du révérend Magee. Magee avait été missionnaire en Chine dans les années trente, et son film avait été sorti du pays en fraude par un coreligionnaire tellement épouvanté par son contenu qu'il l'avait cousu dans l'ourlet de sa pelisse en poil de chameau avant de prendre la route de Shanghai. Ensuite, la bobine avait été oubliée un certain nombre d'années dans une cave californienne, où elle s'était détériorée jusqu'au jour où elle avait été redécouverte et donnée à la bibliothèque du Congrès. J'en avais visionné une copie vidéo à la bibliothèque de l'université de Londres. Je me l'étais repassée d'innombrables fois, plan par plan. Ses images montraient effectivement l'horreur de la prise de Nankin - elles montraient des choses auxquelles j'ai beaucoup de mal à penser, même en plein jour -, mais pas la scène de torture dont j'avais lu la description tant d'années auparavant.

Le deuxième film, disait-on, était celui de Shi Chongming. À la seconde où j'en entendis parler, j'oubliai tout le reste.

C'était ma deuxième année de fac. Par une belle matinée de printemps, tandis que Russell Square grouillait de touristes et de jonquilles, j'étais à la bibliothèque, assise devant une table à lampe articulée, tournant le dos aux rayonnages de la section Sciences humaines, penchée sur une obscure revue. Mon cœur battait la chamade - je venais enfin de trouver une référence à la torture qui m'intéressait. C'était une référence oblique, très vague en vérité, à laquelle manquait le détail clé, mais une phrase me fit tout de même dresser sur ma chaise : « Il est certain qu'à Jiangsu, vers la fin des années cinquante, l'existence d'un film de seize millimètres montrant ce type de torture a été mentionnée. A la différence de celui de Magee, ce film n'a, à ce jour, jamais quitté la Chine. »

J'abaissai la lampe articulée le plus près possible de la page, n'osant pas croire ce que j'avais sous les yeux. Quel choc pour moi de penser qu'il existait une trace visuelle - imaginez un peu ! Ils pourraient toujours continuer à me traiter de folle, à me traiter d'ignorante, mais personne ne pourrait plus prétendre que j'avais tout inventé, pas si la preuve était là, noir sur blanc.

« Ce film aurait appartenu à un jeune maître assistant de l'université de

Jiangsu, Shi Chongming, qui était à Nankin au moment du grand massacre de 1937... »

Traversée d'un frisson, les tempes bourdonnantes, je relus plusieurs fois le paragraphe. Un sentiment inconnu me submergeait peu à peu, un sentiment refoulé au plus profond de moi par des années d'incrédulité du personnel hospitalier. Ce ne fut que quand l'étudiant de la table voisine poussa un bruyant soupir que je me rendis compte que j'étais debout, en train de marmonner à mi-voix en serrant et en desserrant les poings. J'avais la chair de poule. «Il n'a jamais quitté la Chine »...

J'aurais dû voler cette revue. Si j'avais bien appris la leçon de mes années d'hôpital, je l'aurais glissée sous mon cardigan et je serais ressortie de la bibliothèque avec. J'aurais eu quelque chose à montrer à Shi Chongming, de quoi lui prouver que mon imagination malsaine n'avait pas tout inventé. Il n'aurait pas pu nier ni me pousser pour la énième fois à douter de ma santé mentale.

Chapitre 2

En face de l'énorme portail Akamon laqué de rouge qui marque l'entrée de l'université de Todai, il y avait un petit bar, le Bambi Café. Quand Shi Chongming m'eut priée de quitter son bureau, j'obtempérai après avoir docilement entassé mes notes dans mon sac de voyage. Mais je n'avais pas baissé les bras. Pas encore. J'entrai dans le café et choisis une place près de la fenêtre, avec vue sur le portail de manière à pouvoir surveiller les entrées et les sorties.

Au-dessus de ma tête, à perte de vue, les gratte-ciel de Tokyo étincelaient dans l'azur, et les rayons du soleil étaient renvoyés par un million de fenêtres. Je me penchai en avant sur ma chaise pour contempler ce spectacle hallucinant. J'en savais long sur cette cité phénix, resurgie des cendres de la Seconde Guerre mondiale, mais ici, en chair et en os, elle ne me paraissait pas tout à fait réelle. Qu'est devenu, me demandai-je, le Tokyo de la guerre ?

Où est passée la ville d'où sont partis les soldats ? Est-elle ensevelie là-dessous ? Tout ça était tellement différent de l'image sombre que je m'en étais faite au fil des ans - l'image d'une relique ancestrale noircie de cendres, aux rues bombardées et grouillantes de cyclo-pousses - que je décidai de considérer cette parade d'acier et de béton armé comme une réincarnation de Tokyo superposée à la ville authentique, au véritable cœur battant du Japon.

La serveuse me regardait avec insistance. J'attrapai la carte et fis semblant de la consulter, le feu aux joues. Je n'avais pas d'argent car, pour être franche, je n'avais pas vu aussi loin. Pour payer mon billet d'avion, j'avais emballé des petits pois surgelés dans une usine jusqu'à m'en écorcher les doigts. Quand j'avais prévenu la fac de mon intention de venir ici pour retrouver Shi Chongming, on m'avait avertie que c'était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase. Que je devais choisir entre rester à Londres et rattraper les matières dans lesquelles j'avais échoué, ou quitter définitivement l'université. Apparemment, j'étais sujette à une « obsession destructrice focalisée sur Nankin » : on attira mon attention sur les unités de valeur qui me manquaient, sur les cours de droit obligatoires auxquels je ne m'étais même pas inscrite, sur le nombre de fois où j'avais été surprise en plein amphithéâtre à dessiner Nankin au lieu de prendre comme tout le monde des notes sur la dynamique économique de l'Asie du Sud-Est. Plutôt que de perdre mon temps à leur demander une bourse de voyage, je vendis quelques affaires, des CD, une table basse, le vieux vélo noir qui me transportait dans Londres depuis des années. Une fois mon billet payé, il ne me resta plus grand-chose, tout juste une liasse de yens crasseux glissée dans une des poches latérales de mon sac de voyage.

Je jetais régulièrement un coup d'œil à la serveuse, en me demandant combien de temps je pourrais tenir avant de devoir passer commande. Voyant qu'elle commençait à s'impatienter, je choisis ce qu'il y avait de moins cher sur la carte - le melon « danois », saupoudré de grains de sucre. Cinq cents yens. Quand le dessert arriva, je comptai la somme avec soin et déposai les billets dans la coupelle comme j'avais vu les autres clients le faire.

Il y avait un peu de nourriture dans mon sac. Peut-être pouvais-je piocher dedans sans que personne ne s'en aperçoive. J'y avais mis huit paquets de

biscuits Rich Tea. Il contenait aussi une jupe en laine, deux chemisiers, deux collants, une paire de chaussures à lacets, trois livres en japonais, sept essais sur la guerre du Pacifique, un dictionnaire et trois pinceaux. Je n'avais pas du tout réfléchi à ce que je ferais après avoir récupéré le film de Shi Chongming, je ne m'étais quasiment pas arrêtée aux questions pratiques. Nous y voilà, Grey, pensai-je. Qu'est-ce que les médecins te disaient à longueur de temps ? « Il faudra que vous appreniez à anticiper, il y a des règles dans cette société que vous devrez toujours prendre en compte. »

Grey.

Bien sûr, ce n'est pas mon vrai prénom. Même mes parents, calfeutrés dans leur cottage croulant, à l'écart des routes et de la circulation, n'étaient pas bizarres à ce point. Non. C'est à l'hôpital qu'on me l'avait donné.

Une idée de ma voisine de lit, une fille livide qui avait un anneau dans la narine et des tresses qu'elle passait son temps à tirer. « Pour que mes dreads poussent un peu, expliquait-elle. Je voudrais juste qu'elles poussent un peu. »

Elle avait sniffé trop de colle ; un jour, après avoir détordu un cintre, elle s'était planquée dans les toilettes et s'en était enfoncé la pointe sous la peau, du poignet au pli du coude. (L'hôpital cherchait à regrouper les gens comme nous, je ne comprendrai jamais pourquoi. Nous étions le dortoir des « automutilations ».) La fille aux dreadlocks avait toujours un rictus arrogant sur les lèvres, et jamais je n'aurais cru qu'elle m'adresserait un jour la parole. Et puis, un matin, pendant la queue du petit déjeuner, elle sentit que j'étais derrière elle. Elle se retourna, me regarda et, d'un seul coup, elle éclata d'un rire entendu.

« Ça y est, je sais. Je viens de piger à quoi tu me fais penser », dit-elle.

Je haussai les sourcils.

« À quoi ?

— À un grey. Tu me fais penser à un grey.

— Un quoi ?

— Ouais. Quand t'es arrivée ici, t'étais encore vivante. Mais, ajouta-t-elle avec un large sourire en pointant l'index sur mon visage, c'est fini, pas vrai ? T'es un fantôme, Grey, comme nous tous. »

Un grey. Au bout du compte, il fallut qu'elle me montre un dessin de grey pour que je comprenne de quoi elle parlait : le grey était un extraterrestre à la grosse tête inexpressive, avec des yeux d'insecte, globuleux et très haut placés, et une drôle de peau décolorée. Je me revois assise au bord du lit, les yeux fixés sur le magazine, les mains froides, le sang de plus en plus figé. J'étais un grey. Maigre, pâle et un peu translucide. Il ne restait plus rien de vivant en moi. Un fantôme. Et je savais pourquoi. Parce que je me demandais ce que je devais croire. Mes parents ne me défendaient pas, et il y avait d'autres signes qui incitaient les spécialistes à me juger folle - à commencer par tous les trucs d'ordre sexuel. Et aussi mon invraisemblable ignorance du monde.

La plupart des membres de l'équipe soignante pensaient en secret que j'en avais un peu rajouté dans mon histoire : mon éducation s'était faite à base de livres, mais sans radio ni télé. Ils riaient en me voyant sursauter quand un aspirateur se mettait en marche ou qu'un autobus grondait dans la rue. Je ne savais me servir ni d'un walkman ni d'une télécommande, et on me retrouvait parfois dans des lieux bizarres, hébétée et incapable de me rappeler comment j'étais arrivée là. Ils refusaient de croire que c'était parce que j'avais grandi dans l'isolement, coupée du monde extérieur. Ils préféraient tout mettre sur le compte de ma folie.

« Tu t'imagines peut-être que l'ignorance est un genre d'excuse. »

L'infirmière qui avait l'habitude de venir en pleine nuit me souffler ses opinions à l'oreille était persuadée que mon ignorance était le plus grave de mes péchés.

« Ce n'est pas une excuse, tu sais, ce n'est pas du tout une excuse. Non. En fait, à mon avis, il n'y a même aucune différence entre l'ignorance et le mal à l'état pur. Et c'est ce que tu as fait : le mal à l'état pur. »

Quand la serveuse fut repartie, j'ouvris mon sac de voyage pour y prendre mon dictionnaire de japonais. Il y a trois systèmes d'écriture au Japon. Deux sont phonétiques et faciles à déchiffrer. Mais il en existe aussi un troisième, développé il y a des siècles à partir des idéogrammes chinois, beaucoup plus complexe et surtout beaucoup, beaucoup plus beau. Il s'appelle le kanji. Je l'étudiais depuis des années, mais il m'arrivait encore, en voyant des kanji, de me sentir renvoyée à la petitesse de mon existence. Quand on prend le temps de penser aux siècles d'histoire et d'intrigues que recèle le plus minuscule idéogramme, comment ne pas se rendre compte de sa propre insignifiance ? Les kanji étaient pour moi d'une sublime logique. Je comprenais pourquoi le symbole de l'oreille accolé à celui de la porte voulait dire « entendre ». Je comprenais pourquoi trois femmes regroupées signifiaient « bruyant » et aussi pourquoi, en traçant des éclaboussures à la gauche de n'importe quel caractère, on modifiait son sens en lui associant l'idée de l'eau. Enrichi de ce signe aquatique, par exemple, un champ devenait la mer.

Ce dictionnaire était un compagnon constant. Petit, doux, blanc et familier, relié d'un cuir qui était peut-être du veau, il tenait dans ma main comme s'il y avait été moulé. La fille aux dreads l'avait piqué dans une bibliothèque à sa sortie de l'hôpital. Elle me l'avait envoyé par la poste en cadeau quand le bruit s'était répandu chez les patients que j'allais enfin quitter le service. Elle avait glissé entre ses pages une carte disant :

Je te crois. Donne-leur une leçon, à tous. Vas-y et PROUVE-LEUR, ma belle !

Des années plus tard, ce petit mot continuait de m'enthousiasmer en secret.

J'ouvris le dictionnaire à la page de garde, celle du tampon de la bibliothèque. En idéogrammes chinois, Shi Chongming signifiait quelque chose comme « celui qui voit clairement l'histoire et l'avenir ». A l'aide d'un feutre rouge ramassé au fond de mon sac, je m'amusai à recopier les kanji, à les entrelacer, à les retourner de haut en bas, et aussi de gauche à droite, jusqu'à ce que la page de garde soit couverte de rouge. Ensuite, en lettres microscopiques,

j'écrivis Shi Chongming en alphabet romain entre les idéogrammes, encore et encore. Quand il n'y eut plus aucune place nulle part, je passai à la dernière page et dessinaï dessus un plan du campus en restituant de mémoire un certain nombre de haies et d'arbres. Ce campus était magnifique. Je ne l'avais vu que quelques minutes, mais il m'était apparu comme un pays des merveilles en plein cœur de la ville : l'ombre des ginkgos sur les allées de gravier, les toits tarabiscotés, le clapotis rafraîchissant d'une mare sombre dans un bois. Je dessinaï la salle de tir à l'arc en l'ornant de quelques lanternes imaginaires. Enfin, à l'emplacement du bureau de Shi Chongming, je me représentai debout face à lui. Nous nous serrions la main. Dans sa main libre, il tenait une boîte à film qu'il s'appropriait à me remettre. Je tremblais. Après neuf ans, sept mois et dix-huit jours, j'allais enfin savoir.

A six heures et demie du soir, il faisait toujours très chaud, mais les lourdes portes de chêne de l'Institut des sciences sociales étaient fermées, et quand j'y collai l'oreille aucun son ne me parvint de l'intérieur. Je me retournai, promenai autour de moi un regard circulaire en me demandant ce que j'allais bien pouvoir faire. J'avais passé six heures à attendre en vain Shi Chongming au Bambi Café et, même si personne ne m'avait rien dit, je m'étais sentie obligée de renouveler de temps en temps mes commandes de café glacé. J'en avais pris quatre. Plus quatre desserts au melon, en me mouillant le bout des doigts pour récupérer les grains de sucre de l'assiette ; et aussi en plongeant parfois une main furtive dans mon sac pour y pêcher quelques biscuits Rich Tea quand la serveuse regardait ailleurs. Je devais les rompre sous la table et porter nonchalamment une main à ma bouche en faisant semblant de bâiller.

Ma liasse de yens était déjà sévèrement entamée. Je me rendis compte que j'avais perdu mon temps. Shi Chongming devait être reparti depuis belle lurette, par une autre porte. Peut-être avait-il deviné que je l'attendrais.

Sur le trottoir, je sortis de mon sac de voyage une liasse de feuillets plies en quatre. Une des dernières choses que j'avais faites à Londres avait été de photocopier un plan de Tokyo. Un plan à très grande échelle, sur plusieurs pages. Immobile sous le soleil de fin d'après-midi au milieu de la foule de

piétons, je me mis à les feuilleter. Mon regard courut d'un bout à l'autre de l'interminable artère sur laquelle je me trouvais. On aurait dit un canyon tant les gratte-ciel étaient serrés et vertigineux, un canyon envahi par les rumeurs de la foule, des néons, des boutiques, des bureaux. Et maintenant ? J'avais tout plaqué pour venir jusqu'ici voir Shi Chongming, et je n'avais nulle part où aller, strictement rien d'autre à faire.

Finalement, après avoir passé dix minutes à étudier les pages de mon plan sans arriver à la moindre décision, je rangeai le tout, mis mon sac en bandoulière, fermai les paupières et tournai sur moi-même en comptant à haute voix. À vingt-cinq, je rouvris les yeux et, sans faire attention aux regards étonnés des autres piétons, je partis droit devant moi.

Chapitre 3

Je marchai dans Tokyo pendant des heures, époustouflée par les gratte-ciel qui ressemblaient à des précipices de verre, par les panneaux publicitaires vantant cigarettes et alcools, par les voix métalliques, mécaniques qui, où que j'aille, descendaient du ciel comme s'il y avait là-haut des asiles de fous. Je marchai, marchai, désorientée comme une larve, slalomant entre les banlieusards, les cyclistes, les écoliers minuscules, solitaires, immaculés en costume marin, dont les cartables de cuir luisaient comme des élytres de scarabée. Je n'ai aucune idée de la distance que je parcourus, ni du trajet que j'empruntai. Quand je m'arrêtai, la lumière du jour avait quitté la ville, j'avais l'épaule entamée par la sangle de mon sac de voyage et des ampoules aux chevilles. Je me trouvais dans le jardin d'un temple, environnée d'érables, de cyprès, de camélias aux fleurs fanées qui mouchetaient l'ombre. Un endroit frais et silencieux, hormis le frisson occasionnel des prières bouddhistes de papier nouées aux branches par centaines. Ce fut alors que je vis, alignés sous les arbres dans un silence spectral, des rangs et des rangs d'enfants de pierre. Des centaines d'effigies, chacune coiffée d'un bonnet rouge tricoté à la main.

Étonnée, je me laissai tomber sur un banc et soutins leur regard. Les statues étaient parfaitement alignées, certaines tenaient un cerf-volant ou une

peluche, d'autres portaient un petit bavoir. Des rangs et encore des rangs de visages vides, mélancoliques me faisaient face. Ils avaient de quoi vous faire pleurer, ces enfants à l'air triste, aussi me levai-je pour rejoindre un autre banc où je n'aurais pas à les regarder. J'ôtai mes chaussures, mon collant - avoir les pieds nus dans cette fraîcheur était délicieux -, j'étirai les jambes et me dégourdis les orteils. À l'entrée du sanctuaire, il y avait une vasque d'eau. Elle permettait aux fidèles de se purifier les mains ; je m'approchai et utilisai la louche pour m'asperger les pieds. L'eau était si fraîche et si limpide que j'en pris un peu au creux de ma paume pour la boire. En repartant vers mon banc, il me sembla que les enfants de pierre avaient bougé. Qu'ils avaient fait à l'unisson un pas en arrière comme s'ils étaient choqués par mon attitude en ce lieu sacré. Je les fixai un certain temps. Puis je regagnai le banc, tirai un paquet de biscuits de mon sac et me mis à grignoter.

Je n'avais nulle part où aller. Le soir était doux et le parc silencieux, l'immense tour de Tokyo, rouge et blanc, me dominait de toute sa hauteur. Dès que le soleil fut couché, des lampes s'allumèrent dans les arbres, et des sans-abri vinrent s'installer sur les bancs voisins. Ces vagabonds, si bas soient-ils tombés, avaient apparemment tous un petit repas à manger, baguettes comprises, parfois dans une boîte bento laquée. Assise sur mon banc, je continuai à croquer mes biscuits tout en les observant. Ils me rendaient parfois mes regards entre deux bouchées de riz.

L'un d'eux était arrivé avec une pile de cartons, qu'il installa près de l'entrée du temple pour s'asseoir dessus ; à l'exception d'un pantalon de survêtement immonde, il était nu, et son gros ventre était noir de crasse. Il passa un bon moment à me fixer en riant - comme un petit bouddha fou qu'on aurait roulé dans la suie. Je restai impassible, sur mon banc, à le regarder en silence. Il me rappelait la photographie, vue dans un de mes livres, d'un Tokyoïte affamé juste après la guerre. La première année, pendant que MacArthur mettait en place son commandement allié, les Japonais s'étaient nourris de sciure et de glands, d'épluchures de cacahuètes et de feuilles de thé, de graines et de queues de potiron. Des gens mouraient de faim dans les rues. Sur la photo, l'homme avait étalé devant lui un tissu et placé dessus deux petites cuillers. Adolescente, je m'étais interrogée sans fin sur ces petites cuillers. Elles n'avaient rien de spécial, elles n'étaient ni en argent ni gravées, ce n'étaient

que de banals ustensiles de tous les jours. Sans doute tout ce qu'il lui restait au monde et, parce qu'il avait besoin de manger, il cherchait à les revendre à quelqu'un qui ne manquait de rien, sauf de deux petites cuillers ordinaires.

On avait parlé « d'existence pousse de bambou » ou de « vie oignon » : chaque couche épluchée faisait pleurer encore un peu plus ; et même quand on réussissait à trouver à manger, on ne pouvait rien rapporter chez soi parce que la dysenterie avait envahi la boue des rues et qu'on risquait de la ramener du même coup. On voyait des enfants sur les quais, tout juste débarqués de la Mandchourie indépendante, qui transportaient les cendres de leurs parents dans des boîtes en glycine blanches suspendues à leur cou.

Peut-être était-ce le prix de l'ignorance, pensai-je en regardant le vagabond nu. Peut-être fallait-il que le Japon paie le prix d'actes perpétrés par ignorance à Nankin. Vu que l'ignorance, comme j'étais fatiguée de l'entendre, n'excusait pas le mal.

Les vagabonds n'étaient plus là quand je me réveillai le lendemain matin. Sur le banc d'en face, les jambes écartées, les coudes sur les genoux, un jeune Occidental qui devait avoir à peu près mon âge avait pris leur place et m'observait. Son tee-shirt délavé portait l'inscription « Big Daddy Blake/Killtime Mix », et il avait autour du cou, attaché à une lanière de cuir, ce qui ressemblait à une dent de requin. Ses chevilles nues étaient bronzées et il souriait comme s'il n'avait jamais rien vu d'aussi comique que moi.

— Coucou, me dit-il en levant une main. Tu avais l'air tellement bien. Le sommeil des anges.

Je me relevai brusquement en faisant tomber mon sac de voyage. J'attrapai mon cardigan et l'enfilai, je me tapotai les cheveux, je m'humectai les doigts et les passai rapidement autour de ma bouche et de mes yeux. Je savais qu'il me souriait tandis qu'il me fixait avec ce regard à demi étonné que les gens m'adressent toujours.

— Hé, tu m'as entendu ? demanda-t-il en se levant. Il vint vers moi et son

ombre tomba sur mon sac.

— J'ai dit : tu m'as entendu ? Tu parles anglais ?

Il avait un drôle d'accent. Il pouvait être anglais, américain ou australien. Ou les trois à la fois. Il donnait un peu l'impression de débarquer d'une plage.

— Tu... parles... anglais ?

Je hochai la tête.

— Ah oui ?

Je hochai de nouveau la tête.

Il s'assit sur le banc à côté de moi et me tendit la main - en la mettant juste sous mes yeux pour que je ne puisse pas ne pas la voir.

— Alors, salut. Je m'appelle Jason.

Je fixai sa main.

— J'ai dit : salut. J'ai dit : je m'appelle Jason.

Je lui serrai rapidement la main, me penchai sur le côté pour éviter d'avoir à le frôler et cherchai à tâtons mon sac sous le banc. Ça se passait toujours de cette façon à la fac, les garçons me charriaient parce que j'étais sur la défensive, et j'avais chaque fois envie de disparaître au fond d'un trou. Je sortis mes chaussures du sac et en enfilai une.

— C'est tes pompes ? Tu vas vraiment mettre ça ?

Je ne répondis pas. Mes chaussures étaient parfaitement démodées. Noires, montantes et à lacets, d'aspect plutôt austère, j'imagine, avec leur semelle épaisse. Parfaitement incongrues pour une journée de forte chaleur à Tokyo.

— Tu es toujours aussi mal élevée ?

J'enfilai ma deuxième chaussure et la laçai en serrant trop fort, les phalanges blanchies par l'effort. Le cuir rigide appuyait sur les ampoules de mes chevilles.

— Génial, lâcha-t-il, amusé, avec son accent bizarre. Tu es vraiment un phénomène.

Quelque chose dans sa façon de parler me poussa à interrompre mon laçage et à relever la tête. Le soleil était en train de se lever entre les arbres dans son dos et ses cheveux noirs m'apparurent brièvement, coupés ras, avec de vagues reflets sur sa nuque et autour de ses oreilles. Quelquefois, même si personne ne pouvait s'en rendre compte, même si je ne l'aurais jamais avoué, je n'avais que le sexe en tête.

— Pas de doute, c'est ça, reprit-il. C'est ce que tu es, hein ? Un phénomène, je veux dire. Au bon sens du terme. Avec un petit côté anglais. Tu es anglaise ?

— Je...

Derrière lui, les petits spectres de pierre étaient debout en rangs, et les premiers rayons du soleil, qui effleuraient les branches au-dessus d'eux, faisaient scintiller la rosée qui couvrait leurs épaules et leurs bonnets. Au loin, les gratte-ciel reflétaient Tokyo, limpides comme des lacs souterrains.

— Je... dis-je d'une voix faible. Je ne savais pas où dormir.

— Tu n'es pas à l'hôtel ?

— Non.

— Tu viens d'arriver ?

— Oui.

Il rit.

— Il y a une chambre chez moi. Que dis-je, il y a au moins cent chambres chez moi.

— Chez vous ?

— Bien sûr. Chez moi. Tu pourrais en prendre une.

— Je n'ai pas d'argent.

— Bah, et alors ? On est à Tokyo. N'écoute pas les économistes, il y a encore des montagnes de thune à se faire ici. Il suffit d'ouvrir les yeux. Des clubs à hôtesse, il y en a à tous les coins de rue.

J'avais souvent entendu les filles de la fac rêver à haute voix de travailler dans un club à hôtesse de Tokyo. Elles fantasmaient sur les fortunes qu'on y gagnait, sur les cadeaux dont les couvriraient leurs clients. Je restais assise dans mon coin à les écouter en silence en me disant que ça devait être merveilleux d'être aussi sûre de soi.

— Je bosse comme serveur dans un club de ce genre. Je te présenterai à la patronne, si ça te dit.

Le sang me monta aux joues. Un club à hôtesse. Il ne pouvait pas deviner l'effet que ça me faisait de m'imaginer dans un club à hôtesse. Je me détournai brusquement pour finir de lacer mes chaussures, puis je me levai et époussetai mes vêtements.

— Sérieusement. Ça rapporte un blé monstre. La récession n'a pas encore atteint les clubs. Et les phénomènes, la patronne aime ça.

Sans répondre, je refermai mon cardigan et mis mon sac de voyage en bandoulière.

— Désolée, dis-je bêtement en croisant les bras. Il faut que j'y aille.

Je plantai là Jason et m'éloignai à travers le parc. Un souffle de brise fit frémir les cerfs-volants des enfants de pierre. Tout là-haut, le soleil ricochait sur les gratte-ciel.

Il me rattrapa à la sortie du parc.

— Hé !

Je ne m'arrêtai pas ; il marchait maintenant à ma hauteur, avec un large sourire.

— Hé, phénomène ! Tiens, voilà mon adresse.

Il tendit la main, et je m'arrêtai pour la regarder. Il tenait entre ses doigts un morceau déchiré de paquet de cigarettes sur lequel étaient griffonnés au stylo bille une adresse et un numéro de téléphone.

— Allez, prends-la. Ce serait marrant de t'avoir chez nous.

Je fixais toujours sa main.

— Allez.

Après avoir hésité, je pris son bout de carton, remis aussitôt la main sous mon aisselle, penchai la tête en avant et recommençai à marcher. Derrière moi, je l'entendis rire.

— Tu es impressionnante, phénomène. Tu me plais !

Ce matin-là, quand la serveuse du Bambi Café m'apporta mon café glacé et mon dessert au melon, elle déposa aussi sur la table un énorme plat de riz, des boulettes de poisson frit, deux coupelles de légumes marines et un bol de soupe *miso*.

— Non, dis-je en japonais. Non, non, je n'ai pas commandé tout ça.

Elle jeta un coup d'œil pardessus son épaule vers la caisse, où le patron était en train de vérifier les additions, puis se retourna vers moi, leva les yeux au ciel et se mit un doigt en travers des lèvres. Plus tard, quand la note arriva, je vis qu'elle n'avait compté que le dessert. Je restai là sans savoir que dire, à la suivre des yeux tandis qu'elle évoluait entre les tables, sortant son calepin d'une poche de son tablier gaufré ou se grattant la tempe du bout de son stylo rose Maruko Chan. On n'a pas droit tous les jours à cette générosité, en tout

cas pas à ma connaissance. Tout à coup, je m'interrogeai sur son père. Et son grand-père. Lui avaient-ils jamais parlé de Nankin ? Pendant de longues années, il n'avait pas été soufflé mot du massacre dans les écoles. Les manuels scolaires avaient été expurgés de toute référence à la guerre. La plupart des Japonais adultes n'avaient qu'une très vague idée de ce qui s'était passé en Chine en 1937. Connaissait-elle seulement le nom de Nankin ?

Il faut étudier un sujet longtemps avant de le comprendre. Neuf ans, sept mois et dix-neuf jours. Et encore, ce n'est pas assez long pour certains sujets. Malgré tout ce que j'ai pu lire sur les années de l'invasion de la Chine par le Japon, je ne sais toujours pas vraiment pourquoi le massacre a eu lieu. Les experts - les sociologues, les psychologues, les historiens -, eux, semblent avoir compris. Ils expliquent que c'est une question de peur. Ils expliquent que les soldats japonais étaient effrayés, affamés et épuisés, qu'ils s'étaient battus bec et ongles pour prendre Shanghai, qu'ils avaient affronté le choléra et la dysenterie, qu'ils avaient traversé à pied la moitié de la Chine et qu'ils étaient donc à la limite du point de rupture quand ils avaient atteint la capitale chinoise. Certains disent que les soldats japonais n'étaient que les produits d'une société assoiffée de pouvoir, qu'ils avaient été victimes d'un lavage de cerveau destiné à leur faire considérer les Chinois comme une espèce inférieure. Certains disent qu'une armée de ce type, trouvant à son entrée dans Nankin des centaines de milliers de citoyens sans défense, terrés dans les bâtiments bombardés... eh bien, ils disent que ce qui s'était passé n'avait peut-être pas vraiment de quoi surprendre.

Il ne fallut pas longtemps à l'armée impériale japonaise. En quelques semaines à peine, jusqu'à trois cent mille civils furent massacrés. Quand elle eut fini, dit-on, il n'était plus nécessaire de prendre le bateau pour passer d'une rive à l'autre du Yang-Tsé. Il n'y avait qu'à marcher sur les cadavres. Les Japonais firent preuve d'une grande créativité en ce qui concernait les façons de tuer. Ils enterrèrent des jeunes gens jusqu'au cou dans le sable et passèrent dessus avec leurs chars. Ils violèrent des femmes âgées, des enfants, des animaux. Ils décapitèrent, démembrèrent et torturèrent ; ils s'exercèrent à la baïonnette sur des nourrissons. On ne pouvait guère

s'attendre à ce qu'un survivant de cet holocauste puisse ultérieurement faire confiance aux Japonais.

Shi Chongming avait dans son bureau un projecteur seize millimètres. Je m'étais interrogée à son sujet toute la nuit. Chaque fois que je recommençais à me dire que j'avais imaginé la référence dans la revue, je me murmurais à moi-même : « Pourquoi un professeur de sociologie aurait-il besoin d'un projecteur ? »

Il arriva à l'université juste avant dix heures. Je le repérai de loin, minuscule comme un enfant, marchant avec difficulté sur le trottoir. Sa tunique bleu marine était maintenue d'un côté par des nœuds fort peu japonais et, malgré sa canne, il allait deux fois moins vite que les autres, coiffé d'un chapeau de pêcheur en plastique noir. Quand il atteignit le grand portail rouge, j'étais déjà sur place et je le regardais approcher.

— Bonjour !

Je fis un pas vers lui. Shi Chongming stoppa net et me jeta un regard courroucé.

— Ne m'adressez pas la parole, grommela-t-il. Je n'ai rien à vous dire.

Il s'éloigna en boitant vers l'Institut. Je le suivis, restai à sa hauteur. En un sens, on aurait pu croire que ce petit universitaire boiteux et austère faisait preuve de politesse en feignant de ne pas voir la jeune étrangère dégingandée et mal fagotée qui marchait à son côté.

— Je n'aime pas vos questions.

— Mais il faut que vous me parliez. C'est la chose la plus importante du monde !

— Non. Vous vous trompez de personne.

— Pas du tout. C'est vous. Shi Chongming. Ce film montre quelque chose

que je recherche depuis presque dix ans. Neuf ans, sept mois et...

— Dix-huit jours. Je sais, je sais, je sais.

Il fit de nouveau halte pour me regarder. La colère marbrait ses iris de petites taches orangées. Il me fixa longtemps, et je me souviens de m'être dit que je devais lui évoquer quelque chose, tant son expression était absorbée et pensive. Pour finir, il secoua la tête en soupirant.

— Où logez-vous ?

— Ici, à Tokyo. Et ça fait maintenant sept mois et dix-neuf jours.

— Dites-moi, dans ce cas, où je peux vous joindre. Peut-être, d'ici une semaine ou deux, quand je serai moins occupé, peut-être que je pourrai vous accorder un entretien sur ma vie à Nankin.

— Une semaine ? Oh, non, je ne peux absolument pas me permettre d'attendre une semaine. Je n'ai pas d...

Il m'interrompit d'un raclement de gorge impatient.

— Dites-moi, lâcha-t-il, savez-vous jusqu'où certains riches Pékinois sont prêts à aller pour que leurs enfants apprennent l'anglais ?

— Je vous demande pardon ?

— Savez-vous ce qu'ils sont prêts à faire ? répéta-t-il avant d'ouvrir grand la bouche et de me montrer du doigt le frein de sa langue. Ils font couper la langue de leurs fils, là, dessous, quand ceux-ci n'ont que trois ou quatre ans. Juste pour qu'ils soient capables de prononcer le r anglais. Voilà, conclut-il en hochant la tête. Dites-moi, que pensez-vous de mon anglais ?

— Il est parfait.

— Même sans parents fortunés, même sans mutilation ?

— Oui.

— J'ai travaillé dur pour en arriver là. Voilà tout. Vingt ans de labeur. Et vous savez quoi ? Je n'ai pas passé vingt ans à apprendre l'anglais pour prononcer de vaines paroles. J'ai dit une semaine. Peut-être deux. Et c'est ce que je voulais dire.

Il reprit sa marche. Je lui emboîtai le pas.

— D'accord, dis-je, excusez-moi. Une semaine. D'accord, d'accord.

Je le dépassai, me retournai pour lui faire face, levai les mains pour l'arrêter avant de reprendre :

— Oui. Une semaine. Je... je... je vous rappellerai. Dans une semaine, je reviens vous voir.

— Je refuse de me plier à votre emploi du temps. Je vous contacterai quand je serai prêt.

— Je vous téléphonerai. Dans une semaine.

— Je ne pense pas, non.

Il fit un pas de côté pour me contourner.

— Attendez ! dis-je, l'esprit en ébullition. Bon, d'accord.

Je palpai désespérément mes vêtements, en quête d'une solution. Ma main s'arrêta sur une des poches de mon cardigan, et j'hésitai. Il y avait quelque chose dedans. Le bout de paquet de cigarettes de Jason. J'inspirai profondément.

— D'accord, répétais-je en sortant le carton de ma poche. Mon adresse. C'est celle-là. Donnez-moi juste quelques secondes, le temps de vous la recopier.

Chapitre 4

Une personne a fait irruption dans ma vie. Venue de nulle part, dirait-on. Et aussi malvenue qu'on puisse l'être. Deux fois, elle m'a pris au dépourvu, m'a harcelé comme un frelon. Deux fois ! Elle crie et elle proclame, elle jette les bras en l'air et me décoche des regards funestes, comme si j'étais responsable, à moi seul, de tous les maux du monde. Elle prétend vouloir discuter avec moi de ce qui s'est passé à Nankin.

« Vouloir » ? Non, « vouloir » n'est pas le mot juste. C'est bien plus que cela, bien plus que « vouloir ». C'est une maladie. Elle est folle de désir d'entendre parler de Nankin. Comme je regrette les quelques temps passés à Jiangsu, en ces jours lointains d'avant la révolution culturelle où ma position à l'université me paraissait si confortable que je me suis laissé aller à parler ! Comme je suis puni aujourd'hui des quelques vagues allusions que j'ai pu faire alors sur les événements de l'hiver 1937 ! Je croyais que cela n'irait pas plus loin. Je le croyais. J'étais sûr que personne ne parlerait. Comment aurais-je pu imaginer que mes propos seraient repris dans une revue occidentale, qu'ils seraient lus et ressassés jusqu'à l'obsession par cette étrangère ? Voilà qui me plonge dans un état de désespoir. Je lui ai dit deux fois de me laisser en paix, mais elle ne veut rien entendre, et aujourd'hui elle m'a acculé de façon telle que, uniquement pour lui faire lâcher prise, je me suis retrouvé obligé de consentir à un entretien futur.

Mais (et c'est l'essentiel) son obstination n'est pas la seule raison de mes tourments. Quelque chose, dans son insistance, m'a déstabilisé. J'éprouve un obscur, un singulier malaise et je ne puis m'empêcher de me demander si cette femme est un présage, si sa venue, si sa détermination brutale à remuer les cendres de Nankin signifient que le chapitre final est encore plus proche que je ne pensais.

Quelle étrange folie ! Pendant toutes ces années j'ai respecté mon vœu de ne jamais revisiter cet hiver-là, de ne jamais relire les mots que j'ai écrits cette année-là. J'ai respecté ce vœu à la lettre, mais aujourd'hui, pour une raison qui échappe totalement à ma compréhension, quand je suis entré dans mon bureau après lui avoir parlé, j'ai instinctivement ouvert le tiroir où repose mon vieux journal et je l'ai placé sur la table, où je le regarde en cet instant sans y toucher. Pourquoi, après tant d'années, pourquoi me démange-t-il de l'ouvrir à

la première page ? C'est tout juste si je peux me retenir de sauter dessus et de le dévorer. Quel désir fatal a-t-elle déclenché ? Voici la réponse : je vais l'enterrer. Oui. Quelque part, peut-être ici même, sous des piles de livres et de notes. Ou peut-être l'enfermer dans un de ces placards, où je pourrai l'oublier, où il ne me distraira plus jamais.

Ou bien (et ici ma voix doit devenir murmure), ou bien je vais le lire. Je vais l'ouvrir et le lire. Juste une phrase. Juste un paragraphe. Après tout, si on y réfléchit, à quoi sert de traîner avec moi ces quarante mille mots, les quarante mille mots du massacre, si leur destin est de ne jamais être lus ? Quel mal peuvent me faire des mots ? Peuvent-ils me transpercer la chair ? Qui s'offusquera si je romps mon vœu, si j'engraisse en les mangeant ? Peut-être les vœux ne sont-ils faits que pour être rompus...

Je me pose la question... Me reconnaitrai-je ? Serai-je touché ?

Nankin, 28 février 1937 (dix-huitième jour du premier mois selon le calendrier de Shujin)

Qu'est-il arrivé au soleil ? Quelque chose dans la nature doit s'être dérégulé pour que l'aube ait cet aspect. Assis face à cette fenêtre familière, la seule de la maison à donner sur l'est au-dessus de la ville, je suis pris d'un malaise qui me submerge. Ma main tremble quand j'écris. Le soleil est rouge. Pis encore, je ne sais par quel maléfice, par quelle conspiration de l'atmosphère et du paysage, ses rayons se déploient de façon symétrique, en striant le ciel de vigoureuses bandes rouges. Il ressemble exactement à... exactement à...

Ciel ! Qu'est-ce qui m'arrive ? Je n'ose pas même écrire les mots. Quelle sorte de démente est-ce là ? Voir des signes dans le ciel ! Je dois me détourner, tâcher de ne pas laisser mes pensées dériver ainsi. Je risque de parler comme Shujin, de devenir comme elle, de m'adonner sans remords à la superstition. Je m'interroge quotidiennement sur Shujin. Si elle était réveillée en cet instant, elle pencherait la tête, observerait pensivement l'horizon et invoquerait sans tarder sa vieille sagesse paysanne : la tradition qui veut que dix soleils se relaient pour apparaître à l'est chacun leur tour, passant le reste

de leur temps à nager à la file dans les eaux du monde souterrain. Elle contemplerait longuement ce soleil avant de déclarer qu'un incident s'était sûrement produit pendant son voyage souterrain, qu'il devait être blessé, signe de l'imminence d'un événement funeste. Parce que s'il y a une conviction à laquelle elle s'accroche, c'est bien celle-ci : que le temps tourne autour de nous comme un tonneau - défilant devant nos yeux, puis revenant en sens inverse dans notre dos. Elle soutient, et ne se lassera jamais de soutenir, qu'elle peut voir l'avenir pour la simple raison que l'avenir est notre passé. Je ne discute pas ses superstitions de villageoise. Je me sens impuissant face à une telle véhémence.

« N'essaie jamais de la changer, m'a conseillé ma mère avant de mourir. Tu ne feras jamais pousser des défenses d'éléphant dans la gueule d'un chien. Tu le sais. »

Mais même si je suis devenu malléable, je ne suis pas un imbécile complet. S'il est vrai qu'il n'y a aucun besoin de la changer, il n'y en a pas davantage d'encourager son penchant hystérique. Pas besoin, par exemple, de la tirer du lit maintenant et de l'amener dans mon bureau où, assis sur ma banquette, je regarde craintivement le soleil.

Il plane là-bas, en ce moment même, tel un géant lorgnant la ville, effroyablement rouge. Shujin parlerait de présage. Elle aurait une réaction grotesque si elle le voyait, peut-être se mettrait-elle à courir à travers la maison. Je vais donc garder cela pour moi. Je ne dirai à personne que j'ai vu ce matin le soleil chinois se lever avec la forme et la couleur du *Hi no maru*, le disque rouge du drapeau de l'armée impériale japonaise.

Alors ! Voilà qui est fait ! Je devrais jeter ce journal et me couvrir le visage de honte. J'ai brisé mon vœu.

Comme il est étrange, après tant d'années, d'avoir renoncé soudainement et sans m'y attendre, par un matin d'été aussi peu remarquable que n'importe quel autre, comme il est étrange d'avoir succombé ! Je me demande maintenant, en faisant courir mes doigts sur les pages, si leur lecture m'a

appris quoi que ce soit. Le papier est jauni, l'encre délavée, et mon kaishu a quelque chose de désuet. En revanche - et comme il est troublant de se rendre compte que les choses essentielles demeurent -, l'épouvante est toujours la même. L'épouvante que j'ai ressentie ce matin-là, il y a plus de cinquante ans, je la reconnais bien. C'est le même sentiment que j'éprouve aujourd'hui quand j'écarte les stores pour observer par la fenêtre le soleil qui assomme Tokyo.

Chapitre 5

La journée était si torride que les trottoirs collaient aux pieds. Tokyo semblait à deux doigts de glisser de sa plaque continentale pour sombrer en grésillant dans l'océan. Dans un kiosque à journaux, j'achetai une boîte de thé vert glacé et du chocolat à la noix de coco qui fondit immédiatement sur ma langue. Je mangeai et bus sans cesser de marcher à pas lents, et bientôt je me sentis un peu mieux. Je descendis dans le métro et m'embarquai au milieu d'un essaim de banlieusards irréprochables en frottant mon cardigan douteux à leurs chemises blanchies. Je remarquai qu'à Tokyo les gens n'avaient pas d'odeur. C'était amusant. Je ne les sentais pas, et ils ne disaient quasiment rien : les rames étaient bondées mais silencieuses, un peu comme si on m'avait fait monter dans un wagon où se trouvaient déjà entassés mille mannequins de vitrine.

L'adresse de Jason était située dans le quartier de Takadanobaba, ce qui veut dire « le haut pré aux chevaux ». Quand la rame eut stoppé, j'en descendis avec une grande prudence, en m'arrêtant dès que j'eus pris pied sur le quai pour détailler avec étonnement les distributeurs de boissons énergétiques. Quelqu'un me bouscula et une sorte de confusion s'instaura brièvement pendant que la foule des autres passagers trébuchait, zigzaguait et faisait de son mieux pour ne pas nous tomber dessus. Souviens-toi, « il y a des règles dans cette société que tu devras toujours prendre en compte ».

À la sortie de la station, les trottoirs étaient noirs d'étudiants de l'université de Waseda. Un peu plus haut, à côté d'une agence bancaire, je quittai la rue Waseda, et d'un seul coup tout changea. J'étais dans un lambeau du vieux

Tokyo. À l'abri de la rumeur électronique des commerces, s'entrecroisaient de petites rues silencieuses et fraîches : tout un écheveau de venelles biscornues et tapies dans les crevasses des gratte-ciel, un lopin sombre et vivant comme une jungle.

Je retins mon souffle et promenai autour de moi un regard émerveillé : cela ressemblait exactement aux images de mes livres ! Des maisons de bois gauchies et appuyées les unes aux autres, vermoulues, abîmées - des survivantes éreintées par des décennies de tremblements de terre, d'incendies, de bombardements. Dans les interstices, on devinait un grouillement de plantes luxuriantes, d'aspect carnivore.

La maison de Jason était la plus grande, la plus ancienne et la plus délabrée que j'aie vue jusque-là à Tokyo. Elle se dressait à l'angle de deux ruelles étroites, et toutes les fenêtres du rez-de-chaussée avaient été condamnées à l'aide de planches cloutées et de cadenas. Des plantes grimpantes tropicales surgies du trottoir fissuré cherchaient à l'étouffer comme les ronces de *La Belle au bois dormant*. Adossé au flanc de la maison et protégé des intempéries par un auvent de plastique ondulé, un escalier extérieur permettait d'accéder au premier étage, qui était défendu par une petite porte en bois pourvue d'une vieille sonnette noircie.

Je me rappelle précisément ce que portait Jason quand il vint m'ouvrir cette porte. Il portait une chemise vert olive, un short et une paire de pataugeas éculées, aux lacets défaits, dont ses talons nus écrasaient l'arrière. Il avait un bracelet tressé au poignet et tenait à la main une boîte de bière couleur argent frappée du logo Asahi et recouverte d'un voile de condensation. J'eus brièvement l'occasion de le regarder à la lumière du soleil - sa peau nette et lisse suggérait qu'il passait une bonne partie de son temps au grand air. Les mots « Il est beau » me traversèrent l'esprit.

— Tiens, fit-il, étonné de me voir. Salut, phénomène. Tu as changé d'avis ? Pour la chambre ?

Mon regard monta vers la façade.

— Qui d'autre habite ici ?

Il haussa les épaules.

— A part moi ? Deux filles du night-club. Quelques fantômes. Pour être honnête, je n'en ai pas croisé beaucoup.

— Des fantômes ?

— C'est ce que tout le monde raconte.

Je restai un instant silencieuse, les yeux fixés sur la toiture de tuiles dont les angles relevés se muaient en dragons et en dauphins ébréchés. Cette maison semblait plus vaste et plus sombre que ses voisines.

— D'accord, finis-je par dire en ramassant mon sac. Tant pis pour les fantômes. Je veux m'installer ici.

Il ne proposa pas de me porter mon sac et, de toute façon, je n'aurais su comment réagir s'il l'avait fait. Je gravis l'escalier derrière lui, et nos pas résonnèrent sur le fer forgé.

— Le rez-de-chaussée est condamné, dit-il en pointant sa boîte de bière en direction des fenêtres aveugles. Personne n'y entre. On vit en haut, et tu devras entrer et sortir par ici.

Sur le palier, nous marquâmes un temps d'arrêt. Nous nous trouvions dans un angle de la maison, à l'entrée d'une galerie obscure, bordée de volets clos, qui filait à angle droit sur la gauche et sur la droite. La visibilité ne dépassait pas cinq mètres de chaque côté, après quoi le long corridor délabré semblait se dissoudre dans des recoins frais et ombragés de Tokyo que je ne pouvais qu'imaginer. Il était midi passé, et le silence régnait.

— Le gros de la baraque est fermé. Le marché immobilier de Tokyo est au point mort depuis que la bulle a éclaté, mais le propriétaire essaie quand même de faire affaire avec un promoteur. Si ça marche, ils vont tout raser pour construire un énième gratte-ciel, et c'est pour ça qu'on paie à peu près nada comme loyer. Évidemment, poursuivit-il en se débarrassant de ses

pataugas d'un coup de pied, il faudra que tu te fasses à l'idée que la bicoque croule de partout. Les filles dorment de ce côté-ci, dans cette aile, précisa-t-il en faisant un geste vague en direction du corridor de droite. Elles passent toute la journée au pieu. Des Russes. Tu remarqueras que depuis que quelqu'un leur a ouvert la porte du chenil, les Russes ont envahi la planète. Celles-là, on ne les a pas prévenues que le Japon est dans la récession jusqu'au cou. Tiens, dit-il en poussant vers moi du bout du pied une paire de pantoufles de chanvre usées jusqu'à la corde et en me regardant défaire les lacets de mes chaussures rigides. Elles ne te font pas mal ? On dirait que c'est le genre de pompes qui font mal.

— Si. J'ai des ampoules.

— Tu n'as rien d'autre à te mettre ?

— Non.

— Il y a quoi dans ton sac ?

Il a l'air lourd.

— Des livres.

— Des livres ?

— C'est ça.

— Quel genre de livres ?

— Des livres avec des images.

Jason rit. Il alluma une cigarette et me regarda d'un air goguenard glisser mes pieds gainés de nylon dans les pantoufles. Je lissai mon cardigan, aplatis mes cheveux à deux mains et me redressai devant lui, ce qui le fit de nouveau rire.

— Au fait, dit-il, comment tu t'appelles ?

— Grey.

— Grey ? C'est quoi, ce nom ?

J'hésitai. C'était si étrange de me retrouver dans un endroit où personne ne me connaissait...

— C'est mon nom de famille. Tout le monde m'appelle par mon nom de famille.

Jason m'entraîna dans le corridor de droite, en s'arrêtant pour me faire la visite au fur et à mesure. La maison avait quelque chose de doux et de curieusement organique - le sol était recouvert de tatamis d'osier, et chaque mouvement libérait une discrète odeur de cocons d'insectes. Toutes les chambres donnaient sur le même côté de la galerie ; de l'autre, de vieux volets coulissants en bois recouvraient toute la moitié supérieure du mur.

— Les toilettes sont traditionnelles, il faut s'accroupir. Tu crois que tu pourras y arriver ? interrogea-t-il en me détaillant de haut en bas. T'accroupir ? Te laver au seau ? Tu sais ce que c'est de vivre au Japon, il faut tout faire différemment.

Avant que j'aie pu répondre, il passa de l'autre côté du couloir et fit coulisser un volet. La lumière du soleil inonda le verre sale d'une fenêtre.

— La clim' est naze. En été, on est obligés de laisser ces trucs fermés toute la journée.

Nous nous postâmes à la fenêtre et baissâmes les yeux sur un jardin clos. Profond et dense comme une jungle, envahi de kakis et de plantes aux feuilles lourdes qui lézardaient les murs et avalaient la lumière, il avait englouti les fenêtres du rez-de-chaussée. Les mains sur le rebord, je collai mon nez à la vitre et regardai au-dehors. Le jardin proliférait au pied de la façade arrière d'un gratte-ciel blanc tout proche.

— Le Salt Building, dit Jason. Je ne sais pas trop pourquoi on l'appelle comme ça, c'est un truc qui se transmet, je suppose, un peu comme les

chambres, d'hôtesse en hôtesse.

J'allais me détourner de la fenêtre quand je remarquai, à une trentaine de mètres entre les cimes des arbres, un pan de toit de tuiles rouges qui cuisait au soleil.

— C'est quoi ?

— Ça ? fit-il en pressant le nez contre la fenêtre. C'est la troisième aile. Condamnée, elle aussi.

— Elle fait partie de la maison ?

— Que je sache. Cette baraque, c'est un code postal à elle toute seule. Le Palais interdit. Je suis sûr de l'existence d'une vingtaine de pièces, mais il y en a à peu près vingt autres dont on n'entend parler que par des rumeurs.

Je mesurais mieux à présent la superficie de la maison. Elle occupait presque un pâté de maisons entier et était distribuée autour de ce jardin sur trois côtés d'un carré, le quatrième étant fermé par l'arrière du Sait Building. Elle était en pleine décrépitude : la gangrène rongait l'aile d'en face, et Jason disait préférer ne pas imaginer l'état dans lequel étaient les pièces condamnées du rez-de-chaussée.

— C'est là que traînent les fantômes, dit-il en écarquillant les yeux. D'après les deux baba yaga.

Nous passâmes devant une multitude de portes coulissantes shoji, certaines fermées, d'autres ouvertes. Je devinai des objets dans la pénombre, des meubles entassés, poussiéreux et oubliés ainsi qu'un butsudan - un autel ancestral - en teck, sur lequel étaient alignés des bocaux de verre crasseux. Mes pantoufles claquaient dans le silence. Devant nous, la porte de l'aile condamnée émergea de la pénombre, fermée par un cadenas et une barre de fer. Jason s'arrêta devant.

— Cul-de-sac, dit-il en plaquant son nez contre la porte pour renifler. Et quand il fait chaud, bon Dieu, ce que ça pue !

Il s'essuya le visage, revint sur ses pas et tapota le dernier shoji donnant sur le couloir.

— Ne t'en fais pas, tu seras bien. Tu n'as qu'à prendre celle-là.

Il fit coulisser le panneau. Le soleil se déversait dans la pièce malgré les draps sales qui recouvraient les deux fenêtres percées à angle droit. Les cloisons avaient autrefois été tapissées de soie brun pâle dont les lambeaux pendouillaient, désagregés en longues griffures verticales, un peu comme si un animal énorme avait été emprisonné là. Le tatami était usé, il y avait des mouches mortes sur l'appui de la fenêtre et des toiles d'araignée autour des appliques.

— Qu'est-ce que tu en dis ?

Je fis quelques pas, m'arrêtai au centre de la pièce et tournai lentement sur moi-même. Dans le mur le plus proche était percé un tokonoma, une petite alcôve envahie par un vieux fauteuil à bascule en rotin adossé à la cloison où aurait dû être suspendu le rouleau des saisons.

— Tu peux en faire ce que tu veux. Le propriétaire s'en fout royalement. La plupart du temps, il oublie même de réclamer le loyer.

Je fermai les yeux et ouvris les mains pour savourer la douceur de l'air, la lumière empoussiérée du soleil sur mon dos. Cette chambre, deux fois plus grande que la mienne à Londres, me paraissait délicieusement accueillante. Il y flottait une odeur suave de soie et de rotin en déliquescence.

— Alors ?

— C'est... dis-je en rouvrant les yeux, puis en effleurant du bout des doigts la soie du mur. C'est beau.

Jason écarta le drap d'une des fenêtres et l'ouvrit, laissant entrer une bouffée d'air moite.

— Regarde, me dit-il, le doigt tendu vers la fenêtre. Le terrain de jeux de

Godzilla.

En venant jusqu'ici, écrasée par la forêt des gratte-ciel, je n'avais pas vu à quel point Takadanobaba était en hauteur. Soudain, je vis le paysage urbain se déployer sous mes yeux. Le sommet des gratte-ciel était au niveau de mes fenêtres, et partout des visages scintillaient sur les écrans vidéo géants montés sur les toits. Un énorme panneau publicitaire, à moins de vingt mètres, masquait l'essentiel du panorama. Il montrait la photographie sépia d'un acteur de cinéma au sourire oblique, qui levait son verre dans notre direction, comme s'il voulait trinquer avec tout Takadanobaba. Les mots « Suntory Reserve » étaient gravés sur le verre.

— Mickey Rourke, dit Jason. Les filles en sont folles, évidemment.

— Mickey Rourke, répétais-je.

Je n'avais jamais entendu parler de lui, mais son visage me plaisait. J'aimais sa façon de nous sourire de haut. Les mains appuyées sur le cadre de la fenêtre, je me penchai légèrement au-dehors.

— De quel côté est Hongo ?

— Hongo ? Je n'en sais rien. Je dirais que c'est... par là, peut-être.

Je me mis sur la pointe des pieds pour regarder dans la direction indiquée, par-delà les toits, les néons et les relais de télévision dorés par le soleil. Nous devions être à des kilomètres de distance. Jamais je ne pourrais repérer le bureau de Shi Chongming au milieu de tous ces immeubles. Mais cela me fit du bien de penser qu'il était là, quelque part. Je me redressai.

— C'est combien ?

— Deux cents dollars par mois.

— Je n'en aurai besoin que pour une semaine.

— Cinquante dollars, alors. C'est donné.

— Je n'ai pas les moyens.

— Tu ne peux pas payer cinquante dollars ? Combien tu crois que ça coûte de vivre à Tokyo ? Cinquante dollars, c'est un prix scandaleusement bas.

— Je n'ai pas d'argent.

Jason soupira. Il tira une dernière fois sur sa cigarette, la fit tomber dans la ruelle d'une chiquenaude et m'indiqua la ligne de crête des buildings.

— Regarde, dit-il en se penchant à l'extérieur, regarde par là, au sud. Ces grands immeubles, c'est Kabukicho. Et tu vois ce qu'il y a derrière ?

Au loin, silhouette noire sur fond d'azur, un monstre de verre teinté soutenu par huit piliers noirs massifs dominait tous les autres gratte-ciel. Les quatre gigantesques gargouilles de marbre noir tapies aux angles de la terrasse crachaient des langues de feu longues de vingt mètres, qui donnaient l'impression que le ciel brûlait.

— C'est un building privé. Il appartient, entre autres, aux frères Mori. Et tu vois ce machin, à hauteur de la terrasse ?

Je plissai les yeux. Reliée par un bras articulé au toit du gratte-ciel, une géante était assise sur une balançoire.

— Je sais qui c'est, dis-je. Je la reconnais.

— Marilyn Monroe.

Marilyn Monroe... De la pointe de ses talons aiguilles blancs à ses cheveux peroxydes, elle devait bien mesurer dix mètres de haut et décrivait en se balançant un arc de cercle de près de vingt mètres, avec des clignotements de néon créant l'impression que sa robe d'été blanche se relevait jusqu'au-dessus de ses hanches.

— C'est le Some Like It Hot. Le club où on bosse, les baba yaga et moi. Je t'y emmènerai ce soir. Ton loyer sera amorti en quelques heures.

— Oh, dis-je, m'écartant de la fenêtre. Oh. Non... tu m'en as déjà parlé. C'est un club à hôtesse.

— C'est un endroit cool, tranquille, et je suis sûr que tu auras le ticket avec Strawberry.

— Non, fis-je, soudain redevenue mal à l'aise. Non, ne dis pas ça, ce n'est pas vrai.

— Pourquoi ça ?

— Parce que...

Je laissai ma phrase en suspens. Impossible d'expliquer ce genre de chose à quelqu'un comme Jason.

— Non. Elle ne voudrait sûrement pas m'embaucher.

— À mon avis, tu te goures. Et de toute façon, si je ne m'abuse, t'as pas le choix.

Chapitre 6

Les hôtesse qui vivaient dans l'aile nord, les baba yaga, étaient deux jumelles de Vladivostok. Svetlana et Irina. Quand Jason m'emmena les voir, le soleil déclinait et la chaleur était quelque peu retombée. Elles étaient dans la chambre d'Irina, en train de se préparer pour aller travailler au club, presque identiques dans leur caleçon noir et leur soutien-gorge Spandex : très grandes et plutôt bien nourries, avec des bras costauds et des jambes musculeuses. Elles devaient passer pas mal de temps au soleil, et toutes deux arboraient une longue crinière permanentée en désordre. La seule différence était qu'Irina était blonde comme les blés alors que Svetlana avait les cheveux noirs.

J'avais repéré la teinture sur l'étagère de la cuisine, une boîte rose pâle, « Noir

de Naples ».

Elles m'assirent sur un tabouret devant la petite coiffeuse avant d'ouvrir un feu roulant de questions.

— Toi connaître Jason ? Avant venir ici ?

— Non. Je l'ai rencontré ce matin.

— Ce matin ?

— Au parc.

Elles échangèrent un regard.

— Lui travailler vite, hein ? fit Svetlana avec un claquement de langue et un clin d'œil. Vite fait, bien fait.

Elles m'offrirent une cigarette. J'aimais bien fumer. À l'hôpital, ma voisine de lit m'avait appris à le faire, et je trouvais que la cigarette me donnait un côté adulte, mais je n'avais presque jamais eu assez d'argent pour m'en payer. Je fixai le paquet que me tendait Irina entre ses doigts vernis de rouge.

— Je n'ai rien à te donner en échange.

Irina baissa partiellement les paupières et pinça les lèvres, une sorte de baiser dans le vide.

— C'est pas problème, dit-elle en me tendant de nouveau son paquet. Pas problème. Prends.

Je pris une cigarette et nous passâmes un moment à fumer toutes les trois en silence, en échangeant des regards. Si leurs cheveux n'avaient pas été de couleur différente, Svetlana et Irina auraient été quasi impossibles à reconnaître : toutes deux avaient dans les yeux une sorte de pétillement d'assurance que je connaissais pour l'avoir déjà vu chez certaines filles de l'université. Je devais leur faire une drôle d'impression, ratatinée comme un tas de linge sale sur leur tabouret.

— Toi vas travailler au club ?

— Non. Ils ne voudront pas de moi. Svetlana fit claquer sa langue.

— Arrête. C'est facile-facile. Facile comme sucer bonbon.

— Il faut faire l'amour ?

— Non ! répondirent-elles dans un éclat de rire. L'amour, non ! L'amour, toi fais ça dehors. Mama pas vouloir entendre parler.

— Alors, il faut faire quoi ?

— Faire ? Rien faire. Parler au client. Allumer sa cigarette. Toi dire lui formidable. Toi remettre glaçons dans sa saloperie de putain de verre à la con.

— Lui parler de quoi ?

Elles se consultèrent du regard, haussèrent les épaules.

— Juste faire plaisir, pour que lui t'aime bien. Toi le faire rire. Et lui t'aimer bien, ça c'est pas problème, parce que toi être anglaise.

Je baissai les yeux sur ma jupe noire de deuxième main. Sa propriétaire originelle devait avoir connu la guerre de Corée. Mon chemisier noir à boutons m'avait coûté cinquante pence à la friperie Oxfam de Harrow Road, et mon collant était épais, opaque.

— Tiens.

Je levai la tête. Svetlana me tendait un petit nécessaire à maquillage doré.

— Quoi ?

— Ton visage. Départ dans vingt minutes.

Les jumelles maîtrisaient l'art de tenir deux conversations en même temps. Tout ce qu'elles faisaient, elles étaient capables de le faire avec un téléphone calé contre l'oreille et une cigarette au coin des lèvres. Elles se lancèrent dans leur rabattage téléphonique quotidien de clients :

— Toi viens ce soir, hein ? Moi toute *sabishi* si toi pas là.

Tout en bavardant, elles redessinèrent leurs sourcils, s'appliquèrent du mascara sur les cils, enfilèrent chacune avec force contorsions un pantalon d'une blancheur éclatante et une paire de sandales argentées aux talons invraisemblables. Je les regardai faire en silence. Svetlana, après avoir passé un long moment debout en soutien-gorge devant le miroir, les bras au-dessus de la tête, pour s'examiner les aisselles à cause des poils, décréta qu'il fallait que je mette quelque chose de doré pour rehausser mon éclat.

— Toi pas assez sophistiquée. Tu veux ma ceinture, oui ? Elle est dorée. Noir et or, très mignon !

— J'aurais l'air bête.

— Argenté, alors, suggéra Irina.

Je me forçai à ne pas la regarder. Elle avait enlevé son soutien-gorge et, seins nus près de la fenêtre, elle manipulait entre ses ongles longs un rouleau de chatterton, dont elle arracha plusieurs bandes en les sectionnant d'un coup de dents.

— En noir, toi ressembler veuve.

— Je m'habille toujours en noir.

— Pourquoi ? Toi en deuil ?

— Non, répondis-je avec aplomb. Ne sois pas stupide. De qui veux-tu que je sois en deuil ?

Elle me dévisagea un moment.

— D'accord, dit-elle enfin. Comme toi veux. Mais si toi aller au club comme ça, toi sûrement faire pleurer clients.

Elle coinça le bout d'une bande de chatterton entre ses lèvres, resserra au maximum ses seins l'un contre l'autre et colla l'adhésif en dessous, de l'aisselle gauche à l'aisselle droite, puis répéta l'opération en sens inverse. Quand elle lâcha ses seins, ils restèrent dans leur position surélevée, en équilibre précaire sur un balcon de chatterton. Elle enfila un fin bustier et, plantée devant le miroir, lissa l'étoffe et inspecta sa silhouette. Je me mordis les doigts, regrettant de ne pas avoir le courage de demander une autre cigarette.

Svetlana avait achevé son maquillage - le contour de ses lèvres était souligné au crayon noir. Elle se mit à genoux, fouilla dans un tiroir et en sortit une agrafeuse.

— Viens, dit-elle en me faisant signe. Par ici.

— Non.

— Si. Viens.

Elle s'approcha de moi à genoux, l'agrafeuse brandie. Elle attrapa le bas de ma jupe, la retroussa côté intérieur et mordit dedans avec son agrafeuse pour la raccourcir.

— Non, dis-je en tentant d'écarter sa main. Non.

— Quoi ? Toi jolies jambes, toi les montrer. Tiens-toi tranquille !

— *S'il vous plaît !*

— Toi pas envie travailler, c'est ça ?

Je me couvris le visage à deux mains, roulant des yeux exorbités et respirant avec effort tandis que Svetlana me tournait autour et raccourcissait ma jupe.

Rien qu'au courant d'air, je sus que mes genoux étaient visibles. J'étais hantée par l'aspect de mes jambes. J'étais hantée par ce que les gens penseraient en me voyant.

— Non...

— Chut ! fit Svetlana en posant ses mains sur mes épaules. Laisse-moi travailler.

Je fermai les yeux et me mis à respirer rapidement par le nez. Irina tenta de tracer une ligne rouge sur mes lèvres. Je me levai d'un bond.

— S'il vous plaît, non...

Irina recula d'un pas, stupéfaite.

— Quoi ? Toi pas aimer être sexy ?

J'attrapai un mouchoir et m'essuyai la bouche. Je tremblais.

— Je suis bizarre. C'est tout. Bizarre.

— Là-bas, c'est juste vieux Japonais. Ils regardent toi. Eux pas toucher toi.

— Vous ne pouvez pas comprendre.

Svetlana haussa un sourcil.

— Pas comprendre, nous ? Hé, Irina, ma chérie, nous pas comprendre !

— Non, insistai-je. Vous ne pouvez vraiment pas comprendre.

On n'a pas besoin de comprendre ce qu'est l'amour pour avoir envie de le faire. C'est ce que démontrent les abeilles et les oiseaux. J'étais la pire combinaison possible, ignorant tout des tenants et aboutissants de la chose et aussi fascinée qu'on puisse l'être. Pas étonnant, peut-être, que je me sois attiré des ennuis.

Au début, les docteurs voulurent me faire dire que c'avait été un viol. Pourquoi une fille de treize ans aurait laissé cinq adolescents lui faire ça si ce n'était pas un viol ? À moins qu'elle soit folle, évidemment. Je les écoutais avec une sorte d'hébétude rêveuse. Pourquoi se focalisaient-ils sur cet aspect de ce qui s'était passé ? C'était mal, ça aussi ? Au bout du compte, j'aurais évité un tas d'ennuis si j'avais reconnu que c'était un viol. Peut-être qu'ils auraient cessé par la suite de répéter que mon comportement sexuel prouvait à lui seul qu'il y avait chez moi quelque chose de profondément anormal. Sauf que j'aurais menti. J'avais bel et bien laissé faire ces cinq garçons. Peut-être même que j'en avais encore plus envie qu'eux. Je les avais accueillis avec plaisir à l'arrière de cette camionnette garée au bord d'une route de campagne.

C'était une de ces soirées brumeuses du début de l'été, quand le ciel nocturne reste à l'ouest d'un bleu intense, le genre de moment où on a tendance à s'imaginer que toutes sortes de danses païennes stupéfiantes se déroulent juste derrière l'horizon, là où le soleil a disparu. L'herbe était verte, une légère brise soufflait et l'on distinguait au loin le murmure de la circulation ; quand ils ont garé la camionnette, j'ai regardé le fond de la vallée et aperçu les formes blanchâtres, spectrales des mégalithes de Stonehenge.

A l'arrière, il y avait une vieille couverture écossaise qui sentait l'herbe, les graines et l'huile de moteur. J'ai enlevé tous mes vêtements, je me suis couchée dessus et j'ai écarté les jambes, qui étaient nées blanches malgré l'été. Un par un, ils sont montés me rejoindre et se sont relayés en faisant grincer la camionnette sur ses essieux rouillés. C'est le quatrième - un garçon aux cheveux de sable, à l'adorable frimousse piquetée d'un début de barbe - qui m'a parlé. Il a refermé les portières après être entré pour qu'il n'y ait plus de lumière et que les autres, qui fumaient des cigarettes assis sur le bas-côté, ne puissent pas nous voir. « Salut », m'a-t-il dit.

J'ai mis les mains sur mes genoux et j'ai ouvert encore un peu plus les cuisses. Il n'est pas venu à moi. Il s'est juste agenouillé et il a regardé entre mes jambes avec une expression étrange, gênée, avant de me demander : « Tu sais que tu n'es pas forcée de faire ça, hein ? Tu sais que personne ne t'oblige ? »

Je suis restée un moment silencieuse, à le dévisager en fronçant les sourcils.

« Je sais.

— Et tu veux le faire quand même ?

— Bien sûr, ai-je dit en lui tendant les bras. Pourquoi pas ? »

« Et personne, à aucun moment, n'a parlé de rapports protégés ? »

L'infirmière qui m'avait dans le collimateur trouvait que mon histoire était caractéristique de la façon dont des maladies comme l'herpès, la gonorrhée et la syphilis se répandaient à travers le monde - par la faute de personnes aussi dégoûtantes que moi.

« Ne me dis pas que sur ces cinq garçons, pas un seul n'a au moins envisagé de mettre un préservatif ? »

Je restai sur mon lit en silence, les yeux clos. Je n'allais pas lui dire la vérité, lui dire que je ne savais pas que ce que je faisais était mal, que ma mère se serait fait tuer plutôt que de me parler de ces choses-là. Je n'allais pas lui laisser encore une fois l'occasion de déblatérer sur ma maudite ignorance.

« Et toi ! Toi qui n'as même pas cherché à les arrêter ! » Elle se lécha les lèvres dans le noir, avec un bruit qui me fit penser à des cuisses claquant l'une contre l'autre, puis conclut : « Si tu veux mon avis, tu es la personne la plus malade que j'aie jamais vue. »

Les docteurs disaient que c'était une question de maîtrise de soi : « On a tous des pulsions, tout le monde a des envies. C'est ce qui fait de nous des humains. Apprendre à les maîtriser, voilà la clé d'une vie heureuse et équilibrée. »

Mais à ce stade, bien sûr, il n'y avait plus rien que je puisse faire pour redresser la barre. Aucune action ne peut réparer ce type de désastre, et il suffisait de jeter un œil à mon dossier médical, ou de me voir nue, pour savoir que je n'avais pas beaucoup d'avenir sur le plan sexuel.

Chapitre 7

Pour finir, les Russes et moi arrivâmes à un compromis. J'acceptai de garder les agrafes de ma jupe, et elles me laissèrent plaquer mes cheveux à ma manière et retirer leur fard à paupières iridescent. A la place, je traçai avec beaucoup de minutie un trait noir au-dessus de mes cils, parce que, chaque fois que je prenais le temps de penser au maquillage, les seules images qui me venaient à l'esprit étaient celles d'un vieux livre sur Audrey Hepburn. Je me disais que j'aurais bien aimé Audrey Hepburn si je l'avais rencontrée. Elle avait toujours l'air gentille. Je retirai aussi le fond de teint et me peignis discrètement les lèvres en rouge mat. Les jumelles firent un pas en arrière pour étudier le résultat.

— Pas mal, admit Irina, avec un regard acerbe. On dirait toujours veuve, mais veuve pas mal.

Jason ne fit aucun commentaire en me voyant. Il regarda mes jambes d'un air pensif et partit d'un rire bref et sec, comme s'il venait de se rappeler une blague cochonne à mon sujet.

— Allez, lâcha-t-il en allumant une cigarette. On y va.

Nous partîmes à pied, marchant en ligne sur toute la largeur du trottoir. Le soleil bas illuminait le flanc des buildings. Dans les ruelles, on installait les lanternes d'O-bon, la fête des Morts, que l'on devait célébrer cette semaine-là. Les stands et les banderoles étaient en cours de montage au parc de Toyama, et nous passâmes devant un cimetière où avaient été déposés des légumes, des fruits et du vin de riz à l'intention des esprits. Je regardais tout cela en silence, faisant une pause de temps en temps. Irina m'avait prêté une paire de chaussures noires à hauts talons beaucoup trop grandes pour moi ; j'avais bourré les pointes de papier et j'étais obligée de me concentrer exclusivement sur ma marche.

Pas besoin d'avoir un plan pour se rendre au club : la tour était visible à des

kilomètres à la ronde avec ses gargouilles qui vomissaient des flammes dans le crépuscule. Nous l'atteignîmes à la tombée de la nuit. Je m'immobilisai et levai la tête vers le sommet jusqu'à ce que les autres, fatigués de m'attendre, reviennent me tirer par le bras vers l'ascenseur extérieur vitré qui devait nous catapulte au dernier étage, où l'effigie de Marilyn Monroe se balançait parmi les étoiles. On appelait ça un « ascenseur de cristal », m'expliquèrent-ils, parce qu'il capturait et réfractait comme un cristal les lumières de Tokyo. Je restai le nez collé à la vitre pendant qu'il fonçait vers le haut de la tour, stupéfaite de voir à quelle vitesse la rue luisante se dérobait sous nos pieds.

— Attends ici, me dit Jason quand nous fûmes descendus de la cabine.

Nous étions dans un hall de réception dallé de marbre, séparé du club par une épaisse double porte en aluminium industriel. Une gigantesque fausse rose rouge, haute d'un mètre cinquante, jaillissait d'un vase d'angle.

— Je t'envoie Mama-san

Il m'indiqua un épais divan garni de velours et disparut avec les Russes derrière les portes. J'eus tout juste le temps d'entrevoir une salle aussi vaste qu'une patinoire, occupant en totalité le dernier étage de la tour, avec des reflets de gratte-ciel sur le parquet ciré - une constellation de lumières. Puis la porte se referma et je me retrouvai assise sur ce divan avec pour seule compagnie, à peine visible au-dessus de son comptoir, le sommet du crâne de la préposée au vestiaire.

Je croisai et décroisai les jambes, contemplai mon vague reflet sur les portes d'aluminium. Les mots « Some Like It Hot » étaient peints dessus en grosses lettres noires.

La patronne du club, Strawberry Nakatani, n'avait rien d'une débutante, à en croire Jason. Call-girl dans les années soixante-dix, elle s'était rendue célèbre pour son habitude de faire son apparition dans les soirées nue sous un manteau de fourrure blanche, et à la mort de son mari, imprésario et truand de seconde zone, elle avait hérité ce club.

« Surtout n'aie pas l'air surpris quand tu la verras », m'avait aussi avertie

Jason.

Elle avait voué sa vie à Marilyn Monroe, selon lui. Elle s'était fait refaire le nez et avait demandé à un chirurgien de Waikiki que l'éthique n'étouffait pas de donner à ses paupières un contour occidental.

« Fais seulement comme si tu la trouvais fabuleuse », avait-il précisé.

Je mis les mains sur ma jupe pour la presser contre mes cuisses. Il fallait être soit très courageuse, soit totalement désespérée pour aller jusque-là, et j'étais sur le point de jeter l'éponge, de me rabattre vers l'ascenseur, quand les portes d'aluminium basculèrent et qu'elle marcha sur moi : une petite femme aux cheveux d'un blond platine, vêtue d'une robe en lamé or à la Marilyn Monroe, avec un fume-cigarette tarabiscoté et une étole de fourrure. Elle était trapue, musclée comme un destrier chinois, et ses cheveux d'Asiatique oxygénés étaient furieusement peignés vers l'arrière pour former un casque à la Marilyn. Elle s'avança dans un cliquetis de talons aiguilles, rejeta l'étole pardessus son épaule, s'humecta les doigts et toucha sa mèche pour la remettre en place. Elle stoppa à quelques centimètres de moi, sans rien dire, et laissa ses yeux se promener sur mon visage. Ça y est, pensai-je, elle va me jeter dehors.

— Debout. Je me levai.

— D'où tu viens ? Hein ?

Elle me tourna autour, étudia mon collant noir tire-bouchonné, les escarpins d'Irina bourrés de papier.

— D'où tu viens ?

— D'Angleterre.

— D'Angleterre ?

Elle recula, ficha en plissant les yeux une cigarette dans l'embout de son fume-cigarette.

— Oui. Tu fais anglaise. Pourquoi tu veux travailler ici ? Hein ?

— Comme tout le monde.

— Et c'est quoi, hmm ? Les hommes japonais, tu aimes ?

— Non. J'ai besoin d'argent.

Elle retroussa la lèvre, apparemment amusée.

— D'accord, dit-elle en allumant sa cigarette. Pas mal.

Elle renversa la tête en arrière, souffla un jet de fumée pardessus son épaule.

— Tu fais un essai ce soir. Si tu es gentille avec mes clients, tu touches trois mille yens de l'heure. Trois mille. D'accord ?

— Ça veut dire que vous me prenez ?

— Ça t'étonne ? Tu veux quoi d'autre ? Trois mille. Tu prends ou tu pars, petite. Je ne paye pas plus.

— D'accord. C'est juste que je pensais...

Mama Strawberry leva une main pour

m'interrompre.

— Et si ça marche ce soir, tu reviens demain avec jolie robe. D'accord ? Si tu n'as pas de jolie robe, dix mille yens de pénalité. Pénalité. Compris, petite ? Ici, c'est un club de très grande classe.

Le club me parut même être l'endroit le plus magique que j'aie jamais vu - le parquet, entouré de tous côtés par une vue panoramique sur les gratte-ciel de Tokyo, dont les écrans vidéo géants diffusaient des images d'actualité et des clips musicaux, ressemblait à une piscine illuminée flottant cinquante étages

au-dessus du monde. Je traversai la salle, saisie d'une sorte d'ébahissement nerveux, en admirant les bouquets de fleurs ikebana et les lampes tamisées. Autour des tables éparses il y avait déjà quelques clients, de petits hommes en costume de ville, assis soit sur une banquette, soit dans un fauteuil de cuir profond sous une légère nappe de fumée. Sur une estrade, un pianiste en smoking au visage étroit s'échauffait en alignant des arpèges. La vue sur la ville n'était masquée qu'à un seul endroit, celui où Marilyn - ou plutôt son envers brut, à base de poutrelles, de rouages et de bielles métalliques - se balançait dans la nuit en grinçant, obstruant totalement le panorama toutes les dix secondes environ.

Mama Strawberry, assise derrière un secrétaire à dorures façon Louis XIV juste devant la balançoire de Marilyn Monroe, tirait sur son fume-cigarette alambiqué et tapotait sur une calculatrice à écran tactile. Non loin d'elle, les hôteses étaient assises à une table en attendant d'être assignées à un client, fumant et bavardant - nous étions vingt, toutes japonaises à part les jumelles et moi. Irina m'avait offert quelques cigarettes Sobranie « Pink » et, après avoir rejoint les autres en silence, je me mis à fumer comme elles tout en fixant d'un œil inquiet, à l'autre bout du club, les portes en aluminium par où les clients allaient arriver.

Au bout d'un certain temps, la sonnette de l'ascenseur tinta et un groupe d'hommes en costume fit son entrée.

— Elle va mettre toi avec eux, murmura Irina en se penchant vers moi, une main devant la bouche. Ceux-là toujours laisser pourboire. Pour leurs préférées. Mama vérifier si toi pourboire. C'est test pour toi, chérie !

Je fus appelée, discrètement, avec les Russes et trois Japonaises pour rejoindre une table installée à côté d'une des baies panoramiques, autour de laquelle nous attendîmes debout, les mains légèrement posées sur le dossier des fauteuils, que ces messieurs aient traversé le parquet ciré. Je fis comme les autres, me dandinant nerveusement, regrettant de ne pas pouvoir tirer un peu plus sur ma jupe. Une ribambelle de serveurs arriva de nulle part, s'empressa de disposer sur la table des serviettes de lin immaculé, un chandelier d'argent, des verres étincelants, et termina juste au moment où les

hommes arrivaient et s'asseyaient après avoir déboutonné leur veston.

— *Irasshaimase*, dirent les Japonaises en s'inclinant.

Chacune se glissa ensuite dans un fauteuil et prit une serviette chaude sur le plat de bambou qui venait d'atterrir sur la table.

— Bienvenue, marmonnai-je en les imitant.

Une bouteille de champagne, une bouteille de whisky arrivèrent. Je tirai mon fauteuil, m'assis en jetant de rapides coups d'œil à tout le monde et attendis la suite.

Les filles déplaient des serviettes chaudes et les plaçaient entre les mains tendues des hommes, et je m'empressai d'en donner une à mon voisin de gauche. Il ne fit aucune attention à moi. Il prit la serviette, s'essuya les mains avec, l'abandonna sur la table devant moi et se détourna pour parler à l'hôtesse à sa gauche. Les règles étaient claires : mon travail consistait à allumer les cigarettes, verser du whisky, veiller à ce que les hommes ne soient jamais à court d'amuse-gueule, et les distraire. Pas de sexe. Rien que de la conversation et de petites flatteries. Ces consignes étaient imprimées noir sur blanc à l'intention des novices sur une feuille plastifiée.

« Essaie d'être drôle, m'avait glissé Mama Strawberry. Les clients de Strawberry ont besoin de détente. »

— Salut, lança hardiment Svetlana en calant son postérieur dans un fauteuil.

Écrasant les clients de sa haute taille, elle se trémoussa comme une poule couveuse jusqu'à ce que ses voisins lui aient fait de la place. Puis elle attrapa une flûte au centre de la table et la fit tinter contre la bouteille.

— Champagneski, chéri ! Ça, c'est bon !

Après avoir vidé tout le contenu de la bouteille dans quatre flûtes, elle l'agita au-dessus de sa tête pour sommer le serveur d'en apporter une autre.

Les clients semblaient apprécier les jumelles; elles leur chantèrent des chansons qui avaient dû passer à la télévision ou à la radio car je ne les reconnus pas :

— *Double the pleasure, double the fun... Give me that little LIFT. Come and get you SOME !*

Tout le monde riait, applaudissait, puis la conversation reprenait de plus belle, dans un mélange de japonais et de mauvais anglais. Les jumelles furent très vite saoules. Le Rimmel de Svetlana commençait à couler, et Irina ne manquait pas une occasion de se précipiter pour allumer les cigarettes des hommes à l'aide d'un briquet jetable Thai Air, en se vautrant sur la table et en renversant les coupelles d'algues marines et de morceaux de seiche.

— Arrêtez faire rigoler moi, couinait-elle, rouge et luisante, dès que quelqu'un entamait une histoire drôle. Si ça continue, j'explose.!

Je restais muette, sans chercher à attirer l'attention, faisant comme si tout ça était parfaitement naturel, comme si je l'avais fait mille fois et qu'il m'était totalement égal de rester à l'écart des discussions, de ne pas comprendre les plaisanteries et de ne pas connaître les paroles des chansons. Vers neuf heures, alors que je commençais à croire que j'allais passer toute la nuit sans ouvrir la bouche et qu'ils oublieraient peut-être ma présence, quelqu'un me lança brusquement :

— Et vous ?

Le silence s'abattit sur la table. Je levai la tête et m'aperçus que toutes les conversations étaient suspendues, que tous les regards me fixaient avec curiosité.

— Et vous ? répéta quelqu'un. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Ce que j'en pensais ? Aucune idée. J'avais la tête ailleurs, j'étais en train de me demander si les pères de ces hommes, leurs oncles, leurs grands-pères avaient fait la guerre en Chine. Je me demandais s'ils avaient la moindre notion de ce sur quoi leur vie était construite. J'essayais de m'imaginer leur

visage au-dessus d'un haut col de l'armée impériale japonaise, dans les rues enneigées de Nankin, le katana à lame étincelante brandi par l'un d'eux...

— Et vous ?

— Quoi, moi ?

Ils échangèrent des regards, peu habitués à tant d'impolitesse. Quelqu'un me décocha un coup de pied sous la table. Je levai les yeux et vis Irina me faire une grimace, hocher la tête vers mes seins et rehausser les siens à deux mains, les épaules en arrière.

— Plus droite, articula-t-elle sans un son. Fais-les ressortir.

Je me tournai vers mon voisin, respirai profondément et lui dis la première chose qui me passait par la tête :

— Votre père a combattu en Chine ?

Son visage s'altéra. Quelqu'un eut un hoquet. Les hôtesse froncèrent les sourcils, et Irina reposa sa flûte avec un tintement de cristal outré. Mais mon voisin, lui, réfléchissait à ce que je venais de lui demander.

— Quelle étrange question, répondit-il finalement. Pourquoi me la posez-vous ?

— Parce que, expliquai-je d'une voix ténue, le cœur serré, parce que c'est ce que j'étudie depuis neuf ans. Neuf ans, sept mois et dix-neuf jours.

Il replongea dans le silence, scruta mon visage, chercha à lire en moi. Plus personne à la table ne paraissait respirer : ils étaient tous penchés en avant, au bord de leur fauteuil, attendant sa réponse. Au bout d'un interminable moment, il alluma une cigarette, tira quelques bouffées et la posa avec détermination au bord du cendrier.

— Mon père a servi en Chine, dit-il d'un air grave en se carrant dans son fauteuil et en croisant les bras. En Mandchourie. Et aussi longtemps qu'il a

vécu, il a refusé d'en parler.

La fumée de sa cigarette s'élevait vers le plafond en un long filet continu, comme un doigt blanc.

— Tout ce qui concernait ce sujet avait été effacé de mes manuels scolaires, poursuivit-il. Je nous revois assis en salle de classe, tous en train de lever la page vers le jour pour vérifier qu'il n'était pas possible de lire ce qu'il y avait sous la pâte blanche du correcteur. Peut-être, ajouta-t-il sans regarder personne en particulier, peut-être que vous pourriez m'en parler.

J'étais tétanisée, la bouche bêtement ouverte, terrifiée à l'idée de ce qu'il allait répondre. Très lentement, l'idée prit corps en moi qu'il n'était pas en colère. Mon visage reprit ses couleurs.

— Oui, dis-je avec entrain en me penchant en avant. Bien sûr. Je vous raconterai tout ce que vous voulez savoir. Tout...

Les mots se bousculaient dans ma gorge, impatients de sortir. Je rabattis mes cheveux derrière mes oreilles et posai les mains à plat sur la table.

— Bon, je pense que le plus intéressant, c'est ce qui s'est passé à Nankin. Non. En fait, pas ce qui s'est passé à Nankin même, mais - permettez-moi... permettez-moi de formuler les choses autrement. Le plus intéressant, c'est ce qui s'est passé pendant que les soldats marchaient de Shanghai à Nankin. Personne n'a jamais vraiment compris ce qui leur était arrivé, voyez-vous, ni pourquoi ils avaient changé...

C'est ainsi que je me mis à parler. Je parlai, parlai, parlai jusqu'à une heure avancée de la nuit. Je parlai de la Mandchourie, de Shanghai et de l'unité 731. Et surtout, bien entendu, je parlai de Nankin. Les hôtesse s'ennuyaient, examinaient leurs ongles, se chuchotaient des phrases à l'oreille en me décochant des regards. Mais les hommes étaient tous penchés dans un silence étrange, les yeux rivés sur moi, un masque de concentration sur le visage. Ils ne dirent plus grand-chose ce soir-là. Ils partirent en silence et, à la fin de la soirée, quand Mama Strawberry nous rejoignit en cliquetant sur ses talons, l'air hargneux, ce fut vers moi qu'elle se tourna. Les hommes m'avaient laissé

le plus gros pourboire. Au moins le triple de ce qu'ils avaient donné à toutes les autres.

Chapitre 8

Nankin, 1^{er} mars 1937

Que de temps je passe à m'inquiéter de ma femme ! À ruminer nos différences ! Pour nombre de mes confrères, ce mariage anachronique, ce mariage arrangé est une insulte à tous leurs idéaux et, en effet, je m'étais toujours attendu à faire une union raisonnable, peut-être avec quelqu'un de l'université, une de ces intellectuelles d'avant-garde qui prennent le temps, comme notre bon président Tchang Kai-shek, de réfléchir à l'avenir de la Chine. Mais à l'époque, j'étais loin d'imaginer le rôle que jouerait ma mère dans l'affaire.

Comme cela m'exaspère, aujourd'hui encore, de penser à ma mère ! Je tremble d'embarras quand je me souviens d'elle, quand je me souviens de toute ma famille, superstitieuse et arriérée. Une famille qui avait la chance d'être prospère, mais qui jamais ne fut tentée ou capable d'échapper à son village, de se libérer des crues estivales du lac Poyang. Peut-être n'y échapperai-je jamais tout à fait moi non plus, peut-être même est-ce la pire des vérités en ce qui me concerne : le fier et jeune linguiste de l'université de Jinling ne serait au fond rien d'autre que le fils d'une Chine qui refuse d'aller de l'avant, qui ne change pas, qui se contente de rester immobile en attendant la mort. Je revois ces campagnes vert et jaune, mouchetées de chèvres blanches et de genévriers, ces plaines où chaque homme ne cultive que le strict nécessaire pour nourrir les siens, où les canards sont sauvages et où les cochons piétinent les champs de fèves, et je me demande : puis-je espérer échapper à mon passé ?

Avec le recul, je me rends compte que ma mère a toujours eu des projets pour Shujin. Elles étaient allées ensemble voir le diseur de bonne aventure du village, un vieil homme dont je me souviens sans affection, un aveugle à

longue barbe blanche, promené avec constance d'un village à l'autre comme un ours dressé par un enfant à sandales de rotin. Le diseur de bonne aventure nota avec soin la date, l'heure et le lieu de naissance de Shujin puis, après avoir griffonné quelques caractères et manipulé ses mystérieuses tablettes d'ivoire, il eut tôt fait de décréter, pour le plus grand plaisir de ma mère, que Shujin incarnait la proportion idéale des cinq éléments, le juste équilibre du métal, du bois, de l'eau, du feu et de la terre, pour me donner une ribambelle de fils.

Naturellement, je résistai. Et je résisterais encore à ce jour si ma mère n'était tombée malade. A ma grande furie, à mon profond désespoir, elle refusa même à l'approche de la mort d'abandonner ses croyances paysannes et son rejet des technologies nouvelles. Au lieu d'aller se faire soigner, malgré mon insistance, dans un bon hôpital moderne de Nankin, elle préféra se fier aux charlatans locaux, qui passaient de longues heures à lui examiner la langue, puis ressortaient de sa chambre en faisant des déclarations sur une « impossible surabondance de yin. C'est un mystère, un pur scandale, que le Dr Yuan n'ait rien remarqué plus tôt ». Malgré leurs potions, leurs infusions et leurs pronostics, son état empira.

— Voilà à quoi mènent tes superstitions, lui dis-je un jour qu'elle gisait sur son lit de douleur. Tu te rends compte, n'est-ce pas, que tu es en train de me détruire en refusant de venir à Nankin ?

— Écoute-moi.

Elle me posa une main sur le bras. Une main burinée, durcie par les années à la campagne, sur la manche impeccable de mon costume occidental. Je me rappelle Tavoir regardée en songeant : est-ce vraiment la chair qui m'a donné vie ? Est-ce possible ?

— Tu peux encore me rendre heureuse.

— Heureuse ?

— Oui, souffla-t-elle, l'œil incandescent de fièvre. Rends-moi heureuse. Épouse la fille Wang.

Et en fin de compte, de guerre lasse et uniquement par culpabilité, j'ai capitulé. Ah, le scandaleux pouvoir qu'exercent les mères ! Le grand Tchang Kai-chek lui-même a prêté à la sienne un serment similaire, lui-même a consenti à un mariage arrangé pour lui plaire. Mes angoisses furent abyssales - quelle désastreuse mésalliance : une villageoise croyant à l'almanach ri shu, au calendrier lunaire, et moi, le calculateur au regard lucide, fasciné par la logique et les dictionnaires étrangers. Je m'inquiétais beaucoup de ce que penseraient mes confrères, car je suis, comme la plupart d'entre eux, un républicain dévot, un partisan de l'idéologie claire et progressiste du Kuomintang, un fervent admirateur de Tchang Kai-chek, parfaitement sceptique vis-à-vis des superstitions et de tout ce qui a trop longtemps paralysé la Chine. Quand le mariage a eu lieu, dans mon village natal, je n'ai prévenu personne. Aucun confrère n'a assisté à la cérémonie absurde, personne ne m'a vu subir les humiliants rituels - la fausse querelle avec les demoiselles d'honneur au seuil de la maison, les tresses de cyprès, la procession tortueuse obligée d'éviter soigneusement les puits et les maisons des veuves, sans cesse perturbée par des explosions de pétards qui faisaient sursauter les participants comme des lapins effrayés.

Mais ma famille était ravie, et je fus considéré comme un héros. Ma mère, se sentant peut-être relevée de ses obligations terrestres, mourut peu après. « Avec un sourire merveilleux à voir », à en croire mes chères sœurs. Shujin porta le deuil dans les règles, allant jusqu'à saupoudrer de talc, à genoux, le sol de la maison de mes parents.

— Pour que nous puissions nous émerveiller de ses empreintes quand son esprit viendra nous rendre visite, m'expliqua-t-elle.

— S'il te plaît, ne tiens pas ce discours, rétorquai-je d'un ton impatient. C'est justement ce type de croyance qui l'a tuée. Si elle avait écouté les enseignements de notre président...

— Hmm, grogna Shujin en se relevant et en s'essuyant les mains. J'en ai assez entendu sur ton précieux président, merci bien. Toutes ces âneries sur la «Nouvelle Vie»... Dis-moi, qu'est-elle donc, cette nouvelle vie fabuleuse qu'il prêche du matin au soir, sinon celle-ci, notre bonne vieille vie, recrée ?

Aujourd'hui, alors que je porte encore le deuil de ma mère et que mes cartes de visite sont toujours imprimées sur du papier blanc, je vois que sa place est prise, comme si du même bourgeon était née une autre fleur, cette épouse difficile, infiniment agaçante, et fascinante. Fascinante, dis-je, parce que le plus étrange, le plus invraisemblable, c'est que - et je frémis de l'écrire -, malgré mon impatience, malgré l'arriération de Shujin, malgré tout, elle m'inspire des sentiments.

Cela m'embarrasse intensément. Je ne l'avouerais à personne - et certainement pas à mes collègues, qui contesteraient ses convictions ridicules à tous les niveaux intellectuels ! On ne peut même pas la décrire comme une beauté, en tout cas au sens commun du terme. Mais de temps à autre, je me surprends à céder, pendant de longues minutes, à l'habitude d'observer ses yeux. Ils sont tellement plus clairs que ceux des autres femmes, et je le remarque tout particulièrement quand elle étudie quelque chose, car ils semblent alors grandir démesurément et capter toute la lumière, striés de flammes comme le manteau d'un tigre. Même le vilain crapaud rêve de manger un cygne magnifique, dit-on, et ce vilain crapaud, ce crapaud décharné, boiteux et pédant, rêve chaque jour de Shujin. C'est ma faiblesse.

Nankin, 5 mars 1937 (vingt-troisième jour du premier mois du calendrier lunaire)

Notre logis est exigü mais moderne. C'est une de ces maisons à étage blanchies à la chaux, qui ont poussé à la lisière nord du carrefour des routes de Zhongshan et de Zhongyang. Le portail d'entrée donne sur un jardinet clos de murs que traverse une allée goudronnée ; au fond, derrière la cuisine, nous avons un petit lopin de terre broussailleux où poussent des grenadiers et des tecks, avec un puits désaffecté qui s'emplit chaque été d'eau stagnante. Nous n'en avons pas besoin, car nous avons l'eau courante : fait rarissime dans cette partie de Nankin où l'on trouve encore des taudis entièrement construits à partir de vieux pneus et de caisses en bois. Nous n'avons pas que l'eau, nous avons aussi l'électricité, une ampoule dans chaque pièce, et du papier peint importé dans la chambre ! Cette maison, qui suscite l'envie du voisinage,

devrait ravir Shujin, et cependant elle l'arpente comme une chasseuse, traquant la moindre crevasse, le moindre orifice par lesquels pourraient s'infiltrer les mauvais esprits. Il y a désormais dans chaque pièce un autel consacré aux dieux du logis, entretenu avec des chiffons et des brosses spéciaux ; un mur destiné à repousser les esprits se dresse devant la porte principale, et des miroirs bagua bleus font face aux issues intérieures. Un qilin sculpté a été fixé au-dessus de notre lit pour nous aider à concevoir un fils, et de petits mantras jaunes sont attachés à toutes les portes et fenêtres, et même aux arbres du dehors.

— Franchement, Shujin, ne vois-tu pas que c'est avec ce type d'attitude que notre nation prend du retard ?

Mais Shujin ne se soucie ni de la construction nationale ni du progrès. Elle redoute le neuf et l'inconnu. Elle porte toujours un pantalon sous son qipao et juge scandaleux les bas de soie et les jupes courtes des filles de Shanghai. Elle a peur que je ne l'aime pas parce qu'elle n'a pas les pieds bandés, et a réussi, je ne sais comment, à se rendre propriétaire d'une vieille paire de brodequins brodés qui seraient plutôt mandchous dans leur style et donnent à ses pieds le même aspect que s'ils avaient toujours été bandés. Il lui arrive de s'asseoir sur le lit pour se regarder les pieds, qu'elle serre l'un contre l'autre en agitant les orteils comme si la vision de ces extrémités nues et libres de toute contrainte lui inspirait un léger dégoût.

— Es-tu sûr, Chongming, que ces pieds soient jolis ?

— Ne sois pas ridicule. Évidemment, j'en suis sûr. Hier soir encore, alors que je me préparais pour le coucher, huilant mes cheveux et enfilant mon pyjama, elle s'est remise à me questionner.

— Vraiment ? Tu es sûr ?

Je me suis assis en soupirant sur le petit tabouret et j'ai sorti de la commode une paire de ciseaux à poignée d'ivoire.

— Il n'y a jamais rien eu, dis-je en me coupant l'ongle du pouce, il n'y a strictement jamais rien eu de beau dans ces pieds atrophiés.

— Oh, s'est-elle écriée dans mon dos. Oh, non ! J'ai baissé mes ciseaux et je me suis retourné.

— Qu'y a-t-il encore ?

Elle était très raide, effarée, les joues en feu.

— Ce qu'il y a ? C'est toi ! Qu'est-ce que tu fais, nom du ciel ? J'ai regardé mes doigts.

— Je me coupe les ongles.

— Mais... a-t-elle commencé, portant les mains à son visage, horrifiée. Chongming, il fait nuit. Tu ne l'as pas remarqué ? Ta mère ne t'a rien appris ? Ce n'est qu'alors que je me suis souvenu d'une vieille superstition de mon enfance : se couper les ongles après la tombée de la nuit attirait immanquablement toutes sortes de démons dans le foyer.

— Vraiment, Shujin, ai-je dit d'une voix professorale, je crois que tu pousses un peu trop loin...

— Non ! a-t-elle insisté, livide. Non. Tu veux vraiment attirer la mort et la destruction sur notre foyer ?

Je l'ai dévisagée longuement, hésitant à rire. En fin de compte, n'ayant trouvé aucune bonne raison de m'opposer à elle, j'ai renoncé à me couper les ongles et rangé les ciseaux dans le tiroir.

— Décidément, ai-je grommelé dans ma barbe, un homme n'est pas libre sous son propre toit.

Ce n'est que tard dans la nuit, alors qu'elle s'était endormie et que je fixais le plafond, que ses paroles me sont revenues. La mort et la destruction. La mort et la destruction - les dernières choses que nous devrions avoir à l'esprit en ce moment. Et pourtant, il m'arrive de m'interroger sur la sérénité de ces longues journées que Shujin et moi passons dans une joyeuse discorde sous le ciel maussade de Nankin. Ces journées ne sont-elles pas trop tranquilles ? Trop

emplies de rêves ? Et, me suis-je aussi demandé, pourquoi l'horrible lever de soleil de la semaine dernière revient-il hanter mes pensées heure après heure ?

Chapitre 9

Pendant toute ma jeunesse, à l'hôpital et à l'université, je n'avais jamais pensé à mon avenir en envisageant la dimension financière et, du coup, je ne savais pas quoi faire avec l'argent. Cette nuit-là, quand j'eus additionné mon pourboire et mon salaire - et constaté que cela représentait un peu plus de cent cinquante livres -, je cachai la somme tout au fond de mon sac de voyage, que je refermai et nichai en hâte dans un coin de ma penderie avant de reculer d'un pas, le cœur battant. Cent cinquante livres ! Je ne parvenais pas à détacher mes yeux du sac. Cent cinquante livres !

J'avais déjà gagné de quoi payer mon loyer et je n'avais pas besoin de retourner au club, mais quelque chose d'étrange s'était produit. En m'écoutant parler, ces clients avaient fait éclore, comme une fleur, une petite part secrète de moi-même.

— Je sais toujours quand une fille a passé un bon moment, me dit Jason d'un air pincé à la fin de la nuit, alors que nous étions tous entassés dans l'ascenseur. Ça se voit au sang, expliqua-t-il tout en m'effleurant la joue du dos de la main.

Je me recroquevillai contre la paroi vitrée tandis qu'il poursuivait :

— La façon qu'il a de monter vers la peau. Fascinant.

Il laissa retomber sa main et m'adressa un clin d'œil malicieux.

— Tu reviendras demain, conclut-il.

Et il avait raison. Le lendemain, mon premier réflexe fut de retourner à l'université de Shi Chongming, mais comment aurais-je pu l'approcher après

la scène de la veille ? Je savais que j'allais devoir patienter une semaine. Plutôt que de rester dans ma chambre avec mes livres et mes notes, je me rendis sur Omotesando, où j'achetai la première robe qui ne montrait ni mes genoux ni mes seins. Une tunique coupée dans une sorte de bombazine noire, à manches mi-longues. Elle était chic et ne disait pas grand-chose d'autre que « Je suis une robe ». Ce soir-là, Mama Strawberry l'examina d'un regard superficiel, puis hocha la tête. Elle s'humecta les doigts, chassa une mèche de mon front, me tapota le bras et m'indiqua une table de clients ; je me retrouvai immédiatement au travail, prise dans un tourbillon de cigarettes à allumer, de verres vides à remplir et de cubes de glace à faire tinter.

Je me revois encore pendant cette première semaine, assise à une table du club, contemplant la ville et me demandant laquelle de ces lumières était celle de Shi Chongming. Tokyo subissait une vague de chaleur, la climatisation tournait au maximum, et les hôteses étaient toutes assises dans de petites flaques de lumière fraîche, les épaules nues et argentées comme un clair de lune. L'image que j'ai de moi-même, je la vois de l'extérieur du gratte-ciel, et c'est comme si j'étais suspendue dans le néant, ma silhouette est brillante et floue derrière les vitres, mon visage blême et vide d'expression s'efface toutes les dix secondes derrière le va-et-vient de Marilyn, et personne ne soupçonne les pensées qui papillonnent follement sous mon crâne.

Strawberry paraissait m'apprécier, un fait d'autant plus surprenant que son exigence était légendaire. Elle dépensait chaque mois des milliers et des milliers de dollars en fleurs : des protées orange venues en caisses réfrigérées d'Afrique du Sud, des amaryllis, des lis de gingembre, des orchidées des montagnes de Thaïlande. Il m'arrivait de la fixer sans retenue tant elle adorait paraître sexy. Elle était sexy, et elle le savait. Point à la ligne. J'enviais son assurance. Elle était folle de ses tenues à l'ancienne ; chaque soir, c'était différent : du satin rose, du crêpe de Chine blanc, une robe magenta à paillettes.

— Celle de Comment épouser un millionnaire, m'expliqua-t-elle en laissant retomber son bras avec un déhanchement, puis en pivotant pour tendre une épaule carrée vers les clients. Mon côté vamp. Si Strawberry veut avoir une jolie démarche, elle doit s'habiller comme Marilyn.

Elle agita son fume-cigarette en nacre à l'intention de qui voulait l'entendre.

— Marilyn et Strawberry, c'est le même profil. Sauf que Strawberry est plus petite.

Elle était soupe au lait, toujours en train de remettre quelqu'un en place, mais je ne la vis perdre vraiment son sang-froid que le cinquième soir. Il se produisit alors un événement qui me révéla une facette très différente de Mama Strawberry.

C'était une nuit suffocante, tellement suffocante que la ville exhalait une vapeur, une sorte de condensation qui s'élevait jusqu'au-dessus des gratte-ciel et brouillait le crépuscule rougeâtre. Tout le monde se déplaçait avec langueur, même Strawberry, qui circulait, incandescente, autour de la piste de danse dans la robe longue à paillettes de « Happy Birthday, mister President ». Elle s'arrêtait de temps en temps pour glisser un mot au pianiste, placer sa main sur le dossier d'un fauteuil ou renverser la tête en arrière à la fin d'une histoire drôle racontée par un client. À l'approche de dix heures, elle s'était repliée au bar pour siroter une flûte de champagne quand quelque chose lui fit reposer son verre avec fracas. Le visage blême, elle se raidit sur son tabouret et braqua les yeux sur le hall d'entrée.

Six gorilles en costume bien taillé, aux cheveux courts et permanentes venaient de franchir les portes en aluminium et balayaient le club du regard, certains en se tripotant les boutons de manchette, d'autres en glissant un doigt entre leur col de chemise et leur cou massif. Au centre du groupe se tenait un homme mince, vêtu d'un pull noir à col roulé, les cheveux ramenés en queue-de-cheval. Il poussait un fauteuil roulant dans lequel était assis un homme minuscule, fragile comme un vieil iguane. Sa tête était petite, sa peau aussi sèche et fripée qu'une noix, et son nez semblait se réduire à un infime triangle isocèle, avec deux zones d'ombre en guise de narines, comme celles d'une tête de mort. Les mains parcheminées qui émergeaient des manches de son costume étaient longues, brunes et sèches comme des feuilles mortes.

— *Dame ! Konaide yo !*

Mama Strawberry descendit de son tabouret, se redressa de toute sa hauteur, porta sa flûte de champagne à sa bouche et la vida d'un trait, les yeux rivés sur le groupe. Elle ficha une cigarette dans son fume-cigarette, lissa sa robe sur ses hanches, tourna les talons et traversa le club en cliquetant, un coude contre les côtes, la cigarette pointée à angle droit. Le pianiste, penché en arrière sur son banc pour mieux voir ce qui se passait, fit une fausse note.

À quelques pas de la table la plus proche de l'entrée, sous la vitre orientée à l'est, qui offrait le meilleur panorama sur Tokyo, Strawberry stoppa. Son menton était dressé, ses épaules fermes rejetées en arrière. Elle joignit les talons avec grâce et se retourna hardiment pour faire face au groupe.

On la sentait en lutte avec ses émotions. Elle posa une main sur un dossier de chaise, leva l'autre avec raideur et salua les nouveaux venus avec ce geste descendant de la main si spécifique-ment japonais.

À mesure que les autres clients se rendaient compte de leur arrivée, la rumeur des conversations mourut progressivement, et tous les regards se focalisèrent sur le groupe qui traversait le club à pas lents. Mais autre chose attira mon regard. Il y avait derrière la réception une petite alcôve rectangulaire, meublée d'une table et de chaises. Bien que dépourvue de porte, cette alcôve était orientée de telle façon que ses occupants échappaient à la vue des autres clients ; c'était là que Mama Strawberry organisait quelquefois des réunions privées ou que les chauffeurs attendaient leur maître en sirotant un thé. Au moment où le groupe passait devant la réception, une haute silhouette s'en détacha, se dirigea vers l'alcôve et y entra sans un son. Son mouvement fut si rapide et les ombres de cette partie du club étaient si nombreuses que je ne l'aperçus que très fugacement, mais cela suffit à me faire pencher en avant sur ma chaise, fascinée et mal à l'aise.

La silhouette était habillée en femme, une élégante veste de laine noire et une jupe fuseau, mais si c'était une femme, elle était gigantesque. J'avais eu une impression d'épaules larges, masculines, de longs bras, de jambes noueuses plantées dans une paire de grands escarpins vernis noirs à talons aiguilles. Mais surtout, je fus frappée par sa chevelure : une coupe au bol à frange, tellement luisante qu'il ne pouvait s'agir que d'une perruque et tellement

longue sur le devant qu'elle lui mangeait la quasi-totalité du visage. Cette perruque avait beau paraître extrêmement longue, ses pointes ne tombaient pas au-delà des épaules, comme si le bas de la tête et le cou étaient bizarrement atrophiés.

Pendant que je l'observais, bouche bée, le groupe avait rejoint sa table. Les serveurs dressaient le couvert dans une floraison de gestes, et l'invalidé fut poussé en bout de table, où il attendit, renfrogné et noir comme un scarabée, que l'homme à queue-de-cheval ait fini de s'affairer pour l'installer à son aise, en montrant aux serveurs où mettre les verres, les carafes d'eau. Dans les zones d'ombre du club, vingt hôtesse suivaient des yeux Strawberry qui circulait entre les tables, murmurant le nom de celles qui devaient aller s'asseoir avec le groupe. Son visage était étrange, comme vidé de son sang par quelque chose qui pouvait être de la colère. Il me fut impossible pendant un certain temps de décrypter cette expression, mais quand elle renversa la tête en arrière et vint vers moi en faisant cliqueter ses talons, je compris. Les petits muscles de son visage étaient contractés. Strawberry était nerveuse.

— Grey-san, souffla-t-elle en se penchant sur moi. Avec M. Fuyuki. Tout de suite, et mettez-vous à côté de lui.

Je tendis la main vers mon sac, mais elle interrompit mon geste en se mettant un doigt en travers des lèvres.

— Attention, murmura-t-elle. Faites très attention. Ne dites rien sur rien. Les gens ont peur de lui, il y a de bonnes raisons. Et...

Elle hésita, me fixa intensément. A l'orée de ses yeux plissés, j'aperçus une minuscule bordure d'iris marron derrière la lentille bleue.

— Le plus important, c'est elle, précisa-t-elle en m'indiquant l'alcôve d'un mouvement de tête. Ogawa. Sa Nurse. Ne lui parlez pas, jamais, ne la regardez pas dans les yeux. Compris ?

— Oui, répondis-je à mi-voix, sentant mon regard dériver vers l'ombre immense. Oui, je crois.

N'importe où à Tokyo, on pouvait sentir la présence des yakuzas, ces gangsters de type mafieux qui se disent héritiers de la tradition samouraï et comptent parmi les hommes les plus craints et les plus violents de l'Asie. Parfois, c'était le vrombissement des motos des bozozoku, sur le casque desquels était peint l'idéogramme des kamikazes, qui vous rappelait leur existence, déferlant comme une vague de chrome sur Meiji Dori en pleine nuit, balayant tout sur son passage. Mais on reconnaissait aussi parfois les yakuzas à des signes plus discrets : le scintillement d'une Rolex dans un café, la façon dont un homme trapu, aux cheveux courts et permanentes, se levait d'une table de restaurant et rentrait le bas de son polo dans un pantalon de polyester noir, une paire de chaussures en peau de serpent entraperçue par un jour de chaleur dans le métro. Ou encore un tatouage sur le dos de la main qui était en train d'acheter un ticket juste devant vous. Je n'avais prêté aucune attention à tout ça jusqu'à ce soir au moment où, alors que je traversais le club, j'entendis quelqu'un chuchoter dans le silence qui venait de tomber sur la salle, quelque part au bord de la piste de danse :

— Yakuza.

Il régnait à la table un silence absolu. Les hôtessees semblaient toutes repliées sur elles-mêmes, évitant de croiser le moindre regard. Elles paraissaient déterminées à ne pas tourner le dos à la Nurse, toujours dans l'alcôve, immobile comme une araignée venimeuse. On me fit asseoir à côté du fauteuil roulant de Fuyuki, ce qui me permit de l'étudier à loisir. Son nez était si minuscule qu'il semblait avoir été rongé par un incendie, et faisait du bruit à chaque respiration. Mais son visage, sans être vraiment doux, exprimait une sorte de tranquillité, ou d'attention, comme celui d'une très vieille rainette. Il ne faisait aucun effort pour parler à qui que ce soit.

Ses hommes attendirent en silence, les mains respectueusement posées sur la table, que l'homme à queue-de-cheval ait fini de s'occuper du patron. Il sortit un gros verre enveloppé de linge blanc, l'emplit à ras bord de whisky, le fit tourner deux fois, renversa le whisky dans le seau à glace, essuya soigneusement le verre d'une serviette, et le remplit de nouveau. Il leva une

main pour faire signe aux autres de ne pas boire, et il y eut un bref hiatus pendant qu'il tendait le verre à Fuyuki, qui le porta à sa bouche d'une main tremblante et sirota une gorgée. Il reposa le verre, plaqua une main sur son ventre, l'autre devant sa bouche pour masquer un rot et, satisfait, hocha la tête.

— *Omaetachi mo y are*, dit l'homme à queue-de-cheval en indiquant d'un signe de tête aux autres qu'ils pouvaient boire. *Nonde*.

Les gardes du corps se détendirent et burent. Quelqu'un se leva et retira sa veste, un autre sortit un cigare et le coupa. Peu à peu, l'ambiance s'améliora. Les filles remplissaient les verres, remettaient des glaçons, les faisaient tourner avec les bâtonnets à cocktail du *Some Like It Hot*, ornés d'une petite Marilyn en plastique, et il ne fallut pas longtemps pour que tout le monde se mette à parler en même temps et que notre table devienne la plus bruyante de toutes. Une heure plus tard, tous ces messieurs étaient ivres. La table était couverte de bouteilles et de plats à demi finis d'amuse-gueule à base de radis, d'ignames pourpres et de beignets à la langouste.

Irina et Svetlana demandèrent à Fuyuki sa *meishi*. Leur demande n'avait rien d'incongru - d'habitude, les clients nous remettaient leur carte de visite peu après s'être assis -, mais Fuyuki ne la prit pas à la légère. Il fronça les sourcils, toussa et regarda les Russes de haut en bas d'un œil méfiant. Il fallut du temps et des cajoleries pour le convaincre de plonger une main sous sa veste - son nom, je le remarquai pendant ce geste, était brodé de fil d'or au-dessus de la poche intérieure -, d'en ressortir quelques *meishi* et de les distribuer autour de la table en les tenant entre ses doigts bruns, la paume vers le bas. Il se pencha vers l'homme à queue-de-cheval et lui chuchota d'une voix sèche, éraillée :

— Dites-leur de ne pas me traiter comme un singe dressé. Pas question qu'elles m'appellent pour me relancer. Je reviendrai quand j'aurai envie de revenir.

J'étais fascinée par la carte que je tenais entre les mains. Je n'en avais jamais vu d'aussi belle. Elle était imprimée sur un papier fait main, rugueux et non

traité, aux bords irréguliers. À la différence de la plupart des cartes de visite, elle ne portait ni adresse ni traduction en anglais au verso. Il n'y avait qu'un numéro de téléphone portable et le kanji de Fuyuki, uniquement le nom de famille, calligraphié à la main à l'encre de suie de pin.

— Quoi ? me dit Fuyuki. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je secouai la tête sans cesser de contempler la carte.

Ce petit kanji était magnifique. J'étais en train de penser à la sublime beauté de ce vieil alphabet - et à la platitude, à la pauvreté de l'alphabet romain.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— « Arbre en hiver », lâchai-je à mi-voix. « Arbre en hiver ».

Un de ses gorilles éclata de rire avant même que j'aie fini de parler. Comme personne ne se joignait à lui son rire se transforma en quinte de toux, il se couvrit la bouche de sa serviette et se dépêcha de tendre la main vers son verre pour boire une gorgée. Un silence perplexe s'ensuivit ; Irina fronça les sourcils, secoua la tête d'un air chagrin. Mais Fuyuki se pencha vers moi.

— Mon nom, souffla-t-il en japonais. Comment savez-vous ce que veut dire mon nom ? Vous parlez japonais ?

Livide, je levai les yeux sur lui.

— Oui, dis-je, légèrement tremblante. Juste un peu.

— Vous savez aussi le lire ?

— Cinq cents kanji, pas plus.

— Cinq cents ? Sugoi, c'est beaucoup.

Les autres me regardaient comme s'ils venaient de percevoir que j'étais un être humain et non un meuble.

— Et vous venez d'où, déjà ?

— D'Angleterre ? répondis-je, presque sur le ton l'une question.

— D'Angleterre ? répéta-t-il en se penchant un peu plus en avant et en me scrutant. Et, dites-moi, elles sont toutes aussi jolies que ça, en Angleterre ?

M'entendre dire que j'étais jolie... ma foi, heureusement que ça ne m'arrivait pas plus souvent, parce que ce fut à ce stade que je commençai à me sentir nerveuse et mal à l'aise, à repenser à tout ce à quoi je n'aurais probablement jamais droit. Même si j'étais « jolie ». Le commentaire du vieux Fuyuki me fit rougir et je me repliai sur moi-même, confuse et un peu piquée. Je ne parlai plus à partir de cet instant. Je me contentai de rester assise en silence, en fumant cigarette sur cigarette et en saisissant tous les prétextes pour quitter la table. S'il y avait un verre propre ou un plateau d'amuse-gueule à aller chercher au bar, je me précipitais, et je prenais tout mon temps pour revenir.

La Nurse ne bougea pas de la nuit. Je ne pouvais m'empêcher de jeter dans sa direction de rapides coups d'œil - son ombre était presque immobile sur le mur de l'alcôve. Je sentais que sa présence perturbait les serveurs : d'habitude, l'un d'eux passait régulièrement à cette table pour demander à la personne qui l'occupait ce qu'elle souhaitait boire, mais ce soir-là, on aurait dit que Jason était le seul à avoir le courage de lui parler. A un moment donné, ayant rejoint le bar en quête d'une serviette chaude, je le vis dans l'alcôve. Il venait de présenter à la Nurse la carte des boissons et la regardait avec assurance, sans peur, tranquillement assis sur un coin de la table, les bras croisés. J'en profitai pour l'étudier quelques secondes.

Assise de profil, elle offrait un spectacle stupéfiant : chaque centimètre visible de sa peau était recouvert d'une épaisse couche de poudre de maquillage blanche craquelée, presque solidifiée autour des plis de son cou, de ses poignets. Seule exception à cette blancheur, ses yeux bizarres et minuscules, étroits et sombres comme des marques d'ongle dans une pâte, semblaient n'avoir qu'une seule paupière ; ils étaient très éloignés du nez, avec des orbites si profondes qu'elles paraissaient vides. On n'aurait pas pu

croiser son regard même si on l'avait voulu, et la singulière implantation de ses yeux lui valait peut-être d'avoir une mauvaise vue, parce qu'elle tenait la carte tout près de son visage et la faisait défiler sous son nez presque comme si elle avait voulu la flairer. Plutôt que de revenir directement à ma table, je m'attardai encore quelques instants au bar, feignant d'être absorbée dans l'inspection de ma serviette chaude afin de vérifier qu'elle n'était pas douteuse.

— Elle est assez sexy, entendis-je Jason dire aux serveurs lorsqu'il revint avec sa commande.

Il s'accouda nonchalamment au comptoir et ajouta, sans paraître s'adresser à personne en particulier :

— Sexy pour un plan tordu, du genre sadomaso.

Pardessus son épaule, il jeta un coup d'œil au volumineux casque noir de la Nurse, avec un petit sourire amusé.

— Je crois bien que je me la ferais s'il le fallait.

C'est alors qu'il se retourna et me vit plantée devant le bar, en train de le fixer sans un mot. Il me décocha un clin d'œil et haussa les sourcils comme s'il venait de raconter une très bonne blague.

— Jolies jambes, expliqua-t-il en m'indiquant la Nurse du menton. Ou alors j'ai flashé sur ses talons.

Je ne répondis pas. J'attrapai mon oshibori et fis demi-tour tandis qu'une absurde rougeur se propageait sur mon visage et mes épaules. L'inconvénient avec Jason, c'était qu'il me donnait tout le temps un peu envie de pleurer.

C'est drôle comme les gens peuvent vous mettre des idées en tête. Plus tard, beaucoup plus tard dans la soirée, je regardai mes jambes sous la table. J'étais très saoule et je me souviens d'avoir pensé en les observant, sagement croisées à hauteur de chevilles : à quoi ça ressemble, des jolies jambes ? Je tirai sur mon collant et écartai légèrement les genoux afin de distinguer un

peu mieux mes cuisses. Je les inclinai de manière à voir mon mollet, et sa légère contraction quand je fléchissais le pied. Je me demandai s'il y avait une ressemblance possible entre de « jolies jambes » et mes jambes.

Chapitre 10

Nankin, 4 avril 1937, fête de Ching Ming

Ma mère doit bien rire à présent, oui, elle doit me regarder et bien rire de toutes mes réticences et de la froide impatience que j'ai pu manifester à propos de ce mariage. Car, à ce qu'il semble, Shujin et moi allons avoir un enfant ! Imaginez donc : Shi Chongming, le vilain petit crapaud, père de famille ! Voilà, enfin, un événement à célébrer. Un enfant pour donner raison aux lois de la physique et de l'amour, un enfant pour donner sens aux codes subtils de la société. Un enfant pour m'aider à envisager l'avenir de bon cœur.

Shujin, naturellement, est entrée dans un état de frénésie superstitieuse. Il y a tant d'aspects importants à considérer. Je l'observe avec perplexité, m'efforçant de tout comprendre, faisant de mon mieux pour traiter ces questions avec la plus profonde gravité. Ce matin même a été promulguée une longue liste d'aliments bannis - mon épouse ne laissera plus entrer ni calmar, ni poulpe, ni ananas sous notre toit, et je suis censé faire un voyage quotidien au marché pour en rapporter des poulets noirs, du foie, des prunes, des graines de lotus et des boulettes de sang de canard caillé. Et à dater d'aujourd'hui, il m'incombera de saigner les volatiles qui arrivent en caquetant de la foire, parce que si Shujin tuait le moindre animal, même si c'était pour le manger, notre bébé serait apparemment voué à prendre n forme et elle mettrait donc au monde soit un poulet, soit un canard !

Mais, et c'est le plus important, nous ne devons surtout pas parler de notre fils (elle est sûre que nous aurons un fils) en l'appelant le « bébé » ou l'« enfant », car des esprits maléfiques nous entendraient et tenteraient de nous l'arracher à sa naissance. Elle lui a donc donné un nom destiné à tromper les esprits, un « nom de lait », comme elle dit. Le mot « lune » désignera notre enfant chaque

fois que nous en parlerons.

— Tu ne peux pas imaginer combien d'êtres maléfiques sont prêts à enlever un nouveau-né. L'âme de notre lune est le plus précieux butin dont un démon puisse rêver. Et, a-t-elle ajouté en levant la main pour couper court à toute interruption, ne l'oublie jamais, notre petite lune est très fragile. Je t'en prie, ne crie pas, ne sois pas querelleur quand tu es auprès de moi. Nous ne devons surtout pas déranger sa petite âme.

— Je vois, ai-je dit, un petit sourire aux lèvres, car je trouve sa candeur tout à fait merveilleuse. Dans ce cas, va pour l'âme-lune. Et à partir de cet instant, que la paix règne sans partage entre ces quatre murs.

Chapitre 11

Les Russes me dirent qu'elles ne trouvaient pas du tout étonnant que Jason se soit permis de plaisanter sur la Nurse. Elles me dirent qu'elles avaient toujours su que c'était un drôle de type. Elles me dirent que les murs de sa chambre étaient tapissés de photos horribles, qu'il lui arrivait souvent de recevoir des magazines spécialisés sous emballage d'une boîte postale thaïlandaise, et que plusieurs objets sans valeur particulière avaient bizarrement disparu de la maison : un ours combattant miniature en vraie peau animale appartenant à Irina, un gant en fourrure de loup, une photographie des grands-parents des jumelles. Si ça se trouvait, spéculèrent-elles, il vénérât le diable.

— Lui regarde trucs de malade, ça donne envie gerber. Ses vidéos, il y a toujours la mort dedans.

On trouvait des cassettes de ce genre sur les rayons d'une boutique de location de la rue Waseda. Elles portaient toujours un titre du style *Visages de la mort* ou *Folie mortuaire* en lettres rougeoyantes qui imitaient le sang. « Authentiques scènes d'autopsie ! » promettaient les jaquettes, et, à voir les foules de jeunes garçons qui rôdaient en permanence dans ce coin de la

boutique, on aurait pu croire qu'il s'agissait de sexe. Je n'avais jamais rien vu de ce genre à la maison, je ne pouvais donc pas avoir la certitude que les Russes disaient vrai. En revanche, j'avais vu les photographies de Jason.

« Ça fait quatre ans que je suis en Asie, m'avait-il expliqué. Il y en a qui font le Taj Mahal, Angkor Vat... Moi, je cherche autre chose... » Il avait marqué une pause et s'était frotté les doigts comme pour sculpter les mots qu'il cherchait. «... Je cherche quelque chose de plus... de différent. »

Un jour, en passant devant sa chambre, je vis par la porte entrouverte qu'elle était vide. Je ne pus m'en empêcher, je me risquai à l'intérieur.

Je compris alors ce que les Russes avaient voulu dire. Les cloisons étaient entièrement recouvertes de photographies fixées par des punaises, et les images étaient effectivement horribles : ici un homme atrocement mutilé, nu à l'exception d'un collier d'œilletons, assis d'un air abattu sur la rive de ce qui me parut être le Gange, là de jeunes Philippins cloués sur des croix, plus loin des vautours en train de se repaître de chair humaine sur une de ces invraisemblables tours du silence des parsis. Je crus même reconnaître les banderoles de prière et le genévrier fumant d'un charnier de funérailles célestes des environs de Lhassa : j'avais étudié le Tibet à l'université. Pourtant, pensai-je en observant l'épais panache de fumée qui s'élevait d'une forme indistincte couchée sur une plateforme, avec en dessous le titre Bûcher funéraire de Varanasi, il y avait quelque chose d'étrangement beau dans tout cela, et dans cette chambre, on sentait, presque comme une odeur, une vive curiosité. Quand je ressortis dans le couloir, sans bruit et sans avoir été remarquée, j'avais décidé que les Russes se trompaient. Jason n'était ni bizarre, ni morbide, il était fascinant.

Il disait travailler comme serveur au club, mais de toute la semaine je ne l'avais quasiment jamais vu porter un plateau. Il s'arrêtait parfois à une table pour bavarder amicalement avec les clients, à croire que c'était lui le patron plutôt que Strawberry.

« Lui c'est serveur mais rien faire du tout, m'avait murmuré Irina. Pas besoin travailler parce que Mama Strawberry l'adore. »

Elle appréciait apparemment le cachet que conférait à son club la présence d'un serveur gaijin. Et il était beau. Les hôtesse japonaises se mettaient à glousser et à rougir dès qu'il passait près d'elles. Il s'asseyait souvent face au secrétaire de Strawberry avec une coupe de Champagne, son smoking de serveur débraillé et révélant son torse, tandis qu'elle minaudait et rajustait les bretelles de sa robe, parfois en se carrant dans son fauteuil et en promenant les mains sur son corps dodu.

Il ne passait pas beaucoup de temps à la maison et trouver sa chambre ouverte était inhabituel. Elle était en général fermée à clé - nous avions tous un loquet à notre porte -, et le plus souvent il la fermait à double tour et s'en allait de bonne heure, avant que nous soyons levées, ou bien il partait en taxi du club et ne revenait pas à la maison avant le lendemain soir. Peut-être qu'il traînait dans les parcs, à la recherche de femmes endormies sur des bancs. Mais il laissait des traces de lui un peu partout - une paire de mocassins abandonnée dans l'escalier, des traces de lotion après-rasage citronnée qui finissaient de sécher sur la tablette de la salle de bains, ou des cartes de visite rose pâle adossées à la bouilloire, sur lesquelles des noms comme Yuko ou Moe étaient écrits d'une main féminine.

Je faisais semblant de ne pas être perturbée par tout ça, mais je l'étais. J'étais secrètement et totalement éblouie par Jason.

Je m'achetai un agenda chez Kiddyland, un magasin pour écolières d'Omotesando. Il était rose, et sa couverture de plastique transparent contenait un gel pailleté qui se déplaçait perpétuellement. Je le plaçais quelquefois devant ma fenêtre et je m'émerveillais de la façon dont la lumière du jour captait ses minuscules éclats scintillants. J'avais aussi acheté des autocollants parfumés, et chaque jour j'en collais un sur la page correspondante de mon agenda. Parfois, je prenais le train pour Hongo et je m'installais à une table du Bambi Café, d'où je regardais le soleil jouer sur le portail Akamon par où entraient et sortaient les étudiants. Mais pas de Shi Chongming. Il me restait cinq jours à attendre, quatre jours, trois, deux. Il avait dit une semaine. Dimanche, donc. Mais dimanche arriva et il n'appela

pas.

Je ne pouvais pas y croire. Il avait manqué à sa promesse. J'attendis toute la journée, assise sur le canapé du séjour, tous stores baissés pour refouler la chaleur, entourée d'un certain nombre de mes livres. Fixant le téléphone. Mais chaque fois qu'il sonnait, c'était pour Jason. Je sautais sur le combiné, et une Japonaise demandait à lui parler d'un ton plaintif, refusant de me croire quand je répondais qu'il n'était pas là.

Ce dimanche-là, je pris cinq messages pour lui, de cinq filles différentes. En général douces et tristes, certaines grossières. L'une d'elles faillit s'étrangler en entendant ma voix et me hurla dessus en japonais : « Mais qui tu es, toi, putain ? Qu'est-ce que tu fous à répondre au téléphone ? Passe-moi Jason, putain de merde. VITE FAIT ! »

Je passai un certain temps à dresser une liste des noms de toutes les filles. Je gribouillai un visage à côté de chacun d'eux, en tâchant d'imaginer à quoi elles ressemblaient. Puis je me rassis, le menton posé sur les genoux, fixant d'un œil morne le téléphone qui ne sonna pas une seule fois pour moi, ni dans la journée ni dans la soirée.

Chapitre 12

Nankin, 1^{er} septembre 1937

Le danger se rapproche à l'est. Exactement comme je m'y attendais. Les Japonais sont à Shanghai et se battent pour la ville rue par rue. Se pourrait-il qu'ils soient, plutôt que les communistes, la principale menace pour notre stabilité ? Se pourrait-il que les communistes aient eu raison d'imposer à Tchang une alliance militaire ? Puyi, le pantin des Japonais, est assis sur son trône d'emprunt en Mandchourie depuis six ans, sans que ce soit la faute de notre président, et il y a cinq ans les Japonais ont bombardé Shanghai. Mais personne n'avait encore abordé le sujet de la sécurité de Nankin. Jusqu'à maintenant. Ce n'est que maintenant que les gens de la ville commencent à

prendre des précautions. J'ai passé la matinée à repeindre en noir notre toit de tuiles bleues pour le rendre invisible aux bombardiers japonais, dont on nous a avertis qu'ils jailliraient un jour de la montagne Pourpre en même temps que le soleil de l'aube.

Vers dix heures, alors que j'étais en plein travail, quelque chose m'a incité à m'interrompre. J'ignore si c'est un bruit ou une prémonition, mais il a fallu que je me retourne sur mon échelle pour regarder à l'est. Dépassant de la forêt de toits de la ville, il y avait peut-être vingt autres silhouettes juchées comme moi en haut d'une échelle, minces comme des araignées sur fond de ciel, penchées sur des tuiles luisantes de peinture noire toute fraîche. Et au-delà, encore au-delà, l'horizon immense. Et la montagne Pourpre. L'est rouge.

Shujin a toujours dit qu'il y avait quelque chose de mauvais dans l'avenir de Nankin. A sa façon sinistre-ment prophétique, elle en a parlé maintes fois. Elle dit qu'elle sait depuis l'instant où elle est descendue du train, il y a un an, qu'elle est prise au piège ici. Elle dit que le poids du ciel s'est abattu sur elle, que l'air a infecté ses poumons et que le destin de la ville l'a si violemment assaillie qu'elle a dû lutter pour rester debout. Même le train noir rutilant dont elle venait de descendre, et qui redémarrait lentement dans la lumière laiteuse, n'offrait aucune échappatoire. Debout sur un quai de Nankin, elle a levé les yeux vers le cirque montagneux, sombre comme un thorax éventré sorti de terre, et compris qu'il y avait là un immense danger. Qu'elles finiraient par l'étreindre comme une serre, ces montagnes venimeuses, et que les trains cesseraient de rouler pendant son séjour ici. Que Nankin finirait par s'emparer d'elle et se servirait de son air pauvre et acre pour la dissoudre peu à peu dans son cœur.

Je sais que quelque chose de crucial lui est arrivé ce jour-là, quand je l'ai ramenée du lac Poyang à Nankin, car je me rappelle une touche de couleur vive pendant notre voyage en train. Une ombrelle rose cerise. Une fille, dans les rizières, avait interrompu sa marche pour attendre la chèvre qu'elle menait. L'animal s'obstinait à rester immobile et la fille tirait sur sa longe, distraitement, plus absorbée par sa contemplation oisive que par sa bête rétive.

Notre train venait de faire halte au sud de Wuhu, et tout le monde à bord cessa ses activités pour se tourner vers la fenêtre et observer la fille qui attendait sa chèvre. Enfin l'animal céda, la fille reprit sa marche, et bientôt ne resta plus devant nos yeux que la rizière émeraude. Les autres passagers se désintéressèrent des fenêtres et revinrent à leur jeu ou à leur conversation, mais Shujin resta pétrifiée, fixant toujours le point où s'était trouvée la fille.

— Qu'est-ce que tu regardes ? murmurai-je en me penchant vers elle.

— Ce que je regarde ?

Ma question parut la déconcerter.

— Ce que je regarde ? répéta-t-elle à plusieurs reprises, la main sur le rebord de la fenêtre, contemplant toujours le vide laissé par la fille. Ce que je regarde ?

Ce n'est que maintenant, au bout de plusieurs mois, que je comprends exactement ce que regardait Shujin. En regardant cette fille sous son ombrelle rose cerise, elle se regardait elle-même. Elle se disait adieu. La paysanne en elle était en train de s'en aller. Après son arrivée à Nankin, cette fille des campagnes resta visible quelque temps à certains signes - les tendres plis de ses jarrets, les taches de rousseur de ses bras, et son dialecte du Jiangxi, si amusant pour les gens de Nankin -, mais pour tout le reste, la femme prenait peu à peu sa place, sans le vouloir, s'éveillant avec une sorte de stupeur au spectacle de la grande ville. De la ville qui, croit-elle, ne la laissera jamais partir.

Chapitre 13

Je vis Shi Chongming arriver à l'université de Todai le lendemain à huit heures du matin. Sur place depuis six heures et demie, je l'avais d'abord attendu au coin de la rue, puis au Bambi Café lorsqu'il avait ouvert ses portes. J'avais commandé un petit déjeuner copieux - soupe miso, lamelles de thon au riz, thé vert. Avant de transmettre ma commande en cuisine, la serveuse

m'en chuchota le prix. Je la dévisageai d'un œil perplexe. Puis je compris : elle ne voulait pas que je m'imagine que ce serait gratuit cette fois encore. Je me rendis au comptoir et réglai le montant de l'addition. Ensuite, quand elle m'apporta ce que j'avais demandé, je lui remis trois mille yen. Elle considéra les billets sans mot dire, s'empourpra et les glissa dans la poche de son tablier gaufré.

C'était une journée chaude, mais Shi Chongming portait une chemise mao de coton bleu, d'étranges petits souliers de gymnastique en caoutchouc noir élastique, du genre de ceux que les écoliers anglais chaussaient autrefois en cours d'éducation physique, et son étrange chapeau de pêcheur. Il marchait avec lenteur et circonspection, l'œil rivé sur le trottoir. Il ne me remarqua qu'au pied du portail, lorsque j'émergeai de l'ombre des arbres et vins me planter face à lui. Il ne vit que mes pieds et stoppa net, la canne en suspens, la tête toujours baissée.

— Vous deviez me téléphoner.

Lentement, très lentement, Shi Chongming releva la tête. Ses yeux étaient troubles comme des billes nuageuses.

— Vous êtes revenue, dit-il. Vous aviez dit que vous ne reviendriez pas.

— Vous étiez censé m'appeler. Hier.

— Vous êtes différente, fit-il, plissant les yeux. Pourquoi êtes-vous différente ?

— Vous ne m'avez pas appelée.

Il me fixa encore un instant, le temps d'enregistrer mes propos, fit entendre un bruit de gorge et reprit sa marche.

— Vous êtes grossière, marmonna-t-il. Très grossière.

— Mais j'ai attendu une semaine, protestai-je en le rattrapant. Je ne vous ai pas appelé, je ne suis pas venue, j'ai fait ce que j'étais censée faire, mais vous,

vous avez oublié.

— Je n'ai jamais promis de vous appeler...

— Si, vous...

— Non. Non. Je ne vous ai fait aucune promesse, dit-il après s'être arrêté net en levant sa canne et en la pointant vers moi. J'ai une excellente mémoire et je sais que je ne vous ai rien promis.

— Je ne peux pas attendre éternellement.

Il lâcha un rire bref.

— Vous appréciez les vieux dictons chinois ? Il vous plairait d'entendre une profonde vérité sur la feuille de mûrier ? Oui ? Nous disons que la patience transforme la feuille de mûrier en soie. De la soie ! Imaginez, à partir d'une simple vieille feuille sèche ! Tout ce qu'il faut, c'est de la patience.

— C'est idiot. Ce sont les vers qui la transforment en soie.

Il referma la bouche et soupira.

— Oui, dit-il. Oui. Je n'entrevois pas une très longue vie pour cette amitié, et vous ?

— Pas si vous ne m'appellez pas quand vous l'avez promis. Vous devez tenir vos promesses.

— Je ne dois rien du tout.

— Mais...

J'avais haussé le ton, et deux ou trois étudiants nous lancèrent des regards surpris.

— Je travaille tous les soirs, repris-je. Comment pourrais-je savoir que vous ne m'avez pas appelée un soir ? Il n'y a pas de répondeur. Vous pourriez très

::en m'appeler un soir, et ensuite plus jamais. Si je manque votre appel, tout sera fichu, et...

— Laissez-moi. Vous en avez assez dit. Maintenant, laissez-moi tranquille.

Et il s'en alla en traînant la patte sur le campus, me laissant plantée dans le canevas d'ombres d'un ginkgo.

— Professeur Shi ! appelai-je. S'il vous plaît ! Je ne voulais pas être grossière. Je n'ai pas fait exprès.

Mais il poursuivit sa marche et finit par disparaître derrière une haie circulaire à l'orée du bois. Les ombres du ginkgo dansaient à mes pieds. Je fis volte-face, décochai un coup de pied à la clôture basse qui bordait l'allée, portai les deux mains à mon visage et me mis à trembler.

Je rentrai à la maison dans une sorte de transe et filai droit à ma chambre, sans m'arrêter pour saluer les Russes, qui regardaient la télévision dans le salon et firent entendre un « ooooh » sarcastique en me voyant disparaître. Je refermai bruyamment le panneau coulissant de ma chambre et y restai adossée, les yeux clos, le cœur battant.

Quand on sait qu'on a raison, l'important est de continuer à aller de l'avant.

Au bout d'un certain temps, je rouvris les yeux et me dirigeai vers mon matériel de peinture, qui reposait contre le mur de l'alcôve. Je préparai mes couleurs, mis des pinceaux et de l'eau dans un bocal, puis ouvris ma fenêtre en grand. La nuit commençait déjà à tomber, une odeur d'aliments brûlés montait de la rue, et Tokyo s'illuminait pour la nuit. La ville se perdait dans le lointain comme une petite galaxie. Je me l'imaginai vue de l'espace - gratte-ciel semblables à des montagnes, rues miroitantes comme les rivières de mercure de l'empereur Qin Shi Huangdi.

Comment était-ce possible ? Lorsque les raids aériens avaient pris fin, lorsque le dernier bombardier américain s'était replié derrière le bleu du Pacifique, il

y avait quatre cent vingt kilomètres carrés de rues rasées à Tokyo. La ville était méconnaissable. Les voitures ne pouvaient plus la traverser parce que personne ne savait plus où finissaient les rues ni où commençaient les immeubles. Issue des bidonvilles plantés le long de la rivière, la fumée du taddon, mélange puant et fuligineux de goudron et de poussière de charbon, planait sur la ville comme un nuage épais.

La soie qui tapissait les murs de ma chambre avait été arrachée jusqu'à hauteur de taille. Dessous, elle était intacte. Je trempai mon pinceau dans le cobalt et commençai à peindre. Je peignis des toits détruits, les poutres rachitiques des maisons brûlées. Je peignis des incendies incontrôlables et des rues jonchées de décombres. A mesure que je peignais, mon esprit se libérait. J'étais dans une telle hébétude qu'à sept heures du soir, les Russes vinrent frapper à ma porte et me demandèrent si je pensais aller travailler ce soir-là.

— À moins que tu préfères rester là-dedans ? Comme une sauvage, hein ?

J'ouvris le panneau coulissant et les regardai, mon pinceau à la main, le visage barbouillé de couleurs.

— Mon Dieu ! Tu viens comme ça ?

Je ne le savais pas encore à ce moment-là, mais l'avais de la chance que les jumelles aient frappé à ma porte : sans cela, je serais passée à côté d'une des soirées les plus importantes de mon séjour à Tokyo.

Chapitre 14

Nankin, 12 novembre 1937 (dixième jour du dixième mois)

Shanghai est tombée la semaine dernière. La nouvelle est tellement énorme qu'elle n'est pas encore digérée. Les meilleures troupes de notre président défendaient la ville ; nous étions dix fois plus nombreux que les Japonais, et pourtant la ville est tombée. Ses rues sont désertes, dit-on, il n'y reste plus guère que les capsules usagées de gaz vesicant japonais qui jonchent les

caniveaux, et les animaux du zoo qui pourrissent dans leurs cages. La nouvelle nous est parvenue que les troupes de l'armée impériale japonaise sont en train de se déployer sur le delta, et il semble à présent qu'un assaut sur Nankin soit inéluctable. Dix divisions marchent sur nous : à pied, à motocyclette et à bord d'engins blindés. J'imagine les soldats, avec leurs bandes molletières gorgées de boue jaune du fleuve, persuadés que, s'ils parviennent à prendre Nankin, la capitale de notre nation, ils tiendront au creux de leur poing le cœur du géant.

Mais naturellement, cela n'advient pas. Notre président ne permettra pas qu'un tel mal s'abatte sur sa ville. Et cependant quelque chose a changé chez mes concitoyens, leur foi vacille. Comme je rentrais à pied à la maison ce matin après mes cours (quatre étudiants seulement y ont assisté, que dois-je en penser ?), le brouillard qui enveloppait la ville s'est dissipé et le ni s'est mis à briller, comme si le ciel avait pitié de Nankin, et malgré cela, j'ai constaté qu'aucun linge n'apparaissait sur les cordes, comme c'est d'ordinaire le cas dès les premiers rayons. Puis j'ai remarqué que les balayeurs de rues, ces pauvres hères en haillons qui entretiennent nos voies publiques, n'avaient pas repris leur service et que des gens couraient de porte en porte, avec dans les bras plus d'objets que cela ne semblait nécessaire. Il m'a fallu un certain temps pour comprendre ce qui se passait et, quand je l'ai compris, mon cœur s'est serré. Les gens fuient. La ville se vide. J'ai honte de le dire, mais certains professeurs de l'université parlaient eux-mêmes aujourd'hui de se réfugier dans l'arrière-pays. Imaginez ! Imaginez qu'on puisse à ce point manquer de confiance en notre président ! Imaginez ce qu'on pensera en nous voyant fuir ainsi sa capitale !

Shujin semble presque se réjouir de la chute de Shanghai, qui lui paraît confirmer le bien-fondé de tout ce qu'elle a toujours prétendu sur les nationalistes. Elle aussi s'est laissé prendre par la frénésie de désertion qui s'est emparée de la capitale. En revenant à la maison tout à l'heure, je l'ai trouvée en train d'entasser toutes sortes d'objets dans une malle.

— Te voilà, m'a-t-elle lancé. Je t'attendais. S'il te plaît, va donc chercher la carriole dans la cour.

— La carriole ?

— Oui ! Nous partons ! Nous retournons à Poyang !

Elle a plié un linge blanc hérité de sa grand-mère et l'a rangé dans la malle. J'ai remarqué qu'elle avait réservé le plus bel espace à un étui en écaille de tortue de ma mère - un étui qui d'après mes souvenirs contient des extraits du Yijing, écrits en lettres de sang et enveloppés d'un tissu. Ma mère avait une foi absolue en ces quelques mots, bien qu'ils n'eussent fait pour la sauver.

— Allons, n'aie pas l'air si inquiet, insista Shujin. D'après mon almanach, aujourd'hui est un jour extrêmement favorable aux voyages.

— Écoute, il n'y a aucun besoin de se presser...

— Non ? rétorqua-t-elle en se relevant et en me considérant d'un air pensif. Je crois que si. Viens avec moi.

Elle me fit signe d'approcher de la fenêtre, l'ouvrit et tendit le bras vers la montagne Pourpre, où est construit le mausolée de Sun Yat-sen.

— Là, dit-elle simplement.

Il se faisait tard et, derrière la montagne, la lune paraissait déjà, orange et basse.

— Le Zijin.

— Eh bien ?

— Écoute, s'il te plaît, mon mari, reprit-elle gravement en baissant le ton. La nuit dernière, j'ai fait un rêve. J'ai rêvé que le Zijin brûlait...

— Shujin, c'est absurde...

— Non, coupa-t-elle, impétueuse. Ce n'est pas du tout absurde. C'est réel. Dans mon rêve, la montagne Pourpre brûlait. Et quand j'ai vu ça, j'ai compris. J'ai tout de suite compris qu'un désastre allait frapper Nankin...

— Shujin, je t'en prie...

— Un désastre comme on n'en a jamais vu, même pendant la révolte des chrétiens.

— Vraiment ! Dis-moi, puisque tu es aussi sage que ces aveugles qui se vantent d'avoir enduit leurs paupières de... de... je ne sais trop quoi, de fluide lacrymal de chien ou autre ânerie ? Te voilà devineresse ?

Finissons-en de suite avec ces balivernes. On ne peut pas... on ne peut pas prédire l'avenir. Elle ne s'est pas laissé ébranler. Très raide, à côté de elle a continué de regarder la montagne Pourpre.

— Si, on peut. On peut prédire l'avenir. L'avenir est une fenêtre ouverte. Comme celle-ci, a-t-elle ajouté a posant doucement une main sur le rebord. Il est facile de voir ce qu'il y a devant nous, parce que l'avenir est le passé. La vie est une roue qui tourne, et j'ai vu exactement ce qui va se passer.

Elle s'est retournée, a fixé sur moi ses yeux jaunes, et l'espace d'une seconde, j'ai eu l'impression qu'elle contemplait les tréfonds de mon cœur.

— Si nous restons à Nankin, nous mourrons. Tu le sais, toi aussi. Je le vois dans tes yeux : tu le sais très bien. Tu sais que ton précieux président est trop faible pour nous sauver. Avec lui, Nankin n'a pas l'ombre d'une chance.

— Je ne veux pas entendre un mot de plus, ai-je dit avec une soudaine fermeté. Je ne te laisserai pas parler ainsi du généralissime. Je te l'interdis. Je te l'interdis absolument. Tchang Kaï-chek sauvera notre capitale.

— Ce petit toutou des étrangers ! a-t-elle lâché avec un reniflement de mépris. D'abord, ses généraux ont dû le forcer à se battre, et voilà qu'il n'arrive pas à vaincre les Japonais - l'armée même qui l'a formé !

— Assez ! l'interrompis-je tout en tremblant de peur. J'en ai assez entendu. Tchang Kaï-chek défendra Nankin, et nous, oui, toi et moi, nous serons ici pour y assister.

Je l'ai attrapée par le poignet et je l'ai ramenée vers la malle.

— Je suis ton mari, tu dois te fier à mon jugement. Défait ceci immédiatement. Nous n'allons nulle part, et à Poyang encore moins qu'ailleurs. Poyang a tué ma mère et, pour une fois, je vais te donner une instruction claire, comme il sied à un époux : aie foi en Tchang Kaï-chek, l'arbitre suprême, un homme bien plus grand, bien plus fort que la somme de toutes tes superstitions.

ankin, 16 novembre 1937

Comme je regrette aujourd'hui ces propos ! Maintenant que je suis seul dans mon bureau, derrière la porte fermée à clé, l'oreille collée au poste de radio, comme je regrette mon orgueilleuse posture ! J'ai peur de laisser Shujin entendre les actualités parce qu'elle croasserait de triomphe si elle apprenait l'épouvantable nouvelle d'aujourd'hui, tellement atroce que ma main tremble d'écrire ces mots. Je vais les écrire en petits caractères pour qu'ils me soient plus supportables : Tchang Kaï-chek et le gouvernement du Kuomintang ont fui la ville ; ils l'ont laissée aux mains du général Tang Shengzhi.

A présent que j'ai écrit cette phrase effarante, que puis-je faire d'autre que la relire, le rouge au front ? Que dois-je faire ? Je n'arrive ni à rester assis, ni à me lever, ni à penser à quoi que ce soit d'autre. Le commandant Tchang, enfui ? Remplacé par le général Tang ? Peut-on lui faire confiance ? Dois-je me mettre à genoux devant Shujin et lui dire que j'ai eu tort ? Lui laisser voir ma résolution chancelante ? Impossible. Je ne puis battre en retraite. Pris dans la nasse que j'ai moi-même tissée, je dois tenir bon, même si cela me donne la nausée. Je vais barricader la maison et nous attendrons dehors l'arrivée des forces impériales. Même si l'impensable survient, même si nos troupes sont défaites, je sais que les Japonais nous traiteront bien. Étudiant, j'ai séjourné à Kyoto et je parle leur langue. Ils se comportent avec une application et un raffinement infinis - il n'est que d'étudier leur conduite pendant la guerre russo-japonaise pour savoir que ce font des gens civilisés. Shujin sera étonnée de découvrir qu'ils ont même des choses à nous apprendre. Nous allons préparer une pancarte en japonais pour leur souhaiter la bienvenue et

nous serons sauvés. Tout à l'heure, dans une petite rue donnant sur la route de Hanzhong, j'ai vu deux familles en train d'en fabriquer une.

Mais tandis que j'écris, tandis que la nuit tombe sur Nankin derrière les murs de ma maison, tandis que la Tille s'abîme dans un silence parfait, tout juste rompu par le grondement occasionnel et lointain d'un char nationaliste sur la route de Zhongshan, mon cœur est froid comme de la glace. J'ai du mal à me retenir d'aller avouer mes craintes à Shujin.

Elle s'est durcie depuis mon refus de repartir à Poyang. Je lui réitère chaque jour la liste de mes raisons de ne pas fuir en feignant de ne pas me rendre compte qu'elles sonnent creux : à la campagne nous ne disposerons ni de structure médicale ni de méthodes sophistiquées pour accompagner la naissance de notre enfant. J'ai essayé de lui peindre un tableau noir des désastres qui nous menaceraient si nous n'avions l'assistance que d'une vieille paysanne pour l'accouchement, mais chaque fois que j'aborde ce sujet, elle vrille sur moi ses yeux enflammés de colère et me rétorque :

— Une vieille paysanne ? Une vieille paysanne ? Elle saurait mieux y faire que tes docteurs étrangers ! Des chrétiens !

Peut-être ai-je fini par user sa résistance, car elle s'est repliée dans le silence. Elle a passé le plus clair du jour affalée dans un fauteuil, les mains jointes sur son ventre. Je ne puis m'empêcher de penser à ces mains, si petites et si blanches. Toute la journée, je n'ai cessé de les contempler. Elles doivent s'être nouées involontairement parce que Shujin ne se toucherait jamais le ventre consciemment - elle est certaine que ce type de geste donnerait à coup sûr enfant gâté, difficile, et utilise les mêmes mots que ceux que ma mère m'adressait : « Décidément, j'ai dû me frotter le ventre un peu trop souvent pour mettre au monde un fils aussi fier et obstiné ! »

Il me suffit d'envisager que notre enfant puisse être obstiné, ou arrogant, ou égoïste, ou affligé de toute autre caractéristique indésirable, pour que l'envie de pleurer me saisisse. Fier et obstiné, ou gâté et difficile, tout cela renvoie à une seule et même condition préalable : que notre enfant vive. Tout cela implique que Shujin survive à l'inévitable attaque de Nankin.

Chapitre 15

Peut-être n'y a-t-il rien de pire que de perdre quelqu'un et de ne pas savoir où le chercher. Les Japonais croient que pendant la nuit de l'O-bon, les morts reviennent voir ceux qui leur sont chers. Ils dégringolent de l'éther, tirés de leur somnolence éternelle par l'appel des descendants. Je m'étais toujours représenté l'O-bon comme une nuit épouvantablement chaotique, traversée d'esprits rapides comme l'éclair qui bousculent les vivants dans leur précipitation. Mais, maintenant que j'étais au Japon, je me demandais ce qui se passait pour les gens qui ignoraient où reposaient leurs morts. Qu'advenait-il des morts qui avaient rendu l'âme dans un autre pays ? Les esprits avaient-ils le pouvoir de se déplacer d'un continent à l'autre ? Si tel n'était pas le cas, comment pouvaient-ils retourner auprès des leurs ?

C'est donc aux esprits que je pensais cette nuit-là, assise dans la pénombre, fumant des cigarettes à la chaîne et me demandant comment j'allais pouvoir convaincre Shi Chongming de me parler, quand je vis Junzo Fuyuki et ses gorilles arriver pour la deuxième fois au club.

Strawberry m'envoya leur tenir compagnie. Ils avaient pris place à leur longue table habituelle - tous sauf la Nurse, déjà recluse dans la pénombre de l'alcôve et projetant sur le mur une ombre chevaline, un cavalier de jeu d'échecs, tellement grande qu'elle semblait non pas reliée au sol, mais suspendue au plafond par les épaules. Fuyuki paraissait de belle humeur, et un nouveau venu occupait le siège voisin du mien, un homme énorme en costume argent, au visage congestionné et aux cheveux si ras qu'ils révélaient les replis graisseux de sa nuque. Il était déjà ivre, racontait des blagues en faisant chaque fois claquer les pieds de son fauteuil sur le parquet au moment de la chute, avec des haussements de sourcils et de petites phrases susurrées qui faisaient hurler les autres de rire. Il parlait japonais avec l'accent d'Osaka, comme j'imaginais que c'était le cas de tous les yakuzas, mais ne faisait pas partie du gang. C'était un ami de Fuyuki - un homme célèbre à en croire mes collègues japonaises, qui lui jetaient souvent des coups d'œil en pouffant, une

main devant la bouche.

— Mon nom est Baisho, expliqua-t-il aux Russes dans un anglais laborieux en tendant vers elles ses gros doigts cerclés d'or. Mais mes amis m'appellent Bai, parce que j'ai deux fois plus d'argent et que je suis deux fois... deux fois plus homme qu'eux ! terminat-il avec un haussement de sourcils suggestif.

Je restai silencieuse, dessinant mentalement le kanji de Bai. Bai-san venait de l'utiliser au sens de « double », mais il avait aussi d'autres significations - dans certains contextes, il pouvait signifier « prune », « crustacé » ou encore « culture ». Mais surtout, Baisan me faisait penser à un animal dont le nom ressemblait au sien dans ma langue. Bison.

— Je suis chanteur. Chanteur japonais numéro un, précisa-t-il en balayant la table d'un revers de main. Et voilà mon nouvel ami, ajouta-t-il en pointant son cigare vers le petit spectre noir en fauteuil roulant,

M. Fuyuki. Ça, c'est l'homme numéro un de Tokyo ! dit-il, le poing serré pour faire saillir ses muscles. Le plus vieux de Tokyo, mais fort et sain comme un homme de trente ans. Fort, très fort.

Il se tourna lourdement vers son voisin et ajouta à très haute voix en japonais, comme s'il s'adressait à un sourd :

— Fuyuki-san, VOUS ÊTES TRÈS FORT. Vous êtes le plus grand, le plus vieux de tous les hommes que je connais.

— Oui, opina Fuyuki. C'est vrai. Je suis plus fort aujourd'hui qu'à vingt ans.

Bison leva son verre.

— À l'homme le plus fort de Tokyo.

— À l'homme le plus fort de Tokyo ! reprirent les autres en écho.

Plastronner est parfois une erreur - on ne sait jamais au juste quand le vent finira par tourner. Moins d'une demi-heure après s'être félicité de sa belle

santé, Fuyuki commença à se sentir mal. Personne ne s'en rendit compte, sauf moi. Il avait de plus en plus de mal à respirer et finit par grommeler quelque chose en cherchant à tâtons le bras de l'homme à queue-de-cheval, qui se pencha vers lui et l'écouta attentivement, les yeux vides d'expression. Au bout d'une poignée de secondes, il hocha la tête, se leva, arrangea sa veste et lissa son pull, puis repoussa d'un geste sec son fauteuil sous la table. Il partit sans bruit vers l'alcôve, hésita sur le seuil, entra.

Un autre gorille rapprocha un peu son siège de Fuyuki en l'observant discrètement, mais, cela mis à part, on aurait dit que la tablée faisait de son mieux pour faire comme s'il ne s'était rien passé, comme s'il était irrespectueux d'attirer l'attention sur le malaise du vieil homme. Je vis l'homme à queue-de-cheval s'asseoir à l'endroit où Jason s'était assis l'autre fois,

le visage creusé d'ombres profondes tandis qu'il parlait à la Nurse. Il y eut un silence, puis la Nurse plongea une main à l'intérieur de sa veste et en retira une petite trousse dont elle sortit ce qui semblait être un petit flacon. De ses longs doigts blancs délicatement pliés à angle droit, elle tapota plusieurs fois ce flacon pour en faire tomber quelque chose dans un verre qu'elle remplit ensuite avec l'eau de sa carafe et tendit à l'homme ; celui-ci le recouvrit d'une serviette blanche, revint en silence à notre table et le présenta à Fuyuki. Le vieil homme but une gorgée en tremblotant, puis une seconde. Je remarquai qu'une trace de poudre non diluée, un peu comme de la noix de muscade, restait accrochée au verre. Dans l'alcôve, la Nurse rangea la trousse dans sa veste, au fond de sa poche. Puis lissa sa perruque de ses deux immenses mains.

À côté de moi, Bison fit entendre un petit bruit de gorge fasciné et se pencha en avant, un coude en appui sur la table, le cigare lourd de cendre entre ses doigts. Il regarda, dans une sorte de transe, Fuyuki vider le contenu de son verre, le reposer sur la table et se laisser aller lentement en arrière, les mains sur les bras de son fauteuil roulant, la tête renversée, respirant bruyamment par son nez minuscule.

Bison éclata de rire. Il secoua la tête et rit jusqu'à ce que son corps entier ne

soit plus qu'un tremblement. Tout rouge, il se pencha devant moi, pointa son cigare sur le verre de Fuyuki et lança d'une voix sonore et pâteuse :

— Hé, onii-san ! Vous avez peut-être un remède pour moi aussi ? De quoi m'aider à me dresser fièrement, comme à vingt ans ?

Fuyuki ne répondit pas. Il respirait laborieusement.

— Vous savez ce que je veux dire, vieux bouc ! Un remède pour me rendre la vigueur de mes vingt ans !

Autour de la table, les conversations cessèrent, plusieurs têtes se tournèrent. Bison fit claquer ses lèvres et agita une main.

— Pour rendre les dames heureuses ? Hein ?

Il me décocha un coup de coude.

— Ça vous plairait, hein ? Pas vrai ? Vous aimeriez avoir un homme de vingt ans, hein ? Quelqu'un qui soit vraiment capable de TENIR DEBOUT ! Il se leva brusquement, trébucha contre la table, envoya un plat se fracasser au sol.

— Voilà ce que je veux. Tenir debout, comme Fuyuki ! Comme mon onii-san, je veux la vie éternelle !

Son voisin lui posa une main sur la manche ; un autre se mit un doigt en travers des lèvres.

— Je voudrais être aussi dur qu'autrefois, chanta Bison de sa voix de crooner, les mains sur le cœur. Aussi dur qu'à dix-huit ans. Oh, dis-moi, Kamisama, est-ce trop demander ?

Voyant que personne ne riait, il s'interrompit net, et la fin de son couplet mourut dans sa bouche. Tout le monde avait cessé de parler, et l'homme à queue-de-cheval, d'un petit geste à peine perceptible, sans même lever les yeux, se pinça discrètement les lèvres entre le pouce et l'index. Le sourire de Bison se décomposa. Il ouvrit les mains comme pour dire : Quoi ? Qu'est-ce

que j'ai dit ? Mais l'homme à queue-de-cheval avait déjà baissé la main et feignait de s'inspecter les ongles comme s'il ne s'était rien passé. Un autre toussa, gêné. Puis, comme sur un signal, toutes les conversations reprirent en même temps. Le regard de Bison balaya la table.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il dans le brouhaha. Qu'est-ce qu'il y a ?

Mais plus personne ne faisait attention à lui. Ils regardaient tous ailleurs, ayant apparemment trouvé des choses plus intéressantes à voir ou à dire, faisant tourner l'alcool dans leur verre, se raclant la gorge, allumant un cigare.

Après une longue hésitation, Bison se rassit très très lentement. Il prit une serviette chaude, s'en tamponna le visage, inspira, expira.

— Mon Dieu, grogna-t-il après avoir reposé sa serviette en jetant un coup d'œil inquiet à l'ombre de la Nurse qui vacillait sur le mur de l'alcôve. Ce n'est pas possible...

— Lui dit quoi ? me souffla Irina. Lui dit quoi ?

— Je n'en sais rien, murmurai-je sans la regarder. Je n'ai pas compris.

Pendant quelque temps, la conversation se poursuivit sur un ton un peu trop bruyant, légèrement force Fuyuki récupéra peu à peu. Il s'essuya la bouche enveloppa son verre d'une serviette, le glissa dans sa poche, puis renversa la tête en arrière et fixa longuement le plafond. Les hommes continuèrent de parler, les filles de remplir les verres, et plus personne ne fit allusion à l'incident. Seul Bison resta à l'écart des conversations - dans un silence hébété, tantôt il fixait la bosse que faisait le verre dans la poche de veste de Fuyuki, tantôt il lançait un regard furtif vers l'ombre sinistre de la Nurse. Ses joues étaient moites, ses yeux larmoyaient et sa pomme d'Adam, pendant tout le reste de la soirée, s'agita douloureusement, comme celle d'un malade.

Chapitre 16

Nankin, 9 décembre 1937 (septième jour du onzième mois selon le calendrier de Shujin)

La panique règne sans partage sur la ville. La semaine dernière, les Japonais ont pris Suzhou, la Venise chinoise, et entamé leur déploiement au nord du lac Taihu. Ils ont dû avancer très vite, par le nord et en arc de cercle le long du Yang-Tsé, parce qu'il y a quatre jours, Zhenjiang est tombée aussi. Le général Tang a juré de tout mettre en œuvre pour nous défendre, mais il n'inspire pas confiance à mes concitoyens et, désormais, tous ceux ou presque qui en ont les moyens s'en vont. « Ce sera comme l'invasion de Taiping », murmurent-ils. Des pauvres et des désespérés s'accrochent aux flancs des camions surchargés qui serpentent poussivement vers l'horizon. Je prie pour que les taches sombres qu'on voit parfois tomber d'un camion en train de bifurquer vers la voie ferrée à Xiaguan, je prie pour que ces petites taches qui dégringolent dans l'air brumeux ne soient que des affaires : des paniers, des cages à poules mal arrimés. Je prie pour que ce ne soient pas des enfants.

Aujourd'hui, la Croix-Rouge a divulgué un avertissement. Une zone de réfugiés a été délimitée autour de l'université, non loin de chez nous, juste au sud de la voie ferrée, et tous les non-combattants sont appelés, à s'y rassembler pour des raisons de sécurité. La plupart des salles de cours et des bureaux ont été transformés en dortoirs. Je me suis demandé si ce n'était pas la solution à mes inquiétudes : dans une zone protégée comme celle-ci, nous n'aurions plus de raison de quitter Nankin, ni de douter du Kuomintang. Et je serais néanmoins en mesure de protéger Shujin.

C'est avec cette idée en tête qu'aujourd'hui je me suis secrètement rendu aux abords de la zone, à l'entrée de laquelle j'ai vu des multitudes de gens entassés avec des matelas et toutes sortes de possessions, tandis que mugissaient au-dessus d'eux les sirènes antiaériennes. Certains de ces réfugiés avaient amené des bêtes, des poules, des canards, même un buffle d'eau, et j'ai vu une famille palabrer avec des fonctionnaires pour entrer avec son cochon. Finalement, ces gens ont été persuadés d'abandonner leur animal, qui est reparti à travers la foule, libre et désorienté. J'ai suivi quelque temps ce cochon des yeux, jusqu'à ce qu'un autre réfugié un peu plus loin dans la cohue l'ait repéré. Après l'avoir attrapé, il l'a lentement ramené au portail, et la discussion avec les fonctionnaires a repris de plus belle.

J'ai longuement observé cette affluence de pauvres et de nomades, certains toussant, d'autres tranquillement accroupis pour déféquer dans le caniveau comme ce doit être encore l'habitude dans certaines communautés rurales. Pour finir, j'ai fait demi-tour, j'ai relevé mon col, et je suis rentré à pied chez moi la tête basse. Je ne peux pas emmener Shujin dans un endroit pareil. Cela ne vaudrait pas mieux que de la traîner sur l'autre rive du Yang-Tsé pour la ramener à Poyang.

Nous sommes parmi les derniers de notre allée - il ne reste, à part nous, qu'une poignée de manœuvres employés à l'atelier de brocart de la route de Guofu. ils vivent dans une maison-dortoir au bout de l'allée et sont très pauvres - je doute qu'ils aient une famille chez qui trouver refuge. Quelquefois, discrètement, je vais me poster au coin de la route et je regarde notre allée en m'efforçant de la voir comme la verrait une armée d'invasion. Je suis convaincu qu'il ne nous arrivera rien - elle ne mène nulle part, et rares sont ceux qui sont appelés à passer devant notre petite maison. Avec ses volets clos, on ne la croirait pas habitée. Dans la courette, où Shujin fait sécher ses légumes, J'ai stocké plusieurs jin de bois de chauffage, quelques jarres d'huile de cacahuète bouchées à la cire, des sacs de grains de sorgho et une réserve de viande séchée. Il y a même une corbeille d'étrillés séchées, quel luxe ! Je prie pour que mes préparatifs soient suffisants. J'ai même fait livrer des tonneaux d'eau, comme dans l'ancien temps, parce que le système d'eau courante de la ville n'est pas fiable et que le vieux puits de notre jardin est hors d'usage.

J'écris ces lignes assis devant ma fenêtre ; les volets à lattes sont ouverts, j'ai une vue plongeante sur la route, et que vois-je ? Une femme s'en va vers la porte de Shangyuan en tirant une charrette à bras pleine de matelas, de meubles et de sacs de soja. Au sommet de l'édifice est amarré un homme mort, entièrement nu. Son mari, peut-être, ou un parent manquant d'argent pour ses funérailles. Quel spectacle ! Sommes-nous tous devenus fous ? Sommes-nous si impatients d'abandonner notre ville que nous n'osons même plus y enterrer nos morts ?

Nankin, 10 décembre 1937

Juste à côté de mon coude, deux petites cartes, certificats de réfugiés. Un pour Shujin, l'autre pour moi. Si les Japonais arrivent, nous sommes censés épinglez à nos vêtements. Je suis allé les retirer ce matin à la Red Swastika Society. Le soleil s'est levé pendant que je rentrais chez moi à pied, et j'ai retiré mon bonnet. C'est un de mes confrères qui me l'a conseillé. Lui a décidé de ne pas rester à Nankin : il va partir vers le fleuve et tenter la traversée quelque part en amont de Xiaguan pour atteindre Chongqing. Au moment de prendre congé, il m'a dit en me regardant avec attention :

— Si vous avez l'occasion de vous retrouver sous le soleil aujourd'hui, retirez votre bonnet. Ses rayons vous bruniront le front. J'ai entendu dire qu'ils arrachent leur bonnet aux civils et que, s'ils ont le front pâle, ils les considèrent comme des militaires.

— Mais nous sommes des civils.

— Oui, m'a-t-il répondu avec une sorte de pitié dans le regard. Oui.

— Nous sommes des civils, ai-je répété plus fort tandis qu'il s'éloignait dans le couloir. Et si nous devions en arriver là, les Japonais nous reconnaîtraient comme tels et nous laisseraient en paix.

Je suis resté quelques instants immobile, le cœur palpitant de colère, à le regarder disparaître. Il m'a fallu longtemps pour gagner la rue. Après une courte marche, j'ai jeté un coup d'œil pardessus mon épaule. J'étais hors de vue du campus, j'ai vivement ôté mon bonnet, je l'ai fourré dans ma poche et j'ai fini le trajet la tête renversée en arrière, offrant mon visage au soleil, pendant que résonnaient sous mon crâne les paroles que ma mère m'avait adressées sur son lit de mort : « Tourne ton visage vers le soleil, mon fils.

Souviens-toi que la vie est courte. Tourne ton visage ! le soleil chaque fois que tu en auras l'occasion. »

La neige est arrivée en pleine nuit. Jusqu'au matin, j'ai écouté le silence, avec Shujin absolument immobile auprès de moi. Elle est maintenant obligée de

dormir sur le côté à cause de son ventre, et je sens le froid de ses orteils lorsqu'ils m'effleurent la peau. Elle est tellement calme, ces derniers jours, qu'elle en paraît presque transparente, comme si elle allait bientôt se désagréger en laissant un nouveau-né à sa place. Tellement contenue. Peut-être pense-t-elle que des jours cruciaux approchent, que notre bébé sera bientôt exposé aux forces humaines essentielles - l'amour, la vérité, la compassion et la justice -, et peut-être a-t-elle besoin de rester silencieuse et concentrée pour que ces éléments arrivent sous leur forme la plus pure. Elle ne fait plus que très rarement allusion à un départ. De temps en temps, elle me demande :

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui se passe à l'est ?

Et chaque fois, je n'ai pas de mots, sinon des mensonges :

— Rien. Rien. Tout se passe normalement. Le général Tang maîtrise la situation.

Quand nous avons écarté la courtine du lit ce matin, la condensation recouvrait les vitres et dehors la couche de neige était profonde. D'ordinaire les chariots l'ont transformée en gadoue dès midi, mais aujourd'hui Nankin est plongé dans un silence irréel. Seuls des véhicules militaires circulent dans les rues et quand je me suis rendu au marché près des ruines du palais Ming afin d'acheter des cadenas pour nos portes et des clous pour barricader les fenêtres, j'ai été surpris de constater que seuls quelques marchands avaient ouvert leur étal. Les flocons sifflaient en tombant sur les braises de leurs réchauds. J'ai acheté quelques cadenas à un vendeur qui m'en a demandé dix fois le prix habituel. Ils étaient certainement volés, mais il n'a montré aucun scrupule à les vendre.

— Monsieur Shi !

Je me suis détourné de l'étal et j'ai eu la profonde surprise de découvrir un professeur de littérature de l'université de Shanghai, Liu Runde. Je ne l'avais rencontré qu'une seule fois et je n'ai pas compris immédiatement ce qu'il faisait sur un marché de Nankin.

J'ai joint mes mains gantées, les ai levées au-dessus de mon front et je me suis incliné devant lui.

— Je suis étonné de vous voir ici, à Nankin, ai-je dit en me relevant.

— Je suis moi aussi étonné de vous voir, monsieur Shi.

Il portait une robe traditionnelle à manches amples, ses mains serraient une petite chaufferette et, bizarrement, il était coiffé d'un chapeau occidental à ruban gris. Il s'est baissé pour poser sa chaufferette au sol et m'a rendu ma révérence.

— Je suis d'ailleurs étonné de voir qui que ce soit, a-t-il ajouté. Je pensais que tout le personnel de l'université de Jinling aurait fui la ville.

— Oh, non. Non, non. Pas moi.

J'ai resserré le col de ma veste et me suis efforcé de prendre un ton détendu, comme si rester à Nankin avait de tout temps été mon intention.

— Ma femme attend un enfant, voyez-vous. Elle a besoin de rester à proximité du centre de soins de la ville. Un excellent hôpital, équipé de quelques-unes des toutes dernières technologies.

J'ai battu la semelle comme si je n'avais pas peur, juste froid. Comme il ne répondait rien, j'ai laissé mon regard errer un instant sur les rues désertes avant de me pencher vers lui.

— Pourquoi ? Vous me trouvez imprudent ?

— Imprudent ?

À son tour, il a considéré la rue d'un air perplexe, puis jeté un coup d'oeil à l'est pardessus mon épaule, au-delà des toits de tôle. Son expression s'est enfin éclairée, ses joues ont repris un peu de couleur et il m'a adressé un sourire chaleureux.

— Non. Pas imprudent du tout. Bien au contraire.

J'ai tiqué.

— Au contraire ?

— Oui. Oh, il ne fait pas de doute que certains n'ont plus aucune foi en notre président - on dirait même par moments que la Chine entière a perdu confiance en lui et est en train de s'enfuir dans les terres. Mais en ce qui me concerne ? Mon choix est fait. J'ai fui Shanghai, je l'admets, mais le temps de la fuite est révolu.

— Il y a ceux qui disent que Tang est un faible, qu'il manque de conviction. Que pensez-vous de ces opinions ? Il y a ceux qui disent qu'il se laissera embobiner par les Japonais. Et aussi ceux qui disent qu'ils vont entrer dans la ville et nous massacrer dans nos foyers.

— Bah ! Certaines personnes ont peur du changement, si vous voulez mon avis. Il faut des hommes comme nous, comme vous et moi, monsieur Shi, pour tenir le cap. Pour oublier la nation veule et arriérée que nous avons laissée derrière nous. Et montrer que nous avons foi en notre ville, que nous faisons confiance au général désigné par notre président. Sans cela, à quoi serions-nous réduits ? À un troupeau de lâches, voilà tout. J'ajoute que les forces nationalistes ont plus d'un tour dans leur sac. Regardez de ce côté, au-delà du rempart est. Vous voyez cette fumée ?

— Oui.

— Des maisons qui brûlent. Incendiées par nos hommes. À ceux qui disent que Tchang Kaï-chek n'a pas de politique militaire, répondons ceci : terre brûlée. La politique de la terre brûlée. Que les Japonais ne trouvent rien, rien à se mettre sous la dent pendant leur marche. Ça les achèvera en très peu de temps.

J'ai ressenti un soulagement indescriptible. Enfin, au bout de tant de temps, j'étais soutenu, rassuré. Je n'étais pas seul. Soudain, j'ai eu l'impression d'avoir retrouvé un très vieil ami. Nous avons parlé, parlé, les épaules saupoudrées de neige, et quand, au fil de la conversation, nous nous sommes

aperçus que sa famille et lui vivent, par coïncidence, à moins d'un li de distance de notre maison, nous avons décidé d'aller la poursuivre chez lui. Nous avons marché en amis, bras dessus bras dessous, jusqu'à la bicoque en briques d'argile coiffée de chaume, sans étage, ni cour, ni électricité, où vivent le vieux Liu, sa femme et leur fils, un petit être tout noiraud qui semblait s'être roulé dans la crasse.

Liu a apporté de Shanghai des produits de luxe étrangers : des boîtes de lait concentré et des cigarettes françaises que nous avons fumées en parlant comme deux intellectuels parisiens à la mode. Pendant l'été, semble-t-il, le vieux Liu a fermé sa maison proche du Bund à Shanghai et a envoyé sa femme et son fils ici, à Nankin, pendant que lui restait à l'université, dormant dans une salle de cours et tenant son poste aussi longtemps que possible. Quand la ville a été envahie, il a échappé de justesse à la capture en se cachant dans un tonneau des cuisines de la faculté et il a réussi à rejoindre Nankin au milieu d'une marée de paysans juste devant l'armée nipponne, en voyant partout sur son chemin des barques et des sampans pleins de fuyards qui se cachaient entre les roseaux.

— En arrivant à Suzhou, j'ai vu de mes yeux les soldats japonais. Je les ai vus bondir d'une rive à l'autre des canaux. Sautant sur l'eau comme des démons, l'Arisaka en bandoulière. Ils sont si agiles que rien ne peut les arrêter. Les riben guizi.

En entendant ces mots j'ai éprouvé un vague malaise. Ici, dans l'intimité de son logis, Liu Runde semblait nettement moins vaillant que tout à l'heure en pleine rue - de temps en temps, il se frottait le nez ou jetait un coup d'œil apeuré vers la fenêtre. L'idée m'a effleuré l'esprit que, malgré ses fortes paroles, il était peut-être aussi inquiet que moi.

— Savez-vous, m'a-t-il dit en m'adressant un sourire amer, que j'ai même vu Shanghai, toute la ville de Shanghai, glisser dans la plaine vers l'intérieur des terres ?

— Shanghai ? Comment est-ce possible ?

— Oui. Vous croyez que je suis fou. Ou que j'ai rêvé. Mais c'est la stricte

vérité. J'étais sur une hauteur et j'ai vu Shanghai se déplacer vers l'intérieur des terres.

— Je ne comprends pas. Il a ri.

— Oui ! Ce regard ! C'est exactement le regard que j'ai eu quand j'ai vu ça. D m'a fallu un certain temps pour croire que je n'étais pas en train de devenir fou. Et savez-vous ce que j'avais vraiment sous les yeux ?

— Non.

— La panique des habitants de Shanghai. Ils ont démonté des bâtiments. Des usines entières. Imaginez ! Ils ont tout emporté sur des jonques et des vapeurs, vers le sud-ouest et Chongqing. J'ai vu des turbines flotter sur le Yang-Tsé, une manufacture entière, une usine textile...

Il a étendu la main et mimé le roulis d'un bateau sur l'horizon.

— Tout Shanghai remontait le fleuve en direction de Chongqing.

Il m'a souri, une invitation à réagir, mais je suis resté muet. Quelque chose me dérangeait. Un peu plus tôt, la femme de Liu avait déposé sur la table un gâteau aux châtaignes grillées. Elle l'avait orné du symbole de la chance, tracé au blanc d'œuf, et mon œil est retombé sur ce caractère si familier. J'ai levé les yeux vers le couloir au fond duquel elle avait disparu, puis j'ai de nouveau regardé le gâteau. Son attitude tout à l'heure m'avait paru singulièrement retenue, et brusquement tout s'est éclairé.

Bien sûr. Bien sûr. Je comprenais. J'ai levé les yeux sur le vieux Liu, son visage hâve, ses cheveux grisonnants, et j'ai compris. Il menait avec son épouse le même combat que moi avec Shujin. Il n'y a aucun doute sur le fait qu'il a peur des Japonais, mais il redoute encore plus le temps des superstitions et des croyances de l'ancien temps. Nous sommes dans le même bateau, Liu et moi, et nous avons exactement le même rêve.

— Vieux Liu, ai-je murmuré en m'approchant de lui un peu plus. Pardonnez-moi.

J'ai hésité, tapoté la table du bout des doigts. Ce n'était pas une chose facile à dire.

— Pardonnez-moi si je ne vous ai pas compris, ai-je repris. Il me semble que tout à l'heure vous m'avez dit qu'il n'y avait rien à craindre des Japonais.

À ces mots, son visage s'est altéré. Il est devenu écarlate et s'est frotté compulsivement le nez, comme s'il luttait pour ne pas éternuer. Il s'est raidi sur son siège et a jeté un coup d'œil vers le couloir.

— Oui. Oui, a-t-il dit d'un ton ferme. Oui, c'est tout à fait ce que j'ai dit. Nous devons nous efforcer de garder ceci en mémoire, a-t-il ajouté en levant un doigt réprobateur : ceux qui doutent du Kuomintang se tourneront toujours vers nous afin de chercher la foi dans notre regard. Gardez la foi, maître Shi, gardez la foi. Nous sommes dans la bonne voie.

En rentrant chez moi dans la neige, j'ai fait de mon mieux pour rester optimiste. « Gardez la foi. Nous sommes dans la bonne voie. » Mais il y a un autre détail de notre rencontre qui m'a mis mal à l'aise. Pendant que nous bavardions au marché, j'ai remarqué que les femmes de Nankin se cachaient. Je les ai observées pendant notre conversation, en jetant de-ci de-là un coup d'œil dans le dos du professeur Liu, et cela ne me revient que maintenant. Elles sont venues au marché comme d'habitude, mais toutes portaient un châle sur la tête et s'étaient noirci le visage au charbon. Elles marchaient presque pliées en deux, comme de vieilles commères, bien qu'étant jeunes pour la plupart.

Tout à coup la colère m'a saisi. Je sais qu'elles ont peur des Japonais. Je sais qu'elles se cachent, qu'elles se replient comme des animaux en hibernation, qu'elles se retranchent en elles-mêmes. Mais faut-il que cela arrive ?

Notre pays doit-il perdre ses couleurs ? Nous, les Chinois, un peuple entier, une nation lâche, arriérée, nous sommes en train de nous dissoudre dans notre paysage. De fuir, de nous terroriser. De nous transformer en millions de silhouettes gravées dans la roche sèche du désert de Gobi. Nous aimons

mieux disparaître et rentrer sous notre terre que nous dresser fièrement et regarder les Japonais dans le blanc des yeux.

Chapitre 17

Jason me raconta que la maison avait appartenu à la mère du propriétaire actuel, que celle-ci était tombée malade, peut-être devenue folle, et que le rez-de-chaussée avait atteint un tel degré de délabrement qu'il était devenu inhabitable. Des nuées de moustiques tourbillonnaient en permanence autour des fenêtres condamnées et, à en croire Svetlana, il y avait des fantômes en bas. Elle nous expliqua que les Japonais croyaient à l'existence d'une singulière créature : un lutin ailé, une sorte d'hybride montagnard de l'homme et du corbeau - ils l'appelaient le Tengu -, un ravisseur d'êtres humains capable de s'envoler aussi légèrement qu'un papillon. Svetlana jurait avoir entendu battre les ailes d'une créature de ce type dans le jardin et vu une forme massive se faufiler entre les kakis.

— Chut, disait-elle parfois, s'interrompant net au milieu d'une conversation, un doigt sur les lèvres. Vous entendez ? En bas ?

Jason se moquait d'elle, Irina était condescendante. Je ne disais rien. Sur la question des fantômes, je n'aurais pas pris parti. J'adorais cette maison et ses bizarreries. Je m'étais vite faite aux murs en lambeaux, aux pièces moisies et condamnées, aux tables chauffantes kotatsu hors d'usage qui s'entassaient dans les pièces de débarras, mais par moments, dans ma chambre si proche de l'aile interdite, j'avais la sensation de constituer la première ligne de défense. Défense contre quoi, je l'ignorais. Les rats ? Le néant ? Je n'avais aucune certitude. J'avais vécu seule si longtemps que j'aurais dû être habituée aux grands espaces vides qui se pressaient la nuit derrière les murs de ma chambre, mais parfois, à Takadanobaba, je me réveillais en sursaut, tétanisée par la peur, persuadée que quelqu'un venait de passer le seuil.

— Il y a ici quelque chose qui attend, déclara Shi Chongming la première fois qu'il vint à la maison.

Le lendemain du retour des yakuzas au club, il m'avait téléphoné. Il voulait me voir. Les mots qu'il employa me plurent : il voulait me voir. Je m'étais préparée avec agitation, achetant du thé et des gâteaux, rangeant ma chambre pendant qu'il traversait Tokyo pour venir me rejoindre à Takadanobaba. Il était à présent immobile dans la galerie, avec cette raideur qui le caractérisait, les bras le long du corps, les yeux perdus au loin dans la pénombre.

— Une chose qui attend d'être découverte.

— La maison est très ancienne.

J'étais en train de préparer le thé dans la cuisine, du thé vert, et j'avais aussi acheté quelques mochi aux châtaignes - des petits gâteaux de pâte de riz couleur pastel, emballés dans du papier translucide. J'espérais qu'il ne percevrait pas ma nervosité.

— J'aurais aimé la voir à l'époque où elle a été construite, ajoutai-je. Elle a résisté au grand tremblement de terre du Kanto, elle a même survécu aux bombardements. Il a dû se passer beaucoup de choses ici. Beaucoup.

Je disposai les mochi sur un petit plateau laqué en détachant l'emballage de chacun d'eux de manière à ce que le papier s'ouvre comme les pétales d'une fleur, révélant le secret de ses grasses étamines. Je ne connaissais rien à la cuisine japonaise et je n'avais aucune raison de croire que Shi Chongming apprécierait ce que je lui préparais, mais je tenais à faire les choses dans les règles et je passai un certain temps à choisir le meilleur angle pour placer la théière sur le plateau. On mange d'abord, disent les Japonais, avec les yeux. Chaque objet doit être observé avec soin, et ses relations avec ses voisins sont examinées dans le détail. De part et d'autre de la théière, je disposai donc deux petites tasses japonaises - qui ressemblaient d'ailleurs plus à des bols de terre cuite qu'à des tasses -, soulevai le plateau, ressortis dans la galerie et vis que Shi Chongming s'était approché des volets clos donnant sur le jardin et qu'il avait posé les deux mains sur l'un d'eux, comme s'il cherchait à sentir la chaleur du soleil. Son visage était étrangement concentré.

— Monsieur Shi ?

Il se retourna vers moi. Dans les ombres contrastées du couloir, il paraissait soudain livide.

— Qu'y a-t-il derrière ?

— Le jardin. Ouvrez.

Il hésita un instant, fit coulisser le volet et regarda à l'extérieur à travers la vitre poussiéreuse. Sous le soleil d'une blancheur accablante le jardin retenait son souffle, et pas une herbe ne remuait dans ce cœur palpitant. Les arbres, les plantes grimpantes semblaient poudreux, presque irréels. Shi Chongming resta si longtemps immobile que je finis par me demander s'il respirait encore.

— J'aimerais aller dans ce jardin, si je puis me permettre. Allons y prendre le thé.

Je n'étais jamais descendue là. Je ne savais même pas si on pouvait y accéder. Les Russes étant sorties, je dus aller réveiller Jason pour lui poser la question.

Echevelé, il m'ouvrit sa porte en bâillant et en enfilant un tee-shirt, une cigarette entre les dents. Il étudia Shi Chongming de la tête aux pieds sans dire un mot et haussa les épaules.

— Ouais, sûr. Il y a un accès.

Il nous mena à une porte qui n'était d'ailleurs pas fermée à clé, deux chambres avant la mienne ; elle ouvrait sur une étroite cage d'escalier en bois.

Je n'en revenais pas. Je ne m'étais jamais rendu compte qu'il y avait un autre escalier, j'avais cru le rez-de-chaussée entièrement condamné. Et là, au pied de cet escalier obscur, nous découvrîmes une pièce vide, dont les dalles de pierre étaient jonchées de feuilles mortes. Face à nous, le papier d'un écran shoji en lambeaux était teinté de vert par la lumière subaquatique du jardin qui s'épanouissait juste derrière. Shi Chongming et moi restâmes un certain temps à le regarder, immobiles.

— Il n'y a sûrement pas d'endroit où s'asseoir, dis-je.

Shi Chongming posa une main sur le cadre du shoji. Un bourdonnement mécanique, peut-être produit par un climatiseur du Sait Building, nous parvenait. Shi Chongming hésita un instant et tira. Le shoji résista brièvement, puis céda d'un seul coup, glissant sur son rail rouillé, et les entrailles lovées d'une jungle amère envahirent aussitôt le seuil. Nous les fixâmes en silence. Il y avait là une glycine musclée, noueuse comme le corps d'un lutteur, si longtemps négligée qu'elle ne fleurissait plus mais s'était transformée en une sorte de cage vivante, de tunnel qui partait du seuil. De la mousse et des plantes grimpantes tropicales s'enroulaient sur ses branches, des moustiques grouillaient dans les recoins sombres, des kakis et des érables hirsutes se disputaient le peu d'espace restant, festonnés de mousse et de lierre.

Shi Chongming s'aventura à pas rapides dans la végétation en s'aidant de sa canne, sa nuque bizarre diaprée par la lumière vert et jaune. Je le suivis avec précaution, tenant mon plateau en équilibre. L'air était lourd de chaleur, d'insectes et de sucres acides.

Un énorme insecte ailé jaillit sous mes pieds, pivota sur lui-même comme un oiseau mécanique, s'arracha en ronronnant de la touffeur et monta vers mon visage. Je reculai d'un pas pour l'esquiver, renversant un peu de thé sur le plateau laqué, et le suivis des yeux tandis qu'il montait en spirale au ras de mon visage et encore plus haut, cristallin et mécanique, clac-clac-clac, jusqu'aux branches. Il se posa au-dessus de moi, gros comme un roitelet, déploya ses ailes châtaigne et fit entendre le petit bourdonnement électrique que j'avais pris pour un climatiseur. Je le contemplai avec émotion. Le *semi-no-koe* du poète Basho, pensai-je. Le chant des cigales. Le premier son du Japon.

Devant moi, Shi Chongming venait de déboucher dans une sorte de clairière. L'ayant rejoint, j'émergeai à mon tour dans la lumière, chassai les toiles d'araignée de mes épaules et plissai les yeux face à la blancheur impitoyable du Sait Building qui se dressait devant nous dans le ciel bleu. Ce jardin était encore plus grand que je ne le croyais : je découvris sur ma gauche une

étendue marécageuse, une mare à lotus tapissée de feuilles pourries et des nuées de moucheron qui voletait à l'ombre du gigantesque érable dont les racines trempaient dans l'eau de la mare.

Tout près, dans les vestiges moussus et déliquescents d'un jardin de pierres, Shi Chongming avait fait halte. Il pivota sur lui-même et tourna la tête d'un côté puis de l'autre, comme s'il cherchait à repérer une forme mouvante, comme un homme qui a laissé son chien s'échapper en forêt et qui tâche de le retrouver depuis la lisière. Il était tellement concentré que je me retournai pour suivre la direction de son regard. Entre les touffes de bambou, on distinguait par endroits les barreaux rouilles qui défendaient les fenêtres du rez-de-chaussée ; je vis aussi un pont ornemental en ruine qui enjambait la mare, mais je ne compris pas ce qui avait à ce point capté l'attention de Shi Chongming. Je me tournai de nouveau vers lui, regardai là où il regardait et finis par poser mes yeux sur un banc et une lanterne de pierre au bord de la mare.

— Monsieur Shi ?

Il fronça les sourcils et secoua la tête. Il parut reprendre ses esprits, remarquer enfin que je portais un plateau.

— Je vous en prie, fit-il en me prenant le plateau des mains. S'il vous plaît, asseyez-vous. Buvons.

Je trouvai deux chaises de jardin en bois pourri, et nous nous assîmes à l'ombre à l'orée du jardin de pierres, hors d'atteinte des foudres du soleil. Il faisait si chaud que je devais accomplir chaque geste très lentement - verser le thé, offrir à Shi Chongming un mochi posé sur un petit plateau laqué individuel. Il prit son plateau, l'inspecta, prit la fourchette, traça une ligne droite méticuleuse au centre du mochi, le coupa de telle sorte qu'il s'ouvrît en deux. Le mochi est de couleur pâle jusqu'au moment où on l'ouvre ; il exsude alors une curieuse pâte rouge violacé, comme un morceau de viande crue sous une peau diaphane. Les traits de Shi Chongming s'altérèrent imperceptiblement lorsqu'il la vit : je le regardai hésiter, puis en porter poliment un minuscule morceau à sa bouche. Il mâcha avec circonspection,

avala péniblement. On dirait qu'il a peur de manger, pensai-je. Il sirota une gorgée de thé et se tamponna les coins de la bouche d'un mouchoir.

— Dites-moi, vous me semblez beaucoup plus épanouie que le jour de notre première rencontre. C'est le cas ? Etes-vous heureuse ici à Tokyo ?

— Heureuse ? Je n'en sais rien. Je n'y ai pas réfléchi.

— Vous avez un toit. Un endroit sûr.

Il levait une main vers la maison, indiquant la galerie du premier étage, dont les vitres crasseuses reflétaient quelques nuages.

— Et vous avez de quoi vivre, ajouta-t-il.

— Oui.

— Et votre travail vous plaît ?

— Si on veut, dis-je en baissant les yeux sur mon plateau.

— Vous êtes employée dans un club, c'est ça ? Vous m'avez dit que vous travailliez la nuit.

— Je suis hôtesse. Ça n'a rien d'emballant.

— J'imagine. Je connais un peu ces endroits, je ne suis pas le vieil ignare que j'ai l'air d'être. Où travaillez-vous ? Il y a deux quartiers principaux, Roppongi et Akasaka.

— À Yotsuya, répondis-je en montrant vaguement la direction d'une main. La grande tour de Yotsuya. La noire.

— Ah, oui, fit-il d'un air songeur. Oui, je connais. Quelque chose dans son ton m'incita à relever la tête.

Ses yeux laiteux ne me regardaient pas ; ils étaient en suspens à mi-hauteur, comme s'il venait d'avoir une pensée déconcertante. Je m'éclaircis la gorge.

— Professeur Shi Chongming ? Vous êtes venu me parler du film ?

Il inclina la tête, le regard toujours lointain. Ce n'était ni un oui ni un non. J'attendis la suite mais il n'enchaîna pas, parut même oublier ma présence quelques secondes. Puis il lâcha soudain, très calme :

— Vous savez quoi ? Cacher le passé n'est pas une ruse rare.

— Quoi ?

Il me dévisagea d'un air pensif, comme s'il pensait non pas à Nankin, mais plutôt à moi. Je soutins son regard et me sentis rougir.

— Quoi ?

— Ce n'est pas une chose tellement inhabituelle. Ce type de ruse ne se fonde que sur le silence.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

Il plongea une main dans une de ses poches et en tira un petit origami de la taille d'une boîte d'allumettes, qui représentait une grue en papier washi rouge et pourpre. La tête de l'oiseau était dressée, ses ailes majestueusement déployées.

— Regardez ceci, cet oiseau parfait.

Il déposa l'oiseau au creux de ma paume. Je baissai les yeux dessus. Il était plus lourd qu'il n'en avait l'air ; sa base était apparemment maintenue par un réseau complexe d'élastiques. Je levai sur Shi Chongming un regard interrogateur. Il hocha la tête, fixant toujours l'origami.

— Imaginez que ceci, que ce petit oiseau tellement sage, soit le passé. Imaginez.

Je baissai de nouveau les yeux, sans comprendre. Puis je sentis qu'il se passait quelque chose. La grue vibrait. Sa trémulation se propagea à mon poignet, à mes bras, à l'ensemble de ma peau. Ses ailes pourpres frémissaient. Alors que

j'ouvrais la bouche pour dire quelque chose, ce fut comme si elle explosait. De sa partie centrale jaillit quelque chose de rouge et de terrifiant, comme un diable sorti de sa boîte : en voyant la face hideuse d'un dragon chinois monter brusquement vers moi, je lâchai l'origami et me levai d'un bond. Ma chaise partit à la renverse et je restai tremblante, les mains ouvertes, à regarder cet étrange accordéon de papier se contorsionner sur le sol tandis que les élastiques lâchaient les uns après les autres.

Shi Chongming ramassa le petit dragon de la pointe de sa canne et le rempocha.

— N'ayez pas peur. Je ne suis pas un prestidigitateur.

Je lui jetai un coup d'oeil oblique, le cœur battant

— Ce n'est qu'un tour d'enfant. Ne soyez pas si abasourdie. Je vous en prie, rasseyez-vous.

Au bout d'un moment, quand je fus certaine que le dragon ne bondirait plus de sa poche, je ramassai ma chaise et me rassis, non sans observer Shi Chongming d'un œil inquiet.

— Je voudrais que vous compreniez que quand vous parlez du passé, c'est comme si vous placiez une bille de phosphore sous un ciel d'orage. Le passé renferme une énergie de conversion. L'énergie du vent, ou du feu. Nous devons avoir du respect pour une chose aussi destructrice. Et vous me demandez d'y retourner tête baissée, sans réfléchir ? C'est un terrain extrêmement dangereux. Il faut que vous soyez sûre de vouloir aller de l'avant.

— Bien sûr, dis-je en le dévisageant toujours avec défiance. Bien sûr que je le veux.

— Il était une fois un professeur qui voulait faire de son mieux pour aider son université chinoise, commença-t-il.

Shi Chongming tenait sa tasse de thé d'un geste compassé, les pieds joints. Il parlait comme pour lui-même, sans autoriser ses yeux à croiser les miens.

— J'espère que vous voyez ce que je veux dire. Ce professeur avait appris qu'un laboratoire de Hong Kong, spécialisé dans la fabrication de médicaments chinois, souhaitait établir un partenariat avec une université pour jeter un regard scientifique sur la médecine traditionnelle. Le professeur savait à quel point il était important pour son université d'obtenir ce partenariat, mais il savait aussi que son équipe de recherche devrait proposer une piste suffisamment prometteuse pour intéresser le laboratoire. C'est alors, poursuivit-il en se penchant vers moi et en baissant le ton, qu'il a eu vent d'une rumeur, issue d'un canal atypique et que je ne peux nommer, selon laquelle un certain fortifiant aurait des effets remarquables. Cette rumeur lui prêtait, entre autres, le pouvoir de venir à bout de maladies chroniques comme le diabète, l'arthrite et même la malaria. Il m'observa en haussant les sourcils.

— Imaginez-vous l'impact d'une telle découverte si elle s'avérait fondée ?

Je ne répondis pas. J'étais toujours mal à l'aise, je me méfiais de Shi Chongming et du dragon de papier tapi au fond de sa poche. Je ne savais pas au juste ce que j'attendais de ce rendez-vous - une approbation, peut-être, ou au contraire une réaffirmation catégorique de son refus. Mais j'étais totalement décontenancée par l'intense concentration de son regard.

— Le professeur savait que si son université réussissait à découvrir la composition de ce fortifiant, elle avait une chance de décrocher le contrat de partenariat. D lui a fallu beaucoup de travail et toutes sortes d'investigations secrètes, mais il a fini par retrouver la piste d'une personne qui, disait-on, avait en sa possession ce fortifiant. Il n'y avait qu'un seul problème : cette personne vivait au Japon. Il reposa sa tasse et, s'étant redressé sur sa chaise, posa les mains sur ses cuisses comme un petit enfant à confesse.

— Je n'ai pas été tout à fait honnête avec l'université de Todai. Ils croient que je m'intéresse aux traditions chinoises que l'armée japonaise a rapportées de ses campagnes. Au sens large, c'est la vérité. Mais il n'y a pas que ça. Si j'ai

accepté ce poste à Todai, c'est dans un seul et unique but : pour venir au Japon et découvrir la composition de ce produit.

— Vous voulez dire que vous avez menti. Vous leur avez menti pour devenir professeur ici.

Il esquissa un sourire pincé.

— On peut le voir de cette façon. Oui, j'ai menti. La vérité est que je suis à Tokyo pour assurer l'avenir de mon université. Si je pouvais découvrir de quoi est composée cette mystérieuse substance, cela changerait bien des choses - et pas seulement pour moi, mais pour des centaines d'autres. Hélas, continua-t-il après s'être massé les paupières d'un geste las, mon arrivée à Tokyo n'a pas marqué la fin de ma quête. Plutôt le début. L'homme que je cherche à rencontrer est très âgé, plus de quatre-vingt-dix ans, et c'est un personnage extrêmement puissant au Japon. Son entourage a interdiction absolue de dire quoi que ce soit, et la plupart des informations qui circulent à son sujet relèvent de la rumeur, voire de la superstition. Bref, conclut-il avec un sourire, je suis face à un mur.

— Je ne comprends pas pourquoi vous me dites tout ça. Ça n'a rien à voir avec moi.

Il acquiesça comme si, pour une fois, j'avais raison.

— Sauf que, quand cet homme se sent bien, il lui arrive de fréquenter quelques clubs à hôtesse de Tokyo. Oui. Et en particulier celui où vous travaillez. Peut-être êtes-vous maintenant en mesure de comprendre où je veux en venir.

Je me figeai, la tasse au bord des lèvres, mes yeux au fond des siens. Une idée venait de me traverser l'esprit. Cet homme dont parlait Shi Chongming, c'était Junzo Fuyuki.

— Oui ? lâcha-t-il, espiègle, en étudiant mon regard surpris. Qu'y a-t-il ? Vous aurais-je troublée ?

— Je sais qui c'est. Je crois l'avoir rencontré. Junzo Ftiyuki.

— Vous l'avez rencontré, répéta-t-il, l'œil pétillant, en se penchant légèrement vers moi. Mon instinct ne m'a donc pas trompé.

— Il est en fauteuil roulant ?

— Oui.

— Professeur Shi, dis-je en baissant très lentement ma tasse, Junzo Fuyuki est un gangster. Vous le savez ?

— Bien sûr. C'est ce que je viens de vous dire. Junzo Fuyuki est Yoyabun, le parrain, du Fuyuki-gumi.

Il reprit sa tasse, but délicatement quelques gorgées, la reposa sur le plateau. Puis il s'étira au maximum sur sa chaise, retrouvant son port de militaire à la parade.

— Et maintenant, voici ce que je vous demande. Fuyuki peut se montrer tout à fait amical avec les hôtes des clubs. Il les invite quelquefois à des réceptions chez lui, où je suis sûr que se trouve l'ingrédient qui m'intéresse. Il aime aussi boire, et je suis sûr qu'il lui arrive de baisser sa garde. Je pense qu'il pourrait vous parler. Je pense que vous êtes capable de découvrir la véritable nature de cet ingrédient.

— Je l'ai déjà vu. Je veux dire, je l'ai vu prendre quelque chose...

J'écartai le pouce et l'index de quelques centimètres pour indiquer la taille du flacon de la Nurse.

— Une poudre brunâtre en suspension, mélangée à de l'eau, précisai-je.

Shi Chongming fixa sur moi un regard interminable. Il se lécha les lèvres comme si elles étaient gercées. Et finit par demander, d'une voix douce :

— Brunâtre ?

— Ce n'est pas à ça que vous vous attendiez ?

— Si, si, au contraire, dit-il en tirant un mouchoir de sa poche et en s'épongeant le front. C'est exactement ce à quoi je m'attendais. Une poudre. Une décoction. Et maintenant, enchaîna-t-il en rangeant son mouchoir et en s'efforçant de maîtriser sa voix, c'est là que vous allez pouvoir m'aider. J'ai besoin de savoir ce qu'est cette poudre.

Dans un premier temps, je restai muette. Je reposai ma tasse, plaçai les mains à plat sur mes genoux et demeurai immobile, un peu voûtée, regardant ma tasse et repensant à ce qu'il venait de dire. Enfin, je m'éclaircis la gorge et levai les yeux sur lui.

— Vous êtes en train de me dire que, si je réussis à découvrir ce qu'est cette poudre, vous me laisserez voir le film ?

— Ne prenez pas ma demande à la légère. Vous ne savez pas à quel point c'est dangereux. Si quelqu'un découvrirait, ou même soupçonnait, que vous agissiez à ma demande... *Il ne faut surtout pas qu'il sache que je suis derrière vous.* Vous ne pourrez pas l'approcher frontalement. Il faudra opérer dans la plus absolue discrétion. Même si cela prend des semaines ou des mois.

— Ce n'est pas ce que je vous ai demandé. J'ai dit : si je fais ça, vous me laisserez voir le film ?

— Vous le ferez ?

— Vous me laisserez voir le film ?

Il ne cilla pas. Son visage resta impassible. Ses prunelles de pierre soutinrent mon regard.

— Alors ? Vous me montrerez le...

— Oui, lâcha-t-il brusquement. Oui. Je vous le montrerai.

J'hésitai, la bouche entrouverte.

— C'est vrai ?

— Oui.

— Donc, il existe. Il existe. Je ne l'ai pas inventé ?

Avec un soupir, il baissa la tête et porta une main à sa tempe.

— Il existe, bougonna-t-il. Vous ne l'avez pas inventé.

Je me dépêchai de baisser la tête à mon tour parce qu'un sourire était en train de se répandre sur mes traits et que je ne voulais surtout pas qu'il s'en rende compte. Mes épaules se mirent à trembler et je dus me pincer le nez entre le pouce et l'index et secouer la tête, le crâne brusquement envahi d'une vague de soulagement qui éclata comme un chapelet de bulles de rire.

— Alors, allez-vous le faire, oui ou non ? interrogea-t-il. Allez-vous m'aider ?

Quand mon rire fut retombé, je cessai de me pincer le nez et pus affronter son regard. Il me paraissait tout à coup encore plus petit, plus ratatiné et plus frêle qu'avant avec sa veste usée jusqu'à la corde. Ses yeux étaient réduits à des têtes d'épingle, et un léger voile de sueur lui recouvrait l'arête nasale.

— Vous allez le faire ?

Quelle bizarrerie... Sceller un pacte avec un vieux professeur qui pouvait bien, autant que je sache, être aussi fou que moi. N'est-ce pas une source d'étonnement perpétuel de voir jusqu'où les gens sont prêts à aller pour leur tranquillité d'esprit ? Nous restâmes une éternité à nous regarder. Le bruit des insectes résonnait sous mon crâne, tandis qu'au-dessus de nous les avions en train de descendre sur Narita traçaient des sillages vaporeux dans le ciel chauffé à blanc. Je finis par hocher la tête.

— Oui, murmurai-je. Oui. Je le ferai.

Il y avait au rez-de-chaussée un portail donnant sur la rue, auquel on accédait

par un tunnel passant sous l'étage supérieur de la maison. J'eus la surprise de découvrir, au moment où Shi Chongming repartit en début d'après-midi, que la clé rouillée tournait encore dans la serrure et que le vieux portail pouvait, au prix d'un effort conséquent, être ouvert, ce qui permit à mon invité de se retrouver directement dans la rue.

— En Chine, me dit-il, s'arrêtant sur le seuil, son drôle de chapeau de pêcheur sur le crâne, on n'envisage pas le temps comme vous autres, en Occident. Nous pensons que notre avenir... que notre avenir peut être vu dans notre passé.

A la façon dont son regard revint brusquement sur le jardin, on aurait dit qu'il avait entendu quelqu'un l'appeler d'une voix étouffée. Il leva une main, comme s'il venait de sentir un souffle sur sa paume.

Je me retournai et scrutai intensément la lanterne de pierre.

— Qu'est-ce qu'il y a, Shi Chongming ? Qu'est-ce que vous voyez ?

— Je vois... un jardin, dit-il à mi-voix. Je vois un jardin. Et je vois son avenir. Qui attend d'être découvert.

Après son départ, je refermai le portail à clé et restai sans bouger, un certain temps, dans l'ombre du tunnel, dont le plafond en lambeaux révélait les poutres grisâtres et envahies de toiles d'araignée de l'étage. Il me vint une vision de la mère du propriétaire, ici même, avec ses brodequins à semelle de bois qui résonnaient sur les tobi-ishi, les pierres volantes, du jardin, son ombrelle écarlate et peut-être un peigne en os blanchi en forme de papillon, tombé par inadvertance et oublié, repoussé d'un coup de pied sous la couche de feuilles mortes, où il était resté caché et, au fil des ans, s'était transformé à force de s'enfoncer lentement dans la pierre. Le shintoïsme voit des esprits dans les arbres, les plantes, les oiseaux et les insectes, mais à Tokyo il y a peu d'espaces verts, et les seules fleursont les guirlandes de fausses fleurs de cerisier accrochées aux devantures des boutiques lorsque est célébrée une fête. On n'entend jamais chanter les oiseaux. Peut-être, pensai-je, tous les

esprits de la ville avaient-ils été obligés de se réfugier dans des lieux oubliés comme celui-ci.

A cet instant, immobile dans la pénombre, certaine que Shi Chongming avait le film qui donnerait sens à tout ce qui m'était arrivé, je sentis que la réponse que je cherchais depuis tant d'années était tout près, qu'il ne se passerait pas longtemps avant que je puisse tendre le bras en l'air et découvrir, en ramenant mon poing fermé, qu'elle avait fini par se frayer un chemin jusqu'à moi et que je la tenais fermement au creux de ma paume.

Chapitre 18

Nankin, 12 décembre 1937 (dixième jour du onzième mois), fin d'après-midi

J'écris ceci à la lueur d'une chandelle. Nous ne pouvons prendre le risque d'utiliser ni les lampes à pétrole ni l'éclairage électrique. Nos maisons doivent paraître inhabitées.

Toute la journée d'hier, des explosions ont retenti du côté de la terrasse de la Pluie-de-Fleurs. J'ai dit à Shujin que nos militaires devaient être en train soit de percer des tranchées hors des remparts, soit de détruire les ponts du canal, mais dans la rue j'ai entendu des gens murmurer : « Ce sont les Japonais. Les Japonais. » Puis, en début d'après-midi, après une longue période de silence, une formidable explosion a secoué la ville, et Shujin et moi, pâles comme la mort, avons interrompu nos activités pour échanger un regard.

— La porte ! a crié un garçon dans la rue. La porte Zhonghua ! Les Japonais !

J'ai couru à la fenêtre ; il était debout, les bras écartés, s'attendant à ce que des volets s'ouvrent, à ce que d'autres voix répondent à la sienne, comme c'aurait été le cas en temps normal. Nous vivons habituellement dans la rue, mais en l'occurrence, on n'entendait dans le voisinage que les coups de marteau étouffés de ceux qui étaient en train de condamner leurs portes et leurs fenêtres. Le garçon n'a pas mis longtemps à remarquer le silence. Il a baissé

les bras et décampé.

Je me suis retourné. Shujin était assise, raide comme une statue, les mains sagement repliées, le visage de marbre. Elle était vêtue d'un long qipao d'intérieur et d'un pantalon couleur bronze qui renforçait l'impression que sa peau s'était vidée de son sang. Je l'ai observée un instant, tournant le dos à la fenêtre ouverte, à la rue froide et glaciale. La lumière qui baigne la ville, ces jours-ci, est très singulière, pâle et limpide : elle se déversait dans la pièce, éclairant sa peau dans les moindres détails, comme si j'étais assis juste à côté d'elle. Je la fixais. Son visage, son cou et ses mains avaient la chair de poule et, sous ses paupières diaphanes, je pouvais presque voir danser ses peurs secrètes.

À cet instant, pendant que je la regardais, une émotion élémentaire m'a saisi, une émotion qui sentait le safran et la fumée acre des marmites de Poyang, une émotion qui m'a fait suffoquer et a empli mes yeux de larmes.

Je me suis tortillé nerveusement, hésitant sur le choix des mots : Shujin, j'ai eu tort et tu avais raison. Je ne saurais te dire combien j'ai peur. Quittons la ville. Vite, tout de suite, préparons un peu de guoba, faisons nos valises et partons. Nous serons au port de Meitan avant minuit. Ou, plus digne : Shujin, il y a un léger changement dans nos projets...

— Shujin... Shujin, peut-être... devrions-nous...

— Oui ? a-t-elle dit, levant sur moi un regard plein d'espoir. Peut-être devrions-nous... ?

J'allais enchaîner lorsqu'un cri frénétique s'est élevé juste derrière moi et que quelque chose s'est engouffré par la fenêtre à la vitesse de l'éclair, en me heurtant la nuque, ce qui m'a fait basculer en avant. Aussitôt la pièce s'est retrouvée emplie d'un épouvantable vacarme. Tombé au sol, je me suis mis à hurler, les mains sur la tête. Une carafe a explosé, son eau s'est répandue sur la table, et Shujin s'est levée d'un bond en renversant sa chaise au passage. Au-dessus de nous, une grande forme sombre ricochait furieusement d'un mur à l'autre. Épouvanté, les mains toujours devant le visage, j'ai levé les yeux.

C'était un oiseau, un oiseau gigantesque et maladroit, qui battait désespérément des ailes, se catapultait contre les murs, rebondissait au sol. Des plumes voletaient un peu partout. Shujin, pétrifiée, le regardait croasser et dégringoler, casser des objets. Enfin, épuisé, il s'est posé au sol, où il a pitoyablement sautillé quelques secondes en se cognant aux murs.

Shujin et moi nous sommes rapprochés d'un pas en l'observant d'un œil incrédule. C'était un faisan doré. Un oiseau qui, pour certains, symbolise la Chine. Hallucinant. Jusqu'à ce jour, je n'en avais jamais vu qu'en peinture, et je n'aurais pas été davantage étonné si le feng huang¹ lui-même avait fait irruption chez nous par la fenêtre. Ses plumes orangées flamboyaient comme si un incendie venait de se déclarer dans notre foyer. Chaque fois que je faisais un pas en avant, il me fuyait en sautillant, entrant en collision avec tel ou tel meuble. Je ne comprenais pas comment il avait pu arriver jusqu'ici. Ce n'est que quand l'oiseau m'a frôlé en faisant un bond désespéré que, voyant ses yeux, j'ai compris.

— Éloigne-toi ! ai-je dit à Shujin en attrapant mon chang pao sur le dossier de ma chaise et en le lançant tel un filet sur le volatile.

1. Le phénix (N.d.T.).

Pris de panique, il a battu des ailes et s'est soulevé d'une trentaine de centimètres en l'air ; l'espace d'une seconde, tout s'est passé comme si ma veste de brocart avait pris seule son envol à travers la pièce. Puis je me suis penché sur le faisan et j'ai réussi à m'en saisir à deux mains. Je me suis redressé doucement et je l'ai dégagé petit à petit de l'étoffe, révélant d'abord sa petite tête, ses yeux privés de vision et, enfin, ses ailes pour que Shujin puisse le voir.

— Il est aveugle, ai-je murmuré.

— Aveugle ?

— Oui. Peut-être à cause des explosions de la porte Zhonghua...

— Non ! s'est écriée Shujin en portant les deux mains à son visage. Non ! C'est le pire des présages, le pire ! Un faisan doré ! L'oiseau de la Chine ! Aveuglé par les Japonais !

Enfouissant ses doigts dans ses cheveux comme une folle, elle a promené sur la pièce un regard frénétique, comme en quête d'une issue qui n'existait pas.

— Ça y est, c'est vraiment en train d'arriver. Notre terre, notre sol... Les Japonais vont s'en prendre à la terre, ils vont détruire les lignes souterraines des dragons, et...

— Tais-toi donc. Les dragons n'ont jamais existé...

— Ils vont détruire les lignes souterraines des dragons, et la Chine ne connaîtra plus que sécheresse et famine. Tous les faisans vont devenir aveugles. Tous. Et aussi tous les humains. Nous serons tués dans notre lit, et...

— Shujin, s'il te plaît. S'il te plaît, reste calme. Ce n'est qu'un oiseau.

— Non. Pas un oiseau, un faisan doré. Nous allons tous mourir. Le président, ton précieux président, ton arbitre suprême, a détalé comme un chien jusqu'à Chongqing, et il ne reste plus à Nankin que les pauvres, les malades et...

Tout en parlant, elle marchait en cercle dans la pièce, égarée et fiévreuse, agitant les mains avec désespoir.

— Assez !

— Oh ! a-t-elle crié en me fixant avec une intense douleur. Oh, tu verras ! tu verras ! J'ai raison !

Elle s'est précipitée hors de la pièce, et ses pas ont résonné dans l'escalier.

Je suis resté longtemps immobile, face à la porte, ébahi que tout ait pu changer si vite, le sang grondant contre mes tempes. J'étais sur le point de céder, de fuir la ville. Mais ses sarcasmes m'ont obligé à défendre une

position dont je suis absolument incertain.

J'aurais pu rester là une éternité, devant cette cage d'escalier vide, si le faisan n'avait pas recommencé à se débattre. Je l'ai empoigné par les pattes et je l'ai secoué en reproduisant le mouvement rapide en arc de cercle que ma mère m'a appris quand je n'étais qu'un gamin, comme un tissu mouillé qu'on cherche à débarrasser de son eau, une fois, deux fois, jusqu'à ce que son cou se brise et que je n'aie plus entre les mains qu'un amas de plumes inertes. J'ai refermé les volets et transporté l'oiseau mort, dont les ailes se sont soulevées en un dernier et faible spasme, jusque dans la cuisine.

J'entre rarement dans la cuisine de Shujin, mais c'était le seul endroit où j'aspirais à être en cet instant. Il me réconfortait. Enfant, je m'asseyais sur le sol de la cuisine pour regarder ma mère plonger des poulets dans l'eau bouillante avant de les plumer. J'ai rempli une casserole d'eau, allumé le fourneau et attendu que des bulles montent à la surface. Dans une sorte de brouillard, j'ai échaudé l'oiseau en le tenant par les pattes, puis je me suis assis à la table et je l'ai plumé, laissant mon esprit se reposer sur l'image familière de la cuisine maternelle. Je me suis rappelé le visage de ma mère autrefois, avant que les affaires de mon père aient prospéré au point que nous puissions payer une amah, du temps où il lui arrivait de passer la journée entière à la cuisine, salant patiemment les canards cuits puis les enrobant dans un tissu pour mieux les conserver, entortillant leurs intestins autour d'une broche pour les faire sécher à l'office. Tchang Kaï-chek, ai-je pensé avec tristesse, veut que la Chine aille de l'avant. Mais est-il si simple pour une nation de se défaire d'une histoire ancrée au plus profond de son cœur ?

Ayant fini de plumer le faisan, je lui ai mis la tête sous l'aile, en l'attachant avec de la ficelle comme le faisait ma mère, comme le font les femmes de Chine depuis la nuit des temps. Puis je l'ai mis à cuire et j'ai attendu assis, avec des plumes chatoyantes et mouillées sur les bras, qu'une mousse sanglante s'élève vers la surface.

Nankin, 13 décembre, après-midi

Hier au soir, j'ai condamné toutes les issues de la maison en clouant des planches en travers de chaque fenêtre et sur chaque porte. (Shujin n'a pas voulu m'aider parce que, d'après ses superstitions, le moindre coup de marteau donné par elle sur un clou provoquerait des malformations chez notre bébé.) Toute la soirée, des sons étranges nous sont parvenus de l'est, et avant de me coucher, j'ai adossé une barre de fer au mur à esprits. Serai-je capable de m'en servir si le besoin s'en fait sentir ? Ce matin, nous avons été réveillés par un grondement lointain, semblable au tonnerre, et il y a une demi-heure, Shujin a rempli une casserole afin de faire bouillir les nouilles du déjeuner.

Quand elle a voulu se rincer les doigts, le robinet a fait entendre un hoquet, et seul un filet de liquide brunâtre en a coulé. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela voudrait-il dire que les Japonais...

C'est arrivé à l'instant même où j'écris ! La seule ampoule du plafond vient de s'éteindre. Nous sommes à présent... nous sommes dans une semi-obscurité, et je distingue à peine mes mots sur le papier. À l'extérieur de la maison, le râle d'agonie des machines qui s'interrompent est atroce. La ville se ferme autour de nous. Shujin farfouille dans la cuisine, cherchant à remettre la main sur nos lampes à pétrole, et au bout de l'allée quelqu'un pousse des hurlements hystériques.

Je ne peux pas rester ici plus longtemps. Je ne peux pas me contenter d'écouter. Il faut que j'aie me renseigner.

Chapitre 19

Quand je regagnai l'étage, la maison me parut très sombre et très fraîche après l'étuve du jardin. Je me lavai dans la vieille salle de bains pleine d'échos, avec ses carreaux encadrés de moisissure verdâtre et sa tuyauterie à nu. Je me frottai avec application, en étudiant d'un air pensif mon reflet, la blancheur de ma peau exacerbée par l'eau ruisselante, mes poils et mes pores teintés d'argent. Shi Chongming me demandait de faire parler Fuyuki. Ce qui

voulait dire, j'en étais certaine, que je devais le séduire. Il me demandait d'être sexy.

À l'hôpital, vu qu'ils n'en avaient jamais assez de me sermonner sur mon comportement sexuel, j'avais vite décidé qu'il ne serait pas très malin de leur dire ce que j'avais réellement éprouvé avec les garçons de la camionnette. J'imaginais bien ce qu'ils diraient : « Ah ! Vous voyez ? Une réaction complètement anormale ! » Donc, je m'abstins de leur avouer la vérité : que, une fois que tous les garçons eurent pris leur tour, que nous fûmes tous rhabillés et que nous eûmes rejoint l'A303 par laquelle nous étions venus, je me sentais plus heureuse que je ne l'avais jamais été. Je m'abstins de leur dire à quel point le monde me paraissait lumineux, avec le scintillement des étoiles, les pointillés blancs de la route qui filaient sous la camionnette. Les quatre de l'arrière n'arrêtaient pas de crier qu'il ne fallait pas passer trop vite sur les nids-de-poule, et moi, assise à l'avant, je fredonnais sur la musique d'une vieille cassette marquée XTC que déversaient les haut-parleurs pourris de la camionnette. Je me sentais toute légère, comme si les garçons avaient lavé en moi une tache sombre et secrète.

A l'endroit de la route de campagne où ils m'avaient prise, celui qui conduisait gara la camionnette sur le bas-côté. Sans couper le moteur, il se pencha vers moi et ouvrit ma portière. Je le dévisageai sans comprendre.

« Bon, dit-il, à la prochaine.

— Quoi ?

— À la prochaine.

— Je suis censée descendre, là ?

— Oui. »

Je restai d'abord muette, observant son profil. Deux ou trois pustules fleurissaient sur son cou au ras du col.

« Je ne vais pas au pub avec vous ? Vous avez dit qu'on irait au pub. Je ne

suis jamais entrée dans un pub. »

Il retira sa cigarette d'entre ses lèvres et la jeta par la portière. Une petite ligne turquoise s'étirait encore sur l'horizon au-dessus de son épaule gauche, et les nuages roulaient dans le ciel en ébullition.

« Sois pas débile, me dit-il. T'es trop jeune pour le pub. On se ferait jeter. »

Je me tordis le cou pour voir l'arrière de la camionnette. Les yeux se détournèrent, feignant de s'intéresser au paysage. Le garçon aux cheveux de sable, tout au fond, soutint mon regard d'un air grave, comme s'il m'avait surprise en flagrant délit de vol. Je reportai mon attention sur le chauffeur, mais il avait la tête tournée vers la route et ses doigts tapotaient le volant avec impatience. J'ouvris la bouche, puis me ravisai. Je fis pivoter mes jambes vers l'extérieur et sautai sur le bas-côté.

Le chauffeur se pencha et claqua ma portière. Je plaquai mes mains sur la vitre et voulus dire quelque chose, mais il avait déjà enlevé le frein à main. L'embrayage grinça, le clignotant s'alluma, la camionnette démarra. Plantée sur le bord de la route, je regardai ses feux rapetisser, puis disparaître. Plus haut, les nuages déferlèrent, déferlèrent jusqu'à avoir totalement occulté la lune et le petit bout d'Angleterre où j'étais sombra dans l'obscurité totale.

Donc, il fallut bien que j'en convienne avec les docteurs, le sexe n'avait pas donné le résultat immédiat que j'escomptais. Et vu l'état dans lequel mon corps se trouvait à présent, je n'aurais sans doute jamais la chance de constater à l'avenir que les choses pouvaient se passer différemment. Je n'osai pas dire ça aux docteurs, je n'osai pas leur dire combien j'aurais aimé avoir un petit ami, quelqu'un avec qui coucher: je savais que si je disais quoi que ce soit de ce genre, ils me répondraient que mes pulsions débordantes risquaient de toute façon de m'exposer à un mal encore plus grand, que c'était comme un loup qui vivait en moi. J'écoutai leurs leçons de dignité humaine et de respect de la personne, tout leur baratin compliqué sur le consentement et la maîtrise de soi, et il ne me fallut pas longtemps pour décider que le sexe était quelque chose de dangereux et d'imprévisible, comme le pliage magique de Shi Chongming, une bille de phosphore par temps d'orage. J'en tirai la

conclusion qu'il valait mieux faire comme si ça n'existait pas.

En fin de compte, ce fut ma voisine de lit, celle qui m'avait appris à fumer des cigarettes, qui m'apporta une espèce de solution. Elle se masturbait chaque soir. Elle appelait ça « gigoter ».

« Je resterai ici jusqu'au bout, moi. Je m'en bats la race. Du moment que je peux fumer mes clopes et gigoter, ça le fait. »

Elle faisait ça sous ses couvertures après l'extinction des feux. Sans la moindre honte. Couchée dans le lit d'à côté avec mon drap remonté jusqu'au menton, je regardais les yeux écarquillés ses couvertures monter et descendre. Elle donnait à ça un petit air de fête, comme s'il n'y avait rien de mal.

À ma sortie de l'hôpital, quand je cessai enfin d'être observée toutes les cinq minutes, je me lançai à mon tour dans des expériences coupables. J'appris vite à me faire jouir et, même si je n'allai jamais jusqu'à m'accroupir au-dessus d'un miroir (la gigoteuse m'avait juré que certaines le faisaient), j'acquis la certitude qu'aucune fille sur terre ne connaissait mieux que moi le trait sombre qu'elle avait entre les cuisses. Je repensais quelquefois au loup. J'avais un peu peur qu'un jour, pendant que je me caressais, mes doigts n'effleurent sa truffe humide.

Tout en rinçant le gant, je contemplai rêveusement mon reflet, ce fantôme aux membres grêles accroupi sur un petit tabouret de caoutchouc. Cette fille qui risquait de se retrouver dans la tombe avec pour toute expérience de l'amour cinq garçons à l'arrière d'un Ford Transit. Je remplis la petite bassine en plastique en mélangeant eau chaude et eau froide et fis couler l'eau sur mon corps, la laissant combler le creux de mes clavicules et déborder, s'insinuer le long des cicatrices de mon ventre. Je reposai la bassine et, lentement, distraitement, fis un pont de mes doigts sur mon abdomen, en joignant les pouces, et regardai la façon dont l'eau passait entre eux, argentine, réfléchissant la lumière comme un flot de mercure.

Personne, à part les médecins et le type que la police avait chargé de les photographier, n'avait jamais vu mes cicatrices. Il m'arrivait de rêver qu'il existait quelque part quelqu'un qui comprendrait, quelqu'un qui serait capable

de les regarder sans avoir un mouvement de recul, qui écouterait mon histoire et qui, au lieu de se voiler la face et de détourner les yeux, me dirait des paroles douces, tristes et compatissantes. Mais bien sûr, ça n'arriverait pas, puisque jamais je n'irais jusque-là. Jamais. Il suffisait que je m'imagine ôtant mes vêtements, que je m'imagine dévoilant la vérité à quelqu'un, pour être aussitôt envahie d'un écœurement, d'un vrombissement dans l'oreille interne qui faisaient trembler mes genoux et me poussaient à tirer frénétiquement sur les vêtements que je portais, à les plaquer au maximum sur mon ventre pour cacher ce qu'il y avait là-dessous.

Je suppose que, dans certains domaines, il faut simplement savoir être adulte. Savoir respirer un bon coup et se dire : « Je ne dois pas m'attendre à ce que cette chose-là fasse partie de ma vie. » Et que, à force de se le dire, on obtient des résultats surprenants, que ça finit par ne plus paraître aussi terrible.

Pendant que j'étais dans la salle de bains, en train de penser à Fuyuki, les Russes s'étaient habillées et étaient descendues au jardin. Elles devaient m'y avoir vue et s'être dit que, si je pouvais m'y aventurer, pourquoi pas elles ? Svetlana ne portait qu'un minuscule bikini vert citron, des lunettes de soleil et un chapeau de paille qu'elle maintenait sur sa tête d'une main. Une fois séchée et habillée, je fis halte dans la galerie du premier étage et la vis se frayer un chemin à travers le tunnel de glycine, ses membres bronzés jaillissant parfois de la verdure. Irina la suivait avec son haut de bikini, son short rose, ses lunettes de soleil en forme de cœur et une casquette de baseball rose bonbon, mise à l'envers pour lui ombrer la nuque. Un paquet de cigarettes était glissé dans l'élastique de son soutien-gorge. Toutes deux traversèrent la jungle avec des cris aigus et des chamailleries en levant haut leurs talons aiguilles, comme d'étranges échassiers, et finirent par déboucher en clignant des yeux sous le soleil.

— Soleil, soleil ! s'écrièrent-elles en chœur en rajustant leurs lunettes et en tournant le visage vers le ciel.

Je collai en silence mon nez à la vitre et les regardai s'enduire de crème solaire, ouvrir un paquet de chewing-gums à la cerise et décapsuler des boîtes

de bière glacée achetées au distributeur dans la rue. Svetlana avait les orteils recouverts d'un vernis rouge pompier. Je baissai les yeux sur mes pieds blancs et me demandai si j'aurais le courage de me peindre les ongles. Tout à coup, je fus saisie d'une émotion brûlante, qui me submergea et me fit frissonner - quelque chose qui avait à voir avec le temps perdu et la chance qu'avaient ces filles de se sentir si bien dans leur peau. Ces filles qui pouvaient se trémousser, s'étirer et se sentir chez elles sous le soleil sans que personne ne songe à les accuser de folie.

Ce fut alors que je pris ma décision. Aussi longtemps que je ne serais pas nue, aussi longtemps que mon ventre serait couvert, il n'y avait rien, aucun signe physique, qui pourrait me dénoncer à qui que ce soit. Tant qu'on ne savait pas - et personne ici à Tokyo ne savait rien de moi -, on penserait, à me voir, que j'étais normale.

Chapitre 20

Je pensais constamment à Fuyuki. Chaque fois que la sonnette de l'ascenseur de cristal tintait et que les hôtesse se mettaient à tourner à travers le club pour lancer à l'unisson : « Irasshaimase ! », je me raidissais sur mon siège, le cœur battant, en m'attendant à voir son fauteuil roulant glisser sur le parquet. Mais il ne vint au club ni ce soir-là ni le lendemain.

Plusieurs fois dans les jours qui suivirent, je ressortis sa carte de visite pour l'étudier. H m'arrivait souvent de sombrer dans une sorte de transe à force de la tenir, de la retourner encore et encore entre mes doigts. Son nom signifiait « Arbre en hiver », et il y avait, dans la combinaison de sa calligraphie et de la nature même des caractères qui le composaient, quelque chose de si puissant qu'il me suffisait d'y jeter un coup d'œil pour visualiser, avec une netteté hallucinante, une forêt sous la neige. Je m'amusais parfois à reproduire ce kanji avec un de mes pinceaux de calligraphie, en dessinant un flanc de montagne, un bois de sapins, des congères, des stalactites aux branches des arbres.

Maintenant que je savais comment inciter Shi Chongming à me remettre son film, maintenant que j'étais prête à franchir le pas, je devais étudier avec soin la question de l'érotisme. Je me mis à observer les filles japonaises dans la rue, avec leurs jupes écossaises et leurs escarpins à lacets, leurs chaussettes plissées et leurs kilts courts. Dans le Japon traditionnel, l'érotisme était quelque chose de fin et de pâle comme une tige de fleur - rien n'était plus érotique qu'un petit pan de peau nue sur la nuque d'une geisha. Cela variait selon les endroits du monde. Je passai des heures à épier les Russes avec leurs grosses chaussures à semelles compensées et leur bronzage orangé.

Les liasses de billets de mon salaire s'entassaient dans mon sac au fond de ma penderie, où elles ne servaient qu'à me rendre nerveuse. Je finis par prendre mon courage à deux mains et me lançai dans le shopping. Je m'aventurai dans certaines boutiques invraisemblables de Ginza et d'Omotesando, des cavernes pleines de pantoufles à paillettes, de négligés roses, de chapeaux de velours fuchsia à plume de marabout violette. On y trouvait des bottes compensées rouge cerise, des sacs turquoise tapissés de centaines d'autocollants d'Elvis Presley. Les vendeuses à couettes en jupe de ballerine ne savaient pas trop comment me prendre. Elles m'observaient en se rongant les ongles, la tête penchée, tandis que j'arpentais leurs allées d'un air ébahi, m'efforçant de comprendre comment faisaient les autres pour paraître sexy.

Je finis par acheter certaines choses. J'achetai des robes de taffetas et de velours, des jupettes en soie. Et des chaussures, plein de chaussures : des escarpins, des talons aiguilles, des chaussures à talons plats, des sandales à ruban noir. Dans un magasin qui s'appelait le Sweet Girls Emporium & Relax Centre, j'achetai une boîte de bas autofixants Stoppy. Jamais de ma vie je n'avais porté de bas. J'en achetai des piles de boîtes et je les rapportai à la maison, chargée comme une fourmi.

Bien entendu, je n'osais rien mettre de tout ça. Mes emplettes s'entassèrent dans la penderie, jour après jour, une montagne de robes dans leur papier d'emballage. Je pensais à elles, en revanche, j'y pensais même beaucoup. Certains soirs, je me livrais à une petite cérémonie sur laquelle je gardais un secret absolu. Quand tous les autres étaient au lit, j'ouvrais ma penderie et je regardais mes achats. Je me servais un verre de liqueur de prune et

j'approchais la coiffeuse de la lumière afin que le miroir soit convenablement éclairé. Puis j'allais à la penderie et je décrochais une robe de son cintre.

C'était horrible et excitant. Chaque fois que je me découvrais dans le miroir et que je commençais à tirer d'instinct sur la fermeture pour arracher la robe que je venais de passer, je repensais à Fuyuki assis dans son fauteuil roulant et me disant : « Elles sont toutes aussi jolies que ça, en Angleterre ? » Alors, j'interrompais mon geste, inspirais un bon coup, refermais lentement la glissière et m'obligeais à me retourner et à me regarder, à étudier la blancheur de ma gorge et mes jambes gainées de soie, sombres comme de l'encre à l'eau. Je chaussais de très hauts talons et je me peignais les lèvres d'un rouge sombre, aussi pur que le sang artériel. Je me crayonnais les sourcils et je m'entraînais longtemps à allumer, puis à fumer une cigarette. Je tentais de m'imaginer, poliment assise chez Fuyuki, légèrement penchée sur lui, un filet de fumée de cigarette flottant au coin de mes lèvres peintes. Une de mes mains était posée sur le haut d'une commode fermée à clé, l'autre était tendue vers lui avec élégance, la paume en haut, prête à recevoir la grosse clé que Fuyuki s'appêtait à me remettre.

Au bout d'un long moment, je rouvrais les yeux, revenais à la penderie et déballais tous mes achats de leur papier d'emballage, après quoi je les étais en cercle autour de moi. Il y avait là des sandales à lanières de velours, des négligés orange et crème, un soutien-gorge Ravage écarlate en forme de papillon, toujours sous cellophane. Des affaires, des affaires et encore des affaires, qui sortaient de l'ombre et se déployaient sur le tatami. Je me couchais au sol, en étirant mes bras nus, et je me roulais, je me vautrais dans ma lingerie, m'imprégnant de sa nouveauté, de sa caresse sur ma peau. Parfois je regroupais les articles en fonction de règles variables : par matière, le piqué noir avec la blouse pêche, ou par couleur, le safran avec le cuivre, l'argent avec le cannelle, le lilas, le rose électrique et le gris. Je les portais à mon visage et je humais leur parfum luxueux. Et, parce que tout ça me faisait un peu drôle, le rituel se terminait toujours de la même façon : avec mes mains dans ma culotte.

La maison de Takadanobaba était immense, mais le son y circulait comme de l'eau le long des poutres et traversait sans peine les écrans de papier. Il fallait

que je sois silencieuse. Je croyais avoir fait attention jusqu'à un soir où, très tard, juste après en avoir terminé avec mon rituel, je fis coulisser ma porte de chambre pour aller aux toilettes et découvris Jason à quelques pas de moi dans la galerie baignée de lune, accoudé à la fenêtre, une cigarette entre les doigts.

En entendant la porte s'ouvrir, il se retourna. Sans rien dire. Ses yeux tombèrent nonchalamment sur mes pieds nus, remontèrent sur le yukata court qui seul me couvrait, effleurèrent la peau rosie de ma gorge. Il laissa un peu de fumée s'échapper de sa bouche et sourit en haussant un sourcil, comme si j'étais pour lui une surprise énorme et agréable.

— Salut, dit-il.

Je ne répondis pas. Je refermai brutalement ma porte, mis le loquet et m'y adossai, effarée. S'habiller comme une fille sexy, c'était une chose. Mais Jason... Eh bien, Jason me faisait penser à des choses relatives au sexe, qui étaient beaucoup, beaucoup plus effrayantes.

Chapitre 21

Nankin, 13 décembre 1937, tombée de la nuit

Ils sont ici. Ils sont ici. C'est réel.

J'ai quitté la maison à midi, les rues semblaient silencieuses. Je n'ai pas vu une seule âme, juste des façades barricadées - certaines avec un avis placardé sur la porte donnant des informations sur le district rural où leurs propriétaires pouvaient être trouvés. J'ai bifurqué à droite sur la route de Zhongyang, que j'ai longée jusqu'au-delà de la voie ferrée, après quoi j'ai coupé par une ruelle pour rejoindre la route de Zhongshan. Là, j'ai vu trois hommes courir dans ma direction coudes au corps. Ils portaient des vêtements de paysans et étaient noircis des pieds à la tête comme s'ils venaient de réchapper d'une explosion. J'ai regardé au loin, pardessus les toits du quartier de la porte Shuixi, où une colonne de fumée grise tournoyait dans

le ciel. Les trois hommes sont passés à ma hauteur et ont poursuivi leur course dans un silence peine rompu par le claquement de leurs semelles de rotin sur les pavés. Je suis resté sur place à les suivre des yeux, à écouter la ville. Maintenant que j'étais immobile, j'ai distingué un concert distant d'avertisseur d'automobiles, atrocement entrecoupé de cris humains. Mon cœur s'est serré. J'ai repris ma marche vers le sud, craignant le pire, et me suis glissé de rue en rue au ras des maisons, prêt à me précipiter à l'intérieur de la première d'entre elles ou à me prosterner en criant : « *Dongyang Xiansheng*¹ ! »

1. « Ô maîtres de l'Est ! » (N.d.T.)

Dans les rues proches du centre d'accueil des réfugiés, les quelques commerçants qui avaient eu le courage d'ouvrir leur échoppe se tenaient sur le seuil, scrutant l'est d'un air inquiet.

Je courais d'un bâtiment à l'autre, le cœur battant, le dos voûté, en changeant sans cesse de direction dans ces rues si familières. La rumeur sourde d'une foule s'est élevée quelque part devant moi, j'ai fini par atteindre une petite rue perpendiculaire à la route de Zhongshan et là, tout au fond, j'ai vu passer une marée humaine qui se dirigeait vers la porte Yijiang - la grande porte « de l'eau », qui permet de quitter la ville par le Yang-Tsé. Le visage sombre, tous ou presque tiraient une charrette à bras chargée de possessions. Quelques-uns m'ont regardé, surpris de voir quelqu'un qui ne semblait pas préoccupé de fuir, mais la plupart m'ont ignoré, gardant la tête basse et tirant leurs charrettes de toute la force de leurs bras. Des enfants m'observaient en silence du haut de celles-ci, vêtus de vestes matelassées, les mains protégées par des mitaines de grosse laine. Un chien sauvage courait parmi la foule, espérant sans doute voler un peu de nourriture.

— Ils sont en ville ? ai-je demandé à une femme qui s'était soudain détachée du flot pour se précipiter vers le coin de la ruelle où je me trouvais. Je me suis planté devant elle et l'ai arrêtée net dans son élan en lui posant les mains sur les épaules.

— Les Japonais sont dans les murs ?

— Fuyez ! a-t-elle crié, le visage barbouillé de suie mêlée de larmes. Fuyez !

Elle s'est dégagée et a repris sa course en hurlant à tue-tête. Je l'ai regardée disparaître pendant que, derrière moi, les vociférations de la foule allaient crescendo et que l'écho des bruits de pas résonnait dans le réseau des rues tout autour de moi. Lentement, très lentement, ils se sont estompés, et la cohue a disparu. J'ai fini par m'avancer prudemment jusqu'à l'angle de la route pour jeter un coup d'œil. Sur ma gauche, à l'ouest, les derniers rangs de la multitude s'éloignaient vers le fleuve, suivis de quelques retardataires, des vieux et des malades qui s'efforçaient de ne pas se laisser distancer. À droite, il n'y avait plus personne sur la piste de terre transformée en boue par le piétinement de centaines de souliers.

La gorge sèche, j'ai pris la direction opposée à celle de la foule. J'ai marché en silence. Devant les ruines du palais Ming, où je bavardais hier encore avec un professeur d'histoire, quelques chars nationalistes sont passés en rugissant, dans un tourbillon de poussière, et les soldats m'ont fait signe en criant de dégager. Puis, progressivement, le silence est revenu sur la ville et je me suis retrouvé seul, marchant sans bruit au milieu de la route de Zhongshan.

J'ai fini par m'arrêter. Rien ne bougeait autour de moi. Même les oiseaux semblaient s'être tus sur leurs perchoirs. Les arbres élagués plantés le long de la route guidaient mon regard vers l'extrémité de celle-ci, totalement déserte sur un peu plus d'un li, jusqu'à l'endroit où le soleil hivernal éclairait la triple arche de la porte de Zhongshan. Immobile au centre de la route, j'ai empli mes poumons et j'ai lentement ouvert les mains vers le ciel. Mon cœur carillonnait si fort qu'il semblait être entre mes tempes.

Le sol sous mes semelles n'était-il pas en train de trembler comme sous l'effet d'un séisme distant ? J'ai regardé mes pieds et, à cet instant, du côté de la porte, une explosion a déchiré le silence, courbant les sycomores comme une bourrasque, et les oiseaux épouvantés se sont envolés. Des flammes ont jailli dans le ciel, et un nuage de fumée et de poussière s'est élevé au-dessus de la porte. Je me suis accroupi, les mains sur le crâne, au moment où retentissait une deuxième déflagration. Il y a eu une sorte de murmure de pluie lointaine qui a enflé, enflé jusqu'à devenir grondement, et tout à coup, le ciel s'est

obscurci, de la poussière et des plâtras me sont tombés dessus et j'ai aperçu, jaillis de l'horizon trouble, dix chars d'assaut, peut-être plus, dont le museau impassible et cruel grossissait sur la route de Zhongshan, surmonté du sinistre Hi no maru.

Je me suis relevé d'un bond et j'ai rebroussé chemin en courant, mes halètements et le bruit de mes pas couverts par le vacarme des chars et les sifflements qui déchiraient l'air dans mon dos. J'ai couru, couru, les poumons en feu, le poulx emballé, j'ai remonté la route de Zhongshan, puis pris à droite sur la route de Zhongyang et je me suis glissé dans une rue secondaire, puis derrière la maison de Liu, et dans notre allée où, enfin, la pluie de poussière et de plâtras avait cessé. La maison était silencieuse. J'ai tambouriné contre la porte jusqu'à ce que Shujin vienne m'ouvrir ; debout sur le seuil, elle m'a regardé comme si j'étais un fantôme.

— Ils sont ici, a-t-elle dit en remarquant mon expression, mon souffle court. N'est-ce pas ?

Je n'ai pas répondu. Je suis entré et j'ai refermé la porte derrière moi en vérifiant chaque verrou, chaque loquet. Puis, après avoir repris haleine, je suis monté à l'étage, je me suis assis sur ma banquette, parmi les piles de livres en japonais, et j'ai étalé sur mes jambes un édredon piqué.

Et maintenant, que puis-je écrire ? Seulement que c'est arrivé. Et sans coup férir. Par ce bel et froid après-midi, qui aurait dû être splendide, ils ont pris Nankin aussi tranquillement qu'un enfant lance une main en l'air pour chasser une libellule. J'ai peur de regarder par la fenêtre, le drapeau japonais doit flotter sur la ville entière.

Nankin, 14 décembre 1937 (douzième jour du onzième mois selon le calendrier lunaire), matin

Il a neigé dans la nuit et pourtant, par-delà les remparts de la ville, la montagne Pourpre, le grand Zijin, n'est pas blanche mais rouge de feu. Les flammes baignent tout ce qui l'entoure d'une teinte sanguinolente, projettent

un ignoble halo dans le ciel. Shujin passe beaucoup de temps à l'observer, debout devant la porte ouverte, immobile face au ciel, laissant l'air glacé entrer dans la maison au point que nous faisons de la buée en respirant.

— Tu vois ? me lance-t-elle en se retournant sèchement tandis que ses cheveux libres caracolent jusqu'au bas de sa robe et que ses yeux triomphants scintillent d'un éclat rouge. Le Zijin brûle. N'est-ce pas exactement ce que j'avais dit ?

— Shujin, éloigne-toi de cette porte. Ce n'est pas prudent.

Elle m'obéit, mais prend son temps. Elle referme la porte et vient s'asseoir en silence dans un coin, les joues rougies de froid, en serrant contre son cœur les deux portraits d'ancêtres qu'elle a apportés de Poyang.

J'ai passé l'essentiel de la matinée assis à table face à la théière, la porte verrouillée, le thé refroidissant dans les tasses. La nuit dernière, c'est tout juste si nous avons pu profiter de quelques minutes de sommeil agité, tous deux vêtus et chaussés au cas où il nous aurait fallu fuir. De temps à autre, l'un de nous se redressait sur le lit pour scruter les volets clos, mais quasiment sans dire un mot et, maintenant qu'il fait jour, chez nous les pièces sont obscures, fermées et silencieuses. Toutes les demi-heures, nous allumons le poste de radio. Les nouvelles sont confuses, un invraisemblable mélange de propagande et de fausses informations. Qui saurait distinguer le vrai du faux ? Nous ne pouvons que supputer ce qui est en train d'arriver. De temps en temps, je perçois un bruit de chars sur la route de Zhongshan et des tirs d'artillerie sporadiques, mais tout cela paraît lointain et ponctué de silences si longs que parfois mon esprit se laisse aller à vagabonder et que j'oublie brièvement que nous sommes envahis.

Vers onze heures, nous avons entendu le tonnerre de ce qui pourrait être une attaque au mortier, et un instant nos regards se sont croisés. Ensuite, il y a eu des explosions distantes, une, deux, trois, quatre, à la chaîne, puis de nouveau le silence. Dix minutes plus tard, un vacarme épouvantable a explosé dans l'allée. J'ai couru vers le fond de la maison, j'ai regardé entre les lattes d'un volet et j'ai vu une chèvre détachée de son piquet en proie à une panique

totale - bondissant sans but d'un jardinet à l'autre, ruant à tout-va, chargeant stupidement les arbres et les apprentis de tôle. Ses sabots ont écrasé tant de grenades pourries de l'été dernier que la neige semblait gorgée de sang. Personne n'est venu la récupérer, ses propriétaires doivent avoir fui la ville, et il a fallu vingt minutes pour qu'elle réussisse à accéder à la rue et que le silence retombe enfin sur notre allée.

Chapitre 22

Suite à ce qui s'était passé cette nuit-là, Jason commença à m'observer. Il prit l'habitude de me regarder fixement quand nous rentrions à pied du club, quand je faisais la cuisine ou tout bonnement quand nous étions tous assis dans le séjour devant la télévision. Quelquefois, quand je me tournais pour allumer la cigarette d'un client, Jason se tenait à quelques pas, me dévorant des yeux comme s'il prenait un plaisir secret au moindre de mes gestes. C'était atroce, effrayant et excitant à la fois - personne ne m'avait jamais regardée comme ça, et je n'osais pas imaginer la réaction que j'aurais s'il m'approchait. Je trouvais toutes sortes de prétextes pour l'éviter.

L'automne arriva. La fournaise, le métal brûlant, l'odeur de friture et d'égouts de Tokyo furent remplacés par un Japon nettement plus frais, plus vif, qui devait avoir jusque-là attendu son heure en sous-main. Le ciel fut lavé de ses brumes, les érables éclaboussèrent la ville de taches rousses et une odeur de fumée s'éleva de nulle part, comme si nous étions revenus au Japon de l'après-guerre, aux innombrables braseros du vieux Tokyo. De la galerie, je pouvais, en tendant le bras, cueillir des kakis mûrs sur une branche. Les moustiques désertèrent le jardin, ce qui attrista Svetlana - maintenant qu'ils n'étaient plus là, déclara-t-elle, nous étions tous maudits.

Fuyuki n'était toujours pas revenu au club. Shi Chongming restait plus obstiné, plus impénétrable que jamais, et j'avais parfois l'impression que mes chances de visionner son film s'éloignaient. Un jour, n'y tenant plus, je pris le train pour Akasaka et, d'une cabine publique, je composai le numéro de téléphone portable figurant sur la carte de visite de Fuyuki. Une voix

féminine, celle de la Nurse, j'eus aussitôt la conviction que c'était la Nurse, me répondit d'un bref « Moshi moshi », et je restai pétrifiée, l'écouteur contre l'oreille, vidée de mon courage en une fraction de seconde. «Moshi moshi?» répéta-t-elle, mais j'avais déjà changé d'avis. Je raccrochai brutalement et m'éloignai de la cabine le plus vite possible, sans me retourner. Peut-être Shi Chongming avait-il eu raison de suggérer que je ne réussirais jamais à créer de la soie à partir d'une feuille de mûrier.

Chez Kinokuniya, la grande librairie de Shinjuku, je me procurai toutes sortes de publications sur la médecine alternative. J'achetai aussi plusieurs dictionnaires chinois-japonais et une collection complète de livres sur les yakuzas. Les jours suivants, toujours en attente du retour de Fuyuki au club, je restai enfermée dans ma chambre de longues, longues heures à me documenter sur la médecine chinoise, au point que j'en vins bientôt à tout connaître de la moxibustion et de l'acupuncture avec aiguilles de pierre, des premières opérations et expériences d'anesthésie de Hua Tuo.

Je ne mis pas longtemps à maîtriser le Qi Gong et les exercices du « jeu des cinq animaux » de bout en bout, et je connus rapidement par cœur la taxinomie des plantes établie par Shen Nong dans son *Materia medica*. Je lus aussi tout ce qui concernait les os de tigre, la gelée de tortue et la vésicule d'ours. J'allai dans des officines de médecine kampo où on me donna des échantillons gratuits d'huile d'anguille et de bile d'ours de Karuizawa. J'étais à la recherche de quelque chose qui puisse inverser tous les principes de la régénération et de la dégénérescence. Une clé de l'immortalité. Cette recherche existait sous une forme ou sous une autre depuis l'aube des temps. Même l'humble tofu, disait-on, avait été créé par un empereur chinois dans sa quête de la vie éternelle.

Mais Shi Chongming s'intéressait à une chose que personne n'avait jamais trouvée jusque-là. Une chose environnée de secret.

Un jour, je sortis mon matériel de peinture et peignis avec soin un homme entouré de bâtiments de mon Tokyo, celui de la guerre. Son visage était craquelé comme un masque kabuki, et je décidai de l'affubler d'une chemise

hawaïenne et aussi de mettre en arrière-plan une voiture américaine, le genre de voiture que pourrait conduire un gangster. À ses pieds, je représentai un certain nombre de flacons de médicaments, un alambic, une cornue. Quelque chose de si précieux - et illégal ? - que personne n'osait en parler.

— C'est splendide, dit Shi Chongming. Vous ne trouvez pas ?

Je contemplais le campus par la fenêtre de son bureau, les arbres en train de virer à l'or et au pourpre. La mousse de la salle de tir à l'arc avait foncé jusqu'à prendre une teinte vert sombre ornée de reflets violacés, comme une prune pas tout à fait mûre, et de temps à autre une silhouette portant un masque et une robe de kendo franchissait la porte ouverte. Les cris du dojo résonnaient à travers le campus, déclenchant chaque fois un bruyant envol de corneilles dans les ramures. C'était effectivement splendide. Pourquoi n'arrivais-je pas à extraire ce spectacle de son contexte ? Je ne pouvais m'empêcher de penser que tout cela était pris au piège d'une mégalopole ultra-moderne, d'un Japon avide de puissance. Voyant que je ne quittais pas la fenêtre, Shi Chongming pouffa de rire.

— Donc, vous aussi, vous êtes de ceux qui n'arrivent pas à pardonner.

Étonnée, je me retournai, cherchai son regard.

— Pardonner ?

— Au Japon. Ce qu'il a fait.

Les propos d'un historien de l'émigration chinoise en Amérique que j'avais étudié à l'université me revinrent à l'esprit : « La brutalité des Japonais a dépassé l'imagination. Ils ont élevé la cruauté au rang d'un art. S'ils présentaient des excuses officielles, cela suffirait-il à ce que nous leur pardonnions ? »

— Pourquoi ? demandai-je. Vous êtes en train de dire que vous, vous avez pardonné ?

Il acquiesça.

— Comment est-ce que vous avez pu ?

Shi Chongming ferma les yeux, un petit sourire aux lèvres. Il resta silencieux de longues secondes - il réfléchissait, et j'aurais presque pu croire qu'il s'était endormi si ses mains n'avaient pas tressailli comme des oiseaux mourants.

— Comment ? finit-il par dire en relevant la tête. Comment, en effet ? Cela paraît impossible, n'est-ce pas ? Mais, voyez-vous, j'ai eu des années, beaucoup d'années, pour y penser ; des années pendant lesquelles il m'était interdit de quitter mon pays, des années pendant lesquelles il m'était interdit de sortir de chez moi. Jusqu'au jour où on m'a jeté dehors, où on m'a traîné dans les rues de ma propre ville avec un écriteau de propagande...

Il se toucha la poitrine du pouce et de l'index, et je me souvins immédiatement de ces photos de la Révolution culturelle, de ces hommes piteusement blottis les uns contre les autres, entourés de gardes rouges, avec, sur le torse, des slogans comme « Intellectuel renégat » ou « Élément anti-Parti ».

— Tant qu'on n'a pas vécu cette expérience, on n'est pas armé pour comprendre la nature humaine. Il m'a fallu du temps, mais j'ai fini par comprendre une chose très simple. J'ai compris Vignorance. Et plus je m'y intéressais, plus il m'est apparu clairement que leur comportement était tout simplement le fruit de l'ignorance. Oh, il y a eu des soldats à Nankin, une poignée, qui étaient vraiment cruels. Je ne le conteste pas. Mais tous les autres ? L'ignorance a été leur plus grand péché. C'est aussi simple que ça.

L'ignorance. C'était un sujet que je pensais bien connaître.

— Ce qu'on les voit en train de faire sur votre film. C'est ce que vous voulez dire ? Que ça aussi, c'était de l'ignorance ?

Shi Chongming ne me répondit pas. Son visage se ferma et il fit semblant de trier des papiers. Il suffisait de mentionner le film pour qu'il se ferme.

— C'est ce que vous voulez dire ? Professeur Shi ?

Il écarta une pile de documents, pour faire place nette, prêt à se mettre au travail.

— Venez, dit-il en me faisant signe. Asseyez-vous et dites-moi pourquoi vous êtes ici.

— Je veux savoir ce que vous avez voulu dire. Vous avez voulu dire que ce qu'ils ont fait à...

— S'il vous plaît ! S'il vous plaît, vous n'avez pas fait tout ce trajet pour rien. Vous avez une idée en tête, c'est écrit sur votre visage. Asseyez-vous.

À regret, je m'approchai. Je m'assis face à lui, mis les mains sur mes genoux.

— Alors ? dit-il. De quoi s'agit-il ?

Je soupirai.

— Je lis beaucoup ces derniers temps, dis-je. Sur la médecine chinoise.

— Bien.

— Il y a un mythe. Une histoire de dieu, de fermier divin qui aurait classé les plantes en différents ordres. C'est bien ça ?

— Selon leur saveur, leur température et leur qualité. Oui. Vous parlez de Shen Nong.

— Donc, ce que j'ai à faire, c'est déterminer si le remède de Fuyuki se classe dans tel ou tel ordre. Il faudra que je le range dans une catégorie ?

Shi Chongming sonda mon regard.

— Quoi ? fis-je. J'ai dit quelque chose ?

Il se rassit en soupirant, posa les mains sur la table, tapota légèrement le

plateau du bout de ses ongles.

— Il est temps que je vous en dise un peu plus.

— Oui?

— Je ne voudrais pas vous faire perdre votre temps. Vous devez savoir que j'ai des soupçons très, très précis sur l'objet de nos recherches.

— Alors, vous n'avez pas besoin de...

— Ah, fit-il en souriant. Si. J'en ai besoin.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas qu'on me dise ce que je souhaite entendre. Je ne veux pas qu'un perroquet vienne me trouver, plein de toupet et d'obséquiosité, en me disant : « Oui, monsieur, oui, monsieur, vous aviez raison dès le départ, ô grand sage. » Non. Je veux la vérité.

Il se tut et retira un épais dossier en carton de la pile de livres posée sur son bureau.

— Je travaille là-dessus depuis trop longtemps pour commettre ce genre d'erreur à ce stade, reprit-il. Je vais vous dire tout ce que vous avez besoin de savoir. Mais je n'irai pas jusqu'à vous confier la nature exacte de mes soupçons.

Il entreprit d'extraire du dossier une grosse liasse de feuilles jaunies, maintenue par un vieux ruban noir élimé. Elle sortit dans une pluie de copeaux de taille-crayon, de trombones et de lambeaux de mouchoirs en papier.

— J'ai mis très longtemps à retrouver Fuyuki, plus d'années que je n'aurais voulu. J'ai appris beaucoup, beaucoup de choses à son sujet. Tenez, fit-il en poussant vers moi la liasse sur la table.

Je regardai cette grosse masse de feuillets en désordre qui semblait sur le

point de s'effondrer. Il y avait des documents en chinois et en japonais, des lettres officielles, des coupures de presse photocopiées ; l'un d'eux semblait être un rapport rédigé sur papier à entête d'un service gouvernemental : je reconnus les kanji de l'agence de Défense terrestre.

— Qu'est-ce que c'est que tout ça ?

— Des années et des années de travail. Effectué pour l'essentiel bien avant que je reçoive la permission de venir au Japon. Des lettres, des articles et - c'est peut-être là que j'ai pris le plus de risques - des rapports établis par des enquêteurs spéciaux. Je ne vous demande pas de tout comprendre, mais vous devez absolument savoir que Fuyuki est très dangereux.

— Ça, vous me l'avez déjà dit.

Il ébaucha un sourire pensif.

— Oui. Je comprends votre scepticisme. C'est un très vieil homme. Il a l'air presque gentil. Plein de bonté ?

— On ne peut pas dire ça de quelqu'un sans avoir discuté un peu avec lui.

— Intéressant, non ? C'est le plus puissant usurier sarakin de Tokyo, un des tout premiers fabricants et importateurs clandestins de métamphétamine, et il a l'air inoffensif. Mais ne vous laissez pas leurrer.

Shi Chongming se pencha en avant, me fixa au fond des yeux.

— Il est implacable. Vous n'imaginez pas le nombre de personnes qui sont mortes pour qu'il puisse mettre en place ses circuits de l'amphétamine entre un certain nombre de ports coréens pauvres et ce pays. Et le plus étonnant, c'est peut-être le soin avec lequel il choisit les gens de son entourage. Il a une technique de recrutement unique - tout est là, dans ces documents, si on sait chercher. Un talent de manipulateur ! Il épiluche les rubriques faits divers pour repérer les arrestations, sélectionne certains criminels et finance leur défense. S'ils échappent à la condamnation, ils lui doivent allégeance à vie.

— Est-ce que vous savez quelque chose... demandai-je en m'approchant un peu, baissant instinctivement la voix. Est-ce que vous savez quelque chose sur celle qu'on appelle la Nurse ?

Shi Chongming hocha gravement la tête.

— Oui. La Nurse, son garde du corps. Ogawa. Ceux qui ont peur d'elle ont raison, dit-il en baissant lui aussi le ton, comme si nous risquions d'être écoutés. Il faut que vous compreniez que M. Fuyuki a un penchant pour les sadiques. Ceux qui n'ont aucune conscience du bien et du mal. Ogawa a été choisie pour son génie criminel, son absence absolue d'empathie pour ses victimes. Si vous passiez du temps à éplucher ceci, poursuivit-il en me montrant la liasse de documents, vous verriez que la presse populaire l'a surnommée « le monstre de Saitama ». Ses méthodes ont fait d'elle un mythe vivant au Japon, un sujet d'intenses spéculations.

— Ses méthodes ?

Il opina et se frotta le nez, comme s'il cherchait à faire disparaître un éternuement ou un souvenir désagréable.

— Bien sûr, la violence fait partie intégrante de la vie des yakuzas. Il ne faut peut-être pas s'étonner, non, surtout si on considère son ambivalence sexuelle, peut-être qu'il ne faut pas vraiment s'étonner de ce qu'elle ait une tendance compulsive à...

Son regard se déplaça brièvement vers un point situé juste au-dessus de mon crâne.

— ... à embellir ses crimes.

— Embellir ?

Shi Chongming ne releva pas. Il pinça les lèvres et, d'un ton dégagé :

— Personnellement, je ne l'ai jamais vue, mais je suppose qu'elle est d'une taille sensiblement au-dessus de la moyenne ?

— Certaines personnes du club croient que c'est un homme.

— Et pourtant c'est une femme, une femme qui souffre - je ne connais pas le mot exact dans votre langue -, disons, d'une anomalie du squelette. Mais assez parlé de ça. Nous n'allons pas perdre notre matinée en vaines spéculations. J'ai besoin de savoir, me dit-il tout en me dévisageant avec une extrême attention, si vous êtes tout à fait sûre de vouloir continuer.

Mes épaules tremblèrent, un léger frisson qui descendit le long de ma colonne vertébrale.

— Eh bien, répondis-je en me frictionnant les bras, je veux dire, oui, bien sûr. C'est la chose, voyez-vous, c'est la chose la plus importante de ma vie. Elle m'occupe depuis neuf ans, huit mois et vingt-neuf jours, et je n'ai jamais envisagé de renoncer. J'ai quelquefois l'impression que ça exaspère les gens. Oui, voilà, repris-je après avoir réfléchi un instant, me décidant à lever les yeux sur lui. Ça exaspère les gens.

Il récupéra ses documents en riant. Au moment de les remettre dans le dossier en carton, il remarqua le coin d'une photographie qui dépassait vers le bas de la liasse

— Ah, fit-il d'un ton distrait en tirant dessus. Ah, oui. Je me demande si... ça pourrait vous intéresser.

Il sortit la photo, la fit glisser en travers de la table, masquant à moitié l'image de sa longue main brune. Je devinai un tampon officiel dans le coin supérieur droit un kanji signifiant « service de police », et entre ses doigts, une photo à gros grain en noir et blanc. J'aperçus aussi ce qui me parut être un ruban jaune de scène de crime et une voiture au coffre ouvert. Il y avait quelque chose dans le coffre, quelque chose que je n'identifiai que quand Shi Chongming retira sa main : d'un seul coup, je compris.

— Oh, lâchai-je d'une voix blanche en portant d'instinct une main à ma bouche.

Ce fut comme si mon visage se vidait de son sang d'un seul coup. On voyait

sur la photo un bras, un bras humain, au poignet ceint d'une montre de luxe, qui pendait à l'extérieur du coffre, inerte. J'avais vu des images similaires de victimes des yakuzas à la bibliothèque universitaire, mais c'était surtout ce qu'on apercevait sous le tuyau d'échappement de la voiture qui fascinait mon regard. Arrangé de manière presque rituelle, avec des spirales de boa constrictor, je crus reconnaître un amas de...

— C'est... fis-je d'une voix blanche, c'est bien ce que je crois ? C'est... humain ? Ce sont les siens ?

— Oui.

— C'est ce que vous entendiez par « embellir » ?

— Oui. Cette photo a été prise sur le lieu d'un des crimes d'Ogawa, confirmait-il en posant calmement l'index sur l'image et en la ramenant à lui à travers la table. Un des nombreux crimes attribués au monstre de Saitama. La rumeur dit qu'au premier examen du corps les policiers n'ont pas réussi à comprendre la façon dont ses... dont ses intestins lui avaient été retirés. C'est pour moi une source d'étonnement perpétuelle, vraiment, de voir le degré d'ingéniosité que les hommes, ou les femmes en l'occurrence, sont capables d'atteindre quand ils laissent libre cours à leur cruauté.

Il rangea la photo, ficela le dossier au moyen de son vieux ruban.

— Oh, au fait, je voulais vous dire, à votre place, je cesserais de perdre mon temps à étudier les classifications de Shen Nong.

Je sursautai.

— Je... je vous demande pardon ?

— J'ai dit : ne perdez pas votre temps avec les classifications de Shen Nong. Ce que nous recherchons n'est pas une plante.

Chapitre 23

Je ne dormais plus. La photographie que Shi Chongming avait extraite de son dossier me réveillait sans cesse, contaminait mes pensées, me forçait à me demander jusqu'où je serais prête à aller pour plaire à Fuyuki. Et quand ce n'étaient pas les « embellissements » de la Nurse, c'était Jason qui me mettait à la torture en faisant courir sur ma peau des frissons électriques entre les draps, la nuit. Quelquefois, quand je le voyais apparaître au moment où je m'y attendais le moins, à la maison devant ma chambre ou au bar du club alors que j'allais chercher un verre propre, et m'observer en silence de ses yeux placides, je me disais qu'il me faisait marcher, que cette espèce de pas de deux sophistiqué qui consistait à me tourner autour dans les coins sombres de la maison et à se faufiler de nuit dans la galerie comme un arlequin n'avait pour but que son seul amusement. Mais à d'autres moments, surtout quand il me fixait pendant que nous rentrions tous à pied du club en pleine nuit, j'avais le sentiment qu'il essayait de voir au-delà, qu'il essayait de voir ce qu'il y avait sous mes vêtements. Mon ventre était alors saisi d'une sensation atroce et familière qui m'obligeait à resserrer les pans de mon manteau, à en relever le col, à croiser les bras et à allonger le pas pour le distancer et pour n'avoir plus à me soucier que des commentaires moqueurs des jumelles.

La maison me paraissait de plus en plus vide. Un matin, quelques jours après ma visite à Shi Chongming, je me réveillai de bonne heure et restai étendue sur mon futon, à écouter le silence, avec une conscience aiguë des pièces successives qui m'entouraient dans toutes les directions, des planchers grinçants et des recoins poussiéreux, pleins de secrets et peut-être de morts inattendues. Des pièces fermées à double tour, où aucune personne vivante n'avait apparemment jamais pénétré. Les autres dormaient encore et, tout à coup, il me parut impossible de supporter ce silence une seconde de plus. Je me levai, déjeunai de quelques poires chinoises et de café fort, enfilai une robe de lin, rassemblai mes carnets de notes et mes manuels de kanji, et emportai le tout dans le jardin.

C'était un matin étonnamment tiède et calme, presque comme en été. Un de ces matins de la mi-automne où le ciel est si limpide qu'on ose à peine lâcher ses affaires, de peur qu'elles soient aussitôt aspirées dans l'azur pour y

disparaître à jamais. Je n'aurais jamais cru qu'un ciel tokyoïte puisse être aussi pur. Les chaises de jardin étaient toujours là, entourées de mégots humides jetés par les Russes durant leurs papotages estivaux. Je déposai mon matériel sur l'une d'elles et promenai sur le jardin un regard circulaire. Au bord de la mare, je repérai les restes d'une allée dont les dalles ornementales se perdaient dans la végétation en direction de l'aile condamnée. Je m'aventurai dessus, les bras en croix pour garder mon équilibre. Je fis le tour de la mare, dépassai la lanterne et le banc de pierre, et pénétrai dans la partie du jardin qui avait tant fasciné Shi Chongming. Parvenue à la lisière du bosquet, je fis halte et baissai les yeux sur mes pieds.

L'allée se poursuivait entre les arbres, mais au milieu de la dalle sur laquelle je me trouvais était posée une pierre blanche, grosse comme le poing et enrobée comme un cadeau de feuilles de bambou pourries. Dans un jardin japonais, tout est code et mystère ; cette pierre laissée en évidence sur une dalle adressait un signal clair aux visiteurs : N'allez pas plus loin. Cet endroit est privé. Je restai un long moment à la considérer en me demandant ce que cachait cet interdit. Le soleil disparut derrière un nuage et je me frottai les bras, brusquement frigorifiée. Que se passait-il quand on enfrenait les règles d'un lieu qui ne vous appartenait pas ? Après avoir respiré un bon coup, je posai le pied sur la dalle suivante.

Je marquai une pause, attendant qu'il se passe quelque chose. Un petit oiseau aux ailes effilées décolla du sol et alla se poser dans un arbre au-dessus de ma tête, mais pour le reste, le jardin demeura silencieux. L'oiseau ne bougeait plus, paraissait m'observer, et je soutins un instant son regard. Puis, gênée par cette surveillance, je repris ma marche entre les racines et les ombres jusqu'à me rapprocher de la base de l'aile condamnée, percée d'une rangée de fenêtres entre les barreaux desquelles s'insinuaient diverses plantes grimpantes. Je grimpai sur une branche abattue pour regarder entre les barreaux de l'une d'elles, dont le métal me réchauffa les paumes. J'approchai mon visage et sentis l'odeur de poussière et de moisissure des pièces confinées. Le rez-de-chaussée était présumé inondé, dangereux. Jason s'y était risqué une fois, des mois plus tôt, m'avait-il raconté. Il y avait découvert des tas d'immondices et de vieux objets qu'il n'avait pas voulu regarder de trop près. A cause d'une canalisation qui avait cédé pendant un tremblement de terre, certaines pièces

étaient devenues des sortes de lacs souterrains.

Je me retournai vers le jardin en me remémorant une phrase de Shi Chongming : « Son avenir attend d'être découvert. Son avenir attend d'être découvert. » Un sentiment très singulier s'empara de moi. Le sentiment que l'avenir de ce jardin était concentré sur le secteur où je me trouvais à ce moment précis : celui de la lanterne de pierre.

Chapitre 24

Nankin, 14 décembre 1937, midi

La vérité émerge à la radio. Elle n'a rien de bon. Hier, après les explosions de la porte de Zhongshan, il semblerait que les Japonais se soient engouffrés dans la ville par deux brèches du rempart. J'ai eu la chance de m'échapper juste à temps. Pendant l'après-midi, ils ont accentué leur avance en déployant des chars, des lance-flammes, des obusiers. Le soir, ils contrôlaient tous les bâtiments administratifs de Nankin.

En apprenant ceci, Shujin et moi avons baissé la tête. Nous sommes restés longtemps sans mot dire. J'ai fini par me lever, éteindre le poste et lui mettre mes mains sur les épaules.

— Ne t'inquiète pas. Tout sera fini avant que notre b...

J'ai hésité, regardé un instant le haut de son crâne, ses épais cheveux noirs séparés par une fragile raie blême.

— Tout sera fini avant l'arrivée de notre âme-lune. Nous avons assez de vivres et d'eau pour tenir deux semaines. Et d'ailleurs, ai-je ajouté en m'efforçant de paraître calme et rassurant, les Japonais sont des gens civilisés. Il ne se passera pas longtemps avant qu'on nous dise que nous pouvons ressortir en toute sécurité.

— Notre avenir est notre passé, et notre passé est notre avenir, a-t-elle

murmuré. Nous savons déjà ce qui va arriver...

Nous savons déjà ce qui va arriver ?

Peut-être a-t-elle raison. Peut-être toutes les vérités sont-elles en nous à la naissance. Peut-être passons-nous des années à nous écarter de ce que nous savons déjà, et peut-être seuls le grand âge et la mort nous permettent-ils de faire le chemin inverse, de revenir à quelque chose de pur, à quelque chose que l'acte de survie n'a pas altéré. Et si elle avait raison ? Et si tout était déjà là - notre destin, nos amours, nos enfants à venir ? Si tout cela était en nous depuis l'instant de notre naissance ? Dans ce cas, je sais déjà ce qui va arriver à Nankin. Je n'ai qu'à retrouver la réponse...

Nankin, 15 décembre 1937, minuit (treizième jour du onzième mois)

Ah ! Regardez-nous maintenant ! Un jour de plus, et ma confiance est laminée. Shujin, ma voyante, n'avait pas prédit ceci ! Nous n'avons plus de vivres. Vers une heure du matin, nous avons entendu du bruit dans la cour. Après m'être approché des volets pour regarder dehors, j'ai vu deux garçons déguenillés hisser un sac de sorgho et des chapelets de viande séchée pardessus le mur, sur lequel ils avaient jeté une corde. J'ai crié, j'ai dévalé l'escalier, j'ai empoigné la barre de fer en grondant de rage, mais, le temps que je déverrouille la porte et que je me précipite dans la rue, en renversant au passage des cages à poules et des vieux tonneaux, ils avaient disparu.

— Qu'y a-t-il ? m'a lancé Shujin depuis le seuil, en chemise longue, les cheveux défaits, une lampe à pétrole à la main. Shi Chongming ? Que se passe-t-il ?

— Chut. Passe-moi mon manteau et ensuite, enferme-toi. N'ouvre à personne avant mon retour.

Je me suis faufilé entre les bâtisses à l'abandon et les terrains vagues jusqu'à

chez Liu. Sa maison était la seule encore habitée de l'allée, et en arrivant au coin je l'ai vu, avec sa femme et son fils, tournant en rond sous le clair de lune liquide. L'épouse de Liu pleurait, et son fils était au bout de l'allée, face à la rue, les jambes raides, tremblant de furie. Il tenait un rayon de roue de charrette en bois brandi devant lui comme pour frapper quelqu'un avec. J'ai compris avant même de les avoir rejoints qu'ils avaient subi le même sort que nous.

Ils m'ont fait entrer. Liu et moi avons allumé une pipe et nous sommes assis près du poêle à charbon pour nous tenir au chaud, la porte de la maison restant ouverte parce que son fils tenait à faire le guet, dans cette position accroupie que les jeunes trouvent si naturelle, les genoux plies contre les épaules comme des ailes osseuses. Le rayon reposait à ses pieds, prêt à être empoigné. Son regard était fixe, féroce comme celui d'un tigre, dardé sur la grand-rue au bout de l'allée.

— Nous aurions dû quitter la ville il y a longtemps, a soupiré la femme de Liu, amère, en nous tournant le dos. Nous allons tous mourir ici.

Nous l'avons regardée se retirer, et peu après ses sanglots étouffés nous sont parvenus d'une autre pièce. J'ai jeté un coup d'œil gêné au vieux Liu, mais il est resté sur son siège, inexpressif, le regard perdu au-dessus des toits visibles par la porte ouverte, là où, dans le lointain, une colonne de fumée grise effaçait les étoiles. Seules les pulsations rapides de son cou trahissaient son émotion.

— Qu'en pensez-vous ? a-t-il fini par demander sans me regarder. Nous avons de quoi manger pour deux jours, après quoi ce sera la famine. Pensez-vous que nous devrions sortir voir ce qui se passe ?

— Non, ai-je répondu en secouant la tête, les yeux fixés sur le halo rougeoyant qui illuminait le dessous du panache de fumée. La ville est tombée. Nous pourrions bientôt quitter nos foyers sans risque. Peut-être dans deux jours, peut-être moins. Ils ne vont pas tarder à nous annoncer que nous pouvons ressortir en toute sécurité.

— Donc nous ferions mieux d'attendre ?

— Oui. Je crois que nous devons attendre. Ça ne durera pas.

Nankin, 17 décembre 1937

Nous n'avons rien mangé depuis deux jours. J'ignore combien de temps Shujin pourra tenir. La paix ne devrait plus tarder. Les bulletins radiophoniques parlent de tentatives d'instituer un comité de gouvernement pour la ville, ils disent qu'il sera bientôt possible de circuler librement et que la Croix-Rouge va distribuer des rations de riz gratuites sur la route de Shanghai. Mais jusqu'à présent, il n'y a pas eu d'annonce et je commence à m'interroger sur la conduite à tenir. Nous avons récupéré le peu de riz que les voleurs ont laissé derrière eux et nous l'avons mélangé à un reste de légumes marines que Shujin avait eu la bonne idée de garder à la cuisine, ce qui nous a permis de faire deux repas ; et comme la femme de Liu se préoccupe de Shujin, ils nous ont donné le peu qu'il leur restait. Mais maintenant il n'y a plus rien. Notre vie n'a plus que la peau sur les os. Shujin ne se plaint pas, mais j'ai peur pour l'enfant. Parfois, en pleine nuit, j'ai la bizarre sensation que quelque chose bouge en Shujin, quelque chose d'intangible, comme une essence ou un esprit, et je ne puis m'empêcher d'imaginer que c'est notre petite lune qui se tord de faim.

J'effectue mes corvées après le crépuscule - sortir le pot de chambre, rentrer du bois pour le feu. Je garde jalousement le peu de pétrole qu'il nous reste pour ma lampe. Il fait un froid cuisant et, de jour comme de nuit, nous vivons emmitouflés de couvertures et de manteaux. Je tends à oublier qu'il existe de bonnes choses en ce monde - des livres et des croyances, la brume sur le Yang-Tsé. Ce matin, j'ai trouvé six œufs durs enveloppés dans un qipao dans un coffre au pied du lit. Ils étaient peints en rouge.

— Qu'est-ce que c'est ? ai-je demandé à Shujin après avoir descendu ma découverte au rez-de-chaussée.

Elle n'a pas levé les yeux.

— Remets-les là où tu les as trouvés.

— À quoi cela sert-il ?

— Tu connais la réponse.

— Au man yue¹ de notre âme-lune ? C'est ça ?

Elle n'a pas répondu.

1. Fête du premier mois d'un nouveau-né. (N.d.T.)

J'ai regardé les œufs que je tenais dans mes mains. Il est très surprenant de voir à quel point deux jours sans manger peuvent changer une personne. Ma tête s'est mise à tourner quand l'idée m'a effleuré l'esprit de casser ces œufs et de les manger. Je les ai déposés en hâte sur la table devant elle et j'ai reculé d'un pas.

— Mange, ai-je dit en les montrant du doigt. Mange-les tout de suite.

Sans bouger de son siège, elle a fixé les œufs, son manteau bien serré au col - un regard distant, impassible.

— J'ai dit : mange. Mange-les maintenant.

— Ça porterait malheur à notre âme-lune.

— Malheur ? Ne me parle pas de malheur. Tu crois que je ne sais pas ce que c'est que le malheur ? m'écriai-je alors que je commençais à trembler.
MANGE !

Mais elle est restée immobile et silencieuse, le visage comme fermé sur lui-même, pendant que j'arpentais la pièce, fou de frustration. Comment pouvait-elle être aussi stupide, mettre en péril la santé de notre enfant ? En un ultime sursaut de volonté, j'ai tourné le dos à ces œufs, claqué la porte et gagné mon bureau, où je suis resté assis sans rien faire depuis, incapable de me concentrer sur quoi que ce soit.

Nankin, 17 décembre 1937, après-midi

Tandis que j'écrivais ce dernier paragraphe, un événement s'est produit. J'ai dû m'interrompre, poser ma plume et lever la tête de surprise. Une odeur s'insinuait par les volets clos. Une odeur à la fois épouvantable et merveilleuse. Une odeur de viande grillée ! Quelqu'un dans les parages fait cuire de la viande. Cette odeur m'a arraché à mon siège et propulsé vers les volets, et j'ai collé, tout tremblant, le nez contre les lattes, pour humer avidement l'air du dehors. J'ai imaginé une famille - peut-être toute proche, peut-être dans l'allée voisine - attablée autour d'une montagne de riz, de gâteaux de maïs et de porc succulent. Se pouvait-il que nos voleurs soient en train de faire cuire le fruit de leur larcin ? Si tel est le cas, ils ont oublié la légende de la poule du mendiant, ils ont oublié ce que tout voleur du Jiangsu devrait pourtant savoir – qu'une nourriture volée doit se cuire clandestinement et non à l'air libre, où son odeur se signale à tous.

Je dois me retenir de quitter ma table, séduit par cet arôme. Il est si doux, si poignant. Il m'a décidé. Si ces gens se sentent assez en sécurité pour cuisiner aussi ouvertement leur repas, pour en laisser le fumet dériver de rue en rue, c'est que la paix n'est plus qu'à quelques heures. Sortir ne doit plus être dangereux. J'y vais. Je vais trouver à manger pour Shujin.

Chapitre 25

« Pas une plante. » C'est ce que m'avait dit Shi Chongming. Pas une plante.

Voilà ce à quoi je pensais ce matin-là, assise sur une chaise de jardin, penchée sur un de mes livres. Je lisais depuis près d'une heure quand mon esprit fut distrait. À moins d'un pas de mes pieds, une larve de cigale était en train de sortir de terre, d'abord une antenne, puis une face minuscule de dragon nouveau-né. Je reposai mon livre pour l'observer. Elle rampa brièvement sur un morceau de bois pourri et, après quelques minutes de

repos, entama le fastidieux processus qui consistait à extraire une par une, avec une lenteur douloureuse, ses élytres de leur gangue, qui se délita en flocons iridescents. J'avais lu dans un de mes livres que les ailes des cigales étaient utilisées en médecine traditionnelle contre les maux d'oreille. Je repensai au résidu de poudre collé aux parois du verre de Fuyuki. « Ce que nous recherchons n'est pas une plante. » Si ce n'était pas une plante...

La cigale se dressa, neuve et désorientée, déploya ses ailes à membrane blanche, regarda autour d'elle. Pourquoi sortait-elle maintenant ? Toutes les cigales étaient censées avoir disparu depuis plusieurs semaines.

— À quoi tu rêves ?

Je sursautai. Jason venait d'émerger du tunnel de glycine. Il se tenait immobile à quelques pas, un mug de café à la main. Il portait un jean et un tee-shirt ; son visage était lumineux et hâlé. A la manière dont il regardait mes jambes et mes bras nus, on aurait cru qu'ils lui rappelaient quelque chose.

D'instinct, je verrouillai les bras autour de mes genoux et me penchai encore un peu plus sur mon livre.

— Cette cigale, dis-je. Tu vois ?

Il s'accroupit pour regarder la cigale, une main en visière sur le front. Ses bras avaient la couleur du beurre roux et il devait s'être fait couper les cheveux un peu plus tôt ce matin-là, car je distinguais l'arrondi de son crâne, l'élégante incurvation de son cou à l'endroit où il plongeait vers ses épaules. Les ciseaux du coiffeur avaient aussi dégagé un grain de beauté juste sous son oreille.

— Je croyais qu'elles étaient toutes mortes, fis-je. Je croyais qu'il faisait trop froid.

— Mais aujourd'hui il fait chaud. De toute façon, il se passe tout le temps des trucs bizarres dans ce jardin, tu sais. Demande à Svetlana. Ici, les règles n'ont pas cours.

Il s'assit sur la chaise voisine de la mienne, posa le mug sur sa cuisse, croisa

les chevilles.

— Les baba yaga sont allées à Yoyogi voir un groupe de rockabilly. On est tout seuls.

Je ne répondis pas. Je me mordis la lèvre inférieure et regardai fixement les fenêtres d'en face.

— Alors ? fit-il.

— Alors quoi ?

— A quoi tu penses ?

— Je... je pensais à... je ne pensais à rien.

Il haussa les sourcils.

— À rien, répétais-je.

— C'est bon. J'ai entendu.

Il finit son café, renversa son mug pour faire tomber les dernières gouttes sur la terre sèche. Puis il me décocha un regard oblique, et :

— Dis-moi un truc.

— Te dire quoi ?

— Dis-moi comment ça se fait que je te regarde tout le temps ?

Je baissai la tête et me mis à tripoter la couverture de mon livre, faisant comme s'il n'avait pas parlé.

— J'ai dit : pourquoi est-ce que j'ai tout le temps envie de te mater ? Pourquoi est-ce que, chaque fois que je te regarde, je me dis que tu me caches quelque chose que je pourrais trouver très intéressant ?

Tout à coup, malgré le soleil, ma peau se glaça. Je frissonnai.

— Excuse-moi, fis-je d'une petite voix venue de très loin. Qu'est-ce que tu as dit ?

— Tu me caches quelque chose, répéta-t-il en levant un coude et en s'essuyant le front de la manche de son tee-shirt. C'est facile. Il me suffit de te regarder et je le vois. Je ne sais pas pourquoi au juste, mais j'ai le... mon instinct me dit que c'est un truc qui va me plaire. Tu vois, je suis...

Il se tapota doucement le front à deux doigts avant de finir sa phrase.

— ... je suis une sorte de visionnaire en matière de femmes. Je ne sais pas, c'est un truc que je sens. Nom de Dieu, ma peau change de couleur, pour ainsi dire.

— Tu te trompes, répondis-je tandis que, mécaniquement, mes mains se plaquaient sur mon ventre. Je ne te cache rien du tout.

— Si.

— Non.

Il me dévisagea d'un air amusé. Je crus un instant qu'il allait éclater de rire. À la place, il soupira. Se remit debout et s'étira avec langueur en promenant les mains le long de ses bras, en froissant son tee-shirt, en me laissant fugacement apercevoir son ventre plat.

— Non, dit-il avant de lever pensivement la tête vers le ciel, les yeux mi-clos. Non, répéta-t-il en laissant retomber ses mains le long de son corps et en se tournant vers le tunnel de glycine. Non, bien sûr que non.

Chapitre 26

J'avais lu un jour l'histoire d'une jeune Japonaise surprise dans un jardin au moment où les cigales sortaient du sol. Toutes en même temps. Elle levait les yeux et elles étaient là, partout, en train de coloniser l'air et les arbres, si nombreuses que les branches ployaient sous leur poids. Le sol autour de la jeune fille fourmillait, un million de baptêmes de l'air se déroulaient en même temps sous les frondaisons, le bruit était de plus en plus fort, résonnait sur les murs jusqu'à devenir assourdissant. Terrorisée, elle s'enfuyait en courant, écrasant des cigales, brisant leurs ailes, les expulsant de leur nymphe protectrice de sorte qu'elles tournaient sur elles-mêmes en crissant, encore et encore, dans un brouillard brun-noir d'élytres. Ayant enfin réussi à retrouver la sortie du jardin, elle se jeta au cou du premier garçon venu, qui la transportait en lieu sûr dans ses bras. Elle ne s'en doutait pas encore, mais les cigales avaient été pour elle une bénédiction. Ce garçon était celui qu'elle était vouée à aimer. Un jour, elle deviendrait sa femme.

Je sursautai. Quelque chose m'avait heurté le pied. Je me redressai vivement, promenai autour de moi un regard hébété. Le jardin était différent - sombre. Le soleil avait disparu. Je m'étais laissé aller à un rêve éveillé. Dans mon rêve, c'était Jason qui soulevait la jeune fille et l'emmenait. Sa chemise était ouverte au col, et, en la portant, il lui murmurait à l'oreille des paroles salaces et enivrantes, qui la faisaient rougir et se cacher le visage derrière ses mains. Quelque chose me percuta le bras et je me levai de ma chaise, choquée, en lâchant mon livre. Partout de petits cratères s'ouvraient dans la terre en soulevant un peu de poussière, comme de minuscules impacts de balles. La pluie. Ce n'était que la pluie, mais j'étais toujours dans mon histoire, celle de la Japonaise, avec les milliers de cigales qui jaillissaient du sol et s'emmêlaient dans ses cheveux. Les gouttes sur ma peau nue brûlaient comme de l'acide. Je ramassai en hâte autant de livres que possible et courus vers le tunnel de glycine.

Je refermai le panneau coulissant du rez-de-chaussée. La cage d'escalier était fraîche ; il y avait des feuilles mortes dans les fissures des marches. Derrière moi la pluie tambourinait contre le papier de riz, et je m'imaginai le jardin de plus en plus sombre, les cigales secouant les branches et formant un essaim, un énorme tourbillon qui s'élevait au-dessus des toits. Dans la pénombre, je me débarrassai de mes chaussures et gravis les marches en hâte.

Jason était en haut, immobile dans la galerie, comme s'il m'attendait. Habillé comme pour sortir, mais pieds nus. Je fis halte devant lui et laissai tomber mes livres.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je me suis coupée, dis-je en me frictionnant les bras, hantée par le frôlement des ailes de cigale sur ma peau. Je crois que c'est la glycine.

Il s'accroupit, prit une de mes chevilles entre le pouce et l'index. Je tressaillis, reculai instinctivement ma jambe.

— Qu'est-ce que tu... ?

Il se mit un doigt en travers des lèvres.

— Qu'est-ce que je... ? répéta-t-il en levant les yeux sur moi, les sourcils haussés. Qu'est-ce que je quoi ?

Je restai pétrifiée, les jambes légèrement écartées, à le regarder palper tranquillement mes chevilles, comme un palefrenier qui examine un cheval au cas où il aurait un défaut. Ses mains s'arrêtèrent sur mes genoux, juste au-dessus de l'ourlet de ma jupe, et il ferma à demi les paupières comme si ses doigts étaient un stéthoscope. Un voile de sueur me recouvrit les épaules, la nuque. Il se redressa, souleva ma main droite et fit remonter sa paume le long de mon bras, palpant le coude, promenant son pouce sur la peau fine de mes poignets. Le grondement de la pluie résonnait à travers la maison en crépitant comme une grêle sur les fragiles corridors. Jason posa la main droite sur mon épaule droite, souleva mes cheveux et les rejeta derrière ma nuque, du côté gauche de ma tête, en enfonçant les doigts dans leur masse. Je sentis mon poulx s'emballer contre sa paume.

— S'il te plaît...

Il eut un sourire oblique, découvrit la pointe d'une dent ébréchée.

— Tu es nickel, dit-il. Vraiment nickel.

J'avais envie de me frotter les yeux, à cause des petites bulles de lumière qui éclataient sur ma rétine. Je voyais le grain de beauté derrière son oreille, et plus bas le frémissement discret de son poulx.

— Tu sais l'heure qu'il est ? demanda-t-il.

— Non. Quelle heure est-il ?

— L'heure de s'y mettre, répondit-il en me prenant la main en douceur, tenant ma paume entre le pouce et l'index. Viens. Allons voir ce que tu me caches.

Mes genoux se bloquèrent, mes chevilles prirent racine dans le plancher. Ma peau était insupportablement tendue, hérissée, comme si mon corps luttait pour retenir un autre moi, un moi fantomatique qui cherchait à s'en échapper pour entrer dans celui de Jason. Deux ruisseaux de sueur coulaient entre mes omoplates.

— Hé, me dit-il avec un sourire malicieux, ne t'en fais pas, j'enlèverai mes sabots avant d'y aller.

Je retirai ma main.

— Lâche-moi, murmurai-je en reculant maladroitement. S'il te plaît, laisse-moi tranquille.

Je ramassai mes livres, les serrai contre mon ventre et courus me réfugier dans ma chambre. Je fis claquer la porte coulissante et m'y adossai dans la pénombre, le cœur battant avec une force incroyable. Je n'entendais rien d'autre.

À dix-huit heures, il faisait déjà nuit, et l'aura de Mickey Rourke s'infiltrait dans ma chambre à travers les rideaux. Je distinguais à peine ma silhouette dans le miroir, soulignée d'or, immobile dans le silence, et le serpent de fumée de ma cigarette qui montait dans l'air. J'étais assise là depuis près de cinq heures, sans rien faire que fumer cigarette sur cigarette, et pourtant la

sensation était toujours là. Quelque chose de pétillant et d'euphorique, comme si des chapelets de bulles éclataient partout sur ma peau. Chaque fois que ça s'estompait, il me suffisait de repenser à Jason disant : « Allons voir ce que tu me caches » pour que la sensation m'envahisse de plus belle.

Enfin, je chassai une mèche de mon front et j'écrasai ma cigarette. Il était grand temps de me préparer pour le club. Flageolante, je me levai, me déshabillai, ouvris ma penderie et en sortis plusieurs sacs. Il y a des moments, dans la vie, où on n'a rien d'autre à faire que prendre sa respiration et se jeter à l'eau.

J'optai pour une culotte flottante de soie iridescente, décorée de larges rubans de gros-grain, à pièce centrale en velours dévoré, avec des centaines et des centaines de fleurs médiévales violettes entrelacées qui explosaient sur la soie comme une enluminure de livre de prières. Je l'enfilai en la tirant le plus haut possible de manière que l'élastique me couvre le nombril. Puis je me retournai pour étudier mon reflet. Mon ventre était entièrement recouvert, du nombril au haut de mes cuisses. Impossible de voir quoi que ce soit.

À l'autre bout de la maison, les Russes criaient, se chamaillaient comme d'habitude en se préparant pour aller travailler. Un piaillage outré résonnait de-ci de-là à travers le corridor, mais j'y prêtais à peine attention. Je glissai un doigt au niveau de l'entrejambe de ma culotte, tirai sur la dentelle. On pouvait se faufiler là-dedans sans que l'élastique du haut bouge d'un millimètre. Impossible, vraiment, de se rendre compte qu'il y avait quelque chose d'anormal. Peut-être que la vie pouvait changer. Peut-être que je m'étais trompée, que je pouvais faire en sorte que ma vie change, finalement.

En transe, j'enfilai une robe de velours noir moulante. Je m'assis sur le tabouret, les talons légèrement écartés, me mis la tête entre les genoux comme j'avais vu les Russes le faire et secouai mes cheveux de telle sorte que, quand je me redressai, ils avaient gagné en volume et en brillance, profondément noirs sur ma peau blanche. La robe de velours me serrait partout où j'avais pris du poids, j'avais envie de la repousser.

Dehors, les Russes couinaient toujours, leur dispute emplissait le corridor. Je

vérifiai très méticuleusement mon rouge à lèvres, choisis une petite pochette en cuir verni que je calai sous mon aisselle, enfilai une paire de talons aiguilles, quittai ma chambre et descendis le corridor en léger déséquilibre sur mes talons, les épaules en arrière, la tête haute.

Je vis de la lumière dans la cuisine. Jason y était, dos à la porte, chantonnant dans sa barbe pour couvrir le tapage ; il allait et venait, ouvrait des placards, le réfrigérateur, se préparait un Martini de dernière minute.

— Putains de Ruskov, fredonnait-il. Popov de mes deux, foutues zonardes...

Sa voix mourut dès qu'il m'entendit passer devant la porte. Je ne m'arrêtai pas. J'avais déjà parcouru une certaine distance dans le corridor quand, de derrière, il m'appela :

— Grey.

Je stoppai net, les poings crispés, les yeux clos. J'attendis que ma respiration se soit calmée pour me retourner. Immobile dans le corridor, en jean et en pull vert olive, il me fixait comme s'il avait un fantôme devant lui.

— Oui?

Il contempla mon maquillage, mes cheveux, le noir luisant de mes talons aiguilles.

— Oui ? répétais-je, sentant mes joues s'enflammer.

— C'est nouveau, finit-il par lâcher. Cette robe. Non?

Je ne répondis pas. Je levai mon regard vers le plafond, la tête bourdonnante.

— Je le savais, reprit-il avec dans la voix une sorte de contentement fasciné. J'ai toujours su que ce que tu cachais, c'était du sexe, du sexe à l'état pur.

Chapitre 27

Jason nous adressait rarement la parole sur le chemin du club et pourtant, ce soir-là, il se montra intarissable.

— Tu as mis ça pour moi, pas vrai ? me disait-il sans cesse, marchant à ma hauteur, les mains sur la sangle de la sacoche qu'il portait en bandoulière, une cigarette au coin des lèvres. C'est pour moi, hein ? Allez, avoue.

Les Russes semblaient n'avoir rien vu d'aussi drôle depuis longtemps, et moi, je n'arrivais pas à trouver les mots pour répondre. J'étais sûre que tout le côté de mon visage visible de Jason était rouge pivoine et je croyais sentir ma culotte remuer sous ma robe, comme si elle était animée d'une vie propre et cherchait à communiquer sa présence à Jason : Oui, c'est vrai, elle a mis ça pour toi.

Il finit par me laisser tranquille et passa le restant du trajet dans le silence, une expression amusée et pensive sur les traits. Quand nous fûmes tous installés dans l'ascenseur de cristal, il nous tourna carrément le dos, les mains dans les poches, pour regarder Tokyo en se mettant alternativement sur la pointe des pieds et sur les talons. Je contemplai sa nuque en pensant : Tu es vraiment sérieux ? Ce n'est pas pour me faire marcher ? Je t'en prie, dis-moi que tu ne me fais pas marcher. Ce serait trop...

Le club fourmillait d'activité - un groupe de cadres d'Hitachi mobilisait quatre tables, et Mama Strawberry était d'excellente humeur. Tout le monde me remarqua dans ma robe de velours, à croire que je luisais comme une lanterne de geisha dans une ruelle du vieux Kyoto. C'est amusant de voir à quel point on peut se laisser distraire par la flatterie et le désir. Ce ne fut que quand Fuyuki et son gang arrivèrent au club que je me rendis compte que, pas une fois de la soirée, je n'avais pensé à l'élixir de Shi Chongming. En les voyant tous alignés sur le seuil, je me raidis sur mon siège, suprêmement attentive.

Leur table fut mise. Strawberry envoya une volée de serveurs débarrasser les bouquets de leurs pétales morts, changer les serviettes des toilettes pour messieurs et s'assurer que les bouteilles de scotch personnelles de Fuyuki

avaient été correctement essuyées, après quoi je fus appelée à la table des gangsters en compagnie de six autres hôtes. Ils revenaient du plan d'eau de Gamagori, où ils avaient parié sur des courses de hors-bord, et étaient d'humeur joyeuse. Plutôt que de rejoindre l'alcôve, la Nurse était cette fois restée dans le hall d'entrée, où elle était assise sur le divan, les jambes croisées. J'apercevais brièvement ses talons aiguilles chaque fois que s'ouvraient les portes d'aluminium, et chaque fois je revoyais la photo de scène de crime et j'en perdais le fil de ce que j'étais en train de dire. Le monstre de Saitama. Je revoyais l'air pincé de Shi Chongming au moment où il avait prononcé le mot « embellissement ». Fallait-il avoir de la force pour assassiner un homme ? Que fallait-il connaître de l'anatomie pour le vider de ses entrailles sans quasiment laisser de traces extérieures ? Shi Chongming avait-il inventé ce détail pour me faire peur ?

Fuyuki était bavard. Il avait gagné gros et une petite fête était organisée dans son appartement en fin de soirée. Tout le monde autour de la table ne tarda pas à savoir qu'il n'était venu au club que pour choisir des hôtes à inviter chez lui. Exactement comme me l'avait dit Shi Chongming. Son appartement, pensai-je en me passant une main dans les cheveux, puis le long des chevilles pour lisser mes bas, sûrement l'endroit où il gardait son secret. Je tirai sur le haut de ma robe de manière qu'elle suive une ligne parfaitement droite d'une épaule à l'autre. « Elles sont toutes aussi jolies que ça, en Angleterre ? »

Curieusement, Bison était là. Toujours sûr de lui, mal rasé comme un homme de main, les coudes sur la table, les manches retroussées sur ses avant-bras massifs, et toujours en train d'abreuver la tablée d'histoires croustillantes - en l'occurrence l'affaire du club de golf d'Akasaka, une escroquerie dans laquelle il avait trempé, la vente de parts d'un parcours qui n'existait pas. Les anecdotes se succédaient, mais il manquait quelque chose sur ses traits. Il se retenait, son sourire spontané d'amuseur s'était évanoui, et j'eus l'impression qu'il faisait le clown sous la contrainte - le fou du roi. Je faisais semblant d'écouter poliment, fumant et acquiesçant d'un air songeur alors qu'en réalité je ne pensais qu'à Fuyuki et au meilleur moyen de lui faire remarquer mon existence.

— Presque toutes les parts étaient vendues quand le pot aux roses a été

découvert, racontait Bison en secouant la tête. Vous vous rendez compte ? Le jour où Bob Hope a appris qu'un club de golf japonais avait été monté sur son nom, il aurait tué quelqu'un.

— Excusez-moi, dis-je, écrasant ma cigarette et repoussant mon siège. Excusez-moi quelques instants.

Les toilettes étaient situées dans un angle du club près du hall d'entrée. Il me fallait passer devant le fauteuil roulant de Fuyuki pour y accéder. Je lissai ma robe, redressai les épaules et me mis en marche, les bras le long du corps. Je tremblais, mais je me forçai à continuer, à pas lents, une démarche artificiellement sexy qui me fit monter le rouge au front et rendit mes jambes cotonneuses. Malgré la musique et le brouhaha, j'entendais le bruissement de Nylon que faisaient mes cuisses en se frôlant. La petite tête de Fuyuki n'était plus qu'à quelques pas de moi, et en passant à sa hauteur je me déhanchai légèrement, juste assez pour heurter l'arrière de son fauteuil et le faire sursauter.

— Je vous prie de m'excuser, bredouillai-je en posant les mains sur le dossier du fauteuil roulant. Je suis désolée.

En levant légèrement les coudes, il s'efforça de tordre vers moi son cou raide. Je le rassurai d'une légère pression des doigts sur les épaules, lui effleurant exprès le coude de ma cuisse droite pour lui transmettre l'électricité du Nylon et de ma peau tiède.

— Je suis vraiment désolée, répétais-je en remettant son fauteuil en place. Ça n'arrivera plus.

Les gorilles me dévisageaient. Ce fut alors que je repérai Jason au bar, figé avec sa coupe de champagne au bord des lèvres, les yeux sur moi. Je n'attendis pas. J'inspectai ma robe et repris mon chemin. J'entrai aux toilettes et m'y enfermai, saisie de tremblements incontrôlables, fascinée par mon expression, bouleversée dans le miroir. Je n'y croyais pas. J'étais en train de me transformer en vampire. Personne en me voyant aujourd'hui n'aurait reconnu la fille qui avait débarqué à Tokyo deux mois plus tôt.

— Un conseil, n'y allez pas, me dit Strawberry. Fuyuki vous invite à son appartement, mais Strawberry trouve que c'est mauvaise idée.

Quand le groupe était arrivé, elle lui avait fait dresser une table, puis s'était repliée, d'humeur maussade, derrière son secrétaire et était restée là toute la nuit, à boire du champagne à tour de bras et à nous surveiller de ses yeux étroits, méfiants. Lorsque le club se fut vidé, que tous les sièges furent retournés sur les tables et qu'un homme muni d'une cireuse industrielle eut commencé à circuler dans les allées, elle était furieusement ivre. Sous l'exubérant maquillage à la Marilyn, sa peau était rouge foncé autour des narines, à la lisière du cuir chevelu et sur le cou.

— Vous ne comprenez pas, reprit-elle en fendant l'air à plusieurs reprises de son fume-cigarette pointé sur moi. Vous n'êtes pas comme les filles japonaises. Les filles japonaises comprennent les gens comme M. Fuyuki.

— Et les Russes ? Elles y vont, elles.

— Les Russes ! s'exclamat-elle avant de renifler avec indignation, chassant de son front une mèche platine presque invisible. Les Russes !

— Elles ne le comprennent pas mieux que moi.

— D'accord.

Elle leva une main pour me faire taire. Vida sa flûte, se redressa sur son siège et se tapota la bouche, les cheveux, pour se donner une contenance.

— D'accord, répéta-t-elle.

Elle se pencha en avant et braqua de nouveau sur moi son fume-cigarette. Quelquefois, quand elle était rendue à ce stade de l'ivresse, on voyait ses dents et ses gencives. Bizarrement, malgré toutes ses opérations de chirurgie plastique, elle ne s'était jamais fait refaire les dents - elles étaient décolorées, voire noirâtres pour une ou deux d'entre elles.

— Vous allez chez Fuyuki, faites attention. D'accord ? Moi, à votre place, je

ne mange rien du tout chez lui.

— Pardon ?

— Pas de viande.

Je sentis se hérissier les cheveux de ma nuque.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Ma voix était presque inaudible.

— Trop d'histoires.

— Quelles histoires ?

Strawberry haussa les épaules. Son regard erra sur le club. Les voitures de Fuyuki nous attendaient cinquante étages plus bas, et la plupart des filles étaient déjà au vestiaire en train de récupérer leurs sacs et manteaux. Dehors, un vent violent s'était levé et, à travers les baies panoramiques, on voyait qu'il avait dû coucher quelques pylônes. Certaines parties de la ville étaient plongées dans l'obscurité.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? insistai-je. Quelles histoires ? Quelle viande ?

— Rien du tout ! répondit-elle en secouant la tête et en évitant toujours mon regard. C'est juste pour rire.

Et elle éclata de rire, un rire aigu, artificiel, puis remarqua que sa cigarette était éteinte. Elle en tira une autre de son paquet et la pointa dans ma direction.

— C'est mieux d'arrêter là. La discussion est finie maintenant. Terminée.

Je la dévisageai, l'esprit en ébullition. Ne pas manger de viande ? J'étais en train de chercher un moyen d'enchaîner, de relancer la conversation, sûre que Strawberry venait de toucher un point capital, quand Jason apparut tout à

coup, s'assit à côté de moi, se pencha en avant pour attraper le dossier de mon siège et le fit pivoter pour m'obliger à lui faire face.

— Tu vas chez Fuyuki ? me glissa-t-il.

Il avait déjà troqué son smoking de serveur contre un tee-shirt gris dont le slogan délavé disait « GoaTrance ». Avec sa sacoche en bandoulière, il semblait prêt à rentrer à la maison.

— Les jumelles me l'ont dit, reprit-il. Tu y vas.

— Oui.

— Alors, je vais devoir y aller aussi.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on passe la nuit ensemble. Toi et moi. On s'est mis d'accord là-dessus.

J'ouvris la bouche, mais aucun son n'en sortit. Je devais avoir l'air franchement bizarre avec mes yeux écarquillés, ma bouche grande ouverte et le léger voile de sueur qui me recouvrait le cou.

— La Nurse, dit Jason, comme si je lui avais posé une question. C'est pour ça qu'on me laissera entrer.

Il s'humecta les lèvres et décocha un coup d'œil à Strawberry, qui fumait une cigarette et haussa les sourcils d'un air entendu.

— Disons les choses comme ça : j'ai une touche avec elle. Si tu vois ce que je veux dire.

Chapitre 28

Fuyuki et son entourage étaient partis devant, laissant au pied de la tour, pour

emmener les invités, un chapelet de grosses voitures noires, avec les mots « Lincoln Continental » inscrits en lettres d'argent sur le coffre. Je fus une des dernières à quitter le club ; quand j'arrivai dans la rue, presque toutes les hôtesse, ainsi que Jason, venaient de s'embarquer, et il ne restait qu'une seule voiture. Je me glissai sur la banquette arrière avec trois hôtesse japonaises dont je ne connaissais pas le nom. Elles passèrent le trajet à cancaner sur leurs clients, mais je restai dans mon coin, fumant une cigarette et regardant défiler par la fenêtre les douves miroitantes du palais impérial. Sur Nishi Shinbashi, nous longeâmes le jardin où j'avais rencontré Jason. Je mis un certain temps à le reconnaître : il était presque derrière nous quand je me rendis compte que ces étranges alignements baignés de lune n'étaient autres que les rangs d'enfants de pierre qui attendaient en silence sous les arbres. Je me retournai pour les regarder par la lunette arrière.

— Comment s'appelle cet endroit ? demandai-je en japonais au chauffeur. Ce temple ?

— C'est le temple Zojo-ji.

— Zojo-ji ? Pourquoi tous ces enfants ?

Le chauffeur me dévisagea dans le rétroviseur, comme si ma question le surprenait.

— Ce sont des jizo. Des anges d'enfants morts. Des enfants mort-nés. Vous comprenez ce que je dis ? demanda-t-il, voyant que je ne répondais pas.

Je me tordis de nouveau le cou pour contempler les rangées de petits fantômes. Mon cœur se serra. On n'est jamais sûr de ce qui se passe dans notre inconscient. Peut-être que j'avais toujours su ce qu'étaient ces statues. Peut-être que c'était pour elles que j'avais choisi de dormir dans ce parc.

— Oui, soufflai-je d'une voix lointaine, la bouche sèche. Oui, je comprends.

Fuyuki vivait à deux pas de la tour de Tokyo, dans un imposant building

résidentiel bâti au cœur d'un jardin privé et défendu par un haut portail de sécurité. Les trois Continental s'engagèrent dans l'allée au moment où une rafale venue de la baie faisait frissonner les gros palmiers. Le gardien de l'immeuble quitta la faible clarté de son bureau de réception, s'accroupit pour débloquer le bas des portes vitrées et nous escorta à travers un hall de marbre silencieux jusqu'à un ascenseur privatif qu'il ouvrit à l'aide d'une clé. Nous nous y entassâmes ; les Japonaises pouffaient et chuchotaient, une main devant la bouche.

Quand les portes se rouvrirent au dernier étage, l'homme à queue-de-cheval nous attendait. Sans dire un mot ni croiser le regard de qui que ce soit, il nous précéda dans un long et étroit couloir. L'appartement était distribué autour d'une terrasse carrée. Toutes les pièces donnaient sur ce couloir lambrissé de noyer, qui semblait se prolonger à l'infini ; un système d'éclairage invisible répandait devant nous une succession de petites flaques de lumière rappelant une piste d'atterrissage, comme pour nous inviter à aller toujours plus avant. Je m'y engageai avec circonspection en jetant tout autour de moi des coups d'œil furtifs et en me demandant si la Nurse vivait là elle aussi, si sa tanière était cachée derrière une de ces portes.

Nous passâmes devant un drapeau japonais, sale et en lambeaux, exposé dans une vitrine éclairée, puis devant une petite boîte cinéraire en bois de glycine sculpté et peinte en blanc, elle aussi en vitrine. Pas de serrure, remarquai-je. Je me laissai glisser à l'arrière du cortège. Nous arrivâmes ensuite à la hauteur d'un uniforme militaire qui avait visiblement connu la bataille et était présenté de telle manière qu'il créait l'illusion d'une consistance charnelle. Je me décalai discrètement sur le côté en arrivant à la hauteur de la vitrine et laissai traîner ma main sous la vitre, ce qui me permit d'effleurer l'ourlet du pantalon.

— Qu'est-ce que tu fais ? me chuchota une hôtesse au moment où je rattrapais le groupe.

— Rien.

Mais mon cœur était emballé. Pas d'alarme. Jamais je n'aurais osé espérer

qu'il n'y aurait pas d'alarme.

Nous dépassâmes un escalier qui plongeait vers les ténèbres. J'hésitai, le regard attiré par l'obscurité, luttant contre l'envie de me détacher du groupe pour descendre ces marches. L'appartement occupait donc deux étages. Quelle sorte de pièces pouvait-il y avoir en bas ? me demandai-je tandis qu'une soudaine, qu'une inexplicable vision de cages m'envahissait l'esprit. « Ce que nous recherchons n'est pas une plante »...

C'est alors que le cortège fit halte devant moi pour déposer sacs et manteaux dans un petit vestiaire. Il me fallut quitter l'escalier et rattraper les autres, m'arrêter moi aussi pour retirer mon manteau. Une musique étouffée nous parvint peu après, un tintement délicat de glaçons sur le verre, et nous débouchâmes dans une pièce enfumée, au plafond bas, bordée d'un certain nombre d'alcôves judicieusement éclairées et de vitrines d'exposition. Je marquai une pause, le temps que mes yeux s'accoutument à la lumière. Les hôtes des premières voitures étaient déjà installées dans de gros canapés capitonnés rouge sang, un verre à la main, parlant à voix basse, et Jason était confortablement carré dans un fauteuil, une cheville nue posée sur le genou et une cigarette entre les doigts, comme s'il se relaxait chez lui après une longue journée de travail. Fuyuki était au fond de la pièce dans son fauteuil roulant. Vêtu d'un yukata léger qui dévoilait ses jambes nues, il manœuvrait son fauteuil le long des murs, suivi par Bison. Tous deux admiraient les estampes sur bois érotiques accrochées aux murs, avec leurs courtisanes longilignes aux jambes pâles et leurs kimonos brodés entrouverts sur des membres virils surdimensionnés.

Impossible de me retenir. Je fus immédiatement hypnotisée par ces estampes. J'avais beau sentir que Jason, à quelques pas, étudiait ma réaction d'un air amusé, j'étais incapable de diriger mes yeux ailleurs. L'une d'elles montrait une femme tellement excitée que quelque chose coulait entre ses cuisses. Enfin, je réussis à tourner la tête. Jason haussa les sourcils et me sourit, de ce sourire long et progressif qui révélait un coin de dent ébréchée, le sourire qu'il m'avait adressé dans la galerie de Takadanobaba. Le feu me monta aux joues. Je portai une main à mon visage et me détournai.

— Celle-là, disait Bison en pointant son cigare vers une estampe. Celle au kimono rouge ?

— C'est un Shunsho, souffla Fuyuki de sa voix rauque.

Il planta sa canne au sol et appuya le menton dessus, les yeux levés pensivement vers l'estampe.

— XVIII^e siècle. Assurée pour quatre milliards de yens. C'est un petit chimpira de Saitama qui est allé me la chercher dans une villa de Waikiki.

L'homme à queue-de-cheval toussota, et Bison se retourna. Fuyuki fit pivoter vers nous son fauteuil motorisé.

— Suivez-moi, murmura-t-il au groupe de filles. Par ici.

Nous franchîmes une arche menant à une autre pièce où, sous deux sabres samouraïs suspendus au plafond par d'invisibles câbles, plusieurs hommes en chemise hawaïenne buvaient du whisky dans de gros verres en cristal. Ils se levèrent à demi, esquissèrent une révérence quand Fuyuki roula devant eux. Une baie vitrée coulissante ouvrait sur une grande terrasse centrale entièrement dallée de marbre noir qui reflétait le ciel nocturne comme un miroir. Au centre, noire comme le jais, comme si tout ça avait été taillé dans un seul et même bloc de marbre, s'ouvrait une piscine, éclairée par des spots qui soulignaient la légère brume chlorée au ras de la surface. Six calorifères au gaz, hauts comme des réverbères, étaient disséminés sur la terrasse, chacun à proximité d'une des six grandes tables de dîner dressées autour de la piscine : sets de table vernis noirs, baguettes d'argent, gros verres à pied et serviettes ondulant sous la brise.

Plusieurs places étaient déjà prises. Des hommes carrés, aux cheveux ras, fumaient des cigares en discutant avec des jeunes femmes en robe du soir dos nu. Il y avait énormément de filles. Fuyuki devait connaître une quantité de clubs à hôtesse.

— Monsieur Fuyuki, dis-je en le rattrapant entre les tables.

Il arrêta son fauteuil roulant et se retourna pour me lancer un regard surpris. Aucune fille n'avait encore osé lui adresser la parole. J'avais les jambes en coton, les joues rougies par la chaleur des calorifères.

— Je... je voudrais être assise à côté de vous.

Il plissa les yeux. Peut-être était-il intrigué par ma grossièreté. Je fis un nouveau pas en avant et me plantai juste devant lui, assez près pour qu'il ne puisse pas ne pas voir mes hanches, mes seins moulés sous ma robe. Sous l'effet d'une brusque impulsion, lâchant la bride au vampire qui était en moi, je lui pris les mains et les plaquai sur mes hanches avant de répéter :

— Je voudrais être assise à côté de vous.

Fuyuki regarda ses mains pressées sur les plis de ma robe. Peut-être sentit-il ma culotte, le glissement de la soie sur la soie, l'élastique au bout de ses doigts. Peut-être crut-il simplement que j'étais folle et stupide, mais après un court silence il partit d'un rire rauque.

— Eh bien, venez. Asseyez-vous à côté de moi, si c'est ce que vous voulez.

Il gara son fauteuil roulant à sa place sous la table et je m'assis, tremblante, après avoir tiré la chaise voisine. Bison, déjà installé à quelques sièges de là, dépliait une serviette, puis la glissait sous son col. Un serveur en jean noir et tee-shirt virevolta autour de nous avec des cocktails à la vodka frappée servis dans des verres d'où s'échappait une buée vaporeuse. Je bus une gorgée en étudiant la terrasse à la dérobée. Quelque part, me dis-je en regardant les portes-fenêtres qui l'encadraient, certaines éclairées, d'autres non, quelque part dans cet appartement doit se trouver la chose qui hante les nuits de Shi Chongming. « Pas une plante. » Si ce n'est pas une plante, qu'est-ce que c'est ? Je repérai une petite lumière rouge en hauteur sur un des murs. Une alarme ?

Le repas fut servi : des tranches de thon entassées comme des dominos sur des lits d'ortie, du torn aux noix saupoudré d'algues marines, du radis grillé aussi croustillant que du sel. Bison était pétrifié devant son assiette de brochettes yakitori au poulet, blême et en nage, à croire que cette assiette lui

posait un énorme problème ou qu'il avait la nausée. Je l'observai discrètement en repensant à son attitude la dernière fois qu'ils étaient venus au club, à sa stupeur, à sa réaction quand il avait vu le résidu de poudre collé aux parois du verre de Fuyuki. C'est comme Strawberry. Il ne veut pas toucher à la viande. Il a entendu les mêmes histoires qu'elle... Je m'humectai les lèvres et me penchai vers Fuyuki

— Nous nous sommes déjà rencontrés, dis-je en japonais. Vous vous en souvenez ?

— Ah bon ?

Il ne me regardait pas.

— Oui. L'été dernier. J'espérais vous revoir. Il marqua un temps d'arrêt, puis :

— Vraiment ? Vraiment ?

Quand il parlait, ni ses yeux ni son petit nez bizarroïde ne bougeaient, mais la peau au-dessus de sa lèvre supérieure adhérait à ses dents et se retroussait sur d'étranges canines pointues qui ressemblaient à celles d'un chat. Je ne pus m'empêcher de les fixer.

— J'aimerais bien voir votre appartement, dis-je à mi-voix.

— Vous le voyez d'ici.

Il se palpa les poches et en retira un cigare, qu'il déballa, coupa à l'aide d'un petit outil sorti de sa pochette et inspecta en le faisant tourner plusieurs fois sur lui-même afin de le débarrasser de ses lambeaux de tabac.

— Je voudrais le visiter. Je voudrais...

Après une hésitation, je fis un geste vers la salle aux vitrines et ajoutai, en baissant le ton :

— Voir ces estampes. J'ai lu deux ou trois choses sur les shunga. Les vôtres sont très rares.

Il alluma son cigare en bâillant.

— C'est moi qui les ramène au Japon, me dit-il dans un anglais hésitant. Dans leur pays. J'aime beaucoup... *Eigo deha nanto iu no desuka ? Kaimodosu kotowa - Nihon no bijutsuhinwo Kaimodosu no desuyo.*

— Rapatrier, dis-je. Rapatrier des œuvres d'art japonaises.

— So, so. Oui. Ra-pa-tri-er.

— Vous voulez bien me les montrer ?

— Non.

Il se passa une main devant les yeux et les ferma lentement, à la façon d'un très vieux reptile qui se prépare pour la sieste, comme si notre conversation avait assez duré.

— Pas maintenant.

— Vous êtes sûr ?

Il rouvrit un œil, me scruta avec méfiance. J'allais insister, mais quelque chose dans l'éclat de sa prunelle m'en dissuada. Je posai mes mains sur mes cuisses, le cœur emballé. « Il ne faut surtout pas qu'il sache, m'avait dit Shi Chongming. Surtout pas qu'il ait le moindre doute. »

— Oui, dis-je en triturant ma serviette. Bien sûr. Ce n'est pas le moment. Vraiment pas.

J'allumai une cigarette, tirai une bouffée et retournai plusieurs fois le briquet dans ma main comme si je le trouvais fascinant. Fuyuki m'observa encore quelques secondes. Puis, apparemment satisfait, il referma les yeux.

Ensuite, je ne lui adressai quasiment plus la parole. Il somnola quelques minutes, et quand il se réveilla la Japonaise assise à sa droite me coupa l'herbe sous le pied en lui racontant une interminable histoire d'Américaine

qui faisait son jogging sans soutien-gorge, ce qui déclencha chez lui une succession de rires et de hochements de tête enthousiastes. Je restai muette, à fumer cigarette sur cigarette et à me demander : Et maintenant ? Et maintenant ? Et maintenant ? J'avais distinctement la sensation que j'étais tout près du but, que le cercle se refermait. Je bus deux flûtes de champagne coup sur coup, écrasai ma cigarette et respirai un bon coup avant de me pencher de nouveau sur lui.

— Fuyuki-san ? murmurai-je. J'ai besoin d'aller aux toilettes.

— Hi hi, fit-il distraitement.

L'hôtesse à sa droite était en train de lui montrer un tour de passe-passe avec une pochette d'allumettes. D m'indiqua vaguement du geste une double porte vitrée dans notre dos.

— Par là.

Mon regard s'attarda sur lui. Je m'attendais à plus. De la résistance. Je repoussai ma chaise et me levai, regardant d'en haut son petit crâne brun, imaginant qu'il allait réagir. Mais il ne réagit pas. Personne à la table ne leva les yeux, ils étaient tous bien trop absorbés par leurs conversations. Je traversai la cour, franchis la porte-fenêtre, la refermai vivement et attendis, les mains plaquées sur la vitre, observant la terrasse. Personne n'avait remarqué mon départ. À une autre table, de l'autre côté de la piscine, je voyais la nuque de Jason entre deux hôteses, et plus près de moi Fuyuki, exactement tel que je l'avais laissé, avec ses épaules qui montaient et retombaient au rythme de ses éclats de rire. L'hôtesse avait réussi à mettre le feu à sa pochette d'allumettes et, debout, la brandissait au-dessus de la table comme un fanal en saluant sous les applaudissements des autres convives.

Je tournai le dos à la baie vitrée. J'étais à l'entrée d'un couloir lambrissé, l'exact reflet de celui par lequel j'étais arrivée, lui aussi ponctué de vitrines illuminées au milieu desquelles je repérai un costume de théâtre nô et une armure de samouraï qui scintillait sous l'éclairage rasant. D'innombrables portes se succédaient à perte de vue. J'inspirai profondément et me mis en marche.

La moquette étouffait le son de mes pas ; le ronronnement de la climatisation me rappelait l'atmosphère confinée d'un avion. Je humai l'air - quelle odeur m'attendais-je à sentir ? « Ne touchez pas à la viande »... Je déglutis avec peine, me massai le visage pour y faire revenir un peu de sang et me délivrer de la tension. Il devait y avoir un autre escalier de ce côté-ci de l'appartement. Porte après porte, j'arrivai au bout du couloir, mais pas d'escalier. Je bifurquai à angle droit dans un autre couloir, et tout à coup mon pouls s'accéléra. Il était là, au fond et à droite : l'escalier, défendu par une double porte, massive, dont les battants grands ouverts étaient retenus aux murs par des crochets.

Je n'étais plus qu'à dix mètres quand, loin devant moi, à l'angle du couloir, je vis apparaître une ombre au pied du mur. Je me figeai. La Nurse. C'était forcément elle, en train d'arriver dans le corridor perpendiculaire. Elle devait marcher à grands pas car son ombre grandissait, montait rapidement sur le mur, touchait déjà presque le plafond. J'étais paralysée, le cœur secoué de bonds furieux. D'une seconde à l'autre, elle allait déboucher au coin du couloir et me repérer. J'entendais le grincement du cuir de ses chaussures. Ma main chercha à tâtons la poignée de la première porte venue. Elle s'ouvrit. Une lampe s'alluma automatiquement et, à la seconde même où l'ombre retombait au sol et basculait le long du mur pour se tendre dans ma direction, je me coulai à l'intérieur de la pièce et refermai la porte avec un clic étouffé.

C'était une salle de bains, une pièce aveugle, entièrement revêtue d'un fabuleux marbre rouge sang veiné comme une viande persillée, avec une baignoire entourée de miroirs et une pile de serviettes immaculées sur une étagère. Je restai là longtemps, secouée de tremblements incontrôlables, l'oreille collée contre la porte, auscultant le couloir. Si elle m'avait vue, elle confirmerait ce que j'avais dit à Fuyuki : je cherchais les toilettes. Je respirais sans bruit, tâchant d'entendre quelque chose dans le couloir. Mais les minutes passèrent et je n'entendais rien. Peut-être était-elle entrée dans une autre pièce. Je fermai le loquet et, parce que j'avais les jambes molles, je me laissai tomber sur le siège des toilettes. C'était impossible, impossible. Comment Shi Chongming voulait-il que je fasse ? Pour qui me prenait-il ?

Au bout de plusieurs minutes, voyant que rien n'arrivait, pas un son, pas un

souffle, je tirai une cigarette de mon sac et l'allumai. Je fumai en silence, en me rongant les ongles et en fixant la porte. Je consultai ma montre en me demandant depuis combien de temps j'étais ici, si elle y était encore. Tout doucement, mes frissons se calmèrent. Ma cigarette terminée, je la jetai dans les toilettes et en allumai une autre, que je fumai lentement. Ensuite, je me levai et explorai du bout des doigts le bord des miroirs en m'interrogeant sur la présence éventuelle d'une caméra de surveillance. J'ouvris les tiroirs et fouillai parmi les piles de savonnettes et de petits échantillons de toilette estampillés Japan Airlines ou Singapore Airlines. Au bout d'une éternité, je tirai la chasse d'eau, rouvris le loquet et passai la tête à l'extérieur de la salle de bains. Le couloir était désert. La Nurse était repartie, et la double porte de l'escalier avait été refermée. Je m'en approchai pour tester la poignée. Elle n'ouvrait pas.

Dehors, le ciel était dégagé ; seul un lambeau de nuage au ventre coloré de rose par les lumières de la ville glissait sans bruit sur un fond d'étoiles comme l'haleine d'un géant par temps froid. Pendant mon expédition dans le couloir, la plupart des invités avaient échangé leur place à table contre des chaises longues à rayures et entamé des parties de mah-jong sur des tables basses pliantes. Le personnel était en train de desservir. Personne ne fit attention à moi quand je revins m'asseoir, très nerveuse, sur un siège au bord de la piscine.

Fuyuki s'était installé dans le coin opposé de la terrasse et la Nurse s'affairait auprès de lui, étalant une couverture de fourrure sur ses jambes maigres. Elle portait une jupe moulante, une veste à col haut et ses habituels talons aiguilles. Ses cheveux ramenés derrière ses oreilles révélaient des joues blanches, étrangement creusées. Elle s'était mis sur les lèvres un rouge foncé, qui sur sa bouche étroite paraissait presque bleuté. Les hommes assis à proximité lui tournaient tous le dos, plongés dans leurs conversations, feignant de ne pas être conscients de sa présence.

Elle ne leva pas les yeux sur moi. Sans doute avait-elle eu l'intention de fermer ces portes de toute façon. Je n'avais aucune raison de croire qu'elle y

était allée du fait de ma présence. Fuyuki lui marmonna quelques mots tout en posant une main frêle sur sa manche. Elle approcha la tête et je retins mon souffle en observant ses ongles soigneusement peints en rouge mat. Celui du petit doigt était immense et incurvé, comme c'était autrefois la tradition chez les marchands chinois pour bien montrer qu'ils ne s'abaissaient pas aux travaux manuels. Je me demandai si Fuyuki était en train de lui parler de mon insistance à visiter son appartement, mais au bout de quelques secondes elle se redressa et, sans m'accorder un regard, s'éloigna sans bruit le long de la piscine en direction des portes-fenêtres opposées.

Je me penchai en avant, les mains crispées sur les bras de mon fauteuil, entièrement focalisée sur elle, et j'imaginai chaque centimètre de sa progression dans le couloir puis, peut-être, de sa descente dans l'escalier. Je savais ce qu'elle allait faire. Le brouhaha de la soirée finit par s'estomper à l'arrière-plan, et je n'entendis bientôt plus que les pulsations de la nuit, le clapotis de l'eau contre le filtre de la piscine. Mon audition s'amplifia en même temps que les battements de mon cœur, les sons les plus infimes étaient multipliés par mille, et j'eus soudain la sensation d'entendre bouger, murmurer l'appartement tout entier autour de moi. J'entendais quelqu'un laver de la vaisselle dans la cuisine. J'entendais les pas feutrés de la Nurse sur les marches de l'escalier. J'eus la certitude d'entendre des verrous cliqueter, une porte d'acier s'entrouvrir en grinçant. Elle était allée chercher le remède de Fuyuki.

C'est alors qu'il se passa quelque chose. Les parois de la piscine, à environ deux mètres cinquante sous la surface, étaient percées de deux hublots rectangulaires, fermés par des stores à lames. Je ne les avais pas remarqués jusque-là parce qu'ils étaient restés dans l'ombre. Mais une lumière venait de s'allumer dans la pièce, et l'eau se retrouva striée d'une série de bandes jaunes verticales. Je plongeai aussitôt une main dans mon sac, allumai une cigarette et, après m'être levée, je me détachai de la foule pour m'approcher nonchalamment du bord de la piscine. Je m'arrêtai, une main sur la hanche, et tirai quelques bouffées pour me calmer. Puis, quand je fus certaine que personne ne me surveillait, je laissai tomber mon regard sur le fond du bassin. Non loin de moi, un invité entonna à pleins poumons une chanson enka, une hôtesse gloussa bruyamment, mais je m'en rendis à peine compte. Mon esprit

se ferma jusqu'à ce que n'existe plus rien d'autre au monde que ces rayures de lumière aquatique.

J'étais sûre, sans pouvoir m'expliquer comment, que ces hublots donnaient sur la pièce où Fuyuki gardait son remède. Les interstices étaient juste suffisants pour montrer des lamelles de sol, et je finis par distinguer l'ombre mouvante de la Nurse. A un moment, elle passa assez près de la fenêtre pour me permettre d'apercevoir le vernis de ses talons aiguilles. Mon attention se resserra davantage encore sur cet endroit. Il y avait autre chose dans cette pièce, avec la Nurse. Une chose en verre. Une chose carrée, comme une vitrine ou un...

— Qu'est-ce que tu fiches ?

Je sursautai. Jason était debout à côté de moi, son verre à la main, et regardait l'eau. D'un seul coup le brouhaha reprit, le monde retrouva ses couleurs. L'invité massacrait les dernières notes de sa chanson, les serveurs ouvraient des bouteilles de cognac et distribuaient des verres aux hôtes.

— Qu'est-ce que tu mates comme ça ?

— Rien, fis-je sans pouvoir m'empêcher de jeter un dernier coup d'œil au fond de la piscine, où la lumière venait de s'éteindre. C'est-à-dire... je regardais l'eau. Elle est tellement... tellement transparente.

— Fais attention, me souffla Jason. Fais très attention.

— Oui, dis-je, m'éloignant de la piscine. Bien sûr.

— Tu n'es pas ici pour rien, pas vrai ? Je cherchai son regard.

— Quoi ?

— Tu cherches quelque chose.

— Non. Je veux dire... non, bien sûr que je... c'est bizarre, ce que tu dis.

Il partit d'un rire bref, cassant.

— N'oublie pas : je sais quand tu mens.

Il étudia mon visage, puis mes cheveux, puis mon cou, comme si je venais de lui poser une question complexe. Il me toucha l'épaule, et mes cheveux, secoués par une vague d'électricité statique, bondirent aussitôt vers lui, s'enroulèrent autour de ses doigts. Il baissa les yeux sur moi et me sourit lentement, longuement.

— Je vais aller tout au fond de toi, me dit-il à mi-voix. Tout au fond. Mais n'aie pas peur, je ferai ça très, très doucement.

Chapitre 29

Nankin, 18 décembre 1937, huit heures (seizième jour du onzième mois)

Enfin, je puis écrire. Enfin, je retrouve un peu de paix. Voici plus d'un jour que j'ai quitté la maison. Quand vers la fin de l'après-midi j'ai pris la décision de sortir, rien n'aurait pu m'arrêter. J'ai épinglé sur ma veste mon certificat de réfugié et je me suis faufilé dans l'allée, attiré par l'odeur. C'était la première fois depuis le 13 que je m'aventurais à la lumière du jour. L'air était lourd et froid, la neige avait jauni. En passant par les allées et en escaladant plusieurs portails, j'ai atteint sans bruit la maison de Liu. La porte était ouverte ; je l'ai trouvé assis juste derrière le seuil, presque comme s'il n'avait pas bougé depuis que je l'avais quitté. Il fumait sa pipe d'un air absent.

— Liu Runde, ai-je dit en entrant, vous sentez ? Vous sentez cette odeur de viande grillée ?

Il s'est penché en avant et a humé l'air froid en scrutant le ciel d'un air pensif.

— C'est peut-être celle qu'on nous a volée, ai-je dit. Ils ont peut-être eu le toupet de la cuire.

— Peut-être.

— J'y vais. Dans la rue. Shujin a besoin de manger.

— Vous êtes sûr ? Et les Japonais ?

J'ai hésité. Je venais de me rappeler avec un certain embarras son insistance à m'assurer que nous n'avions rien à craindre et j'ai repensé à l'exemple que nous étions censés donner. Après un long silence, je me suis ressaisi et j'ai tapoté mon certificat de réfugié.

— Vous n'avez pas... vous n'avez pas de certificat comme celui-ci, vieux Liu ?

Posant sa pipe, il s'est levé avec un haussement d'épaules.

— Attendez-moi ici. Je vais le chercher.

Il a eu un échange hâtif, étouffé avec sa femme. Je les devinais dans la pénombre de la pièce du fond, face à face ; on ne voyait de sa femme qu'une manche de soie bleue qui remuait de temps à autre sur le seuil lorsqu'elle levait la main pour appuyer son propos. Liu m'a ensuite rejoint dehors, après avoir refermé avec soin la porte derrière lui et jeté un coup d'œil vers chaque bout de l'allée. Son certificat de réfugié était accroché à sa veste et son visage était anxieux, fatigué.

— Jamais je n'aurais cru qu'on en arriverait là, a-t-il murmuré en relevant son col. Jamais je n'aurais pu l'imaginer. Il m'arrive parfois de me demander si ce n'est pas moi l'idiot de la famille...

Nous nous sommes risqués sur la pointe des pieds jusqu'au bout de l'allée et avons jeté un coup d'œil à la rue déserte. D n'y avait pas un son, pas un mouvement. Pas même de chien. Rien qu'une succession de maisons aux volets clos, noires de suie, avec une charrette à bras renversée devant l'une d'elles. De petits feux brûlaient çà et là sur les bords de la route, et du côté du fleuve le ciel était rouge de flammes. J'ai humé l'air. Le fumet extraordinairement alléchant me paraissait encore plus proche. Comme si nous étions à deux pas d'entendre grésiller la viande en train de cuire derrière une de ces portes.

Nous nous sommes aventurés dans la rue comme un couple de chats faméliques, courant de porte en porte, toujours un peu plus proches de la porte de Zhongyang, c'est-à-dire au nord, la direction prise par mes voleurs dans leur fuite. De temps en temps, nous tombions par hasard sur un ballot abandonné, dont le propriétaire n'était nulle part visible, et nous le traînions jusqu'au seuil le plus proche pour le fouiller en hâte, dans l'espoir d'y trouver quelque chose à manger. À chaque maison, nous collions le nez contre la porte et murmurions dans les interstices des planches :

— Quelqu'un fait à manger ? Quelqu'un fait à manger ?

Les griffes de la faim me fouissaient les entrailles avec une telle force que j'avais du mal à tenir debout. Je sentais à l'expression de Liu qu'il éprouvait un malaise similaire.

— Sortez, lancions-nous aux obscures profondeurs des bâtiments. Montrez-nous... montrez-nous ce que vous êtes en train de faire cuire !

L'hiver, la nuit descend vite dans l'est de la Chine, et il n'a pas fallu longtemps pour que le soleil disparaisse et que nous soyons obligés de nous orienter dans les rues à la seule lueur des incendies. Nous étions fourbus. Comme si nous avions parcouru plusieurs lis, comme si nous avions marché jusqu'à la route du pont de la pagode, et pourtant nous n'avions pas encore atteint les remparts de la ville. La seule créature vivante que nous ayons croisée jusque-là était un chien étique et manifestement affamé, sauvage et couvert de plaies tellement profondes qu'une partie de sa colonne vertébrale était visible. Il nous a suivis un certain temps, et malgré son état épouvantable, nous avons vaguement tenté de l'attirer : il était assez grand pour nourrir nos deux familles. Mais il se méfiait et, dès que nous l'avons approché, il s'est mis à lancer des aboiements sonores, dont l'écho a roulé dangereusement à travers les rues désertes. Nous avons fini par renoncer à le poursuivre.

— Il se fait tard, ai-je dit en m'arrêtant non loin des portes de la ville.

L'odeur de cuisson avait été remplacée par une autre, fétide, de canalisations souillées. Notre enthousiasme déclinait. J'ai jeté un regard aux maisonnettes

branlantes qui bordaient la rue.

— Je n'ai plus si faim que ça, vieux Liu. Plus si faim que ça.

— Vous êtes fatigué. Juste fatigué.

Au moment où j'allais lui répondre, quelque chose au-delà de son épaule a attiré mon regard.

— Ne bougez plus, ai-je soufflé en lui prenant le bras. Ne dites pas un mot.

Il s'est retourné. Au bout de la rue, dans le lointain, le visage éclairé d'en bas par une lanterne portative posée sur une barrique d'eau, un soldat japonais était apparu, le fusil en bandoulière. Cinq minutes plus tôt à peine, nous étions passés à l'endroit précis où il se trouvait. Nous nous sommes précipités jusqu'au seuil le plus proche et nous sommes plaqués contre la porte, le souffle court, en échangeant des coups d'œil affolés.

— Il n'était pas là il y a une minute, a murmuré Liu.

— Non.

— Comment allons-nous faire pour rentrer chez nous, par les dieux ?

Nous sommes restés là un temps infini, les yeux dans les yeux, le cœur en furie, chacun espérant que l'autre déciderait de la conduite à tenir. Je savais que cette rue filait en ligne droite sur une longue distance sans le moindre espace entre les bâtiments et qu'il nous faudrait donc rester un temps considérable dans le champ de vision de ce soldat avant de pouvoir nous échapper par une rue latérale. J'ai pris une profonde inspiration, j'ai abaissé mon bonnet au ras de mes sourcils et je me suis risqué à jeter un coup d'œil dans la rue, juste une seconde, juste le temps de revoir le soldat. J'ai aussitôt reculé dans le renforcement du seuil, avec un petit cri.

— Qu'est-ce qu'il y a ? a chuchoté Liu. Qu'avez-vous vu ?

— Il attend quelque chose.

— Il attend ? Qu'est-ce qu'il... ?

Avant qu'il ait pu finir sa question, la réponse nous est parvenue : une rumeur menaçante et familière enflait au loin, un grondement sourd, sinistre, qui faisait vibrer les murs autour de nous. Nous savions tous deux ce que c'était. Des chars.

D'instinct, nous nous sommes jetés ensemble de tout notre poids contre la porte de bois en espérant que le bruit des chars couvrirait celui de nos efforts pour l'enfoncer. Nous aurions escaladé la façade à mains nues si nécessaire, mais la vieille porte s'est fendue en éclats dans un terrible fracas au moment précis où le grondement des chars se démultipliait derrière nous - sans doute venaient-ils de déboucher au coin de la rue. La porte s'est écroulée en libérant une forte bouffée d'air rance, et nous nous sommes précipités à l'intérieur de la bicoque dans un tourbillon de sueur, de panique et de vêtements d'hiver.

L'obscurité était quasi totale, tout juste rompue par le vague halo de lune qui se faufilait par une brèche dans la toiture.

— Liu ? ai-je appelé tandis que ma voix n'était qu'un souffle grêle. Vieux Liu, êtes-vous là ?

— Oui. Oui. Je suis là.

Ensemble, nous avons fait de notre mieux pour remettre en place ce qui restait de la porte puis, rasant les murs, nous avons fait le tour de la pièce à tâtons, jusqu'à la brèche du toit. Les coutumes rurales que les paysans importent en ville sont parfois étonnantes : du bétail avait visiblement vécu dans cette maison, peut-être pour tenir chaud à ses habitants pendant la nuit, et Liu et moi avons pataugé dans un mélange encore tiède de litière et de purin. Le grondement des chars dans la rue faisait maintenant trembler les murs de la maison, qui semblait sur le point de s'effondrer.

— Ici, a murmuré Liu.

Il s'était arrêté, et j'ai vu qu'il tenait les montants d'une échelle permettant d'accéder à la brèche dans la toiture. Je l'ai rejoint et j'ai levé les yeux. Au-

dessus de nous, le ciel de nuit était limpide, piqueté d'étoiles lointaines, froides et étincelantes.

— Allons-y.

Il est monté sur l'échelle, plus agile que je ne l'aurais cru pour un homme de son âge, et, arrivé tout en haut, il s'est retourné pour me tendre la main. Je l'ai prise, j'ai escaladé les barreaux en hâte, et il m'a aidé à passer à l'extérieur. Je me suis redressé et j'ai regardé tout autour de moi. Nous étions à l'air libre : le bâtiment était en ruine et le toit depuis longtemps détruit, réduit à un amoncellement d'épis de millet pourris et de mortier de chaux.

J'ai fait signe à Liu et nous nous sommes avancés jusqu'à la façade pour jeter prudemment un coup d'œil au-dessus du parapet éventré. Nous étions arrivés juste à temps. En bas, un flot de chars remontait lentement la rue. Le fracas était assourdissant. Il déferlait sur la rue et s'élevait comme une vague de chaleur qui semblait assez puissante pour faire trembler la lune. Les projecteurs qui tournaient sur les tourelles faisaient danser d'étranges ombres sur les façades des maisons. Des soldats au visage de marbre, armés d'épées et de carabines rutilantes, marchaient, très raides, autour des chars. Il devait s'agir d'un redéploiement massif vers un quartier différent parce que d'autres véhicules apparurent à la suite des chars : des automitrailleuses, un camion-citerne, deux ponts mobiles tractés par des camions.

J'ai vu un chien, peut-être celui que nous avions voulu capturer tout à l'heure, surgir de nulle part et se laisser happer par la forêt de jambes des soldats. Jappant et gémissant, il a reçu une telle volée de coups de pied qu'en très peu de temps il s'est jeté sur la route des chars et a presque aussitôt disparu de notre vue. Deux soldats de la tourelle d'un char se sont penchés sur le côté pour mieux voir, hilares et curieux, l'animal réapparaître écrasé dans la trace de leurs chenilles ; une de ses pattes arrière, la seule partie de son corps à ne pas avoir été broyée, se tendait à l'oblique, secouée de tremblements convulsifs. Je n'ai pas d'affection particulière pour les chiens, mais le plaisir que j'ai ressenti dans le rire de ces soldats m'a glacé le cœur.

— Regardez, ai-je chuchoté. Regardez ça, vieux Liu. J'étais en train de

mesurer à quel point j'avais été stupide d'imaginer que les Japonais seraient d'une certaine façon un peu comme nous, d'imaginer que nous serions peut-être même en sécurité sous leur aile. Non, ces hommes n'étaient pas comme nous. Je me suis assis derrière le parapet et me suis pris la tête entre les mains.

— Quelle erreur nous avons commise... Quelle horrible erreur...

Liu s'est assis à côté de moi et a posé doucement sa longue main dans mon dos. Je suis content qu'il n'ait pas parlé. J'en suis content parce que, si j'avais ouvert la bouche pour lui répondre, j'aurais peut-être prononcé ces mots : « Peut-être pas maintenant, peut-être pas ce soir, mais la fin est pour bientôt. Croyez-moi, vieux Liu, nos femmes ont raison depuis le début. Nous allons mourir bientôt.

Chapitre 30

Dans le taxi qui nous ramenait à la maison, Jason et moi gardâmes le silence. Irina et Svetlana gloussaient, fumaient et bavardaient plus ou moins en russe, mais je n'entendis pas un mot. Chaque centimètre carré de ma peau me démangeait comme la fourrure d'un animal caressé à rebrousse-poil. À force de me voir gigoter et remuer les fesses sur la banquette, Irina, assise entre Jason et moi, s'en irrita :

— Arrête ça. Arrête gigoter comme putain de larve. Toi devenue folle ?

Je vis Jason, de profil, contre la fenêtre, secouer la tête, secrètement amusé. Puis, baissant le visage, il se toucha le bout du nez du doigt et acquiesça, comme si un être invisible venait de lui glisser une question à l'oreille.

À la maison, les Russes allèrent directement se coucher pendant que je retirais mon manteau, l'accrochais à côté de la sacoche de Jason sur le portemanteau du haut de l'escalier, longuais sans un mot le corridor et entraais dans ma chambre. Il me suivit. Sur le seuil, il vit que j'étais nerveuse.

— Je sais que tu as peur.

— Non, répondis-je en me frottant les bras. Non, je n'ai pas peur.

Il devait se demander ce qui m'angoissait à ce point ; peut-être pensa-t-il que j'avais subi une agression, que j'avais été violée, voire abusée dans mon enfance. Je tremblais si fort que j'étais obligée d'inspirer profondément chaque fois qu'il me touchait. Je m'efforçai de rester calme en visualisant quelque chose de serein, une chose sombre et lourde assise juste sous mes côtes, pour ne pas m'effondrer. Mais Jason ne parut rien remarquer jusqu'au moment où, m'ayant acculée contre la coiffeuse, il se pressa entre mes jambes ouvertes, mises à nu par ma robe retroussée sur mes reins. Il fixa la peau rose de la naissance de mes cuisses, fasciné par le point qui allait nous unir l'un à l'autre. Quand la peau diaphane de mes cuisses entra en contact avec la sienne, je sentis battre son pouls dans les grosses veines qui affluaient vers son bassin.

— Ça, souffla-t-il, en glissant un doigt sous l'élastique de ma culotte. Enlève.

— Non, fis-je, saisissant sa main. S'il te plaît.

— Ah, lâcha-t-il d'une voix rauque en me dévisageant avec étonnement. C'est ça ? J'ai trouvé ? demanda-t-il en tentant de nouveau de passer ses doigts sous l'élastique. C'est donc ça que tu me cachais...

— Non !

Je me jetai en arrière, renversai les objets posés sur la coiffeuse, les fis tomber au sol.

— S'il te plaît, non ! S'il te plaît !

Il inspira brusquement, presque comme si je lui avais fait mal.

— Nom de Dieu... Du calme, du calme.

Il fit quelques pas de côté, désespéré, posa les mains à plat sur la coiffeuse

pour retrouver son équilibre.

— Putain, phénomène... Du calme !

Je me laissai complètement aller en arrière, les jambes pendantes, les mains sur les yeux.

— Je suis désolée, bredouillai-je. Je suis désolée. S'il te plaît. Ne l'enlève pas.

Il commença par ne pas répondre, et pendant un long moment, je n'entendis rien d'autre que son silence hébété et les battements de mon cœur. J'aurais voulu pouvoir lui dire. J'aurais voulu pouvoir. J'aurais voulu que tout soit différent. Il approcha ses lèvres de mon cou et je sentis la caresse de son souffle. Je me raidis, terrifiée par ce qu'il allait dire.

— Tu sais quoi, phénomène ? Tu ne t'imagines pas à quel point on se ressemble, toi et moi. Je sais exactement ce qui se passe dans ta tête.

— Je t'en prie, ne l'enlève pas.

— Je ne vais pas l'enlever. Pas maintenant. Mais laisse-moi te dire ce qui va se passer. Un jour, un de ces jours, tu me diras ce que c'est. Et tu sais quoi ?

J'écartai les mains de mon visage pour le regarder.

— Quoi ?

— Il n'y aura pas de quoi en faire tout un plat. Parce que...

Il promena son regard sur les cloisons, sur ma fresque de Tokyo, sur les peintures de Nankin punaisées un peu partout. Ses yeux pétillaient dans la semi-clarté.

— ... parce que toi et moi, on est... on est pareils. Tu savais ça ?

Je secouai la tête, m'essuyai le visage avec mes mains, chassai les mèches devant mes yeux.

— Je suis désolée, fis-je d'une voix blanche. Vraiment, je suis désolée.

— Il ne faut pas.

Il m'embrassa dans le cou et me lécha juste sous l'oreille, attendant que je sois suffisamment calmée.

— Il ne faut pas. Le seul problème, c'est...

— Hmm ?

— Si tu gardes ta culotte, comment je vais faire pour te baiser ?

Je le repoussai et relevai ma robe au-dessus de mes hanches. Puis j'introduisis l'index sous l'entrejambe de ma culotte magique pour l'écarter. Il ne fallut pas longtemps à Jason pour comprendre comment elle fonctionnait.

Et ensuite, ce fut tout simplement parfait - tout simplement comme si les membranes, les atomes désajustés qu'il y avait en moi s'étaient dégagés, libérés tous ensemble pour s'en aller tourbillonner parmi les planètes et les étoiles. Quand ce fut fini, c'est tout juste si je pouvais encore parler. Jason remit son jean, prit une de mes cigarettes, la cala entre ses lèvres et l'alluma en levant si haut le menton qu'on aurait dit que sa cigarette faisait le poirier. Il croisa les bras en travers de son torse, nicha ses mains sous ses aisselles et jeta un regard oblique, à travers la fumée, sur les fleurs de ma culotte, comme s'il me soupçonnait de lui jouer un tour.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je, nerveuse, en lissant ma culotte sur mon ventre et en vérifiant que rien ne dépassait. Qu'est-ce qu'il y a ?

Il ôta la cigarette de sa bouche et se mit à rire.

— Rien.

Il fit tomber sa cendre d'un geste ample, comme un prestidigitateur. Puis s'éloigna vers la porte et sortit sans un mot. Je l'entendis au bout du corridor,

prenant ses clés, enfilant ses chaussures, descendant les marches. La maison redevint silencieuse. Et je me retrouvai assise toute seule sur la coiffeuse, nue à l'exception de ma culotte magique.

Je me remis debout avec un bruit sourd et m'approchai de la fenêtre. La rue était déserte, Jason n'était visible nulle part. Je levai brusquement la tête vers Mickey Rourke et soutins son regard. Il souriait comme si de rien n'était. Une brise infime et tiède, venue de la baie de Tokyo, faisait onduler les bambous, et je crus sentir des odeurs d'îles des mers du Sud et de crevettes en train de griller sur de lointaines jonques illuminées. On n'entendait que le bruissement du vent dans les bambous et le murmure distant du trafic.

Qu'est-ce que cela voulait dire ? M'avait-il laissée tomber comme les garçons de la camionnette ? M'étais-je trompée sur toute la ligne ? Je m'assis sur le sol et me frottai le ventre, encore et encore. Mon cœur tambourinait dans ma poitrine. Je n'aurais jamais dû le laisser aller aussi loin, les choses auraient dû rester comme elles étaient entre nous. Je fixai le préservatif qu'il avait laissé dans la corbeille, et la sensation de vide que j'avais éprouvée en regardant disparaître les phares de la camionnette revint m'étreindre comme une nausée. Alors, tu n'as pas retenu la leçon ?

Je finis par ramasser ma robe et me rhabiller. J'allai à la corbeille à papier, récupérai le préservatif du bout des ongles et sortis avec dans le corridor sombre. Je le jetai dans la cuvette des toilettes japonaises, le contemplai quelques instants, adossée au mur, et tirai la chasse. L'eau bouillonna, argentée au clair de lune, et la capote tournoya plusieurs fois sur elle-même. Puis elle fut aspirée et je me retrouvai face au néant.

À l'autre bout de la maison, la porte d'entrée claqua ; j'entendis des pas dans l'escalier.

— Grey ?

Il était revenu. Je me détachai du mur des toilettes, revins dans le corridor ; il était là, les bras pleins de sacs de l'épicerie ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ça peut paraître stupide avec le recul, mais sur le coup, en le voyant revenu, je crus vraiment que j'avais un ange en face de moi. Des

bouteilles de saké et un énorme sachet de seiche séchée dépassaient du haut des sacs.

— J'ai fait le plein de carburant, dit-il en me montrant un paquet de sembei. On va avoir besoin d'énergie pour remettre ça.

Je fermai les paupières, laissai mes bras tomber le long de mon corps.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, dis-je, sentant un sourire niais se répandre malgré moi sur mes traits. Rien.

Chapitre 31

Nankin, 18 décembre 1937

Après les véhicules, après le vacarme et les lumières aveuglantes, les soldats sont arrivés, bondissant de rue en rue tels les démons de Suzhou décrits par Liu. Chaque fois que le quartier retombait quelques instants dans le silence et que nous recommencions à espérer qu'il nous serait bientôt possible de ressortir de cette maison en ruine, un cliquetis sinistre de porte-baïonnette, un claquement de botte en cuir de porc s'élevait pour annoncer l'arrivée de trois ou quatre nouveaux soldats de l'armée impériale japonaise, l'Arisaka entre les mains. Le guetteur posté à l'entrée de la rue s'était assis sur une caisse en bois et, fumant des cigarettes, il faisait signe à ses camarades de passer. Epuisés et transis, Liu et moi nous sommes finalement pelotonnés l'un contre l'autre, dos au parapet, pour nous tenir mutuellement chaud ; comme un grand frère, il a mis son bras autour de mes épaules.

Nous étions là depuis plus de deux heures quand la lune, dont le disque d'argent massif était d'une clarté tellement hallucinante qu'on en distinguait les dentelures et les cratères, a soudain illuminé dans sa plongée vers l'ouest une masse anormale et noire à l'horizon, un relief dont la pente douce obstruait le ciel. Nous l'avons considérée un certain temps en silence.

— Qu'est-ce que c'est ? a murmuré Liu.

— La montagne du Tigre ?

Il paraît que la tête de tigre que dessine cette montagne ne peut être vue qu'en certains points de Nankin. D faut l'observer selon un angle précis. Je n'arrivais pas, de notre toit, à reconnaître sa présence pourtant familière - cette forme-ci était tout à fait différente et ses dimensions curieusement réduites, comme si l'invasion l'avait rapetissée.

— Ça ne peut être que la montagne du Tigre.

— Je ne la voyais pas aussi proche.

— Effectivement, ai-je murmuré. Cela signifie que nous sommes moins loin des remparts que je ne le croyais.

Un nuage a dérivé devant la lune, une écharpe de dentelle rouge et argent, et les ombres de notre toit ont vacillé. J'ai fermé les paupières et me suis blotti encore un peu plus contre Liu. Derrière nous, dans la rue, on entendait encore des soldats japonais. Soudain, toute la fatigue du monde s'est abattue sur mes épaules : j'ai compris que nous allions devoir dormir ici, sur ce toit. Liu a resserré les pans de sa veste et s'est mis à parler à voix très basse. D m'a raconté la naissance de son fils, à Shanghai, dans une maison proche du magnifique Bund, la façon dont toute la famille s'était rassemblée pour fêter le premier mois de l'enfant, son man yue, en lui apportant des pièces de monnaie glissées dans des enveloppes, en jouant avec lui pour qu'il rue et rie et se tortille et fasse tinter les petites clochettes d'or fixées à ses poignets et à ses chevilles. Liu avait peine à croire qu'il vivait maintenant dans une pauvre bicoque sans étage au fond d'une allée, obligé d'errer dans les rues et de traquer des chiens malades pour se mettre quelque chose sous la dent.

Tout en l'écoutant, j'ai glissé mes manches à l'intérieur de mes gants et j'ai arrangé ma tunique de manière à être le mieux couvert possible. Les phrases de Liu se déversaient sur moi, et mon esprit s'est laissé emporter, au-delà de la montagne du Tigre et en amont du Yang-Tsé, toujours plus loin de Nankin : il a survolé les plaines alluviales qui s'étirent à l'est jusqu'à Shanghai à

travers la campagne, les temples des bords de route au sol jonché de cendre d'encens, les tombes creusées dans les remblais des voies ferrées, les cris des canards qu'on mène au marché, les habitations de pierre jaune - insupportablement chaudes en été, bien protégées du froid en hiver. J'ai pensé à toutes les familles de la Chine, qui attendent patiemment dans les villages à l'ombre des tecks, à toutes ces petites fermes où les gens sont honnêtes et où on ne laisse rien perdre - la paille et l'herbe sont brûlées pour servir de combustible, et les enfants ne jouent qu'avec des ballons en vessie de porc. J'ai essayé, j'ai essayé de toutes mes forces de ne pas me représenter les chars japonais déferler sur tout cela. J'ai essayé de toutes mes forces de ne pas voir nos campagnes écrasées sous leurs chenilles, les ondulations du drapeau au soleil levant sur un continent qui tremble tout entier.

Mes paupières se sont alourdies, et la voix du vieux Liu a fini par s'estomper. Ses mots se sont fondus comme mes pensées dans la nuit et j'ai sombré dans un sommeil léger.

Nankin, 19 décembre 1937 (dix-septième jour du onzième mois)

— Réveillez-vous.

La première chose que j'ai vue en ouvrant les yeux, tout près de moi, ce sont les cils couverts de neige de Liu Runde, son visage rose et mouillé.

— Réveillez-vous et venez voir.

Le matin se levait, et il m'indiquait quelque chose par-delà le toit, l'air mal à l'aise. J'ai brusquement levé la tête, éberlué. J'avais oublié où j'étais. Le toit était tapissé d'une couche de neige que l'aube moirait d'un rose infime, surnaturel.

— Venez voir, a-t-il insisté. Regardez.

J'ai chassé hâtivement la neige qui m'était tombée dessus pendant la nuit et j'ai tenté de me lever. J'avais si froid que mes jointures ont craqué et se sont

bloquées, et Liu a dû me saisir par les épaules pour me mettre en position assise et orienter mon tronc vers l'ouest, face à la montagne.

— La montagne du Tigre ? Vous voyez ?

J'ai senti dans sa voix une sorte de stupeur épouvantée qui m'a évoqué un homme jeune et très peu sûr de lui. Debout à côté de moi, il a chassé la neige de ses gants.

— Dites-moi, Shi Chongming, est-ce la montagne du Tigre que vous connaissez ?

J'ai cligné les paupières, ensommeillé et perplexe. Des flammes rougissaient l'horizon comme si nous étions en enfer, et leur halo sanglant éclairait obliquement le sinistre monticule. C'est alors que j'ai vu de quoi il parlait. Non. Ce n'était pas la montagne du Tigre. J'avais sous les yeux quelque chose d'entièrement différent. Comme si la terre avait recraché une nourriture empoisonnée. Une nourriture trop dangereuse pour être gardée dans ses entrailles.

— C'est impossible, ai-je murmuré. Ô Père du ciel, suis-je en train de rêver ?

Il y avait là une centaine, non, un millier de cadavres. Empilés à la va-vite, les uns sur les autres, en couches innombrables de corps contorsionnés, de têtes tournées selon des angles irréels, de pieds flasques plus ou moins chaussés. Liu et moi nous étions endormis au clair de lune face à une montagne de cadavres. Il m'est impossible de retranscrire ici tout ce que j'ai vu ce matin - la vérité écrite risquerait de crever le papier -, les pères, les fils, les frères, les infinies variations du deuil. Il y avait aussi un bruit, une rumeur sourde qui semblait provenir de la même direction. Quand je l'ai repérée, j'ai compris qu'elle était là depuis longtemps, avant mon réveil. Elle était déjà là dans mes rêves.

Liu a traversé prudemment le toit, en tendant devant lui ses mains gantées. Transi, les membres gourds, je l'ai suivi en titubant. Le panorama s'élargissait à chaque pas - l'ouest de Nankin s'est peu à peu offert à nos yeux dans sa totalité : à droite les reflets gris intermittents du Yang-Tsé, avec le bec effilé,

grisâtre de l'île de Baguazhou, à gauche les brunes cheminées d'usine de Xiaguan. Et en plein milieu, à moins d'un demi-li, écrasant tout le reste, l'atroce montagne de cadavres, jaillis de terre.

Après avoir posé nos mains sur le parapet en ruine, très lentement, presque sans respirer, nous avons risqué un œil au-dessus du mur. La maison était séparée de la montagne par un grand terrain vague, exempt de rues et de bâtiments, mais qui, en cet instant, grouillait de gens. Us avançaient comme une marée en rangs serrés, transportant pour certains des effets personnels, des matelas, des casseroles ou de petits sacs de riz, comme s'ils s'attendaient à ne passer que quelques jours loin de chez eux ; certains se soutenaient, d'autres se bouscullaient, d'autres encore trébuchaient. Parmi eux, on apercevait, çà et là, la casquette moutarde aisément reconnaissable d'un officier japonais, qui tournait régulièrement la tête comme une mécanique bien huilée. Il s'agissait d'une concentration de prisonniers. Leurs nuques étaient illuminées par le soleil levant et, même sans voir les visages, nous avons compris ce qui se passait grâce au murmure qui montait par vagues de leurs rangs à mesure qu'ils identifiaient la vraie nature de la montagne dressée devant eux. C'était le murmure d'un millier de voix exprimant leur terreur. Il n'y avait là que des hommes, mais tous n'étaient pas des soldats. Je m'en suis vite rendu compte en repérant parmi eux des têtes grises.

— Ce sont des civils, ai-je glissé à Liu. Vous voyez ? Il m'a posé une main sur le bras.

— Cher Shi Chongming, m'a-t-il murmuré d'un air abattu, les mots me manquent. Rien de ce qui s'est passé à Shanghai ne peut être comparé à ceci.

A cet instant, ceux qui étaient aux premiers rangs ont dû comprendre qu'on les menait à l'abattoir parce que la panique s'est emparée d'eux. Des cris ont fusé, et une vague de corps s'est soudain formée, refusant son destin, tentant désespérément de faire marche arrière. Mais ils sont entrés en collision avec ceux qui les suivaient, créant un remous d'une grande violence, et tous ont tenté de fuir dans des directions différentes. Face à ce chaos, les officiers japonais, liés par une communication mystique et silencieuse, se sont déployés en fer à cheval autour de la foule de prisonniers et ont armé leurs

fusils pour la contenir et la canaliser. Quand les prisonniers de la périphérie ont repéré les fusils, d'effroyables bousculades ont éclaté, chacun cherchant à s'abriter derrière ce qu'il avait sous la main - une casquette, une timbale de fer-blanc, une chaussure, tout était bon. L'écho du premier coup de feu a claqué au-dessus de la multitude.

L'effet a été ahurissant. On aurait dit que nous observions une entité vivante, de l'eau ou peut-être quelque chose d'un peu plus visqueux, qui bougeait comme un organisme unique. Une vague s'est soulevée. La pression maintenait debout les blessés et les morts, et au milieu de la foule, un pli s'est formé, un monticule de corps tombés au sol sur lesquels certains commençaient à grimper. De nouveaux coups de feu ont éclaté. Malgré les cris, j'ai entendu le cliquetis métallique des fusils qu'on rechargeait, et, à mesure que les prisonniers avides de fuir se grimpaient les uns sur les autres, le petit bourgeon central s'est mis à grandir encore et encore, jusqu'à devenir sous mes yeux une effroyable colonne humaine qui est montée lentement, très lentement vers le ciel comme un doigt tremblant.

Les hurlements nous ont enveloppés et, juste à côté de moi, saisi de tremblements, Liu s'est enfoui le visage entre les mains. Je n'ai pas pu lui poser la main sur l'épaule, tant j'étais fasciné par ce doigt mouvant. L'esprit humain est si fort, ai-je pensé dans un coin de ma tête, qu'il réussira peut-être à monter jusqu'au ciel sans se raccrocher à quoi que ce soit. Peut-être est-il capable d'escalader le vide. Mais au bout de quelques minutes, alors que la colonne avait atteint une hauteur invraisemblable - six ou sept mètres -, quelque chose dans sa structure vivante a cédé et elle s'est effondrée en basculant vers l'extérieur et en broyant tous ceux qui se trouvaient dessous. Quelques secondes plus tard, une tour similaire s'est reformée dans une autre partie de la foule, un doigt inquisiteur émergé d'un lac, toujours plus haut, tendu vers le ciel comme pour hurler d'un ton accusateur : Tu vas laisser faire ça ?

C'est alors qu'un brusque mouvement s'est produit non loin de la maison où nous avions trouvé refuge - un homme venait de se détacher de la foule et courait vers nous, poursuivi par un autre. J'ai saisi le bras de Liu.

— Regardez.

Il a écarté les mains de ses yeux et risqué un regard craintif à travers la brèche du parapet. Les hommes se rapprochaient rapidement, et nous avons vu un jeune soldat japonais, tête nue, au visage déterminé, talonné par trois hommes plus âgés, sans doute des officiers à en juger par leur uniforme. Le sabre qui claquait sur leur cuisse ralentissait leur progression, mais ils étaient grands et forts et n'ont pas mis longtemps à rattraper le fuyard ; l'un d'eux a plongé en avant et a réussi à lui attraper la manche, et le soldat a tourbillonné sur lui-même, le bras en l'air.

Liu et moi nous sommes recroquevillés encore un peu plus derrière le parapet. Ces militaires n'étaient plus qu'à quelques mètres de nous. Nous aurions pu en nous penchant leur cracher dessus. Le fuyard a encore titubé sur quelques pas, tournant en rond et agitant le bras, tout juste capable de tenir debout. Il a fini par s'arrêter, les mains sur les genoux, pantelant. Après l'avoir lâché, l'officier a reculé d'un pas.

— Redresse-toi, a-t-il aboyé. Redresse-toi, porc.

A contrecœur, le soldat s'est redressé. Il a rejeté les épaules en arrière et a fait face aux hommes, la poitrine soulevée. Son uniforme était froissé et en lambeaux, et j'étais si proche que j'ai distingué des marques de teigne dans ses cheveux coupés ras.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? a lancé un des officiers. Tu as rompu les rangs !

Le soldat a voulu répondre, mais il tremblait tellement fort qu'il n'a pas réussi à parler. Il s'est retourné en silence vers la scène infernale, vers la colonne vivante, d'où des hommes pleuvaient, comme les corneilles du ciel. Quand il a de nouveau fait face aux officiers, ses traits exprimaient une telle souffrance que j'ai ressenti un instant de la pitié pour lui. Des larmes coulaient sur ses joues, ce qui a attisé la colère des officiers. Ils l'ont encerclé, le visage dur. Les mâchoires de l'un d'eux se contractaient comme s'il grinçait des dents. Sans un mot, il a défait sa ceinture. Le jeune soldat a reculé d'un pas.

— Demi-tour, a ordonné l'officier en avançant sur lui. Retourne là-bas.

Le soldat a encore reculé d'un pas.

— Retourne là-bas !

— Qu'est-ce qu'ils disent ? m'a soufflé Liu.

— Il refuse de tirer sur les prisonniers.

— Retourne là-bas immédiatement !

Le soldat a fait non de la tête, irritant encore un peu plus l'officier. Celui-ci l'a empoigné par les oreilles et l'a fait pivoter sur lui-même, l'a secoué de la tête aux pieds et l'a précipité à terre.

— Demi-tour !

Il a posé la semelle de sa botte cloutée sur la joue du soldat et a appuyé dessus. Les autres officiers se sont rapprochés.

— Porc !

Il a accentué la pression de sa botte, et la peau du visage du soldat s'est déplacée jusqu'à ce que le gros de sa joue lui recouvre la bouche et qu'il ne puisse plus retenir sa salive. Sa chair allait bientôt craquer.

— Pour la dernière fois, RETOURNE LÀ-BAS.

— Non, a balbutié le soldat. Non.

L'officier a reculé d'un pas et brandi son sabre au-dessus de sa tête. Le soldat a vaguement levé la main et tenté de dire quelque chose, mais l'officier était lancé et a poursuivi son geste. Le sabre s'est abattu, son ombre a fouetté le sol, sa lame étincelante a sifflé sous le soleil matinal. Le soldat a eu un bref sursaut et a basculé vers l'avant, les deux mains sur le visage, les yeux clos.

—Non... Ciel, non, a murmuré Liu en se couvrant les yeux. Dites-moi, que voyez-vous ? Il est mort ?

— Non.

Le soldat avait roulé sur lui-même et se tortillait sur le sol. L'officier l'avait juste frappé du plat de son sabre, mais le coup l'avait quasiment brisé. En voulant se remettre debout, le soldat a perdu l'équilibre, et ses jambes se sont croisées dans la neige. Il est retombé à genoux, et un autre officier a saisi l'occasion pour lui asséner de son poing ganté un énorme coup qui l'a fait repartir en arrière, la bouche en sang. J'ai serré les dents. J'aurais voulu bondir pardessus le parapet et sauter à la gorge de cet officier.

Enfin, le soldat a produit un effort concerté pour se relever. Il était dans un état lamentable, clignant des yeux et titubant sur place, le menton barbouillé de sang. Il a marmonné quelques mots dans sa barbe, a levé une main pour saluer le capitaine et est reparti en direction du massacre. Il a stoppé pour

ramasser son fusil, l'a épaulé et a continué en zigzag comme un homme ivre, tirant au hasard, lâchant une grêle de balles sur la foule grondante. Deux ou trois jeunes soldats l'ont regardé avec surprise, mais en voyant les trois officiers de marbre qui le fixaient en silence, ils se sont dépêchés de reporter leur attention sur la foule de prisonniers affolés.

Les officiers ont continué longtemps à le suivre des yeux, parfaitement immobiles à l'exception de leurs ombres qui tournaient à mesure que le soleil s'élevait au-dessus de la maison. Ils ne bougeaient pas un muscle, ils ne parlaient pas, ils ne se regardaient pas. Ce n'est que lorsqu'il leur est apparu évident que le soldat ne chercherait plus à s'enfuir qu'ils sont revenus à la vie. L'un d'eux s'est épongé le front d'un revers de main, un autre a essuyé son sabre avant de le remettre dans son fourreau, et le troisième a craché dans la neige avec une moue dégoûtée, comme s'il lui était impossible de supporter une seconde de plus le goût qu'il avait dans la bouche. Puis, l'un après l'autre, ils ont rajusté leur casquette et ont rejoint le massacre, séparés les uns des autres par un intervalle considérable, les bras ballants, traînant nonchalamment leur sabre et leur ombre.

Chapitre 32

— Vous me paraissez très différente.

Shi Chongming m'observait, assis dans le fauteuil de jardin. Les pans de son manteau étaient serrés, ses cheveux blancs, brossés et peut-être huilés, lui recouvraient les oreilles, longs et lisses, et la peau rose qu'on distinguait au travers me faisait penser à un rat albinos.

— Vous frissonnez.

Je regardai mes mains. Il avait raison. Elles tremblaient. C'était le manque de nourriture. La veille, au lever du soleil, Jason et moi avions pris en guise de petit déjeuner des en-cas achetés à l'épicerie. Et je ne me souvenais pas d'avoir mangé autre chose dans les trente dernières heures.

— Il me semble que vous avez changé.

— Oui, dis-je.

J'avais laissé passer un jour et demi sans donner de nouvelles, et ce n'était que quand lui m'avait appelée que je l'avais informé de ma visite chez Fuyuki. Shi Chongming aurait voulu que j'aille le trouver sur-le-champ ; il se déclara « sidéré », « déçu » que je ne l'aie pas averti plus tôt. Je ne pouvais pas lui expliquer. Je ne pouvais pas lui décrire ce qu'il ne pouvait pas voir, qu'en l'espace d'un jour à peine quelque chose de dur et de doux et d'ancien s'était épanoui sous mes côtes, comme un baiser, et qu'en un sens tout ce qui jusque-là m'avait semblé urgent ne me démangeait plus autant.

— Oui, répétais-je. J'ai sûrement changé.

D resta silencieux, attendant que je développe. Puis, ayant senti que je n'en avais pas l'intention, il exhala un soupir, écarta les mains et balaya le jardin du regard.

— C'est beau ici, dit-il. Le jardin s'appelle niwa, le « lieu pur ». Rien à voir avec vos paradis corruptibles de l'Occident. Pour les Japonais, le jardin est le lieu où règne l'harmonie. Une beauté parfaite.

Je regardai à mon tour. Le jardin avait évolué depuis mon dernier passage. L'automne y avait déposé son vernis subtil : l'érable s'était teinté de caramel sombre, le ginkgo avait perdu une partie de ses feuilles. Les broussailles enchevêtrées étaient nues comme une collection d'os d'oiseaux séchés. Je comprenais néanmoins ce qu'il voulait dire. Il y avait quelque chose de beau là-dedans. Peut-être fallait-il s'exercer pour ressentir la beauté.

— Je suppose, oui.

— Vous supposez quoi ? Que c'est beau ? J'observai attentivement la longue ligne de dalles

blanches qui se poursuivait au-delà de la pierre interdisant l'entrée dans le bosquet.

— Oui. C'est ce que j'ai voulu dire. C'est très beau. Il tapota du bout des doigts le bras de son fauteuil et me sourit d'un air pensif.

— Commencez-vous à voir de la beauté dans ce pays où vous vivez ? Enfin ?

— C'est ce qu'il faut faire, non ? On est censé s'adapter, n'est-ce pas ?

Shi Chongming émit un petit raclement de gorge amusé.

— Ah, oui. Je vois que vous êtes soudain devenue très, très sage.

Je rajustai mon manteau sur mes jambes en me tortillant discrètement sur mon siège. Je n'avais pas pris de bain, et le moindre mouvement faisait remonter l'odeur captive de Jason. Sous mon manteau, je portais un caraco noir acheté quelques semaines auparavant sur Omotesando. Piqueté de minuscules fleurs de soie autour du col, il me recouvrait le ventre et moulait étroitement mes hanches. Je ne m'étais toujours pas résolue à montrer mes cicatrices à Jason, et il ne m'y avait pas poussée, certain qu'un jour je lui laisserais tout voir. Je devais comprendre, disait-il, qu'à chaque personne sur notre planète, il en correspondait une autre qui était capable de la comprendre à la perfection. Que ces deux personnes s'emboîtaient comme les pièces d'un gigantesque puzzle métaphysique.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé ? interrogea Shi Chongming.

— Quoi ?

— Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé ?

Je sortis une cigarette, l'allumai et soufflai un jet de fumée vers le ciel limpide.

— Je... je n'en sais rien. Je me demande.

— Vous avez vu quelque chose chez Fuyuki ?

— Peut-être. Peut-être pas.

Il se pencha en avant et, baissant le ton :

— Oui ? Vous avez vu quelque chose ?

— Juste entraperçu.

— Entraperçu quoi ?

— Je ne suis pas sûre... une sorte de boîte vitrée.

— Un caisson, vous voulez dire ?

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais rien vu de ce genre.

J'exhalai une grosse bouffée de fumée. Les nuages, remarquai-je, se reflétaient dans les vitres de la galerie. Jason dormait dans ma chambre, sur le futon. Tous les contours de son corps étaient gravés dans ma mémoire, j'en avais enregistré les moindres détails, l'angle selon lequel son bras était plié sur son torse, le bruit de son souffle dans ses narines.

— Même dans un zoo, par exemple ?

Je lui décochai un regard oblique.

— Un zoo ?

— Oui. Avez-vous déjà vu quelque chose de ce genre dans un zoo ? Je pense à un type de caisson permettant de réguler la température, peut-être.

— Je ne sais pas.

— Est-ce qu'il y avait un manomètre ? Vous savez, un appareil qui permet de mesurer la pression de l'air ? Ou un thermomètre, un hygromètre ?

— Je ne sais pas. C'était...

— Oui?

Shi Chongming, penché au bord de son siège, me dévisageait intensément.

— C'était quoi ? Vous avez dit que vous aviez vu quelque chose dans le caisson.

Je soutins son regard en clignant des yeux. C'était faux. Je n'avais pas dit ça.

— C'était peut-être à peu près gros comme ça ? insista-t-il en écartant les mains de manière à indiquer les dimensions d'un petit chat.

— Non. Je n'ai rien vu.

Shi Chongming pinça les lèvres et me fixa longtemps, le visage totalement impassible. Je vis de la sueur perler sur son front. Il finit par sortir un mouchoir de son manteau et s'épongea rapidement.

— Oui, soupira-t-il en se carrant sur sa chaise, je vois que vous avez changé d'avis. N'est-ce pas ?

Je fis tomber la cendre de ma cigarette et l'observai en fronçant les sourcils.

— Je vous ai consacré un temps énorme, dit-il, et voilà que vous changez d'avis.

Il s'en alla par le portail donnant sur la rue, et dès qu'il fut parti je remontai à l'étage. Les Russes étaient à la maison, elles cuisinaient en se disputant, et pendant mon séjour au jardin, Jason était allé faire un saut au One Stop Best Friend Bento Bar, dont il avait rapporté du riz, du poisson et du daikon mariné. Il avait déposé le tout sur la commode avec une bouteille d'alcool de prune et deux superbes verres violet pâle, et je le trouvai étendu sur le futon en entrant. Après avoir verrouillé la porte derrière moi, j'enlevai mon manteau tout en marchant droit vers le futon, sans m'arrêter devant les victuailles.

— Alors ? C'était qui, ce vieux ?

Je me mis à califourchon sur ses reins, face à lui. Je ne portais pas de culotte sous mon caraco. Il écarta encore un peu plus mes genoux, fit lentement remonter ses mains sur mes cuisses. Nous regardâmes tous deux l'étendue de chair tiède qu'il dévoilait au fur et à mesure. Elle me paraissait trop charnue, très peu moderne. Je m'étonnais encore qu'elle puisse plaire autant à Jason.

— C'était qui, ce type dans le jardin ?

— Ça a à voir avec mes études universitaires.

— A un moment, il t'a regardée comme si tu venais de lui dire la chose la plus incroyable du monde.

— On ne peut pas dire ça, soufflai-je. On a parlé de ses recherches. Tu ne verrais vraiment rien d'incroyable là-dedans.

— Bon. Je n'aime pas beaucoup te voir dire des choses incroyables à quelqu'un d'autre. Tu as passé trop de temps avec lui.

— Trop de temps ?

— Oui, répondit-il en ouvrant la paume et en me la montrant. Tu vois ça ?

— Quoi ?

Scintillant dans la lumière tamisée, ses ongles ébréchés se replièrent sur sa paume et se rouvrirent, d'abord très lentement : un va-et-vient presque imperceptible. Je regardais, tétanisée. Puis ses doigts se décollèrent de sa paume et se mirent à voleter comme des ailes d'oiseau, dérivant et ondulant au gré des courants d'air, jusqu'à hauteur de mon visage. C'était la grue magique de Shi Chongming. La grue du passé.

— Tu nous as regardés, fis-je, incapable de quitter sa main des yeux. La dernière fois.

Il sourit et fit décrire à son oiseau un piqué lent et gracieux. Une vrille élégante, une remontée et un nouveau plongeon. Fredonnant dans sa barbe, il

fit pivoter sa main sur elle-même. Et soudain la main-oiseau fondit sur moi, battit follement des ailes en direction de mes yeux. J'eus un mouvement de recul et me redressai à demi, le souffle coupé.

— Ne fais pas ça ! criai-je. Non !

Jason éclata de rire. Il se redressa sur le futon et m'attrapa les poignets pour m'attirer à lui.

— Ça t'a plu ?

— Tu te moques de moi.

— Me moquer ? Non. Je ne me moque pas de toi. Je ne me permettrais pas de me moquer de toi. Je sais ce que c'est quand on cherche.

— Non, dis-je, tentant de lui résister. Je ne te comprends pas.

Il rit de plus belle.

— Tu n'iras pas loin.

Il m'attira doucement sur le lit, laissa retomber sa nuque sur le futon, approcha mes mains de sa bouche, me lécha la paume, en mordit délicatement la chair.

— Tu n'iras pas loin si tu fais semblant avec moi. J'étais fascinée par ses dents, blanches et propres, par l'éclat de l'ivoire et de la muqueuse rouge.

— Je ne fais pas semblant, murmurai-je confusément.

— Tu as presque oublié, pas vrai ?

Il glissa une main entre mes cuisses, enfouit ses doigts dans ma toison pubienne, pendant que ses yeux erraient sur mon visage. Je ne retirai pas mes mains de ses lèvres.

— Tu as presque oublié que je n'ai qu'à te regarder pour tout savoir, tout ce

qui se passe dans ta tête.

Chapitre 33

Nankin, soir du 19 décembre 1937 (dix-septième jour du onzième mois)

Il y a des siècles, quand le grand astrolabe de bronze a été transféré de Linfen à la montagne Pourpre, il est tout à coup, inexplicablement, devenu inutilisable. Malgré tous les efforts des ingénieurs, il avait décidé de ne plus fonctionner. Il y a quelques instants, j'ai jeté un coup d'œil entre les lattes de mes volets sur ce grand chroniqueur du ciel, et l'idée m'est venue que, peut-être, quand on l'a installé au flanc de la montagne, il a scruté les étoiles glacées et vu ce qu'a aussi vu Shujin. L'avenir de Nankin. Il a vu l'avenir de la ville et s'est replié dans l'indifférence.

Assez. Je dois chasser de mes pensées les esprits, les prophètes et les voyants. Je sais que c'est une sorte de folie et pourtant, même ici, dans la sécurité de mon bureau, je ne puis réprimer un frisson quand je pense que Shujin a prévu tout ceci en rêve. La radio a dit que la nuit dernière, pendant que Liu et moi étions réfugiés sur notre toit, plusieurs bâtiments ont brûlé près du centre de réfugiés. Le centre de soins de la ville de Nankin en fait partie; où iront maintenant les blessés et les malades ? Notre bébé aurait dû y naître. Nous ne savons plus où aller.

Quand nous sommes ressortis de la maison abandonnée en fin d'après-midi, longtemps après le départ des troupes japonaises et le retour du silence, nous l'avons fait sans dire un mot. Nous avons couru de porte en porte, plies en deux, la peur au ventre. Jamais je n'avais couru aussi vite et pas un instant je n'ai cessé de penser : des civils, des civils, des civils. Ils ruent des civils. Tout ce que j'avais imaginé, tout ce que je m'étais promis à moi-même, tout ce que j'avais obligé Shujin à croire, tout était faux. Les Japonais ne sont pas des êtres civilisés. Ils massacrent les civils. Il n'y avait pas de femmes dans cette foule, certes, mais cela ne m'apportait qu'un pauvre soulagement. Pas de femmes. Je me suis répété ces mots, encore et encore, pendant que nous

détalions vers nos foyers respectifs : pas de femmes.

Lorsque j'ai franchi en trombe le seuil de notre maison, hagard et hors d'haleine, mes vêtements trempés de sueur, Shujin a fait un bond de surprise et renversé sa tasse de thé sur la table.

— Oh ! Je te croyais mort.

Elle avait pleuré. Ses joues étaient humides. Elle a fait quelques pas vers moi puis, voyant mon expression, elle s'est arrêtée net et a porté une main à mon visage.

— Chongming ? Qu'y a-t-il ?

— Rien.

J'ai refermé la porte et je suis resté un moment immobile, adossé au panneau de bois, le temps de reprendre mon souffle.

— Vraiment. Je t'ai cru mort.

J'ai secoué la tête. Elle était très pâle, très fragile. Son ventre était énorme, mais ses membres maigres semblaient sur le point de se briser. Nos instincts nous rendent si vulnérables, ai-je pensé vaguement, baissant les yeux sur l'endroit où dort notre fils. Bientôt mon épouse sera deux, il y aura deux fois plus de peur, deux fois plus de danger et deux fois plus de souffrance. Deux fois plus à protéger.

— Chongming ? Que s'est-il passé ?

J'ai relevé les yeux en m'humectant les lèvres.

— Qu'y a-t-il ? Pour l'amour du ciel, dis-moi, Chongming.

— Il n'y a rien à manger, ai-je lâché. Je n'ai rien trouvé à manger.

— Tu as couru comme le vent jusqu'ici pour m'annoncer qu'il n'y avait rien à manger ?

— Je suis désolé. Je suis vraiment désolé.

— Non, a-t-elle dit en s'approchant, sans me quitter des yeux. Non, il y a autre chose. Tu as vu. Tu as vu toutes mes prémonitions se réaliser, n'est-ce pas ?

Je me suis affaissé dans mon fauteuil avec un long soupir. Je suis l'homme le plus fatigué du monde.

— Je t'en prie, lui ai-je dit d'un ton las, mange les œufs du man yue. Je t'en prie. Fais-le pour moi. Fais-le pour notre âme-lune.

Et, à ma stupéfaction, elle m'a écouté. Comme si elle avait senti mon désespoir. Ce ne sont pas les œufs qu'elle a mangés, non, mais elle a tout de même fait quelque chose qui allait dans le sens de ma demande. Au lieu de céder à un accès de rage superstitieuse, elle a mangé les fèves de l'oreiller qu'elle avait confectionné pour le bébé. Elle est allée le chercher à l'étage, l'a décousu, a versé les fèves dans le wok et les a mises à cuire. Elle m'en a proposé mais j'ai refusé, préférant rester assis à la regarder mettre la nourriture dans sa bouche, le visage dépourvu de toute expression.

Mon ventre me fait abominablement souffrir : c'est comme si j'avais sous les côtes une plaie à vif, de la taille d'une courge. Voilà donc ce que c'est que d'avoir faim, et pourtant il n'y a que trois jours que je suis privé de nourriture. Mais plus tard, et c'est certainement le pire de tout, alors que nous venions de nous coucher, le fumet d'hier est revenu à travers les volets clos. Cette odeur délicieuse, affolante de viande en train de griller. Elle m'a rendu fou. Je me suis relevé, prêt à me ruer dehors, indifférent aux dangers qui peuplent les rues. Ce n'est qu'en me rappelant les officiers japonais - en me rappelant le grondement des chars qui déferlaient dans la rue, le cliquetis des fusils rechargés -que j'ai regagné mon lit, ayant compris que j'allais devoir trouver un autre moyen.

Nankin, 20 décembre 1937

Nous avons dormi par à-coups, sans nous déchausser, comme les nuits précédentes. Peu avant l'aube, nous avons été réveillés par une série de hurlements épouvantables. Ils semblaient provenir d'une rue voisine, et c'était sans aucun doute une voix de femme. J'ai jeté à Shujin un regard oblique. Elle reposait, très raide, les yeux ouverts et fixés au plafond, la nuque contre l'oreiller de bois. Les hurlements se sont prolongés cinq bonnes minutes, de plus en plus désespérés, puis se sont fondus en sanglots indistincts, et enfin le silence est revenu. Puis le rugissement d'une motocyclette venue de la grand-rue s'est engouffré dans l'allée, faisant trembler les volets et tinter le bol de thé de la table de chevet.

Ni Shujin ni moi n'avons réagi en voyant danser au plafond des ombres rouges. Un bulletin radiophonique avait annoncé un peu plus tôt que les Japonais incendiaient des maisons du côté des lacs de Xuanwu, mais ce n'étaient certainement pas de ces flammes-là que je voyais le reflet sur notre plafond. Longtemps après. Shujin a quitté notre lit pour s'approcher du fourneau de la cuisine, qui ne contient plus que des cendres. Je l'ai suivie et regardée s'accroupir sans un mot, prendre une poignée de cendres et s'en barbouiller le visage jusqu'à devenir méconnaissable. Elle s'est aussi frotté les bras, les cheveux et même l'intérieur des oreilles. Puis elle est passée dans une pièce voisine dont elle est revenue avec une paire de ciseaux. Elle s'est assise dans un coin de la cuisine, le regard vide ; elle a pris une mèche de ses cheveux et l'a coupée.

Après la fin des hurlements, et même après le retour du silence sur la ville, j'ai mis longtemps à me calmer. Me voici à mon bureau, avec la fenêtre entrebâillée, incapable de savoir ce qu'il convient de faire. Nous pourrions encore tenter de fuir, mais je suis sûr qu'il est trop tard, que la ville est totalement coupée du monde. L'aube vient de poindre et, dehors, le soleil brille derrière un miasme jaune qui plane au-dessus de Nankin. D'où vient ce brouillard ? Pas de la fumée des cheminées de Xiaguan mêlée à la brume du fleuve, puisque toutes les usines ont cessé leur activité.

Shujin dirait que c'est tout autre chose : une émanation renfermant tous les

méfais de cette guerre. Elle y verrait un mélange d'âmes sans sépulture et de culpabilité en suspens au-dessus de cette cité maudite, un ciel envahi d'esprits errants. Elle dirait que les nuages sont empoisonnés, que c'est un coup indicible et fatal porté à la nature, d'avoir détruit tant d'âmes troublées dans un seul et même endroit de la terre. Et qui serais-je pour la contredire ? L'histoire m'a prouvé que, en dépit de ce que j'ai longtemps cru, je ne suis ni brave ni sage.

Chapitre 34

Tout à coup, presque du jour au lendemain, Tokyo ne me faisait plus peur. Certaines choses, même, m'y plaisaient. La vue de ma fenêtre, par exemple, qui me permettait de prédire des heures à l'avance, rien qu'à la couleur d'hématome de l'horizon, l'approche à l'est d'un typhon. Les gargouilles qui surmontaient les quatre angles du club semblaient alors un peu plus recroquevillées sur elles-mêmes ; elles toussotaient, crachotaient, et les rafales qui traversaient le ciel noir malmenaient leurs jets de gaz incandescent jusqu'au moment où un employé de la tour pensait à les éteindre.

Cette année-là, les promoteurs se jetaient du toit des gratte-ciel qu'ils avaient fait construire, mais j'étais indifférente à la dépression qui accablait le pays. Je me sentais heureuse. J'aimais pouvoir prendre le train sans que personne ne me regarde fixement. J'aimais les filles qui se pavanaient dans les rues avec leurs énormes lunettes de soleil et leurs jeans à pattes d'éléphant brodés, leurs paupières fardées de ce rouge scintillant qu'elles achetaient dans les boutiques d'Omotesando. J'aimais le côté un petit peu bizarre de tous les gens d'ici. « Le moindre clou qui dépasse est vite enfoncé d'un coup de marteau. » Voilà comment je m'étais attendue à découvrir les Japonais. Un peuple, une philosophie. C'est drôle de voir à quel point la réalité peut s'avérer différente de la représentation qu'on en a.

Je refis ma chambre. Je vidai tout, les meubles, la poussière, les tentures. J'achetai un tatami neuf, je lessivai la pièce centimètre carré par centimètre carré et je remplaçai l'ampoule nue du plafond par une applique encastrée

presque invisible. Je mélangeai mes pigments et peignis à même la soie tendue sur la cloison du fond un portrait de Jason et de moi. Assis dans le jardin à côté de la lanterne de pierre, il fumait une cigarette et observait quelqu'un qui était hors du cadre, mais tout près. Quelqu'un qui marchait, peut-être, ou qui dansait sous le soleil. J'étais debout derrière lui, les yeux levés vers les frondaisons. Je m'étais représentée très grande, avec des cheveux pleins de reflets et un sourire aux lèvres. Je portais une robe de satin noir Suzie Wong et j'avais un genou légèrement plié vers l'avant.

Je m'achetai un nécessaire de couture et des kilos de perles dorées et argentées dans une boutique nommée La Droguerie. Un samedi, après avoir noué un foulard sur mes cheveux et enfilé un pantalon d'ouvrier chinois en lin noir, je passai des heures à coudre des constellations dans le ciel de soie lacérée, au-dessus des buildings sombres de Tokyo que j'avais peints. Quand j'eus fini, les déchirures du ciel étaient cicatrisées et la soie reposait bien à plat contre les cloisons, entrecroisée de rivières étincelantes d'or et d'argent. L'effet était hypnotique - j'avais l'impression de vivre à l'intérieur d'une étoile en train d'exploser.

Le plus drôle, c'était que j'étais heureuse malgré ce qu'étaient devenues mes relations avec Shi Chongming. Quelque chose s'était déplacé, comme si l'urgence sèche, presque frénétique, que j'avais apportée avec moi à Tokyo m'avait quittée pour l'infecter à son tour.

Le lundi d'après la soirée chez Fuyuki, je tentai d'en faire dire un peu plus à Strawberry sur les histoires qu'elle avait entendues à son sujet.

— J'ai mangé un peu de viande à la soirée, lançai-je en m'asseyant face à elle. Elle avait un drôle de goût.

Face à son absence de réaction, je me penchai vers elle et ajoutai à voix basse :

— C'est à ce moment-là que ça m'est revenu : vous m'aviez dit de ne rien manger.

Elle vrilla sur moi un regard acéré. L'espace d'une seconde, je crus qu'elle allait parler, mais elle se leva comme un ressort et salua son reflet dans le miroir fumé.

— Regardez, lâcha-t-elle d'un ton badin, exactement comme si je n'avais rien dit. Regardez. Une jolie robe, hein ? C'est celle du film Bus Stop.

Elle portait une robe fourreau verte miteuse, agrémentée d'une résille noire et d'un col de fourrure déboutonné sur sa poitrine audacieusement reconstruite. Elle se lissa les hanches.

— Ça va bien à Strawberry, ne ? C'est encore mieux sur Strawberry que sur Marilyn.

— J'ai dit : j'ai mangé quelque chose qui avait mauvais goût.

Elle tourna vers moi un visage grave, avec une rotation de la tête rendue hésitante par le champagne. Je vis que ses mâchoires étaient animées d'infimes crispations. Elle posa les mains à plat sur son secrétaire et se pencha en avant pour me murmurer à l'oreille :

— Il faut oublier ça. La mafia japonaise, c'est très compliqué. Pas facile à comprendre pour vous.

— Jamais je n'avais rencontré ce goût-là. Et je ne suis pas la seule à l'avoir remarqué. M. Bai... lui aussi a senti qu'il y avait quelque chose de bizarre.

— M. Bai ?

Ce fut comme un cliquetis méprisant qui sortit de gorge.

— Vous écoutez M. Bai ? reprit-elle. M. Bai, c'est le toutou de Fuyuki. Comme un petit chien à collier. Dans le temps, c'était un chanteur à succès, mais peut-être qu'il n'a plus tout à fait autant de succès aujourd'hui. Tout se passe bien pour le moment, ajouta-t-elle en levant une main menaçante, tant que... tant qu'il ne fait pas d'erreur !

Elle fit alors courir une main en travers de sa gorge.

— Personne n'est trop important pour être à l'abri d'une erreur. Compris ?

— Pourquoi m'avez-vous dit de ne rien manger ?

— Des rumeurs. Des ragots et rien d'autre.

Elle empoigna la bouteille de champagne, remplit sa flûte, qu'elle vida d'un trait avant de la pointer sur moi.

— Et, Grey-san, ne répétez jamais ce que je vous ai dit. Compris ?

Elle agita sa flûte, et je vis qu'elle était terriblement grave.

— Vous voulez une vie heureuse avec un travail dans un club de haut niveau ? Au Some Like It Hot ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire : votre bouche, gardez-la fermée. Compris ?

Alors, bien sûr, quand Shi Chongming me téléphona le lendemain matin, étonnamment tôt, je n'avais rien de neuf à lui apprendre. Il ne le prit pas bien :

— Je trouve votre attitude des plus étranges, oui, des plus étranges. Je croyais que vous aviez « désespérément » besoin de voir mon film.

— C'est vrai.

— Alors veuillez expliquer à un vieillard n'ayant qu'une médiocre compréhension des vicissitudes de la jeunesse, je vous en prie, faites-moi l'honneur de m'expliquer cette soudaine réticence à parler.

— Ce n'est pas de la réticence. C'est juste que je ne sais pas ce que vous voulez que je vous dise. Je ne vais pas inventer. Je n'ai rien de nouveau à vous dire.

— Oui, fit-il d'une voix tremblante de colère. C'est bien ce que je soupçonnais. Vous avez changé d'avis. Je me trompe ?

— Oui, vous...

— Je trouve ça tout à fait inacceptable. Vous m'avez allègrement poussé à faire un effort monumental, et maintenant quelle nonchalance !

Je sentis qu'il prenait sur lui pour se retenir de crier.

— Quelle nonchalance pour me dire que vous n'êtes plus intéressée !

— Je n'ai pas dit que...

— Je crois que si.

Il toussa et produisit un son étrange, comme si ses narines lâchaient staccato une succession de petites rafales.

— Si, si, et je crois que, pour ce qui vous concerne, je vais me fier à mon instinct. Je vais vous dire au revoir.

Et il raccrocha.

Je restai assise dans le froid du salon, fixant le combiné muet qui reposait au creux de ma main, les joues en feu. Non, pensai-je. Non. Shi Chongming, vous avez tort. Je me rappelai l'ombre de la Nurse grandissant sur le mur du couloir, je me revis chez Fuyuki derrière la porte de la salle de bains, le cœur battant, et la photo de scène de crime fit irruption dans mes pensées. Je touchai mes paupières closes, les pressai légèrement. J'avais tellement fait, j'étais allée tellement loin, et ce n'était pas que j'aie changé d'avis, simplement l'image s'était brouillée, un peu comme quand on regarde un paysage familier à travers une vitre embuée. J'écartai les mains et levai les yeux vers la porte, vers le long corridor qui s'étirait au loin, hachuré de quelques traits de soleil. Jason dormait dans ma chambre. Nous étions réveillés tous les deux depuis cinq heures du matin, buvant des bières qu'il était allé chercher dans la rue, au distributeur. Quelque chose d'étrange était en train de se faire jour en moi.

Quelque chose que jamais je n'aurais pu prédire. Et si. pensai-je en frissonnant dans l'air glacé du matin, et s'il y avait plus d'un chemin vers la paix de l'esprit ? Est-ce que ce ne serait pas un événement ?

Chapitre 35

En fin de compte, les propos de Shi Chongming n'eurent aucune incidence, car plusieurs jours passèrent sans que Fuyuki revienne au club. Et même plusieurs semaines. Et un soir, tout à coup, je m'aperçus que je ne sursautais plus chaque fois que tintait la sonnette de l'ascenseur. Quelque chose était en train de sortir de moi, et je restai longtemps sans rien faire, me contentant de regarder ce qui se passait d'un air apathique, d'allumer une cigarette et de hausser les épaules en pensant à Jason, à la façon dont les muscles de ses bras, par exemple, tremblaient légèrement dans leur effort pour soutenir son corps arc-bouté au-dessus du mien.

Je n'arrivais plus à me concentrer sur mon travail au club. Très souvent l'appel de mon nom me tirait d'une transe et je découvrais un client en train de me fixer bizarrement, ou bien Mama Strawberry qui fronçait les sourcils, et je sentais qu'une conversation complète venait de se dérouler sans que je dise un mot à qui que ce soit, puisque j'étais ailleurs avec Jason. Il lui arrivait de me regarder pendant que je travaillais. Si je croisais son regard, il faisait courir sa langue sur ses dents. Il prenait un malin plaisir à voir naître la chair de poule sur mes bras. Les Russes me remettaient régulièrement en mémoire les photos de sa chambre et chuchotaient les titres des vidéos d'autopsies en m'incitant à la prudence.

« Une femme coupée en deux par camion, imagine ! »

Mais je ne les écoutais plus. La nuit, quand j'étais réveillée par le souffle d'un autre être humain à côté de moi, par le bruit que faisait Jason en se grattant le visage dans son sommeil, ou en marmonnant, ou en se retournant, j'éprouvais un délicieux serrement de cœur et je me demandais si c'était ce qu'on était censé ressentir dans ces cas-là. Je me demandais si j'étais amoureuse, et cette

idée me faisait paniquer. Était-ce possible ? Les gens comme moi pouvaient-ils tomber amoureux ? Je n'en étais pas sûre. Il m'arrivait de rester éveillée des heures à m'interroger là-dessus, obligée de respirer profondément, de lutter pour rester calme.

Au train où allaient les choses, je n'allais jamais, au grand jamais, me résoudre à lui montrer mes cicatrices. Je continuais à inventer des excuses. J'avais maintenant dix caracos, tous alignés dans la penderie, et j'en portais un en permanence, même pour dormir, en lui tournant le dos, recroquevillée sur mon ventre comme un fœtus. Je ne savais pas par où commencer. Comment trouver les mots justes ? Jason, des gens, il y a longtemps, m'ont crue folle. J'ai commis une erreur... Et si ça lui faisait horreur ? Il passait son temps à répéter qu'il n'y avait aucun risque, mais comment lui expliquer qu'un peu de compréhension de sa part, ou même l'illusion de la compréhension, serait pour moi le plus merveilleux sentiment imaginable, presque aussi merveilleux que d'avoir la certitude que je n'avais pas imaginé le livre orange, et que si je me jetais à l'eau avec quelqu'un et que ça tournait mal...

eh bien, ce serait comme... comme mourir. Comme tomber dans un gouffre noir, sans fin.

Je commençai à rêver beaucoup de ma peau. Dans mes rêves elle se distendait, se soulevait, se décollait de mon corps en faisant sauter les coutures de ma colonne vertébrale et de l'intérieur de mes bras. Elle s'élevait ensuite d'une seule pièce, comme un fantôme poussé par le vent, prête à s'envoler. Mais chaque fois, il y avait un accroc. Quelque chose me tirait, je baissais les yeux et je voyais que le beau parachute blanc était souillé de sang et rattaché à mon ventre par un enchevêtrement de plis. Je me mettais à pleurer et à frotter frénétiquement cette peau pour la détacher de moi. Je tirais, je me griffais jusqu'au sang, tremblante et...

— Grey ?

Une nuit, je me réveillai en sursaut, trempée de sueur, et les images de mon cauchemar s'enfuirent comme des ombres. Il faisait noir, à part l'aura de Mickey Rourke, et j'étais couchée sur le côté, accrochée à Jason, le cœur

battant. Mes jambes étaient convulsivement nouées autour des siennes, et il me regardait avec surprise.

— Qu'est-ce qu'il y a ? haletai-je. Qu'est-ce que je faisais ?

— Tu te frottais contre moi.

Je tâtonnai sous les couvertures. Mon caraco moite de sueur était remonté. Je tirai dessus pour le rabattre sur mes hanches et m'enfouis le visage entre les mains, cherchant à reprendre mon souffle.

— Hé, fit-il en écartant les mèches collées à mon front. Là, là... N'aie pas peur.

Il passa les mains sous mes aisselles et m'aida à remonter sur le futon jusqu'à ce que je sois à sa hauteur.

— Là...

Il m'embrassa le visage, me caressa les cheveux, couvrit ma peau de baisers apaisants. Nous restâmes quelque temps sans bouger, jusqu'à ce que mon cœur ait cessé de bondir.

— Ça va ? me souffla-t-il au creux de l'oreille.

Je hochai la tête, les poings pressés contre mes yeux. Il faisait tellement noir, tellement froid. J'avais l'impression de flotter. Jason m'embrassa encore.

— Écoute, phénomène, dit-il à voix basse, une main sur ma nuque, j'ai une idée.

— Une idée ?

— Une bonne idée. Je sais ce qu'il te faut. Je vais te dire un truc qui va te plaire.

— Vraiment ?

Il souleva puis poussa doucement mon épaule gauche jusqu'à me faire basculer sur le flanc, dos à lui. Je sentais son souffle sur ma nuque.

— Écoute, murmura-t-il, tu veux que je te rende heureuse ?

— Oui.

— Bon. Maintenant, concentre-toi au maximum. Je restai allongée, fixant d'un regard vide le trait de lumière qui soulignait la porte, les cheveux et les moutons de poussière accumulés sur le tatami, absolument concentrée sur la voix de Jason.

— Écoute attentivement.

Il se colla contre moi par-derrière, m'enveloppa de ses bras, plaqua ses lèvres sur ma nuque.

— Voilà l'histoire. Il y a des années, bien avant d'arriver ici, j'ai baisé une fille en Amérique du Sud. Elle était un peu timbrée, et j'ai oublié son nom, mais ce que je n'ai pas oublié, c'est la manière dont elle aimait se faire baiser.

Il insinua une main entre mes cuisses, les écarta, fit lentement redescendre le plat de sa paume sur l'intérieur de ma cuisse gauche, souleva mon genou en douceur, le prit au creux de sa main et le replia jusqu' sur ma poitrine. Au moment où le nœud dur et froid de ma rotule effleurait mon mamelon, il changea de position dans mon dos.

— Ce qu'elle aimait pardessus tout, c'était que je la baise sur le côté, comme ça, chuchota-t-il au creux de mon cou, comme je vais te baiser. En lui relevant bien le genou, pour que ma bite puisse entrer en elle. Comme ça.

Je lâchai un petit cri étouffé et sentis le sourire de Jason sur ma nuque.

— Tu vois ? Tu vois pourquoi ça lui plaisait tellement ?

L'hiver s'installait dans les recoins de la maison. Les arbres étaient nus à

l'exception de quelques feuilles sèches comme du papier qui s'accrochaient encore aux branches, et le froid s'infiltrait entre les pavés. Dans les jardins publics, des choux ornementaux rouges et verts, les couleurs de Noël, avaient été plantés. Le chauffage de la maison ne marchait pas et Jason était trop occupé avec moi pour le réparer. Les bouches d'aération des chambres cliquetaient, gémissaient et brassaient de la poussière sans apporter de chaleur.

Je ne savais pas trop si c'était normal, cette façon dont les ex de Jason nous rejoignaient au lit. Je n'aimais pas ça, mais j'attendis une éternité avant de dire quoi que ce soit. «Écoute, me soufflait-il dans le noir, écoute. Je vais te dire un truc qui va te plaire. Il y a des années de ça, j'ai baisé une Hollandaise. J'ai oublié son nom, mais je n'ai pas oublié ce qu'elle aimait le plus... » Et il jouait avec mes hanches, chorégraphiait une danse privée entre mon corps et le sien. Il adorait me voir toujours prête pour lui.

— Tu es vraiment salope, me confia-t-il un jour, avec de l'admiration dans la voix. Tu es la fille la plus salope que j'aie jamais connue.

— Ecoute, lâchai-je une nuit. C'est important. Tu n'arrêtes pas de me parler de ces femmes. Et je sais que c'est vrai parce que toutes celles que tu rencontres ont envie de faire ça avec toi.

Il était étendu entre mes jambes, la tête sur ma cuisse, les mains légèrement en appui sur mes mollets.

— Je sais.

— Mama Strawberry. Toutes les hôteses.

— Oui.

— La Nurse de Fuyuki. Elle en meurt d'envie.

— Elle ? Est-ce qu'on peut dire « elle » ? Je n'arrête pas de me poser la question.

Il enfonça distraitement ses ongles dans la chair de mon mollet. Petit à petit, sa pression devint trop forte.

— J'aimerais bien savoir. J'aimerais savoir comment elle est nue. Ouais, je crois que c'est surtout ça, j'aimerais bien la voir à poil, et...

— Jason.

Je sentis sa tête pivoter.

— Hmm?

Je me redressai sur les coudes et le regardai fixement.

— Pourquoi est-ce que tu couches avec moi ?

— Quoi ?

— Pourquoi est-ce que tu couches avec moi ? Il y a tellement d'autres femmes...

Il parut sur le point de répondre, puis se ravisa, et je sentis ses muscles se contracter imperceptiblement. Il finit par se rasseoir et sa main chercha à tâtons le bas de mon caraco.

— Enlève-moi ça.

— Non. Non, pas maintenant, je...

— Oh, nom de Dieu.

Il se rassit, se leva brusquement.

— C'est vraiment...

Il sortit une cigarette de son jean, qui traînait par terre, et l'alluma.

— Écoute, reprit-il en tirant une longue bouffée puis en se tournant vers moi.

Ça commence à traîner en longueur, ton histoire.

Je le regardai, bouche bée.

— Mon histoire ?

— Oui. Elle est trop longue, longue et chiante. J'ai été patient, ajouta-t-il après avoir poussé un soupir, mais tu... ça fait une éternité que ça dure. Ce n'est plus marrant.

Une étrange sensation s'empara de moi, une sensation atroce, comme si je tournoyais sans fin dans le vide. Plus rien ne paraissait à sa place. Les galaxies de la cloison derrière Jason bougeaient, dérivait lentement dans le ciel de Tokyo, comme des colliers de lumière. Son visage semblait sombre et dénué de substance.

— Mais je...

Je me touchai la gorge, dans l'espoir de réprimer le tremblement de ma voix.

—... je pensais... te... te montrer ça. Vraiment, c'est ce que je voulais. C'est juste que je...

Je me levai et cherchai mes cigarettes à tâtons sur la commode, en renversant quelques objets au passage. Ayant trouvé le paquet, j'en sortis une entre mes doigts tremblants, l'allumai et restai immobile face à la cloison, à tirer de petites bouffées fiévreuses, tandis que des larmes débordaient de mes yeux. C'est trop bête. Tu n'as qu'à le faire. Ça sera comme se jeter du haut d'une falaise, comme se jeter d'une falaise... Il n'y a qu'une façon de savoir si tu vas survivre.

J'écrasai ma cigarette dans le cendrier de la commode et je me tournai vers lui, le souffle court. J'avais une énorme boule dans la gorge, comme si mon cœur essayait de sortir par ma bouche.

Je fis passer le caraco pardessus ma tête et la laissai glisser au sol, face à lui, les mains plaquées sur mon ventre, les yeux fixés quelque part au-dessus de

sa tête. Je pris plusieurs inspirations profondes, aussi profondes que possible, en m'imaginant mon corps vu par ses yeux - pâle et chétif, strié de veines.

— S'il te plaît, comprends-moi, murmurai-je pour moi-même comme un mantra. S'il te plaît, comprends-moi.

Et j'écartai les mains.

Je ne sais pas qui de nous deux hoqueta, mais quelqu'un dans la chambre eut le souffle coupé. Je restai plantée là, les poings serrés le long du corps, les yeux au plafond, certaine que mon crâne allait exploser. Jason était muet et, quand j'osai enfin laisser mes yeux tomber sur lui, je vis un visage très calme, très maîtrisé, qui scrutait les cicatrices de mon ventre sans aucune expression.

— Bon Dieu, souffla-t-il au bout d'un temps infini. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Il se leva et s'avança vers moi, les mains en avant, curieuses, tendues vers mon ventre, comme si ces cicatrices dégageaient une aura. Son regard était clair, serein. Il s'arrêta à un pas de moi, de côté, et plaqua sa main droite contre mes cicatrices.

Je frissonnai, fermai les paupières.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé, au nom du ciel ?

— Un bébé, dis-je d'une voix incertaine. C'est là qu'était mon bébé.

Chapitre 36

On m'avait appris ce qu'était une capote à l'hôpital, c'est-à-dire beaucoup trop tard. Dans les derniers mois avant ma sortie, alors qu'on ne parlait que du sida, nous avons eu droit à des réunions de sensibilisation au VIH, et une des infirmières, une certaine Emma, qui avait un anneau dans le nez et des mollets trapus, était venue s'asseoir devant nous pour nous montrer, en rougissant comme une pivoine, comment dérouler une capote sur une banane.

Elle appelait ça un préservatif, parce qu'à l'époque c'était comme ça que les journaux disaient, et, au lieu de dire sexe anal, elle disait sexe rectal. Elle prononçait ces mots le visage tourné vers la fenêtre, comme si elle s'adressait aux arbres. Les autres riaient et plaisantaient, mais je restais assise au fond de la salle, aussi rouge qu'Emma, les yeux fixés sur la capote. Une capote. Je n'avais jamais entendu parler de capote. Sincèrement, comment une personne aussi ignorante que moi avait-elle pu réussir à vivre aussi longtemps ?

La signification des neuf mois, par exemple. Au fil des ans, j'avais entendu toutes sortes de blagues et d'allusions comme : « Oh oui, la chatte a eu sa crème, mais attendez de voir la tête qu'elle fera dans neuf mois. » Ce genre-là. Mais je ne les comprenais pas. Le plus bête, c'était que si on m'avait demandé la durée de gestation de l'éléphante, j'aurais sans doute su répondre. Mais les vérités humaines m'échappaient totalement. Mes parents avaient fait un excellent travail pour filtrer les informations susceptibles de me parvenir. Sauf pour le livre orange, évidemment ; là, ils avaient manqué de vigilance.

La fille qui gigotait dans le lit voisin m'avait vraiment regardée d'un sale œil quand je lui avais avoué jusqu'où allait mon ignorance.

« Tu rigoles ? »

J'avais haussé les épaules.

« Putain de merde. Tu rigoles pas. »

Dans leur exaspération, les infirmières m'avaient déniché un petit livre sur les choses de la vie. Ça s'appelait Maman, c'est quoi dans ton ventre ?, et la couverture rose pâle montrait le dessin d'une petite fille à couettes qui levait les yeux sur un gros ventre de femme enceinte en robe à fleurs. La quatrième de couverture disait notamment : « Tendre et informatif : tout ce que vous avez besoin de savoir pour répondre aux petites questions de vos enfants. » Je l'avais lu de la première à la dernière ligne et je le gardais dans un sac brun au fond de mon placard. Dommage que je ne l'aie pas eu plus tôt entre les mains. J'aurais compris ce qui m'arrivait.

À l'hôpital, je ne racontai à personne comment j'avais traversé les semaines

d'après la camionnette. Ni qu'il m'avait fallu des mois pour assembler les pièces du puzzle à partir de bribes de murmures et de drôles d'allusions glanées dans les vieux livres de poche des rayonnages de la maison. Ni que, le jour où j'avais compris qu'un enfant allait naître, j'avais eu la certitude absolue que ma mère tuerait soit le bébé, soit moi, soit nous deux. Je suppose que c'est le vrai prix de l'ignorance.

Dehors, dans la ruelle, une portière claqua. Quelqu'un fit tinter un jeu de clés, et une femme gloussa d'une voix flûtée :

— Je ne boirai pas une goutte, je te jure.

Les rires s'estompèrent peu à peu tandis que le couple descendait vers la rue Waseda. Je restai sans bouger sans respirer. Je dévisageais Jason, attendant sa réponse

— Tu es une bonne fille. Tu es une bonne fille, tu sais ? reprit-il après avoir reculé d'un pas, me gratifiant d'un sourire lent, malicieux. Et maintenant, ça va vraiment être excellent.

— Excellent ?

— Oui.

Il promena sa langue sur ses dents et fit courir son doigt le long de la plus grosse de mes cicatrices, celle du milieu, qui commençait cinq centimètres à droite de mon nombril et traçait une diagonale jusqu'à l'os du bassin. Son ongle se promena sur les nodosités de la partie centrale, navigua entre les petits orifices créés par le chirurgien quand il avait voulu me recoudre.

— Il y en a un paquet, dit-il avec une sorte d'émerveillement. Elles ont été faites par quoi ?

— Un...

Je voulais répondre, mais ma mâchoire se bloqua. Je dus secouer la tête pour lui rendre sa mobilité.

— Un couteau. Un couteau de cuisine.

— Aah... lâcha-t-il avec un sourire forcé. Un couteau...

Il ferma les yeux et s'humecta lentement les lèvres tout en laissant ses doigts s'attarder sur le tourbillon cartilagineux de tissu cicatriciel qui s'épanouissait au milieu de mon ventre. Là où le couteau était entré pour la première fois. Je sursautai ; il rouvrit les yeux, me fixa intensément.

— C'est entré profond ? Hmm ? Ici ? demanda-t-il en enfouissant son doigt dans la cicatrice. C'est l'impression que ça donne. On dirait que c'est entré profond.

— Profond ? répétais-je.

Il y avait quelque chose dans sa voix, quelque chose de suave et d'horrible, comme s'il éprouvait un immense plaisir. L'air de la chambre me semblait plus confiné que tout à l'heure.

— Je...

Pourquoi voulait-il savoir si le couteau était allé loin ? Pourquoi posait-il ces questions ?

— Alors ? C'est entré profond ?

— Oui, répondis-je d'une voix étouffée.

Il libéra un frisson ravi, comme si quelque chose venait de lui passer sur les épaules.

— Regarde ça, dit-il en faisant courir une paume sur la peau de son bras. Regarde mes poils, ils sont tout hérissés. Ce genre de trucs m'excite à mort. La fille dont je t'ai parlé ? En Amérique du Sud ?

Son index fit le tour de son biceps, ses paupières se baissèrent à demi de plaisir.

— Elle avait perdu un bras. Et à l'endroit où c'était coupé... on aurait dit...

Il leva ses doigts joints, comme s'ils tenaient en équilibre le plus onctueux, le plus délicat des fruits.

— C'était superbe, tu aurais dit une prune. Ouah... Mais tu as toujours su que j'étais comme ça, hein ? ajouta-t-il avec un large sourire.

— Toujours su ? Non... je...

— Si.

Il tomba à genoux devant moi, mit les mains sur mes hanches, promena son souffle chaud sur mon ventre.

— Si, tu le sais. Tu sais très bien ce qui me fait kiffer.

Sa langue, longue et râpeuse, s'étira pour venir à la rencontre de ma peau.

— Tu sais bien que mon grand trip, c'est de baiser des monstres.

Ma paralysie cessa. Je le repoussai et reculai en titubant. Il se rétablit sur ses talons, l'air vaguement surpris, pendant que je ramassais puis remettais mon caraco. J'aurais voulu m'enfuir de la chambre avant les larmes, mais il se tenait entre la porte et moi, et je fis demi-tour pour aller m'accroupir dans le coin opposé, face au mur. Tout me revenait - les photos de sa chambre, les horribles vidéos qu'il regardait à en croire les Russes, sa façon de parler de la Nurse. Je n'étais que ça, qu'un monstre parmi d'autres. Un être assez difforme pour l'exciter, exactement comme ses films.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Euh... fis-je d'une voix inaudible en m'essuyant les yeux de mes paumes. Euh... Je crois, je crois que je devrais peut-être...

Les larmes coulaient dans ma bouche. Je mis une main dessous pour qu'il ne les voie pas dégouliner sur le tatami.

— ... non, rien.

Il me posa une main sur l'épaule.

— Tu vois ? Je t'avais dit que ça se passerait bien. Je t'avais dit que je comprendrais.

Je restai muette. Je luttais pour ne pas fondre en sanglots.

— On y allait tout droit depuis le début, pas vrai ? C'est ça qui nous a attirés l'un vers l'autre. Je l'ai su à la seconde où j'ai vu tous ces trucs - tes peintures, les photos horribles de tes bouquins -, j'ai su que toi et moi, on était... j'ai su qu'on était pareils.

Je l'entendis tirer une nouvelle cigarette de son paquet et j'imaginai son visage, ricanant, sûr de lui, capable de voir du sexuel là-dedans, du sexuel dans ces cicatrices que je cachais depuis si longtemps. J'imaginai l'aspect que je devais avoir pour lui, accroupie dans un coin de la chambre, avec mes bras frêles et froids noués autour du corps.

— Tu as juste mis un peu plus longtemps, dit-il. Un peu plus longtemps pour piger qu'on fait la paire. Une belle paire de pervers. On est faits l'un pour l'autre.

Je me relevai d'un seul coup, attrapai mes vêtements sur la chaise et m'habillai le plus vite possible, sans le regarder, les jambes tremblant de manière incontrôlable. J'enfilai mon manteau et cherchai à tâtons mes clés dans mon sac à main, respirant par petites bouffées désespérées, tâchant de refouler mes larmes. Il ne dit rien, n'eut pas un geste pour m'arrêter. Il m'observa en silence, fumant d'un air pensif, un demi-sourire aux lèvres.

— Je sors, dis-je, faisant brusquement coulisser la porte.

— Ça va aller, l'entendis-je dire dans mon dos. Ça va aller. Tu verras ça bientôt.

En 1980, c'est-à-dire très récemment, il était encore possible pour un bébé mort-né en Angleterre de ne pas être inhumé. D'atterrir dans un sac-poubelle jaune et d'être incinéré avec d'autres déchets hospitaliers plutôt que d'être mis en terre. Il était même possible pour sa mère, une adolescente inexpérimentée, de laisser partir son bébé sans oser une seule fois demander où il allait. Tout cela était possible en vertu d'un simple caprice du calendrier : mon bébé n'avait pas réussi à vivre en moi les vingt-huit semaines fatidiques. À un jour près, l'État avait décrété que mon bébé ne serait pas enterré, qu'il lui manquait un jour de vie pour accéder à la qualité d'être humain, un jour pour avoir droit à une sépulture et à un prénom de petite fille, et qu'il ne s'appellerait jamais autrement que « fœtus ». Un nom qui me donnait la nausée et qui n'avait rien à voir avec ma petite fille au moment de sa naissance.

C'était un soir de la fin décembre, les arbres croulaient sous la neige et la lune était pleine. Les infirmières du service des urgences trouvaient que je n'aurais pas dû pleurer autant.

« Essayez de vous détendre », répétaient-elles.

Le médecin refusa d'affronter mon regard quand je levai les yeux sur lui, couchée sur la table d'opération, et le vis en train de panser les plaies de mon ventre. Il finit son travail dans un silence glacial, et, quand il m'annonça enfin le résultat, ce fut en me présentant son profil, comme s'il parlait au mur.

Je cherchai à me redresser, n'ayant pas compris ce qu'il venait de dire.

« Quoi ?

— Nous sommes sincèrement navrés.

— Non. Elle n'est pas morte. Elle...

— Voyons, bien sûr que si. Bien sûr qu'elle est morte.

— Mais elle ne devrait pas être morte. Elle devrait...

— S'il vous plaît, dit-il en mettant ses mains sur mes épaules pour me faire rallonger. Vous ne pouviez pas vous attendre à autre chose, si ? Allons, rallongez-vous. Détendez-vous. »

Ils auraient voulu me retenir, ils auraient voulu m'empêcher de regarder. Mais je trichai. Je regardai. Et je découvris quelque chose que je n'oublierai jamais : je découvris qu'il était également possible, parmi toutes les incroyables possibilités de la vie, de voir, en un seul instant, tout ce qu'un enfant aurait pu être, de voir à travers cette peau presque transparente insuffisante, de voir son âme, sa voix, son moi réel et complexe, de voir la longue histoire de sa vie se dérouler devant lui. Tout cela est possible.

Il y avait là une infirmière intérimaire qui ne savait pas et ne voulait pas savoir comment j'avais atterri sur cette table. Elle fut la seule à sentir ce que ce moment signifiait pour moi. Elle fut la seule à me tamponner le coin des yeux avec un mouchoir et à me caresser la main en murmurant : « Pauvre petite, ma pauvre petite. »

Elle regarda à l'autre bout du bloc la forme recroquevillée dans la bassine, la courbe minuscule de l'épaule, la petite touffe de cheveux noirs.

« Tu vas devoir cesser de te faire du souci pour elle, ma petite chérie. Ce n'est plus la peine. Où que soit allée son âme, Dieu la trouvera. »

La lune était encore visible quand je quittai la maison et descendis rapidement la rue, une main serrée sur le col de mon manteau, mais au moment où j'atteignis Shiba-koen l'aube avait commencé de poindre - cela se voyait entre les immeubles. Le ciel était d'un joli rose délavé et un vent artificiellement chaud balayait les rues, comme un nuage nucléaire venu de l'ouest, en faisant grincer et onduler les branches nues du temple Zojo-ji. Je m'arrêtai à hauteur de la vasque purificatrice disposée devant les alignements d'enfants de pierre à bonnet rouge, ces enfants silencieux et aveugles, et fis couler un peu d'eau froide d'abord dans ma main gauche, comme c'était la coutume, puis dans la droite. Après avoir laissé tomber quelques yens dans le coffret à offrandes, je me déchaussai, m'avançai sur la pelouse glacée et me

mis à errer entre les rangs de statues.

Les ombres des rubans de prière blancs noués dans les branches au-dessus de ma tête frémissaient. Je trouvai dans un coin du jardin, entre deux alignements de statues, un endroit où personne ne pouvait me voir de la rue et je m'assis par terre, emmitouflée dans mon manteau. Il fallait en principe taper dans ses mains en priant. Il y avait toute une procédure à suivre, mais je l'avais oubliée, et pour finir je fis ce que j'avais l'habitude de voir les gens faire dans mon propre pays, mon pays chrétien. Je joignis les mains, posai le front sur le bout de mes doigts et fermai les yeux.

Peut-être l'infirmière avait-elle dit vrai. Peut-être que « Dieu », ou les dieux, ou quelque chose de plus grand que n'importe lequel d'entre nous, savait où était l'âme de ma fille. Mais pas moi. Je ne savais pas où elle était enterrée, donc je n'avais aucun point de départ. En l'absence de tombe à visiter, j'avais appris à me l'imaginer nulle part et partout, planant quelque part au-dessus de moi. Parfois, en pressant fort les paupières, je la voyais dans le noir du ciel nocturne, si haut que sa chevelure effleurait le toit du monde. Dans mes rêves, elle était capable de voler n'importe où à sa guise. Peut-être même de l'Angleterre à Tokyo. Elle n'aurait qu'à mettre le cap à l'est et partir, à tire-d'aile, en baissant les yeux de temps à autre sur les lumières qui défilaient : l'Europe, avec tous ses ponts illuminés et décorés comme des gâteaux de mariage. Elle saurait qu'elle survolait la mer à cause des étendues sombres, ou du reflet strié de la lune, ou encore des petites perles de lumière des cargos. Passé l'Europe, elle foncerait vers le soleil levant. Volerait au-dessus des steppes russes et de l'insondable lac Baïkal, avec ses phoques bizarres et ses poissons de mer intérieure. Et encore plus loin, passé les rizières, les cheminées industrielles et les routes bordées de lauriers-roses, elle survolerait la croûte immense et rugueuse de la patrie de Shi Chongming. Puis ce serait Tokyo, et elle continuerait encore et encore, jusqu'à arriver au-dessus de Takadanobaba, où elle apercevrait les angles relevés du toit d la vieille maison. Elle arriverait au-dessus de ma fenêtre, et enfin...

Mais, bien sûr, elle n'était pas venue. Même pour O-bon, quand les morts

étaient censés rendre visite aux vivants, quand je m'étais assise à ma fenêtre pour regarder les chandelles incandescentes mises à flotter sur la rivière Kanda par les Japonais pour indiquer à leurs morts le chemin du retour, j'avais cru bêtement tout ce temps qu'elle me retrouverait peut-être. Mais non. Je me dis que je n'aurais pas dû espérer ça, qu'elle avait probablement essayé de toutes ses forces. Que la route était longue depuis l'Angleterre pour un si petit esprit, qu'elle s'était peut-être perdue en cours de voyage ou qu'elle était tout simplement très, très fatiguée.

Je relevai la tête à la fin de ma pseudo-prière. Autour de moi les moulins à prières des enfants tourbillonnaient dans le vent chaud, les lattes de bois du temple s'entrechoquaient. Chacun de ces bonnets faits à la main, chaque bavoir, chaque jouet offert aux statues avait été déposé là par une mère qui avait prié comme je venais de prier. Le ciel s'éclaircissait, et les premiers banlieusards arpentaient à grands pas les trottoirs de la rue qui bordait le temple.

Jason, pensai-je en me relevant pour épousseter mon manteau, Jason, crois-moi, tu es plus bizarre, plus bizarre et plus fou que je ne l'ai jamais été. J'ai fait quelque chose de mal par ignorance, mais jamais je n'ai été aussi mauvaise que toi. Après avoir empli plusieurs fois mes poumons d'air limpide, je levai les yeux vers le ciel. Jason m'avait ramenée à ma réalité. J'avais failli l'oublier, mais il me l'avait remise en mémoire. Il n'y avait qu'un seul chemin pour moi. Il n'y en avait jamais eu d'autre.

Chapitre 37

Nankin, 20 décembre 1937 (dix-huitième jour du onzième mois)

C'est ainsi qu'on apprend.

Au lever du soleil, j'ai écouté la radio. Toujours pas d'annonce officielle pour signifier à la population qu'elle pouvait regagner la rue sans risque. Quand la

clarté du jour a été enfin installée, j'ai bu un peu de thé, je me suis habillé sans bruit, j'ai boutonné ma veste capitonnée et je suis sorti dans l'allée, en barricadant la porte derrière moi et en marquant un temps d'arrêt pour m'assurer que rien ne bougeait. Il neigeait légèrement : les petits flocons blancs commençaient à recouvrir la couche de neige sale. Je me suis glissé en silence entre les maisons ; quelques minutes plus tard, ayant atteint celle de Liu, j'ai donné contre la porte une série codée de coups brefs. Au bout d'un certain temps, elle s'est ouverte sur l'épouse de Liu, qui s'est effacée sans un mot pour me faire entrer. Ses yeux étaient rougis, et elle avait revêtu pardessus plusieurs couches de vêtements de femme une robe d'hiver d'homme râpée.

Un froid mordant régnait à l'intérieur et j'ai aussitôt senti que l'ambiance était tendue. Quand Liu a émergé dans le couloir pour m'accueillir, j'ai compris qu'il s'était passé quelque chose.

— Qu'y a-t-il ?

Il n'a pas répondu. Il m'a invité à entrer dans une pièce exiguë et encombrée où son fils était piteusement prostré, la tête basse. Il portait une veste militaire de l'armée de Sun Yat-sen, lacérée et beaucoup trop large pour ses épaules frêles, ce qui accentuait encore son aspect sale et négligé. Devant lui, sur la table, était posé un sac de toile crasseux, d'où s'échappaient des grains de ce qui ressemblait à du blé noir.

— Il a passé toute la nuit dehors, a dit Liu. Il nous a rapporté à manger.

Mes yeux affamés se sont posés sur le sac.

— Maître Liu, je salue votre bravoure. Voilà une nouvelle. Une bonne, une excellente nouvelle.

La femme de Liu nous a apporté des boulettes de blé noir - certaines étaient enveloppées de mousseline et nichées dans un panier-vapeur de bambou que je devais rapporter à Shujin, les autres m'ont été présentées dans une assiette afin que je les mange sans tarder. Elle a déposé le tout devant moi sans un mot ni un regard, puis elle a quitté la pièce. J'ai mangé mes boulettes aussi

vite que possible, sans même m'asseoir, en les fourrant dans ma bouche les unes après les autres et en fixant d'un regard vide le plafond pendant que je mastiquais. Liu et son fils ont pudiquement détourné les yeux. Malgré ma faim, je ne pouvais pas ne pas remarquer leur malaise.

— Qu'y a-t-il ? ai-je de nouveau demandé. Qu'est-ce qui se passe ?

Liu a touché du bout des orteils le pied de son fils.

— Raconte-lui.

Son fils a levé les yeux sur moi. Son visage était pâle et grave. Comme si en une nuit il avait quitté l'enfance.

— Je suis sorti, a-t-il murmuré.

— Oui?

Il a tourné la tête en direction de la rue.

— Là-bas. Toute la nuit, j'ai marché dans la ville. J'ai parlé à des gens.

J'ai avalé la dernière boulette et j'ai senti qu'elle me collait à la gorge.

— Et tu es revenu indemne. Les rues sont sûres ?

— Non.

Une larme a soudain roulé sur sa joue, et mon cœur s'est serré.

— Non. Les rues ne sont pas sûres. Les Japonais sont des démons. Des riben guizi, a-t-il ajouté en jetant à son père un regard tourmenté. Tu avais dit qu'ils ne tueraient que des soldats. Pourquoi est-ce que tu as dit ça?

— Je le croyais. Je croyais qu'ils nous laisseraient en paix. Je croyais que nous serions considérés comme des réfugiés.

— Des réfugiés, a répété son fils, essuyant ses larmes d'un revers de manche.

Il y a un endroit pour les gens qu'ils appellent des réfugiés.

— À l'université, ai-je dit. Tu y es allé ?

— Pas seulement moi. Je ne suis pas le seul à y être allé. Les Japonais aussi. Ils ont emmené les « réfugiés ». Je les ai vus. Ils les ont enfilés tous ensemble. Ils ont fait passer un fil de fer par là, a-t-il expliqué en enfonçant son index dans la chair tendre du creux de sa clavicule, et ils les ont enfilés les uns derrière les autres, comme... comme un collier. Un collier humain.

— Tu as vraiment vu tout ça ? Au centre de réfugiés ?

Il s'est frotté les yeux, et des traînées de crasse mouillée sont apparues sur son visage.

— J'ai tout vu. Tout. Et j'ai tout entendu.

— Dis-moi, ai-je demandé en m'asseyant sur une chaise bancale et en l'observant d'un air grave, aurais-tu entendu des hurlements ? Il y a une heure à peu près. Des hurlements de femme. Tu les as entendus ?

— Je les ai entendus.

— Tu sais ce que c'était ?

— Oui.

Il a regardé son père, puis moi, en se mordant la lèvre. Il a plongé une main dans sa poche et en a extrait un objet qu'il nous a montré. Liu et moi nous sommes penchés en avant d'un même mouvement. Au creux de sa paume, le garçon tenait une capote japonaise. Je l'ai prise, je l'ai retournée dans ma main. Le caoutchouc était orné d'un dessin de soldat à l'assaut, la baïonnette en avant, sous lequel on pouvait lire le mot « Totsugeki » — « Chargez ! ». J'ai cherché le regard du vieux Liu. Son visage avait viré au gris et la tension faisait trembler sa peau autour de sa bouche.

— Un viol, a dit le fils de Liu. Ils violent les femmes.

Liu a jeté un coup d'œil vers le seuil. Son épouse était au fond de la maison et ne pouvait pas avoir entendu ; pourtant, il a tendu la jambe et refermé la porte d'un coup de pied. Mon crâne bourdonnait de pulsations assourdies. A treize ans, je n'avais pas la moindre idée de ce qu'était le viol, mais ce garçon avait prononcé le mot avec détachement, comme s'il renvoyait à un événement du quotidien.

— La chasse aux femmes, a-t-il précisé. C'est le passe-temps préféré des Japonais. Ils ont réquisitionné les camions à charbon de Xiaguan et ils raflent les femmes dans les villages. Et ce n'est pas tout, a-t-il ajouté en tournant vers moi son visage barbouillé de suie. Vous savez quoi ?

— Quoi ? ai-je dit d'une voix étouffée.

— J'ai aussi vu l'endroit où vit le yanwangye.

— Le yanwangye ?

Un petit spectre d'effroi m'a transpercé le cœur. J'ai jeté d'instinct un coup d'œil à Liu, qui fixait son fils avec un mélange de peur et de perplexité. Le yanwangye. Le diable. Le plus puissant des dieux de la mort. Le souverain de l'enfer bouddhiste. En temps normal, le vieux Liu et moi-même aurions simplement levé les yeux au ciel face à ce type de superstition, mais quelque chose en nous s'était modifié ces derniers jours. En entendant ce nom murmuré dans la maison glaciale, nous avons sursauté l'un et l'autre.

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'est exclamé Liu en se penchant encore un peu en avant. Le yanwangye ? Ce n'est pas moi qui t'ai enseigné ces balivernes. Qui t'en a parlé ?

— Il est ici, a insisté le garçon, soutenant le regard de son père.

Il avait la chair de poule. J'ai levé les yeux vers la fenêtre soigneusement cadenassée. Le calme régnait au-dehors ; derrière le rideau de flocons, la lumière oscillait entre le blanc et le rose.

— Le yanwangye est à Nankin, dit-il avant de se lever lentement, sans quitter

son père des yeux. Si vous n'y croyez pas, vous n'avez qu'à venir avec moi.

Il a montré la porte, et Liu et moi nous sommes tous deux retournés pour la regarder en silence.

— Je vais vous montrer l'endroit où il habite.

Chapitre 38

Shi Chongming était surpris de me revoir. Il m'ouvrit la porte de son bureau avec une politesse glacée et s'effaça pour me laisser entrer. Il mit en marche un radiateur électrique d'appoint, le tira devant le canapé vétusté installé sous la fenêtre et remplit une théière d'eau à la bouteille Thermos posée sur son bureau. Je l'observais à distance en me disant que c'était vraiment étrange, la dernière fois que nous nous étions parlé, il m'avait raccroché au nez.

— Bon... fit-il quand je fus assise.

Il m'étudia d'un œil curieux : j'arrivais directement du temple, où je m'étais assise dans l'herbe, et ma jupe en était encore mouillée.

— Dois-je comprendre que nous sommes de nouveau en pourparlers ?

Sans répondre, j'ôtai mon manteau, mes gants, mon chapeau, et empilai le tout sur mes genoux.

— Vous avez du nouveau ? Vous êtes ici pour me dire que vous avez revu Fuyuki ?

— Non.

— Vous vous êtes souvenue de quelque chose ? Concernant le caisson en verre que vous avez vu chez lui ?

— Non.

— Serait-il possible que ce caisson serve à la conservation de quelque chose ? Parce que c'est l'impression que m'a donnée votre description.

— Ah bon ?

— Oui. Quelle que soit la nature de ce breuvage, M. Fuyuki est persuadé de lui devoir la vie, dit Shi Chongming en se retournant avec sa théière. Il doit faire très attention aux quantités qu'il consomme. Surtout s'il est dangereux ou difficile de se procurer l'ingrédient principal. Je suis à peu près sûr que ce caisson sert à le conserver.

Il servit le thé sans me quitter des yeux, à l'affût d'une réaction.

— Dites-m'en un peu plus sur l'impression que vous avez eue en le voyant.

Je secouai la tête. J'étais trop hébétée pour faire semblant. Je pris à deux mains la tasse qu'il me tendait et mon regard plongea dans l'eau fumante pour se poser sur les sédiments grisâtres qui traînaient au fond. Un silence embarrassé envahit la pièce. Enfin, je me décidai à poser ma tasse.

— Que se passe-t-il en Chine, demandai-je, consciente que ce n'était pas ce qu'il avait envie d'entendre, quand quelqu'un n'est pas enterré selon les règles ? Que devient son esprit ?

Il était en train de s'installer avec sa tasse, mais ma question le stoppa net, pas encore assis, plus tout à fait debout, et il mit un certain temps à digérer mes paroles. Quand il répondit, sa voix n'était plus la même :

— Quelle drôle de question. Qu'est-ce qui vous y a fait penser ?

— Que devient son esprit ?

— Que devient son esprit ?

Il s'assit, prit le temps de s'installer, arrangea sa tunique, fit tourner le thé de sa tasse. Il se massa longuement la bouche en me regardant. Le pourtour de ses narines était un peu rouge.

— De celui qui n'a pas eu de sépulture ? En Chine ? Voyons voir. Pour faire simple, cela donne un fantôme. Cela libère un esprit malfaisant, qui reviendra faire des problèmes. Donc nous enterrons nos morts avec le plus grand soin. Nous leur donnons de l'argent pour passer dans l'autre monde. C'est...

Il se racla la gorge, tapota distraitement sa tasse du bout des doigts avant de poursuivre :

— ... c'est ce qui m'a toujours inquiété à Nankin. J'ai toujours eu peur des milliers d'esprits malfaisants qui sont restés là-bas.

J'inclinai légèrement la tête. Jamais il ne m'avait parlé de Nankin en ces termes.

— Oui, reprit-il en faisant courir ses doigts sur le bord de sa tasse. Cela m'a beaucoup tourmenté dans le temps. Il n'y avait pas assez de place à Nankin pour enterrer chaque mort individuellement. La plupart ont attendu des mois avant d'être inhumés. Certains se sont dissous dans la terre ou même... ou même les uns dans les autres sans avoir eu la chance de...

Shi Chongming marqua un temps d'arrêt, les yeux baissés sur son thé, et soudain il m'apparut terriblement vieux. Je voyais les veines bleues à travers sa peau froissée. Je sentais ses os en attente sous la surface.

— Une fois, j'ai vu une petite fille, reprit-il à voix basse. Les Japonais lui avaient arraché une partie de... une partie de sa chair, là, sous les côtes. Tout le monde la croyait morte, mais personne ne l'enterrait. Elle est restée là plusieurs jours, sous les yeux de tous les habitants, mais personne n'est sorti pour l'enterrer. Je ne comprends toujours pas pourquoi. À Nankin, il n'y a que les plus chanceux à qui on a laissé un corps à enterrer...

Il se réfugia dans le silence, regarda ses doigts courir sur le bord de la tasse. Sentant qu'il ne dirait rien de plus, je me penchai en avant et murmurai :

— Shi Chongming, dites-moi ce que montre le film.

Il secoua la tête.

— S'il vous plaît.

— Non.

— J'ai besoin de savoir, j'en ai tellement besoin...

— Je regrette. Si vous avez tellement besoin de le savoir, vous allez m'aider dans mes recherches, dit-il en levant les yeux sur moi. C'est pour ça que vous êtes ici, n'est-ce pas ?

Je me laissai aller en arrière sur le canapé.

— Oui, soupirai-je. Oui, c'est pour ça.

Il esquissa un vague sourire.

— Je croyais vous avoir perdue. Pendant longtemps, j'ai cru que vous vous étiez égarée.

Il m'offrit un regard à la fois triste, doux et très différent de tous ceux qu'il m'avait adressés jusque-là. Pour la première fois depuis notre rencontre, j'eus l'impression de lui être sympathique. Sans doute ne saurais-je jamais quel voyage il avait effectué pendant les quelques semaines où nous ne nous étions plus parlé.

— Qu'est-ce qui vous a fait revenir ?

À la fin de notre entretien, j'aurais dû me contenter d'ouvrir la porte et de m'en aller, mais je ne pus m'y résoudre. Je m'arrêtai sur le seuil et me retournai vers le bureau, derrière lequel il était assis.

— Shi Chongming ?

— Hmm ? fit-il, levant brusquement la tête, comme si je l'interrompais dans sa réflexion. Oui ?

— Vous m'avez dit un jour que l'ignorance n'est pas la même chose que le mal. Vous vous en souvenez ?

— Oui. Je m'en souviens.

— C'est vrai ? Vous pensez réellement que c'est vrai ? Que l'ignorance, ce n'est pas le mal ?

— Bien sûr, dit-il. Bien sûr que c'est vrai.

— Vous y croyez vraiment ?

— Bien sûr que j'y crois. On peut pardonner l'ignorance. L'ignorance n'est jamais la même chose que le mal. Pourquoi me posez-vous cette question ?

— Parce que... parce que...

Une étrange sensation était en train de m'envahir, venue de nulle part, accompagnée d'une impression de puissance et de vertige.

— ... parce que c'est une des questions les plus importantes du monde.

Chapitre 30

Au fil du jour, le froid s'accroissait. Une menace de pluie rôdait dans l'air, et les vitres closes des véhicules en attente aux feux rouges étaient embuées. Les rafales attendaient, tapies au coin des rues, invisibles, puis bondissaient d'un seul coup, arrachant toutes sortes d'objets et s'engouffrant presque aussitôt dans les bouches de métro avec leur larcin. Je quittai la rame à quelques blocs de l'immeuble de Fuyuki, resserrai les pans de mon manteau et me mis à marcher à pas vifs, avec le rouge et blanc de la tour de Tokyo en point de mire, en empruntant des rues que je ne reconnaissais pas, bordées de petits restaurants et de marchands de nouilles. Je ralentis en passant devant une boucherie en gros, le Meat Rush, et fixai avec une insistance grossière les clients du parking couvert en train de charger des quartiers de viande de dix kilos à l'arrière de leurs grosses voitures.

La viande. Le Japon et la Chine avaient en commun d'avoir traversé des

années où les seules protéines accessibles au peuple étaient celles des cocons de vers à soie, des sauterelles, des serpents, des grenouilles et des rats. Et ces pays accueillaient aujourd'hui des établissements comme le Meat Rush.

La viande, pensai-je en m'arrêtant devant la clôture métallique qui se dressait devant l'immeuble de Fuyuki. La viande. La porte d'un garage était ouverte, et un homme en bleu de travail brique la carrosserie d'une des grosses voitures noires de Fuyuki. Les vitres étaient baissées, les clés sur le contact, et l'autoradio diffusait une chanson qui me fit penser aux Beatles. Un jardinier lavait l'allée avec un tuyau d'arrosage. Les poings fermés sur les barreaux, je laissai mes yeux escalader la façade de l'immeuble jusqu'à l'appartement-terrace de Fuyuki. Les vitres fumées, réfléchissantes, ne révélaient rien d'autre qu'une image inversée du ciel froid. Shi Chongming semblait persuadé que l'ingrédient que Fuyuki conservait chez lui faisait l'objet de précautions particulières. « Surtout s'il est difficile ou dangereux de se le procurer »...

Il y avait une cabine téléphonique en face de l'immeuble, et je m'y faufilai ; des photos de jeunes Japonaises en culotte étaient coincées dans les angles de l'appareil, derrière le boîtier à pièces. J'ouvris mon portefeuille et en sortis la meishi de Fuyuki. Arbre en Hiver. Arbre en Hiver. Après avoir chassé une mèche de mon visage, je composai son numéro. J'attendis en me rongant les ongles. Il y eut un clic, puis une voix féminine récita mécaniquement en japonais :

— Nous avons le regret de vous informer que ce numéro n'est pas attribué. Veuillez le vérifier avant de renouveler votre appel.

En face, devant l'immeuble, le jardinier enroulait son tuyau. L'eau dégoulinait des parterres de fleurs, et les choux ornementaux avaient été entourés de ficelle pour conserver leur forme jusqu'à la fin de l'hiver. Je raccrochai, rangeai la meishi dans mon sac et rebroussai chemin en direction de la maison. Ce soir-là, Mama Strawberry devait recevoir une livraison d'alcools. Elle était en général de bonne humeur dans ces cas-là. Je la questionnerais de nouveau sur ce qu'elle avait voulu dire quand elle m'avait conseillé de ne pas manger de viande chez Fuyuki.

Quand je revis Jason au club, ce fut presque comme s'il ne s'était rien passé. J'étais en train d'inspecter mon maquillage dans le miroir de l'étroit vestiaire quand il s'arrêta dans son trajet vers le bar.

— Je sais ce qu'il te faut. Je sais ce qu'il faut faire pour que tu te sentes mieux, me dit-il en pointant l'index sur mon ventre avec un sourire malicieux. Il y a juste un peu de frustration à éliminer, c'est tout. On s'en occupera à la maison.

Quand il fut reparti et que je me retrouvai seule face à mon image dans le miroir, je constatai avec surprise que je ne ressentais rien. Rien du tout. La vitesse à laquelle je suis capable de me retirer en moi-même a quelque chose d'effrayant. Le fruit d'une longue pratique, probablement.

Ce fut une soirée bizarre. Je ne disais pas grand-chose aux clients, et plusieurs hôtesse me demandèrent si je me sentais bien. De temps en temps, à l'occasion d'un blanc dans la conversation, je voyais Jason en train de me fixer avec assurance depuis le bar. À un moment, il haussa les sourcils et ses lèvres articulèrent à mon intention quelque chose d'incompréhensible. Je ne réagis pas.

Mama Strawberry sirotait des tequilas depuis un bon bout de temps. Du coin de l'œil, je la regardais allumer des cigarettes qu'elle ne tardait pas à oublier et à laisser se consumer dans un cendrier. Elle s'asseyait de temps en temps sur les genoux d'un client et avait tendance à tanguer. Profitant d'une pause entre deux tablées, je me dirigeai vers son secrétaire et m'assis face à elle.

— Strawberry, dis-je. Il faut que je sache. Il faut que je sache ce que vous avez entendu dire sur Fuyuki.

— Chut ! siffla-t-elle en me décochant un regard menaçant, dont les lentilles bleues réfractaient la lumière des gratte-ciel comme des diamants. Il faut oublier tout ce qu'a dit Strawberry. D'accord ? Tout.

— Je ne peux pas oublier. Pourquoi m'avez-vous dit de ne rien manger chez lui ?

Elle avala une énième gorgée de tequila et planta maladroitement, en s'y reprenant à trois ou quatre fois, un bout filtre dans son fume-cigarette. Après avoir rangé son briquet, elle me scruta de ses yeux larmoyants.

— Écoutez, finit-elle par dire d'une voix adoucie, je vais vous raconter quelque chose. Je vais vous parler de la mère de Strawberry.

— Je ne veux pas entendre parler de votre...

— La mère de Strawberry, répéta-t-elle avec détermination. Une femme très intéressante. Quand elle était petite fille, petite comme ça, tout le monde à Tokyo avait faim.

J'ouvris la bouche pour protester, mais Mama Strawberry leva la main pour m'en dissuader. Sa voix était grave, concentrée, son regard perdu quelque part au-dessus de moi.

— Vous savez ça, Grey ? Tout le monde avait faim.

— Je sais. Il y a eu la famine.

— Oui. Oui. La famine. Terrible. Et alors, quelque chose s'est passé. Quelque chose d'incroyable pour ma mère. Tout à coup, il y a eu les marchés yakuzas.

— Le marché noir.

— Personne à Tokyo ne dit « noir ». On dit « bleu ». On dit les « marchés du ciel bleu ».

Elle leva la tête et sourit, ouvrant les mains comme pour mimer un lever de soleil.

— Parce que c'était le seul endroit à Tokyo où il n'y avait pas de nuages. Le seul endroit à Tokyo où il y avait à manger.

Elle regarda dehors par la baie vitrée, au-delà de l'escarpolette de Marilyn. C'était une soirée pluvieuse : le néon de Yotsuya Sanchome crachotait, projetant des postillons de lumière sur la rue détrempée plusieurs dizaines de mètres en contrebas. Le contour des gratte-ciel scintillait, brouillé par la pluie, comme une illustration de conte de fées.

— Le plus grand marché était là-bas, dit-elle en tendant l'index vers la nuit. À Shinjuku. Clarté sur Shinjuku.

J'avais effectivement lu des choses sur le marché mafieux de Shinjuku. J'avais toujours pensé qu'il avait dû offrir un spectacle insensé en plein cœur d'une capitale ravagée par les bombes - l'enseigne, disait-on, était constituée de centaines d'ampoules : sans doute se voyait-elle à des kilomètres à la ronde, brillant au-dessus des toits calcinés de Tokyo, comme la lune sur une forêt pétrifiée. On trouvait sur ses étals de la baleine en conserve, des saucisses de phoque, du sucre, et il devait y régner une ambiance de fête, avec des lampions sous les arbres, des braseros crépitants et des hommes accoudés aux étals qui buvaient le kasutori et crachaient par terre. À l'époque, le kasutori était le seul substitut au saké qu'on pût trouver à Tokyo - le troisième verre, paraît-il, rendait aveugle, mais quelle importance ? À quoi bon s'en inquiéter quand tout le monde mourait ?

— La mère de Strawberry adorait le marché du ciel bleu. Elle allait toujours avec les autres enfants voir passer la voiture du grand chef yakuza. C'était la seule voiture qu'on voyait rouler dans Tokyo à l'époque, et le marché du ciel bleu était comme le paradis. Elle achetait des vêtements, du pain et du ragoût de zanpan.

Strawberry s'interrompit pour me jeter un regard oblique.

— Grey-san connaît le ragoût de zanpan ?

— Non.

— Du ragoût de restes. Fait avec ce que GI Joe ne veut pas manger. Venu des cuisines de GI Joe. Il n'y a pas beaucoup de viande dans le zanpan. Si les yakuzas rajoutent de la viande dans zanpan, ils peuvent le vendre plus cher.

C'est toujours une histoire de money -money, dit-elle en mimant l'ouverture d'un tiroir-caisse. Money-money! Donc, les yakuzas vont dans les terres, à Gumma et à Kanagawa, et ils volent de la viande aux fermiers...

Quand elle leva les yeux sur moi, je la trouvai soudain toute petite, toute jeune, assise dans une pose de pénitente avec les mains entrelacées sur le secrétaire.

— Quoi ? dis-je. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Le zanpan, murmura-t-elle avec un léger tremblement de son rouge à lèvres métallisé. C'est ça que j'ai voulu dire à Grey-san. La mère de Strawberry trouvait bizarre le zanpan du marché de Shinjuku.

— Bizarre ? soufflai-je.

— Grey-san sait qui contrôlait le marché de Shinjuku ? Le clan Fuyuki.

— Et qu'est-ce que votre mère trouvait à ce ragoût ?

— La graisse, un goût mauvais. Pas normal. Et les os.

Sa voix était quasi inaudible. Penchée au-dessus du secrétaire, elle dardait sur moi ses yeux pétillants.

— Trop longs. Trop longs pour du porc, trop fins pour du bœuf.

Je crus percevoir quelque chose comme de la tristesse dans ses yeux, comme si elle revoyait des images qui lui faisaient honte. Dans son dos, derrière la vitre, Marilyn se balançait toujours, papillonnant devant l'écran vidéo qui illuminait le toit de la tour d'en face.

— Ils venaient de quelle espèce d'animal ?

Elle plissa les yeux et m'adressa un sourire étroit, sarcastique.

— On pouvait acheter n'importe quoi au marché du ciel bleu. On pouvait acheter de Voshaka.

Oshaka. J'avais déjà entendu ce mot quelque part. Oshaka...

Strawberry allait enchaîner quand la sonnette de l'ascenseur de cristal retentit et, à croire que nous avions invoqué les démons sans le savoir, nous tournâmes la tête vers les portes d'aluminium ouvertes et aperçûmes dans le hall, dans sa posture étrangement voûtée, la tête penchée vers l'avant de manière que sa chevelure luisante lui recouvre le visage, la haute silhouette de la Nurse. En imperméable fauve, les mains protégées de gants de cuir assortis, elle attendait manifestement que quelqu'un vienne à elle.

Mue par une force quasi physique, Strawberry se leva d'un bond, en rougissant spectaculairement sous son fond de teint.

— Dame ! me lança-t-elle. Vous saviez qu'elle viendrait ce soir ?

— Non.

Sans quitter la Nurse des yeux, je me penchai vers Strawberry et murmurai d'un ton pressant :

— Comment ça, Voshaka ? Qu'est-ce que c'est que Voshaka ?

— Chut... m'intima-t-elle en se tortillant comme si on lui avait versé un glaçon dans le dos. Vous parlez trop fort. Taisez-vous, maintenant. C'est dangereux.

Fuyuki avait chargé la Nurse de venir choisir des filles en vue d'une nouvelle soirée à son domicile. La nouvelle fit le tour du club en un rien de temps. Je restai assise face au secrétaire à dorures, le crâne grondant, les yeux fixés sur la Nurse qui parlait doucement à Mama Strawberry dans le hall ; celle-ci se tenait debout face à elle, la tête basse, la mine sombre, et griffonnait des noms sur son calepin. À un moment, la Nurse tendit le doigt vers l'entrée du club et murmura quelque chose. Le petit stylo doré de Strawberry se figea à mi-hauteur. Son regard dériva jusqu'à moi et, un instant, je crus qu'elle allait dire quelque chose. Elle dut se raviser, car elle rajouta un nom à sa liste en se mordant la lèvre.

— Tu fais partie des élues, m'annonça Jason en s'approchant du secrétaire.

Ce n'était pas encore l'heure de la fermeture, mais il avait dénoué son nœud papillon et tenait une cigarette entre ses doigts. Il regarda la Nurse d'un air pensif.

— Encore une petite fête. Et ça ne pouvait pas mieux tomber pour nous.

Voyant que je me taisais, il ajouta :

— Regarde-moi un peu ces talons qu'elle a. Tu vois ce que je veux dire ? demanda-t-il tandis que son regard remontait des talons aux jambes, s'attardant sur la jupe serrée. Elle me donne de drôles d'idées, phénomène. Quelque chose qui va vraiment te plaire.

Il me laissa devant le bureau et rattrapa la Nurse devant l'ascenseur de cristal alors qu'elle attendait pour redescendre. Il se planta devant elle, approcha son visage tout près du sien. Elle l'écouta parler en gardant une immobilité inhabituelle. J'étais fascinée par ses longues mains gantées.

— Vous croyez qu'il va lui mettre la main sous la jupe?

Mama Strawberry, revenue à ma hauteur, me glissa ces mots à l'oreille en fixant Jason. Son haleine sentait la tequila.

— Pariez avec moi, Grey. Quand il mettra la main au paquet de Miss Ogawa, il va trouver quoi ? Hein ?

Elle se pendit à mon bras comme font les ivrognes pour ne pas tomber.

— Hein ? Demandez à Strawberry, Jason va trouver un chin chin dans sa culotte. Demandez à Strawberry, Ogawa ressemble à un homme.

— Strawberry... Cette viande, dans le zanpan, c'était quoi ?

Ses doigts s'enfoncèrent dans mon bras.

— N'oubliez pas, siffla-t-elle. Des rumeurs, rien que des rumeurs. Il ne faut

pas les répéter.

Chapitre 40

Nankin, 20 décembre 1937

Nous avons d'abord apporté les boulettes à Shujin, puis sommes ressortis tous les trois de notre allée. Nous avons marché de rue en rue dans l'aube naissante, scrutant toutes les portes closes. Nankin, ai-je pensé, tu es une ville fantôme. Où sont tes citoyens ? Blottis en silence, retranchés dans leurs maisons barricadées ? Terrés dans les étables et les caves ? La neige tombait en silence, saupoudrant de flocons nos bonnets et nos manteaux, virant peu à peu au jaune au contact des crottes de chèvre du caniveau. Nous n'avons pas vu âme qui vive.

— Regardez.

Il nous avait fallu dix minutes pour atteindre une petite rue menant à la route de Zhongyang. Le garçon tendait la main pour nous indiquer une rangée de maisonnettes noircies. Elles devaient avoir brûlé tout récemment car de la fumée s'en échappait encore.

— C'est lui. Le yanwangye. Il met le feu quand il chasse.

Liu et moi avons échangé un regard perplexe.

— Quand il chasse ?

— Les femmes. C'est son vice.

Nous avons tous deux ouvert la bouche pour répondre, mais le garçon nous a réduits au silence en se mettant un doigt en travers des lèvres.

— Pas maintenant.

S'étant remis en marche à pas de loup, il nous a entraînés plus loin dans la rue et pour finir s'est arrêté devant la porte à double battant d'une usine dont la toiture de tôle était au moins deux fois plus haute que celle d'une maison. J'étais passé cent fois devant ce bâtiment sans jamais me donner la peine de me demander ce qu'il renfermait. Nous avons tapé des pieds et frappé dans nos mains pour activer la circulation de notre sang, tout en jetant des regards inquiets vers le bout de la rue.

Puis le garçon nous a de nouveau enjoint de nous taire.

— C'est ici qu'il vit, a-t-il soufflé. C'est sa maison.

Il a poussé un des battants de la porte pour l'entrouvrir. Dans les profondeurs froides du bâtiment, j'ai pu discerner des formes sombres, le côté d'une machine-outil, des murs de béton humides, un tapis roulant. Une pile de paniers d'osier se dressait contre le mur d'en face.

— Qu'est-ce que c'est ? a murmuré Liu.

J'ai senti à son ton que, comme moi, il n'osait pas franchir ce seuil. L'air qui s'échappait de l'usine m'a fait penser aux abattoirs à la sortie de la ville.

— Pourquoi nous as-tu amenés ici ? a-t-il demandé à son fils.

— Vous vouliez savoir pourquoi cette femme hurlait.

Nous avons hésité, les yeux sur la porte.

— Ne vous inquiétez pas. Ça ne craint rien. Il n'est pas là.

Le garçon a poussé un peu plus la porte. Un sinistre grincement a empli le bâtiment caverneux, puis le garçon s'est faufilé dans l'entrebâillement et a disparu. Liu et moi nous sommes regardés. La peur rendait mes yeux humides : irrationnel, me suis-je dit, puisqu'il n'existe rien de tel que le diable. Pourtant, il m'a fallu de longues secondes pour trouver le courage de passer à l'intérieur. Liu m'a suivi, et nous avons attendu sans bouger que nos yeux se fassent à l'obscurité.

Il devait s'agir d'une filature de soie : j'ai repéré une cuve destinée à faire bouillir les cocons, quatre ou cinq métiers à tisser de dimensions industrielles et des dizaines de bobines de soie hexagonales. Debout dans un coin de la salle, près d'une petite porte, le garçon nous faisait signe. Nous l'avons rejoint en faisant résonner nos pas dans la solitude de cette cathédrale industrielle. Il a ouvert la petite porte et est resté là, les doigts sur la poignée, à nous présenter ce qui avait dû être le bureau du gérant. Nous nous sommes arrêtés à sa hauteur. Dès que j'ai vu ce qu'il y avait à l'intérieur, j'ai plaqué une main devant ma bouche et j'ai cherché le mur à tâtons, craignant que mes genoux ne se dérobent.

— Père du ciel, a soufflé Liu, qu'est-ce qui se passe ici ? Qu'est-ce qui se passe ici ?

Chapitre 41

Certaines choses sont plus terribles, plus atroces qu'on ne l'imagine. C'est dans la voiture qui m'emmenait à la soirée de Fuyuki que la signification du mot oshaka me revint. Et que je me rappelai où je l'avais lu. Je me raidis, respirai profondément pour cesser de trembler. J'aurais dû demander au chauffeur de s'arrêter. J'aurais dû ouvrir la portière et sauter en marche, mais j'étais paralysée par l'idée affreuse qui se diffusait en moi. Quand nous arrivâmes devant la résidence de Fuyuki, un léger voile de sueur me recouvrait la nuque et l'arrière des genoux.

J'étais montée dans la dernière voiture du convoi, et quand l'ascenseur me déposa tout en haut de l'immeuble, les convives étaient déjà attablés pour le dîner. Il faisait très froid dehors - la surface gelée de la piscine grouillait de reflets d'étoiles - et les tables avaient été installées dans une salle à manger basse de plafond, qui donnait sur le bassin. La tour de Tokyo, en face, était si proche que son éclairage de sucre d'orge rouge et blanc inondait les grandes tables rondes.

Je restai debout quelques secondes, à étudier la scène. Tout cela paraissait

tellement inoffensif. Fuyuki, minuscule, squelettique et vêtu d'un blouson rouge de pilote de course, trônait à la table d'honneur, fumant un cigare et adressant de petits signes de tête cordiaux à ses invités. Il ne restait plus que quelques places libres à la table voisine de la baie vitrée. Je tirai une chaise, saluai rapidement mes voisins, deux hommes âgés, saisis ma serviette et feignis de me concentrer sur son dépliage.

Dans un angle de la salle à manger, derrière un buffet vitré, je voyais un petit coin cuisine où le personnel de service s'affairait à préparer les plateaux et les verres. Au cœur de cette zone d'activité, calme et apparemment insensible à tout ce qui se passait autour d'elle, la Nurse se tenait immobile. Vêtue de l'ensemble de soie noir qui semblait être sa marque de fabrique et tournant plus ou moins le dos à la salle, le visage en partie masqué par sa perruque luisante, elle éminçait de la viande sur une épaisse planche de bois, et ses mains poudrées remuaient si vite qu'on les voyait à peine. Jason l'observait depuis le seuil du coin cuisine, une main nonchalamment appuyée au chambranle. Une cigarette se consumait entre ses doigts, et il ne bougeait que pour s'effacer de temps en temps devant les serveurs munis d'un plat ou d'une bouteille. Je dépliai ma serviette sur mes cuisses avec des gestes saccadés, mécaniques, incapable de regarder autre chose que les mains de la Nurse. Quelles viandes étranges ces mains étaient-elles habituées à préparer ? Et comment avait-elle fait pour éviscérer un homme, un homme dont la montre avait tranquillement continué de tourner pendant son intervention ? Les hôtes assises à proximité du coin cuisine lui jetaient de temps en temps un coup d'œil troublé. Vu la manière dont elle maniait son couteau, vu la rapidité de ses mains, je comprenais qu'elles aient du mal à garder leur naturel.

Un serveur vint se pencher sur le renforcement circulaire creusé au centre de notre table. Ses mains se tordirent à plusieurs reprises et, soudain, une grosse flamme bleue jaillit dans l'air, ce qui fit sursauter et glousser quelques hôtes. Je regardai le serveur régler la flamme et placer au-dessus un grand récipient d'eau en inox. Des fragments de varech sombres et charnus dansaient tout au fond et, au moment où les premières bulles lumineuses s'agglutinaient comme des pépites d'argent, prêtes à monter à la surface, il approcha un plateau d'argent et déversa dans l'eau plusieurs petits tas de carottes, de champignons et de chou hachés, ainsi qu'une poignée de cubes de

tofu crémeux comme de la chair. Après avoir brassé son bouillon, il déposa un couvercle sur le récipient et passa à la table suivante.

Je baissai les yeux sur mon set de table. Une grande serviette de lin était pliée devant moi, à côté d'une paire de baguettes en bambou et d'une coupelle contenant une sauce luisante de graisse.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que nous allons manger ? demandai-je à mon voisin de droite.

Il noua sa serviette autour de son cou avec un grand sourire.

— Du shabu shabu. Vous connaissez le shabu shabu ?

— Le shabu shabu ? répétais-je tandis que le pourtour de ma bouche était parcouru de picotements imperceptibles. Oui. Bien sûr. Je connais.

Du bœuf émincé. Une viande classique, apportée crue sur la table. Mama Strawberry n'aurait sûrement pas mangé de shabu shabu ici. Elle n'aurait rien mangé du tout dans cet appartement à cause des histoires qu'elle avait entendues - des histoires de viande bizarre, exposée sur les étals où était vendu Yoshaka. Oshaka. C'était un mot étrange, qui signifiait « objet d'occasion » ou « déchet » - et ces choses-là étaient rares dans le Tokyo de l'après-guerre, où rien de ce qui pouvait se manger, se brûler ou s'échanger contre un peu de nourriture n'était jeté. Mais dans la voiture, je m'étais souvenue que ce mot pouvait avoir un sens encore plus sinistre : les yakuzas avaient joué sur la consonance des mots osaka et shaka, qui faisait référence au Bouddha, pour désigner un type de « déchet » très particulier. Quand Strawberry disait oshaka, elle pensait à ce que laissaient les morts.

Le serveur revint ôter le couvercle du récipient, d'où s'échappa une colonne de vapeur parfumée. Dans l'eau bouillonnante, les cubes de tofu tournoyaient, pirouettaient et multipliaient les cabrioles.

Le bœuf émincé circula autour de la table, aussi fin que du carpaccio,

tellement fin qu'on voyait le plateau à travers la viande. Je laissai le serveur déposer ma part à ma gauche, mais je n'entrepris pas sur-le-champ d'enrouler ma viande autour de mes baguettes comme mes voisins. Je commençai par la fixer, la gorge nouée. Tout le monde mangeait, soulevant une tranche de bœuf cru, la portant à la lumière pour faire ressortir ses veinures rouges et blanches, puis la plongeant dans le bouillon à plusieurs reprises, ploc-ploc, shabu shabu. Ensuite, trempez-la dans votre sauce et renversez la tête en arrière. Les convives laissaient tomber des lamelles presque entières au fond de leur bouche. Des perles de graisse s'accumulaient sur les mentons.

Ils n'allaient pas tarder à remarquer que je ne mangeais pas. Je soulevai un peu de viande, la plongeai dans le bouillon crépitant, la portai à ma bouche et en grignotai un coin minuscule. J'avalai tout de suite, sans goûter, en me souvenant tout à coup de Shi Chongming et de la souffrance qu'il éprouvait en mangeant. Je reposai le reste de la lamelle au bord de ma coupelle à sauce et bus en hâte une goulée de vin rouge. Bison, à la table de Fuyuki, ne mangeait pas non plus. Une discrète expression de malaise planait sur son visage tandis qu'il regardait les Russes, assises de part et d'autre de lui, engloutir toutes deux leur viande avec entrain. Parce que tu sais, Bison, pensai-je. Tu sais tout ce qu'il y a à savoir sur Voshaka, le ragoût de zanpan et le remède dont Fuyuki croit qu'il le rend immortel. N'est-ce pas ? Tu connais la vérité.

Les serveurs ayant délaissé le coin cuisine, Jason en avait profité pour se glisser à l'intérieur. Il resta un bon moment tout près de la Nurse, à lui murmurer des paroles. Chaque fois que je levais les yeux, il était là, pressant, occupé à la convaincre de quelque chose. Pas une fois elle ne s'interrompit dans son travail, on aurait presque pu croire qu'il n'était pas là. À un moment, il se retourna vers la salle à manger et me surprit en train de le surveiller. Je dus lui apparaître pâle et choquée, raide comme un piquet sur ma chaise. Il ouvrit la bouche, faillit dire quelque chose, puis m'indiqua la Nurse du regard et m'adressa un sourire entendu, un sourire que j'étais censée lui rendre. Il fit glisser la pointe de sa langue sur sa lèvre inférieure, l'écarta fugacement de manière à révéler l'intérieur de sa bouche.

Mes yeux tombèrent sur la tranche de viande oubliée au bout de mes

baguettes. Une fine peau blanche de graisse refroidie était en train de la recouvrir. Mon estomac se souleva, une sorte de malaise m'envahit.

À la table d'honneur, Bison et Fuyuki discutaient avec un jeune homme maigre, au visage grêlé et aux cheveux duveteux teints en blond. C'était une nouvelle recrue et il semblait tout intimidé d'avoir été appelé à la table du patron.

— Avance, chimpira, lui ordonna Fuyuki. Allez. chimpira. Viens par ici.

Chimpira était un mot que j'avais déjà eu l'occasion d'entendre de la bouche de Fuyuki. Des mois plus tard, j'apprendrais qu'il désignait les hommes de main novices de la mafia. Il signifiait littéralement « petite bite ». Le chimpira vint se placer devant Fuyuki, qui détourna son fauteuil roulant de la table et, du bout de sa canne, souleva un des pans du costume lavande du nouveau venu pour faire apparaître non pas une chemise, mais un tee-shirt noir.

— Regardez-moi ça, lança-t-il à Bison. Regardez-moi comment ils s'habillent de nos jours !

Bison se força à sourire. Fuyuki fit claquer sa langue et laissa retomber sa canne en secouant la tête avec regret.

— Ces jeunes... Quelle honte !

Il fit signe à un serveur, qui disparut dans le coin cuisine. Quelqu'un apporta une chaise supplémentaire, et les convives les plus proches se décalèrent pour que le chimpira puisse prendre place à côté de Fuyuki. Le jeune homme s'assit, livide, resserra nerveusement les pans de sa veste sur son tee-shirt scandaleux et jeta des coups d'œil aux autres invités. Ce ne fut qu'après que le serveur fut revenu avec un plateau portant deux tasses opaques, une carafe de saké, une liasse de papier blanc épais et trois petits bols pleins de riz et de sel, que le chimpira commença à se détendre. Un poisson entier reposait sur un plat, scrutant le plafond de son œil chaviré. Le chimpira contempla un à un tous les accessoires du rituel du sakazuki. C'était une bonne nouvelle. Fuyuki lui souhaitait la bienvenue dans son clan. Peu après le début du rituel -

écailles de poisson grattées dans le saké, sel pincé en petites pyramides, serments prononcés par Fuyuki et par le chimpira -, je me rendis compte que toutes les personnes présentes dans la salle le suivaient avec une extrême attention. Personne ne se souciait plus de la cuisine, où la Nurse avait reposé son couteau de boucher et se rinçait les mains sous le robinet.

Je posai mon verre et la regardai s'essuyer avec un torchon, arranger sa perruque - en caressant de ses grandes mains l'arrière de son casque - puis sortir d'un tiroir une grande boîte en métal à couvercle articulé. Elle souleva le couvercle, plongea les mains dans la boîte et les remua. Lorsqu'elle les en retira, elles étaient recouvertes d'une fine poudre blanche qui pouvait être du talc ou de la farine. Elle les agita, fit retomber un excédent de poudre dans la boîte, leva les yeux et adressa une phrase à Jason. Je me penchai au maximum sur ma chaise, cherchant à lire sur ses lèvres, mais elle se détourna et, tendant devant elle ses mains blanchies à la manière d'un chirurgien qui entre au bloc opératoire, elle recula jusqu'à la porte du fond du coin cuisine, la poussa d'un coup d'épaule et s'éclipssa. Personne ne remarqua son départ, personne ne vit Jason sortir une cigarette et me fixer, les sourcils haussés, un sourire s'épanouissant sur ses traits. Je réussis à soutenir son regard malgré mes joues en feu. Il inclina le menton vers la porte par laquelle avait disparu la Nurse et pointa de nouveau un bout de langue luisante sur sa dent ébréchée. Il me montra une main ouverte en articulant le mot « cinq », puis s'en alla par la même porte qu'elle, me laissant seule dans une mare de pensées froides.

Je n'avais jamais rêvé de rencontrer un homme comme Jason. Depuis le début, j'étais confrontée à quelque chose qui était totalement extérieur à ma sphère de compréhension. J'étais censée le suivre. J'étais censée attendre cinq minutes, puis franchir à mon tour cette porte et les retrouver, lui et la Nurse, en train de se déshabiller mutuellement. J'étais probablement censée les regarder faire - assister à l'indescriptible tableau né de ses fantasmes, l'anormale et son amant. Puis me joindre à eux. Je fus traversée par l'image brutale, macabre, d'une danse japonaise dont j'avais entendu parler, exécutée par des prostituées par un printemps torride : la danse dans le courant, comme on l'appelait. À chaque nouveau pas que fait la danseuse dans la rivière, elle doit soulever un peu plus son kimono pour le garder au sec. Son corps est

révélé centimètre par centimètre. Un mollet blanc. Une peau pâle, meurtrie. Chacun retient son souffle face à la promesse de ce qui reste à venir. L'ourlet remonte encore un peu, encore un peu. À quoi ressemblerait la Nurse nue ? À quoi penserait-il en la touchant ? Et à quoi penserait-elle en le touchant ? Lorsqu'elle était en contact avec une chair humaine vivante, comment la distinguait-elle des chairs humaines mortes qu'elle éviscérait pour Fuyuki ? Lui chuchoterait-il ce qu'il m'avait chuchoté : « Mon grand trip, c'est de baiser des monstres » ?

J'allumai une cigarette, reculai ma chaise avec un crissement suraigu et me dirigeai vers la porte-fenêtre donnant sur la piscine. Elle était entrouverte, et il régnait autour du bassin un silence surnaturel - à l'exception du blob-blob-blob du filtre et du murmure étouffé de la circulation sur la voie express numéro un. Mes pupilles se contractèrent. Tout le reste de mon corps était parfaitement immobile. Insonore. Lentement, comme un serpent, mon esprit rampa en direction des couloirs qui m'entouraient, doucement, tout doucement, en sinuant à travers la cour. De petits spots luisaient à intervalles réguliers autour de la piscine. Je touchai la vitre du bout des doigts. Ces spots me firent penser aux petites lampes bouddhistes qui entouraient les cadavres.

Où étaient passés Jason et la Nurse ? Où qu'ils soient, leur départ laissait le reste de l'appartement sans surveillance. C'était même l'ironie de la chose : Jason ne se doutait pas à quel point il était en train de m'aider. Je m'efforçai de visualiser les pièces du dessous, comme si un plan de l'étage était tracé sur la vitre que je regardais. Je me vis, moi ou mon fantôme, suivre un luxueux couloir, me glisser dans la pièce sous la piscine. Je me penchais sur le caisson, je soulevais quelque chose à deux mains...

Je jetai un coup d'œil pardessus mon épaule. Fuyuki et le chimpira mangeaient ensemble le shabu shabu, Bison était debout, penché au-dessus d'une chaise, et discutait avec une hôtesse à dos nu. Personne ne faisait attention à moi. J'ouvris un petit peu plus la porte-fenêtre et fis un pas à l'extérieur, dans la nuit humide. La pièce sous la piscine où j'avais vu le caisson de verre était éteinte. Je respirai et fis un nouveau pas en avant, marqué par le tintement métallique de mes talons sur le marbre froid. J'allais m'éloigner encore un peu plus de la porte-fenêtre quand, dans mon dos,

quelqu'un se mit à tousser bruyamment.

Je me retournai. Le chimpira tapotait le dos de Fuyuki, l'air inquiet, en lui murmurant des paroles à voix basse. Le fauteuil roulant venait d'être écarté de la table, et le vieil homme, la tête et les épaules très en avant, les pieds raidis à l'horizontale devant lui dans ses coûteuses chaussures sur mesure, était plié en deux comme une épingle à cheveux. Toutes les conversations se turent, tous les regards se braquèrent sur lui quand il commença à essayer de se griffer la gorge. Le chimpira recula violemment sa chaise et se leva, agitant inutilement les mains, regardant les portes l'une après l'autre comme s'il s'attendait à voir quelqu'un en surgir pour lui prêter main-forte. La bouche de Fuyuki s'ouvrit en grand, presque au ralenti, sa tête bascula vers l'arrière, puis - d'un seul coup - ses bras s'étirèrent et son torse se cambra, tendu comme un arc.

Toutes les personnes présentes dans la salle réagirent en même temps. Toutes bondirent de leur chaise, se précipitèrent vers lui. Quelqu'un cria des ordres, quelqu'un d'autre renversa un vase garni de fleurs, des verres furent cassés, un serveur plaqua sa paume sur un bouton d'alarme. Juste au-dessus de moi, la lampe rouge du mur se mit à clignoter en silence. Fuyuki tentait de se lever, tanguait violemment dans son fauteuil roulant, brassait l'air de ses mains tremblant de panique. A côté de lui, debout, une hôtesse produisait de drôles de petits sons de détresse, lui faisait de l'ombre en se baissant et en se redressant, essayait de lui taper dans le dos.

— Dehors. Dehors !

Le chimpira fit refluer les filles vers le corridor. Les autres hôtesse suivirent le mouvement, si brutalement parquées qu'elles se heurtaient les unes les autres comme des dominos, se bouscullaient avec des regards déconcertés, piaillaient comme si elles avaient reçu des coups d'aiguillon dans les fesses. Le chimpira regarda pardessus son épaule vers Fuyuki qui venait de tomber au sol, à genoux, et se contorsionnait en essayant de se toucher la gorge.

— Dehors ! cria le chimpira aux filles. Allez ! Dehors !

Je frissonnai. Au lieu de suivre les autres, je m'éloignai encore de la porte

vitrée et me dirigeai à grands pas vers la piscine, dont la surface était embrasée par la lumière rouge de l'alarme. Derrière moi, dans la salle à manger, le téléphone sonnait, quelqu'un aboyait des ordres.

— Ogawa, Ogawa !

C'était la première fois que j'entendais quelqu'un appeler la Nurse par son nom.

— Ogawa ! Où tu es, bordel ?

Je poursuivis ma marche vers la porte-fenêtre opposée, vers le silence, la tête haute et grave, et la lumière et les sons s'amenuisaient derrière moi. J'avais dépassé la piscine, je touchais presque au but, quand la porte-fenêtre qui me faisait face s'ouvrit et que la Nurse en surgit. Elle marcha sur moi d'un air ahuri, une main sur sa perruque pour la remettre en place, l'autre lissant ses vêtements en désordre.

Peut-être l'énormité de la situation commençait-elle tout juste à lui apparaître parce qu'elle me sembla être dans une sorte de transe. Je crus tout d'abord qu'elle ne m'avait pas vue mais, à mon approche, elle déplia mécaniquement un bras pour me rabattre vers la salle à manger. Je fis mine de rebrousser chemin, marchant au même rythme qu'elle, mais en déviant progressivement de sa trajectoire afin d'échapper à son orbite et de pouvoir me fondre à nouveau dans la nuit. Je jetai un coup d'œil circulaire, repérant les nombreuses portes et fenêtres, dans l'espoir de trouver une issue. Mais tout à coup, avant que j'aie pu comprendre ce qui m'arrivait, le chimpira émergea de nulle part et m'attrapa par la main comme un enfant.

— Lâchez-moi, dis-je en regardant sa main, mais il me tirait inexorablement vers la salle à manger, dans les traces de la Nurse. Lâchez-moi !

— Partez d'ici. Rejoignez les autres. Allez !

Il me repoussa à l'intérieur, dans le vacarme et la confusion. La salle était en plein chaos. Des hommes que je ne reconnus pas étaient plantés sur les seuils, des gens couraient dans les couloirs. Je me retrouvai prise dans l'essaim des

filles, qui se cognaient et se frottaient les unes aux autres sans trop savoir que faire. La Nurse fendit la masse des invités en jouant des coudes. À l'autre bout de la salle, une lampe tomba avec un fracas terrifiant.

— Mon sac ! s'écria Irina, pressentant que nous allions être mises à la porte de l'appartement. Je l'ai laissé à table. Mon sac ?

La Nurse se pencha sur Fuyuki et le souleva d'un mouvement souple en le prenant par la taille aussi facilement qu'elle l'aurait fait avec un nourrisson, puis le porta jusqu'à un canapé installé sous une fenêtre, lui mit les jambes en avant et le plia en deux. Elle noua les bras autour de sa cage thoracique, colla la joue contre son dos et serra. Les pieds minuscules de Fuyuki se soulevèrent d'un coup et restèrent momentanément en suspens, comme ceux d'une marionnette, avant de toucher le sol. Elle répéta son geste. Les pieds de Fuyuki exécutèrent leur petite danse de pantin une deuxième fois, et encore une troisième, et cette fois quelque chose dut être expulsé de sa bouche, parce que quelqu'un montra le sol du doigt avant qu'un serveur se penche discrètement avec une serviette dans la main et qu'un convive s'effondre sur une chaise en se tenant les tempes.

— Arigate-e ! soupira avec soulagement un gorille, les mains sur la poitrine. Yokatta !

Fuyuki respirait. La Nurse le transféra jusqu'à son fauteuil roulant et le réinstalla dessus. Un bref instant, je le vis clairement, accablé de fatigue, les mains flasques, la tête affaissée. Un serveur tentait de lui faire avaler un verre d'eau et la Nurse, à genoux, tenait son poignet entre le pouce et l'index et lui prenait le pouls. Je n'eus pas la moindre chance de m'attarder plus longtemps pour voir ce qui se passait ; un homme obèse, avec des chaussures à bout pointu, venait d'apparaître sur le seuil et guidait toutes les filles vers le fond du couloir menant à l'ascenseur.

Chapitre 42

Il y a plus de deux mille ans, selon la légende, vécut la belle Miao-shan, la plus jeune fille du roi Miao-chuang. Comme elle refusait de se marier malgré le vœu de son père, celui-ci, dans son courroux, la condamna à l'exil sur une montagne nommée Xiangshan, la montagne Parfumée, où elle dut se nourrir de fruits cueillis aux arbres et s'abreuver aux torrents odorants. Mais au palais, son père tomba malade. Sa peau était atteinte, il ne quittait plus le lit. Sur la montagne Parfumée, Miao-shan eut vent de son mal et, consciente comme toutes les filles de Chine de l'importance de la piété filiale, elle n'hésita pas à s'arracher les yeux, ni à ordonner à un serviteur de lui trancher les deux mains. Envoyés au palais, ses mains et ses yeux furent transformés en remèdes et administrés à son père qui, si l'on en croit le mythe, connut un rétablissement remarquable.

Miao-shan était un des éléments les plus magnifiques, un des points les plus parfaits de la tapisserie que j'étais sur le point de défaire.

Les Russes crurent que j'étais saoule, ou malade. Dans la confusion ambiante, nous avons toutes les trois sauté à l'arrière du premier taxi passé devant l'immeuble - je m'étais pelotonnée dans un coin et je passai tout le trajet la tête basse, les doigts crispés sur le visage.

— Surtout pas vomir, hein, m'avertit Irina. Gens qui vomissent, moi détester.

La maison était glaciale. Je retirai mes escarpins, descendis le corridor et entrai dans ma chambre. Un à un, je sortis mes cartons à dessin et, debout au milieu de la pièce, je les vidai de leur contenu jusqu'à ce que toutes mes notes, tous mes dessins se retrouvent au sol après avoir voleté comme des flocons de neige. Certains atterrirent à l'endroit et fixèrent sur moi leurs vieux visages. Ensuite, je rassemblai tous mes livres et les empilai autour du tapis de feuilles de manière à créer un petit enclos au centre de la chambre. J'allumai le radiateur électrique et m'assis au milieu, emmitouflée dans mon manteau. Ici, un croquis de la montagne Pourpre en feu. Là, une longue description du pont de cadavres sur le canal de Jiangdongmen. Je retournerais dès le lendemain chez Fuyuki. On sent toujours quand on approche de la vérité, il y a comme un fourmillement dans l'air. Ma décision était prise. Il

fallait que je me prépare.

La porte d'entrée s'ouvrit bruyamment, des pas retentirent dans l'escalier. Nous avions laissé Jason dans le hall de verre fumé de l'immeuble de Fuyuki. Je l'avais aperçu, debout en silence parmi les autres hôtes, avec sa sacoche en bandoulière sur le torse. Le portier s'escrimait à commander des taxis pour tout le monde, et quatre ambulanciers étaient en train de fendre la foule dans le sens opposé pour atteindre l'ascenseur, mais au milieu de l'agitation générale Jason semblait figé : son visage était d'un gris terreux, consterné, et, quand nos regards se croisèrent, il parut un instant ne pas me reconnaître. Puis il leva une main raide et entreprit de se frayer un chemin jusqu'à moi. Je me retournai et sautai dans le taxi où venaient d'entrer les Russes.

« Hé ! » l'avais-je entendu crier, mais notre taxi avait démarré sans lui laisser le temps de traverser la foule.

J'entendis ses pas pesants dans le corridor. Je me levai pour fermer ma porte, mais, avant que j'aie pu l'atteindre, il l'écarta brutalement et s'immobilisa dans la semi-pénombre, titubant. Il n'avait pris la peine ni de se débarrasser de ses chaussures ni de laisser sa sacoche sur le portemanteau, il était venu directement dans ma chambre. Son visage luisait de sueur, sa manche était sale.

— C'est moi, dit-il en s'enfonçant dans le thorax un doigt d'homme ivre. C'est moi.

— Je sais.

Il lâcha un rire bref.

— Tu sais quoi ? Tu es parfaite, et je n'avais rien vu ! Rien vu, jusqu'à ce soir. Tu es parfaite !

Il s'essuya maladroitement le visage, s'humecta les lèvres en lorgnant le corsage et la jupe fourreau de velours que je portais ce soir-là. Il émanait de lui une espèce de moiteur. Il sentait l'alcool, la sueur, et aussi autre chose. Quelque chose qui ressemblait à de la salive animale.

— Je te tire mon chapeau, phénomène. On est aussi méchants l'un que l'autre. Aussi tordus. Des pièces de puzzle. Toi et moi, on a exactement ce qu'il faut à l'autre. Et moi, ajouta-t-il en levant une main, je vais te dire un truc que tu vas vraiment adorer. Enlève ça, ordonna-t-il en attrapant le col de mon corsage, et montre-moi tes...

— Non, fis-je en le repoussant. Ne me touche pas.

— Allez, quoi...

— Non !

Il hésita, désarçonné.

— Écoute, dis-je, la gorge serrée, le feu aux joues. Écoute-moi bien. J'ai quelque chose d'important à te dire. Tu te trompes quand tu dis qu'on se ressemble. On ne se ressemble pas. Absolument pas.

Il se mit à rire, secoua la tête.

— Oh, allez... fit-il en pointant l'index sur moi. Tu ne vas quand même pas me dire que tu n'as pas un petit côté vicieux...

— On ne se ressemble pas, soufflai-je, parce que l'ignorance, Jason, ce n'est pas la même chose que la folie. Ça n'a jamais rien eu à voir.

Il me foudroya du regard. Je vis naître sur son visage des marbrures roses de colère.

— Tu essaies de faire l'intelligente ?

— L'ignorance, répétais-je, les tempes bourdonnantes, n'a rien à voir avec la folie. L'ignorance n'a rien à voir avec la perversion, ni avec le mal, ni avec quoi que ce soit dont tu pourrais m'accuser. Il y a des gens qui sont fous, d'autres qui sont malades, d'autres qui sont méchants, monstrueux ou tout ce que tu voudras. Mais ce qui est très important, c'est que...

Je marquai un temps d'arrêt et inspirai profondément.

— ... ce n'est pas du tout la même chose que d'être ignorant

— Je pige, lâcha-t-il en respirant avec bruit.

Son visage écarlate me laissa entrevoir le Jason nettement plus vieux, nettement plus gras, qui l'attendait au tournant de l'avenir - un Jason lourd et flasque. Il pencha un peu en arrière, en équilibre précaire sur ses talons, puis revint vers l'avant, comme s'il cherchait à mettre sa tête à bonne distance pour voir les pulsations de mon cou.

— Je pige. D'un seul coup, comme ça, tu fais ta garce.

Il glissa un pied dans l'embrasure et se pencha à l'intérieur de ma chambre en approchant son visage.

— Putain, ce que j'ai pu être patient avec toi ! Hein? Même si une partie de moi serait plutôt du genre à me dire : Jason, foutu connard, qu'est-ce que tu branles à perdre ton temps avec cette pauvre petite tarée ? Et pourtant, je suis resté patient. Et qu'est-ce que j'y gagne ? Ça. Ce plan de barje que tu me fais.

— Eh bien, ça doit venir directement... de ce que... je suis un phénomène.

Il ouvrit la bouche, la referma.

— C'est quoi, ça ? De l'humour ?

— Non. Ce n'est pas de l'humour, répondis-je en tendant le bras vers le panneau coulissant. Bonsoir.

— Espèce de garce, gronda-t-il à mi-voix. Putain de petite...

Après avoir écarté le panneau de quelques centimètres, je le précipitai sur son rail en direction du pied de Jason, qui fit un bond en arrière.

— Merde ! s'écria-t-il pendant que je tirais le loquet. Ton compte est bon, salope.

Il flanqua un coup de pied dans la porte.

— Débile mentale de merde !

Je l'entendis hésiter dans le corridor, incapable d'exprimer sa frustration. Je m'attendais à ce qu'il cherche à enfoncer ma porte d'un coup de pied. Ou qu'il se jette dessus les poings en avant. J'allumai une cigarette, me rassis au milieu de mes livres, la tête entre les mains, et attendis qu'il jette l'éponge.

Il expédia un dernier coup de pied dans le panneau, un coup d'adieu.

— Tu viens de faire une grosse connerie, salope. La plus grosse connerie de ta vie. Tu la regretteras jusqu'au jour de ta mort.

Je l'entendis repartir vers sa chambre en marmonnant dans sa barbe et en distribuant au passage des coups de poing aux volets de la galerie.

Après son départ, quand la maison fut redevenue silencieuse, je restai longtemps sans bouger. Je fumai cigarette sur cigarette, en inhalant la fumée au plus profond de mes poumons pour me calmer. Enfin, au bout d'une demi-heure, je me levai.

J'étais une grande feuille de papier à même le sol et sortis mon pot à pinceaux. J'attendis un long moment, cernée par mes livres et mes couleurs, les mains sur les chevilles, les yeux tournés vers l'aura de Mickey Rourke. Je m'efforçai d'imaginer, d'imaginer vraiment, ce que ça pouvait faire de manger un autre être humain. A l'université, on m'avait fait lire tout un tas de livres sur des sujets totalement dénués d'importance : des années d'inepties m'encombraient le cerveau. Je dus me concentrer très fort, de toutes mes forces, pour retrouver les connaissances dont j'avais besoin en cet instant.

Finalement, j'écrasai ma cigarette et je mélangeai un peu d'ocre jaune à du rose garance et à du blanc de zinc. Je me mis à peindre à toute vitesse, laissant mes couleurs dégouliner et se répandre là où elles le voulaient. Il y avait au moins une raison de manger un autre être humain, pensai-je, une bonne raison. Un visage se forma au bout de mon pinceau, aux joues creuses, au cou frêle comme une tige ; plus bas, le sombre râtelier des côtes, le

squelette effilé d'une main en appui sur la terre gelée. Un homme affamé.

Je comprenais la famine. Elle fait partie de ces ombres froides qui, comme la maladie, rôdent autour du globe dans le sillage de la guerre. Il y avait eu deux grandes famines à l'époque stalinienne : des centaines de Russes avaient été contraints pour survivre de s'alimenter de chair humaine. À l'université, j'avais assisté à la conférence inaugurale d'un professeur qui avait épluché les archives municipales de Saint-Petersbourg et trouvé des preuves de ce que certains habitants de Stalingrad, pendant le siège le plus terrible de la Seconde Guerre mondiale, avaient mangé leurs morts. Je fis ruisseler sur le papier un tibia, long et sec, au bout duquel un pied poussa tel un fruit bizarre. Il fallait être terriblement affamé, terriblement désespéré pour manger un autre humain. D'autres épisodes troublants me revenaient à l'esprit : le Donner Pass, l'expédition John Franklin, le Nottingham Galley, la Méduse, l'équipe de rugby des Old Christians après son crash dans les Andes. Et les Chinois n'avaient-ils pas inventé l'expression « yi zi er shi », qui signifiait « échanger nos enfants pour les manger » ?

Mon pinceau dessina un kanji.

« Faim ».

J'allumai une énième cigarette et me grattai le crâne. Il est impossible d'imaginer ce que la faim pourrait nous pousser à faire. Mais ce n'était pas tout : il arrive que des humains se livrent au cannibalisme pour d'autres raisons. Je choisis un pinceau de calligraphie et versai un peu d'eau sur ma tablette de suie de pin. Lentement, très lentement, je traçai un kanji : il ressemblait un peu à un h minuscule, mais avec un petit retour en arrière au niveau de la jambe droite.

« Pouvoir ».

J'avais connu à l'université un étudiant de troisième cycle qui se passionnait pour certaines sectes guerrières africaines. Je le revoyais encore tapissant l'université d'affichettes en vue d'une conférence sur les hommes-léopards de Sierra Leone et les enfants-soldats du Poro au Liberia. Je n'avais pas assisté à la conférence en question, mais j'avais entendu des gens en parler après coup

: « Crois-moi, ce qu'il a dit était monstrueux. Apparemment ces gens-là découpent leurs ennemis et les dévorent. Si c'est quelqu'un qu'ils ont vaincu au combat, ils croient que ça les rendra plus forts. »

Certains témoignages concernant Nankin mentionnaient des cadavres retrouvés dans les rues sans cœur ou sans foie. Selon la rumeur, des soldats japonais les avaient arrachés. Pour augmenter leur force au combat.

Après avoir regardé un certain temps le symbole du pouvoir, je trempai de nouveau mon pinceau dans le mélange que j'avais préparé et traçai dessous deux autres idéogrammes : « chinois » et « méthode ». Kampo. La médecine chinoise.

« Guérison ».

Que me restait-il donc de mes lectures ? Je rassemblai tous mes livres achetés chez Kinokuniya et me rassis au milieu d'eux ; plusieurs étaient ouverts sur mes genoux, d'autres sur mes peintures. Tout en gardant un volume ouvert à telle page du bout du doigt, j'en feuilletais un autre, mon pinceau entre les dents. L'aura dorée de Mickey Rourke dessinait des carrés sur le tatami.

C'était sidérant. Tout était là. Je lisais ces livres depuis des semaines, encore et encore, et je n'avais rien vu jusque-là. Mais soudain, avec mon regard neuf, tout m'apparaissait évident. Je trouvai d'abord Miao-chuang, qui avait mangé les yeux et les mains de sa fille. Pourquoi ? Pour guérir. Puis je trouvai, dans la traduction d'un précis médical du XVI^e siècle, le Ben Cao Gang Mu, une succession de traitements élaborés à partir de trente-cinq parties différentes du corps humain. Du pain imprégné de sang humain contre la pneumonie et l'impuissance, de la bile humaine ajoutée à de l'alcool contre les rhumatismes. La chair des criminels exécutés pour traiter les troubles digestifs. Il y avait aussi le Journal d'un fou, scandaleuse nouvelle de Lu Xun sur la viande humaine consommée au village du Louveteau, et son récit authentique du sort subi par son ami Xu Xilin, dont le cœur et le foie avaient été mangés par les gardes du corps d'En Ming.

Dans un recueil sur la Révolution culturelle, je trouvai une longue description de la coutume devenue désuète du ko ku - summum de la piété filiale, qui

consistait à faire cuire en bouillon un morceau de sa propre chair afin de sauver de la maladie un parent aimé.

Ayant ramassé les trois feuilles où j'avais tracé des kanji - « faim », « pouvoir », « guérison » -, je m'approchai du mur, les punaisai au-dessus de la ligne de gratte-ciel de Tokyo et les contemplai d'un air songeur. L'histoire du Japon était entièrement liée à celle de la Chine, et puisque tant de choses avaient été transférées du continent à l'archipel, pourquoi pas celle-ci ? Si la chair humaine pouvait servir à la médecine en Chine, pourquoi pas ici, au Japon ? Je retournai à mes livres. Quelque chose était en train de me revenir. J'avais une vague, une très vague réminiscence d'un épisode... C'était quelque chose que j'avais lu dans le cadre d'un de mes modules, à la fac.

Je sélectionnai un livre sur le Japon de l'après-guerre. Il contenait, quelque part, des transcriptions du procès de Tokyo. J'allumai une cigarette en hâte, m'assis en tailleur sur le tatami et commençai à le feuilleter. Je trouvai ce que je cherchais aux deux tiers du livre : le témoignage d'une jeune Japonaise qui avait travaillé pour la célèbre unité 731 pendant le conflit. Dans la semi-pénombre, mes mains et mes pieds furent envahis d'un froid sinistre au moment où j'entamai la lecture du chapitre intitulé : « Des soldats alliés prisonniers de guerre, surnommés maruta ("bûches"), étaient soumis, entre autres, à des expériences de vivisection humaine. »

Il y avait une photographie de l'assistante qui avait déposé à la barre. Elle était jeune, jolie, et je n'eus aucun mal à imaginer le silence glacé, absolu qui avait dû s'emparer du grand gymnase militaire - personne de la cour n'osant plus bouger, ni même respirer, quand elle raconta d'une petite voix claire le jour où elle avait mangé le foie d'un soldat américain. « Pour ma santé. »

Je contemplai longuement l'image de cette jeune et belle cannibale. En 1944, une personne au moins au Japon pensait que l'anthropophagie pouvait être bénéfique pour la santé. Le temps était venu de prendre Fuyuki beaucoup plus au sérieux que je ne l'aurais cru.

Chapitre 43

Je mis longtemps à trouver le sommeil, enveloppée dans mon édredon comme dans un suaire, et quand enfin j'y parvins ce fut pour rêver que tout dans ma chambre était à l'image de la vraie vie. J'étais sur le futon, exactement comme dans la réalité, en pyjama, couchée sur le flanc, une main sous l'oreiller, l'autre dessus, les genoux repliés. La seule différence était que, dans mon rêve, j'avais les yeux ouverts, j'étais parfaitement éveillée et j'écoutais. Une rumeur cadencée, régulière me parvenait du corridor, assourdie, un peu comme un murmure de conversation. De l'autre côté, celui de la fenêtre, quelque chose semblait être en train de grignoter l'écran de la moustiquaire.

Mon moi onirique crut d'abord qu'il s'agissait d'un chat, jusqu'au moment où l'écran fut arraché avec un grincement de métal par une masse lourde comme une boule de bowling qui roula dans ma chambre. Je plissai les yeux et vis que c'était un bébé. Il gisait au sol, sur le dos, et pleurait en agitant les bras et les jambes. Je crus, l'espace d'un merveilleux instant, que c'était ma petite fille, qu'elle avait enfin réussi à traverser les continents pour me retrouver, mais à la seconde où j'allais lui ouvrir mes bras, le bébé bascula sur le côté et se jeta aveuglément sur moi. Je sentis un souffle chaud, une langue minuscule me lécher la plante du pied. Puis, à une vitesse atroce, ses mâchoires gluantes se refermèrent sur mes orteils.

Je quittai le lit d'un bond, secouai, frappai, lui empoignai la tête et tentai de lui desserrer les mâchoires, mais le bébé s'accrochait, grondant, mordant, secoué de soubresauts rageurs, la bave aux lèvres. Je réussis enfin à lui décocher un coup de pied qui le catapulta contre le mur ; avec un cri rauque, il se perdit dans une ombre qui descendit jusqu'au sol et s'échappa par la fenêtre. Au moment de disparaître, le bébé lança, d'une voix qui semblait être celle de Shi Chongming : « Que ne ferait pas un homme pour vivre éternellement ? Que ne mangerait-il pas ? »

Je me réveillai en sursaut, emberlificotée dans l'édredon, mes cheveux collés au visage. Par la fenêtre, j'entendis Tokyo se cabrer sous les derniers assauts d'une tempête et, pendant une seconde, il me sembla encore distinguer des

cris derrière les mugissements du vent, comme si le bébé traversait en trombe les pièces condamnées du rez-de-chaussée. Je me rassis et restai immobile, les mains serrées sur l'édredon. Le radiateur haletait, les conduits d'aération ferrailaient, la chambre était baignée d'une étrange lumière grise. Et, tout bien considéré, il y avait bel et bien un autre son. Un son étrange, qui n'avait rien à voir avec mon rêve ni rien à voir avec la tempête. Venu de quelque part à l'autre bout de la maison.

Chapitre 44

Nankin, 20 décembre 1937

Toute connaissance a un prix. Aujourd'hui, Liu Runde et moi avons appris certaines choses que nous préférierions pouvoir oublier. Contre un mur de la petite pièce attenante à l'atelier de l'usine, un matelas crasseux et éclaboussé de sang était négligemment jeté sur un lit de camp militaire. Une lampe à pétrole, éteinte, de fabrication chinoise, trônait sur le matelas, comme si quelqu'un l'avait utilisée pour éclairer le diabolique processus qui avait eu lieu ici - et qui, quel qu'il soit, avait produit les copieuses quantités de sang qui étaient en train de cailler par terre et sur les murs. Apparemment, les seuls objets à ne pas avoir été aspergés étaient les quelques affaires entassées au pied du mur - une paire de couvre-bottes tabi à semelle fendue et un paquetage de soldat en peau de vache tellement peu tannée qu'il y avait encore des poils dessus. Sur l'étroit bureau, à côté de l'antique boulier du gérant, un alignement de petits flacons bruns médicaux scellés au papier paraffiné, avec des étiquettes en japonais ; quelques fioles contenant plusieurs types de poudre à gros grains ; un pilon et un mortier, et des carrés plies de papier d'apothicaire. Derrière ceux-ci, il y avait trois timbales militaires en fer-blanc et un bidon d'eau frappé du chrysanthème impérial. Liu a posé l'index au bord d'une timbale et l'a inclinée. Quand je me suis avancé pour regarder ce qu'elle contenait, j'ai vu de petits lambeaux de matière flottant dans une indescriptible mixture de sang et d'eau.

— Père du ciel, a murmuré Liu en redressant la timbale. Qu'est-ce qui se

— passe ici, au nom du ciel ?

— Il est malade, a répondu son fils, indiquant d'un regard sombre les flacons médicaux. Une fièvre.

— Je ne parle pas de ces flacons ! Je parle de ça. Du sang. D'où vient-il ?

— Le sang... c'est le sang... les garçons de la rue m'ont dit que c'était le sang de...

— Eh bien ? est intervenu Liu en lui jetant un regard sévère. Qu'est-ce qu'ils disent ?

Son fils, mal à l'aise, a fait courir le bout de sa langue sur ses incisives. Il était soudain très pâle.

— Non, ils se trompent sûrement.

— Qu'est-ce qu'ils disent ?

— Ils sont plus vieux que moi, a répondu le garçon, baissant les yeux. Tous beaucoup plus vieux que moi. Je crois qu'ils m'ont raconté des histoires...

— Qu'est-ce qu'ils disent ?

Son visage s'est déformé et, quand il s'est décidé à parler, sa voix était assourdie, presque un murmure :

— Ils disent que les femmes...

— Oui ? Quoi, les femmes ?

— Ils disent qu'il...

Sa voix était devenue presque inintelligible.

— ... qu'il leur prend des morceaux. Des morceaux de chair. Qu'il les écorche.

La nourriture que j'avais mangée s'est agitée dans mes entrailles. Je me suis plié en deux, le visage entre les mains, écœuré, malade. Après avoir inspiré bruyamment, Liu a empoigné son fils par le col de sa veste et l'a traîné hors de la pièce. Il l'a emmené jusqu'à la sortie de la filature et je n'ai pas tardé à les suivre en titubant, l'estomac retourné.

Je les ai rattrapés à une centaine de mètres de là. Liu s'était arrêté avec son fils au seuil d'une maison et le bombardait de questions.

— Où as-tu entendu ça ?

— Les garçons de la rue me l'ont dit.

— Qui est-ce ? Ce yanwangye ? Qui est-il ?

— Je n'en sais rien.

— C'est un humain, bien sûr que si. Mais quelle sorte d'humain ? Un Japonais ?

— Oui. Un lieutenant.

Le garçon s'est touché le col, à l'endroit où les officiers de l'armée impériale japonaise avaient leurs galons.

— Le yanwangye porte un uniforme de lieutenant, a-t-il repris en me regardant. Vous avez entendu une motocyclette ce matin ?

— Oui.

— C'était lui. Ils disent qu'il aura toujours faim parce que rien ne peut l'arrêter. Les autres, ils disent que sa quête ne s'arrêtera jamais.

Je dois ici m'interrompre dans mon récit parce qu'il me revient le souvenir - marquant - d'une conversation que nous avons eue, Liu et moi, avant l'invasion. Je nous revois dans son salon étroit, autour de quelques bols et d'un petit plat de canard salé de Nankin ; il me parle de cadavres qu'il a vus à Shanghai, de cadavres profanés par les Japonais. Je ne peux m'empêcher de

revivre les scènes qu'il m'a décrites ce soir-là. À Shanghai, apparemment, à peu près n'importe quoi pouvait faire office de trophée : une oreille, un morceau de cuir chevelu, un rein, un mamelon. Le trophée se portait à la ceinture, ou encore épingle à la casquette - les soldats en possession d'un cuir chevelu ou de parties génitales étaient censés détenir un grand pouvoir. Ils posaient fièrement avec leur trophée, heureux d'être photographiés par leurs camarades. Liu avait même entendu parler d'une bande de soldats qui avaient cousu à l'arrière de leur casquette des cuirs chevelus de Chinois ayant la queue-de-cheval mandchoue traditionnelle et en avaient fait l'emblème de leur unité. Ils étaient accompagnés par un soldat appartenant à une autre unité, qui possédait une caméra de cinématographe, sans doute confisquée à un journaliste ou volée dans une des belles demeures de la zone internationale. Les hommes posaient pour lui aussi, riant, s'amusant à rejeter leur tresse pardessus leur épaule et singeant la démarche des filles des cabarets de l'avenue Edouard VII. Loin d'avoir honte de ce comportement inhumain, ils en étaient fiers, ils s'exhibaient.

Lorsque je cesse d'écrire, je n'entends rien d'autre que les trépidations de mon cœur. La neige tombe en silence derrière la fenêtre. De la peau ? Des morceaux de peau humaine ? Quel épouvantable trophée le yanwangye recherchait-il ?

— Celle-là en fait partie.

L'enfant n'était pas bien vieille. Peut-être trois ou quatre ans. C'est le fils de Liu qui nous a conduits jusqu'à elle. Elle gisait à quelque distance, dans la rue, à côté de la filature, face contre terre, les cheveux en corolle, les deux mains sous le corps.

— Quand est-ce arrivé ? ai-je demandé. Le garçon a haussé les épaules.

— Elle était déjà ici hier soir.

— Il faut l'enterrer.

— Oui, a-t-il dit. Oui.

Mais il n'a pas esquissé un geste.

Je me suis avancé de quelques pas de plus pour jeter un coup d'œil à la fillette. En m'approchant, j'ai constaté que sa veste, recouverte d'une couche de poussière que le soleil argentait, se soulevait imperceptiblement. Elle respirait.

— Elle est vivante, ai-je dit en me retournant.

— Vivante ? a repris Liu, décochant à son fils un regard furibond. Tu le savais ?

— Non, a répondu celui-ci, sur la défensive. Je te promets... je te promets que je la croyais morte.

Liu a craché par terre, il a tourné le dos à son fils et est venu me rejoindre. Nous nous sommes penchés sur la blessée. Elle portait une veste molletonnée et ne pesait certainement pas plus de trente jin, et pourtant personne ne l'avait ramassée. Ses pieds étaient ligotés à l'aide d'un bout de laine vert olive - la matière première des couvertures de l'armée japonaise.

— Retourne-toi, ai-je dit à la fillette. Mets-toi sur le dos.

Rien n'a bougé, sauf l'ombre d'une branche d'érable qui dansait sur son dos. Je me suis penché encore un peu plus, je lui ai pris le bras et je l'ai retournée. Elle était légère comme du petit bois et, lorsqu'elle a été sur le dos, ses cheveux et ses bras sont restés dans la position où ils étaient retombés, inertes et répandus sur la neige. J'ai failli m'étrangler et j'ai reculé d'un pas. Le devant de son pantalon avait été découpé et une béance à peu près grosse comme un bol de riz s'ouvrait dans son flanc droit, juste sous les côtes, là où aurait dû être le foie. J'ai aperçu une tache noirâtre de gangrène au pourtour de la plaie, là où elle avait été mutilée, et l'odeur m'a fait plaquer d'instinct une manche contre mon nez et ma bouche. C'était l'odeur de la plus terrible des gangrènes. La gangrène gazeuse. Même s'il m'avait été possible de l'amener jusqu'à un hôpital, elle n'aurait pas survécu.

Je suis resté là, un bras contre le visage, fixant le trou du ventre de la fillette, m'efforçant d'imaginer pourquoi il était là. Ce n'était pas accidentel. Ce trou avait été taillé dans son corps avec une détermination qui me glaçait le sang.

— Qu'est-ce que c'est ? ai-je glissé à Liu. Un trophée ?

J'étais incapable d'envisager une autre raison à une telle mutilation.

— Un trophée qu'il prélève sur ses victimes ?

— Shi Chongming, ne me posez pas cette question. Je n'ai jamais rien vu de semblable...

C'est alors que la fillette a rouvert les yeux et m'a vu. Je n'ai pas eu le temps de baisser mon bras. Elle a lu le dégoût sur mes traits, elle a compris que j'avais mis ma manche devant ma bouche pour me préserver de son odeur. Elle a su qu'elle me donnait la nausée. Elle a battu une fois des cils, et son œil était vif et clair. Mon bras est retombé, et j'ai fait de mon mieux pour respirer normalement. Je ne voulais pas que mon dégoût soit une des ultimes impressions qu'elle ait d'elle-même en ce monde.

Je me suis tourné vers Liu, le cœur serré d'angoisse. Que dois-je faire ? Que puis-je faire ?

Il a secoué la tête d'un air las et s'est éloigné vers le bord de la route. J'ai fouillé du regard la direction qu'il avait prise, et j'ai compris. Il marchait vers un gros pavé qui s'était descellé au pied d'un immeuble.

Une fois l'acte accompli, une fois que la fillette a été tout à fait morte et le pavé plein de son sang, nous nous sommes essuyé les mains, nous avons reboutonné nos vestes et nous avons rejoint le garçon. Liu l'a pris dans ses bras et lui a baisé la tête maintes et maintes fois, jusqu'à ce que le garçon, embarrassé, se tortille pour échapper à son étreinte. Il s'était remis à neiger quand nous avons tous les trois pris en silence le chemin du retour.

O vieux Père du ciel, pardonne-moi. Pardonne-moi de n'avoir pas eu l'énergie de l'enterrer. Elle repose toujours dans la neige, et le reflet des nuages, des branches et du ciel glisse dans ses yeux morts. Il me reste des traces d'elle sur le devant de mon manteau et sous les ongles. Je suis certain que ses traces me collent aussi au cœur, mais je ne les sens pas. Je ne sens rien. Parce que c'est Nankin et que cette mort n'a rien d'une nouveauté. La mort d'une personne mérite à peine d'être mentionnée dans cette ville où le diable est à l'affût dans la rue.

Chapitre 45

Autour de moi, la chambre émergeait lentement des ténèbres. J'attendis, parfaitement immobile sur mon futon, le cœur battant, que les bruits venus du corridor soient devenus identifiables. Mais chaque fois que je croyais les tenir entre mes doigts, ils étaient de nouveau recouverts par le fracas de la tempête. Des ombres de feuilles arrachées par le vent défilaient derrière la fenêtre et, assise dans la pénombre, j'en vins à imaginer toutes sortes de choses : que la maison était un petit radeau perdu dans la nuit, ballotté par les vagues, et qu'au-delà des murs de ma chambre, la ville, rasée par une attaque nucléaire, n'existait plus.

Encore ce son. Qu'était-ce ? Je me tournai vers la porte : ma première pensée fut pour les chats du jardin. J'avais vu plusieurs fois leurs petits s'accrocher comme des singes aux moustiquaires des fenêtres en hurlant comme des oisillons. Peut-être qu'un chaton avait réussi à se faufiler dans une chambre. Ou peut-être était-ce...

— Jason ? soufflai-je en me redressant tout à fait, la peau couverte de chair de poule.

Cette fois, le son était plus fort, étrange, comme un ululement qui traversait la maison. Je me mis à quatre pattes et rampai jusqu'à la porte, l'entrouvris à peine, le plus silencieusement possible, en soulevant le panneau pour qu'il ne grince pas sur son rail. Je passai la tête à l'extérieur. Plusieurs volets avaient

été repoussés et, face à la chambre de Jason, la fenêtre était ouverte, comme s'il s'était arrêté là après notre dispute pour fumer une cigarette. Dehors, le jardin se cabrait sous les rafales - des branches s'étaient brisées et près de la fenêtre un sac en plastique de supermarché, laissé là par le vent et pris dans un arbre, se tortillait, sifflait et crépitait en projetant une ombre surnaturelle sur les murs et le tatami du corridor.

Ce n'était pas la tempête qui m'avait réveillée. Plus je regardais la galerie familière, plus je sentais qu'il y avait quelque chose d'anormal. C'était d'abord une question de clarté. D'habitude, il faisait moins sombre. D'habitude, les plafonniers restaient allumés toute la nuit, mais là, l'aura de Mickey Rourke qui filtrait sous les portes était la seule source de lumière, et à la place de la rangée d'ampoules on apercevait des reflets déchiquetés de verre brisé. Je clignai des yeux plusieurs fois de suite et mon esprit, curieusement habité de pensées lentes et calmes, prit le temps de tout assimiler. Les ampoules du corridor avaient toutes été détruites sur leur applique, comme si une main de géant s'était tendue vers le plafond.

Il y a quelqu'un dans la maison, pensai-je, toujours aussi calme. Il y a quelqu'un d'autre que nous dans la maison. J'inspirai un bon coup et me faufilai en silence dans le corridor. Toutes les portes de cette aile-ci de la maison étaient fermées, même celle de la cuisine. Nous avions pourtant l'habitude de la laisser ouverte, au cas où quelqu'un aurait faim ou soif pendant la nuit. Celle des toilettes aussi était fermée. J'avançai de quelques pas dans le corridor, écrasant des éclats de verre, tentant de faire abstraction des hurlements du vent pour me concentrer sur le son. Il provenait du troisième tronçon du corridor, après le coude de la galerie, à la hauteur de la chambre de Jason. Alors que je venais de m'arrêter, respirant le plus doucement possible, le son parut se dissocier, se détacher imperceptiblement du bruit du vent, et quand j'identifiai enfin sa nature, mon cœur fit un bond atroce. C'était le faible gémissement d'un humain qui souffrait.

Je fis un pas de côté et j'entrouvris une fenêtre. Un autre son semblait provenir de la même partie de la maison : un remue-ménage furtif, comme si tous les rats du quartier s'étaient donné rendez-vous dans la même pièce. Les arbres ployaient et se tordaient avec furie, mais ne m'empêchaient pas d'avoir

une vue directe, au-dessus du jardin, sur le corridor perpendiculaire au mien. Quand mes yeux furent habitués aux ombres végétales qui fouettaient les vitres, ce que je vis me fit accroupir, agripper le rebord de la fenêtre d'une main tremblante, puis relever lentement la tête au ras du cadre.

La porte de Jason était ouverte. Dans la pénombre, une silhouette se découpait dans sa chambre : une silhouette affreuse, voûtée, plus une ombre qu'autre chose. Comme une hyène accroupie, occupée à dépecer un cadavre, dans une position bizarrement oblique, comme si elle s'était abattue sur sa proie en tombant du plafond. Tous les poils de mon corps se dressèrent. La Nurse. La Nurse était ici, dans la maison... C'est alors que je remarquai qu'il y avait quelqu'un d'autre dans la chambre, debout, le corps légèrement incliné, et à demi plié en deux comme s'il cherchait quelque chose au sol. Lui aussi se tenait dans l'ombre, le dos tourné, mais quelque chose dans la forme de ses épaules me souffla que cet homme était celui qui, tout à l'heure, avait voué allégeance à Fuyuki : le chimpira.

Je clignai plusieurs fois des paupières et pensai, dans une sorte de brouillard : Qu'est-ce que c'est ? Une plaisanterie ? Je me relevai très légèrement, ce qui me permit de distinguer la tête de Jason et le haut de ses épaules : il était face contre terre, à plat ventre, immobilisé par le chimpira, dont le pied était plaqué sur sa nuque. C'est alors que la Nurse changea quelque peu de position et s'accroupit en écartant largement ses gros genoux musculeux et gainés de Nylon noir et en tendant ses longs bras vers le sol. Ce son ténu, atroce que j'avais entendu de ma chambre, c'étaient les gémissements de Jason, qui se débattait en vain. Elle n'y prêtait aucune attention - elle poursuivit sa besogne avec une concentration effrayante, les épaules arrondies, en se balançant tranquillement d'avant en arrière. Ses mains, juste en deçà de mon champ de vision, semblaient exécuter des gestes brefs et précis, comme si elle était lancée dans une opération complexe et délicate. Je ne sais pas pourquoi, mais je traversai un instant de rare clairvoyance : tu assistes à un viol. Elle est en train de le violer.

Ma transe se rompit. Une rigole de sueur coula dans mon dos, et je me relevai en ouvrant la bouche pour crier. Comme si le vent avait porté mon odeur jusqu'à elle, la Nurse leva la tête. Elle s'interrompit. Ses épaules massives se

soulevèrent, sa perruque oscilla sur sa grosse tête anguleuse, qu'elle rejeta légèrement en arrière, un peu comme si on la dérangeait en plein repas. Je me figeai : c'était comme si le monde entier était devenu un télescope avec moi à un bout et la Nurse à l'autre. Aujourd'hui encore, je me demande comment je dus lui apparaître, l'image qu'elle eut de moi : une ombre mouvante, une paire d'yeux scintillants au centre d'une fenêtre éteinte dans une autre partie, dans la partie solitaire de la maison.

À cet instant, le vent tournoya rageusement dans le jardin, en hurlant comme un moteur d'avion à réaction, et la maison s'emplit de furie. La Nurse pencha la tête et parla à voix basse au chimpira, qui se raidit aussitôt. Lentement, il se retourna pour scruter les profondeurs du long corridor où je me tenais. Puis il rejeta ses épaules en arrière, s'assouplit les doigts. Et se mit à marcher d'un pas nonchalant dans ma direction.

Je quittai d'un bond la fenêtre et courus me réfugier dans ma chambre, claquai la porte et mis le loquet, reculai en crabe à petits pas incertains, marchai sur mes livres et mes dessins dans le noir, me cognai à des meubles. Je ne m'arrêtai qu'une fois adossée au mur du fond, les yeux rivés sur la porte, la poitrine oppressée comme si on me broyait les côtes. Jason, pensai-je fiévreusement. Jason, pourquoi sont-ils venus te chercher ? À quel jeu as-tu joué avec elle ?

Au début, personne ne vint. Il me sembla que de longues minutes passaient - le temps pour eux de faire ce qu'ils voulaient faire à Jason, le temps pour moi de penser que j'aurais mieux fait de rouvrir la porte, de courir jusqu'au téléphone et d'appeler la police. Puis, alors que je commençais à croire que le chimpira ne viendrait plus, que la Nurse et lui devaient avoir quitté la maison sans faire de bruit, j'entendis distinctement, malgré le vent, des pas grincer dans le corridor.

Je me précipitai à la fenêtre latérale, grattai follement les bords du châssis de la moustiquaire, me cassai quelques ongles. Un des crochets finit par céder. Je repoussai la moustiquaire de toutes mes forces, ouvris en grand la fenêtre et passai la tête à l'extérieur. Environ un mètre vingt en contrebas, un climatiseur vraisemblablement capable de supporter mon poids saillait de la

façade de l'immeuble voisin. De là, je devrais encore faire un grand saut dans l'interstice minuscule qui séparait les bâtiments. Je pivotai sur moi-même et fixai la porte. Les bruits de pas s'étaient tus et, dans le silence glacé, j'entendis le chimpira maugréer quelques mots dans sa barbe. Soudain, un coup de pied fendilla le mince panneau coulissant. Je l'entendis empoigner le cadre, chercher une prise susceptible de l'aider à enfoncer complètement son pied dans la porte.

J'enjambai précipitamment le rebord de la fenêtre. J'eus le temps de voir un bras couleur lavande se glisser par la brèche, une main désincarnée chercher à tâtons le loquet, avant de sauter et d'atterrir bruyamment sur le climatiseur, qui trembla sous mon poids. Quelque chose m'écorcha le pied. J'étais tombée accroupie, je me mis sur le ventre et laissai descendre mes jambes dans le vide obscur. Le vent fouettait le pantalon de mon pyjama. Je lâchai prise et touchai le sol avec un choc sourd ; je me sentis partir en avant, et mon visage percuta violemment le revêtement plastifié de l'immeuble.

Un nouveau craquement me parvint d'en haut, métallique celui-là - une vis ou un gond, peut-être, qui rebondissait à travers ma chambre. Je me relevai d'un bond, atteignis la rue, me précipitai dans l'interstice qui séparait les deux immeubles d'en face et restai terrée là, le sang en ébullition dans mes veines. Au bout de quelques secondes, j'osai m'avancer un petit peu, en touchant chaque immeuble d'une main, et je levai sur la maison un regard plein d'horreur muette.

Le chimpira était dans ma chambre. La lumière du corridor amplifiait tous les détails, comme une loupe : je distinguais chacun de ses cheveux, chacune des ombres légères qui frémissaient sur son crâne. Je relevai le col de mon pyjama devant ma bouche et l'y maintins de mes deux poings serrés, claquant des dents et regardant le chimpira avec des yeux aussi durs et aussi ronds que si j'y avais versé des gouttes d'adrénaline. Allait-il deviner de quelle façon je m'étais échappée ? Allait-il me repérer ?

Il hésita, puis sa tête se pencha par la fenêtre. Je me repliai entre les immeubles. Il s'accorda de longues, de patientes minutes pour étudier la rue. Quand enfin sa tête fut rentrée à l'intérieur, son ombre vacillante s'attarda un

moment sur les murs de ma chambre, puis disparut de ma vue, presque au ralenti, et la pièce redevint immobile à l'exception des oscillations de l'ampoule. Je pus de nouveau respirer.

On a beau être aussi brave, aussi vaillant qu'on puisse l'être, on a beau se dire qu'on est invulnérable, qu'on sait ce qui nous attend, on s' imagine que ça ne sera jamais trop grave, qu'il y aura un avertissement avant que les choses aillent trop loin, une musique off, peut-être, comme dans les films. Mais il me semble que ce n'est pas comme ça qu'arrivent les désastres. Les désastres sont les grands maîtres de l'embuscade : ils savent nous tomber sur le dos quand on regarde ailleurs.

La Nurse et le chimpira s'attardèrent encore une bonne heure dans notre maison. Je suivis leur progression au fil des corridors, à mesure qu'ils déboulaient dans les chambres et arrachaient les volets de leurs gonds. Il y eut des vitres cassées, des portes enfoncées. Ils renversèrent des meubles, descellèrent le téléphone mural. Et tout le temps que je restai prostrée et transie entre les immeubles d'en face, le col de mon pyjama plaqué sur la bouche, il ne me vint qu'une seule pensée : Shi Chongming... Vous n'auriez pas dû me mêler à tout ça. Vous n'auriez pas dû m'impliquer dans quelque chose d'aussi dangereux. Parce que les choses allaient plus loin, beaucoup plus loin que je n'aurais jamais osé l'imaginer.

Chapitre 46

Le souvenir que j'ai gardé de la fin de cette nuit-là ressemble à ces films en accéléré montrant l'éclosion d'une fleur ou le trajet du soleil au-dessus d'une rue - avec des saccades, des personnages qui passent sans transition d'un point à l'autre. Sauf que mon film à moi est entièrement baigné de la teinte jaune électrique du désastre, avec un son horriblement amorti, comme dans les enregistrements sous-marins, et des grincements qu'on imaginerait produits par un navire englouti. Zoom, voici qu'apparaît l'ombre terrible de la Nurse et de Jason ; elle me rappelle quelque chose que j'ai vue dans un livre : la bête à deux dos, oui, la bête à deux dos, et zoom, je suis tapie entre les

deux immeubles, les larmes aux yeux, les flancs tétanisés d'épuisement. Je suis du regard la Nurse et le chimpira qui ressortent de la maison, s'arrêtent brièvement à la porte pour inspecter la rue ; le chimpira joue du bout des doigts avec des clés, la Nurse resserre la ceinture de son imperméable avant de se fondre dans le noir. Je suis pétrifiée, engourdie de partout, et quand je me tâte le visage à l'endroit où il a heurté le mur, ça me fait moins mal que prévu. Il y a juste un peu de sang qui coule de mon nez, un peu aussi là dans ma bouche parce que je me suis mordu la langue. Zoom, la Nurse n'est pas reparue, plus rien ne bouge dans la rue depuis longtemps, la porte d'entrée est béante, hors de ses gonds, je remonte l'escalier à pas de loup, tremblant comme une folle, hésitant à chaque marche. Me voilà dans ma chambre, j'enregistre d'un œil incrédule la dévastation - mes vêtements éparpillés sur le tatami, la porte enfoncée, tous les tiroirs renversés et vidés. Zoom... sur un gros plan effrayant de mon visage. Plantée au centre de ma chambre, je regarde à l'intérieur d'un sac à main vide, le cœur chaviré parce que c'est dans ce sac que je gardais tout l'argent que j'ai gagné dans les derniers mois. Il ne m'est jamais venu à l'idée, jusqu'à cette nuit, de le mettre en lieu sûr, et je comprends maintenant que la Nurse et le chimpira ne sont pas seulement venus pour torturer Jason, ils sont aussi venus pour voler tout ce qui pouvait l'être dans cette maison biscornue.

Je restai un moment sur le seuil de ma chambre à scruter le long corridor. C'était l'aube. La clarté s'insinuait par les fenêtres cassées de la galerie et projetait des formes déchiquetées sur les tatamis poussiéreux ; hormis le ploc-ploc du robinet de la cuisine, tout était immobile et tristement silencieux. Toutes les pièces servant de débarras avaient été visitées : toutes étaient ouvertes et glacées, avec des meubles vétustés et poussiéreux renversés un peu partout. Comme si les bulldozers des promoteurs immobiliers avaient débarqué en avance. Quasiment toutes les portes étaient ouvertes. Sauf celle de Jason. Elle aimantait le regard, cette porte, depuis le fin fond du corridor. Il y avait quelque chose de honteux et d'inquiétant dans sa façon d'être fermée.

Plutôt que de m'en approcher, j'allai à la chambre d'Irina. Je suis lâche à ce

point. À la seconde où je fis coulisser le panneau, deux formes reculèrent dans le noir en balbutiant de terreur : Svetlana et Irina s'enfuirent vers le mur, à croire qu'elles s'apprêtaient à grimper dessus comme des rats.

— C'est moi, murmurai-je, saisie par l'odeur musquée de la terreur qui emplissait la pièce. Ce n'est que moi.

Il leur fallut un moment pour reprendre leurs esprits et se laisser tomber au sol, blotties l'une contre l'autre. Je m'assis près d'elles. Irina faisait peur à voir, ses joues étaient striées de larmes, son maquillage dégoulinait de partout.

— Moi rentrer, murmura-t-elle, les traits déformés. Moi rentrer chez moi.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qu'elle vous a fait ?

— Ça, souffla Svetlana tout en caressant le dos de sa sœur. Pas elle, ça. Ça entre, ça pousse nous ici, et l'autre prend notre argent. Tout.

— Ils vous ont fait du mal ?

Svetlana ricana bruyamment. Je sentis qu'elle en rajoutait. Il ne restait plus rien de son assurance habituelle.

— Non. Mais ça pas besoin taper pour nous... pffi.

Sa main mima le geste d'une fuite éperdue.

Irina s'essuya les yeux avec le bas de son tee-shirt. Quand elle le rabaissa, il était orné de deux grosses taches de mascara.

— C'est monstre, celui-là, je dire toi. Un vrai d'yavol.

— Comment eux savoir qu'on a l'argent, hmm ?

Svetlana tenta d'allumer une cigarette, mais ses mains tremblaient si fort qu'elle ne put contrôler la flamme. Elle renonça, me fixa dans le blanc des yeux.

— Toi dire à quelqu'un que nous gagne beaucoup l'argent ?

— Ils ne sont pas venus pour l'argent.

— Bien sûr que oui. Tout c'est toujours pour l'argent.

Je n'insistai pas. Je regardai la porte en me mordant les doigts. Non, pensai-je. Tu ne comprends pas. C'est Jason qui les a attirés ici. Quoi qu'il ait pu dire ou faire à la Nurse pendant la soirée, nous en avons payé le prix. Le silence qui s'échappait de sa chambre me glaçait le sang. Qu'allions-nous trouver derrière cette porte close ? Et si - la photographie de police que Shi Chongming m'avait montrée fit irruption dans mes pensées -, et si, après avoir fait coulisser le panneau, nous découvrons... Je me levai.

— Il faut entrer dans la chambre de Jason, dis-je.

Svetlana et Irina restèrent muettes. Toutes deux soutinrent gravement mon regard.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Toi pas entendu les bruits que lui fait ?

— Plus ou moins ; je dormais.

— Nous...

Svetlana avait réussi à allumer sa cigarette. Elle bloqua la fumée au fond de ses poumons, puis l'exhala entre ses lèvres serrées.

— Nous entendu tout, dit-elle en jetant un coup d'œil à Irina comme pour se faire confirmer ses dires. Et c'est pas nous qui entrer là-bas maintenant.

— Non, confirma Irina en reniflant. Pas nous.

Je les dévisageai l'une après l'autre.

— Non, répétais-je, impassible. Bien sûr que non. Je sortis sur le seuil et fixai

la chambre de Jason au bout du corridor.

— Bien sûr que c'est à moi d'y aller.

Svetlana vint se poster derrière moi, posa une main sur mon épaule. Elle sortit la tête dans le corridor.

Devant la porte de Jason, une valise était renversée au pied du mur, et son contenu répandu au sol - des vêtements éparpillés, un passeport, une enveloppe pleine de papiers.

— Mon Dieu, me glissa-t-elle à l'oreille. Regarde ce bordel.

— Je sais.

— Toi sûre qu'eux partis ?

Mon regard se posa sur la cage d'escalier.

— J'en suis sûre.

Irina nous rejoignit, toujours en train de se tamponner le visage, et nous restâmes ainsi, serrées les unes contre les autres, à observer timidement le fond de la galerie. Il y avait une odeur, une odeur très particulière qui me fit penser, de manière inexplicable, à des abats dans une vitrine de boucher. Je ravalai ma salive.

— Écoutez... Il va peut-être falloir qu'on...

Je fis une pause.

— Si on appelait un docteur ? repris-je. On va peut-être devoir en faire venir un.

Svetlana se mordit la lèvre, chercha le regard de sa sœur.

— Si nous emmener lui chez docteur, Grey, eux vouloir savoir tout ce qui s'est passé et après ça, la politsia vient ici, fourrer son nez partout, et après...

— L'immigration, conclut Irina avec un claquement de langue. L'immigration.

— Et qui payer docteur, hmm ? renchérit Svetlana en retournant sa cigarette, les yeux rivés sur le bout filtre comme si la question s'adressait à lui. Nous plus l'argent, dit-elle en hochant la tête. Plus l'argent dans toute la maison.

— Davai, fit Irina en mettant sa main sur ma nuque et en me poussant doucement en avant. Toi aller voir. Toi aller voir, et après ça, on discute.

Je me mis lentement en marche, enjambai la valise de Jason et stoppai devant sa porte, les mains très raides le long du corps, les yeux fixés sur la poignée, les tympanes pleins de l'atroce silence. Et si je ne trouvais pas son corps ? Et si j'avais vu juste sur le remède de Fuyuki ? Le mot « chasse » me traversa l'esprit. La Nurse était-elle venue ici à la chasse ? Je jetai un coup d'œil pardessus mon épaule aux deux Russes pelotonnées sur le seuil de leur chambre ; Irina avait les mains sur les oreilles comme si elle s'attendait à une explosion.

— Bon, me dis-je à moi-même en posant sur la poignée une main hésitante. Bon.

Le panneau refusa de coulisser.

— Qu'est-ce qu'il y a ? me siffla Svetlana.

— Je n'en sais rien, répondis-je avant de tirer plusieurs fois sur la poignée. Le loquet doit être mis.

Je collai ma bouche au panneau.

— Jason ?

J'attendis, auscultant le silence.

— Jason, est-ce que tu m'entends ?

Je frappai légèrement.

— Jason, tu m'entends ? Est-ce que tu...

— Va te faire foutre.

Sa voix était étouffée, un peu comme quand on parle sous une couette.

— Bouge de là et va te faire foutre.

Je reculai d'un pas et, les genoux flageolants, m'appuyai contre le mur pour ne pas perdre l'équilibre.

— Jason, tu...

Je repris plusieurs fois mon souffle avant de poursuivre :

— ... tu as besoin d'un docteur ? Je peux t'emmener à Roppongi si tu...

— J'ai dit : va te faire foutre.

— On paiera la semaine prochaine, quand...

— Bordel, t'es sourde ou quoi ?

— Non, dis-je, jetant à la porte un regard vide. Non, je ne suis pas sourde.

— Ça va ? souffla Svetlana.

Je me tournai vers elle.

— Quoi ?

— Lui, ça va ?

— Euh, dis-je en m'essuyant le front et en considérant le panneau d'un air dubitatif. Je crois, oui, je crois que ça va.

Il nous fallut longtemps pour nous convaincre que la Nurse ne reviendrait pas. Il nous fallut encore plus longtemps pour trouver le courage d'inspecter la maison. Les dégâts étaient énormes. Nous fîmes un peu de ménage puis nous nous relayâmes dans la salle de bains. Je me lavai dans une sorte de stupeur, en passant mécaniquement le gant sur mon visage tuméfié. Je m'étais écorché le pied en plusieurs endroits en sautant par la fenêtre. Par coïncidence, les blessures étaient exactement là où le bébé m'avait mordue dans mon rêve.

Je les étudiai très longuement, en tremblant si fort qu'il m'était impossible d'empêcher mes dents de claquer.

Irina avait fini par découvrir un peu d'argent dans une poche de manteau oubliée par le chimpira et accepta de me prêter mille yens. Après avoir terminé ma toilette, je remis de l'ordre dans ma chambre, balayai soigneusement le verre brisé et les échardes de la porte, entassai tous mes livres dans la penderie, classai avec soin mes peintures et mes notes, mis l'argent d'Irina dans ma poche et pris la ligne de Maranouchi jusqu'à Hongo.

Le campus gorgé de pluie avait beaucoup changé depuis ma dernière visite. L'épaisse couverture de feuillage avait disparu, et la vue portait désormais jusqu'au lac, par-delà la toiture élégante et complexe de la salle de tir à l'arc. Il était tôt, mais Shi Chongming était déjà en compagnie d'un étudiant, un grand gaillard boutonnable en sweat-shirt orange. Tous deux cessèrent de parler lorsque j'entrai, le manteau boutonné jusqu'au col. J'avais le visage tuméfié, du sang séché dans les narines, les poings convulsivement serrés le long des cuisses, et je tremblais de façon irrésistible. Je me plantai au milieu de la pièce et pointai l'index sur Shi Chongming :

— Vous m'avez entraînée trop loin, dis-je. Vous m'avez entraînée trop loin et je ne peux pas aller au-delà. Il est temps que vous me donniez le film.

Shi Chongming se leva lentement. Ayant pris appui sur sa canne, il tendit une main pour montrer la porte à l'étudiant.

— Vite, vite, exhorta-t-il, constatant que son vis-à-vis restait vissé sur sa chaise et me regardait fixement. Allez, pressons.

L'étudiant se leva avec circonspection. Son visage était grave et, sans me quitter un instant des yeux, il se replia en diagonale jusqu'à la porte, qu'il franchit et referma avec un cliquetis à peine audible.

Shi Chongming ne se retourna pas tout de suite. Il resta debout quelques instants à me tourner le dos, une main sur la poignée de porte. Il laissa ainsi passer près d'une minute, pour éliminer tout risque d'interruption, avant de pivoter sur lui-même.

— Alors, ça y est, vous êtes calme ?

— Calme ? Oui, je suis calme. Très calme.

— Asseyez-vous. Asseyez-vous et racontez-moi ce qui s'est passé.

Chapitre 47

Nankin, 20 décembre 1937

Il n'y a rien qui souffre davantage, qui soit plus tourmenté, qu'un homme fier qui reconnaît s'être trompé. En rentrant de la filature, après avoir laissé l'enfant morte en pleine rue, nous avons atteint le point où nos chemins se séparaient, et Liu m'a posé une main sur le bras.

— Rentrez chez vous et attendez-moi, m'a-t-il murmuré. Je viendrai vous rejoindre dès que j'aurai raccompagné le jeune Liu. Les choses vont changer.

Et en effet, moins de vingt minutes après mon retour à la maison, plusieurs petits coups codés ont été frappés à notre porte et, en ouvrant, je l'ai trouvé immobile sur le seuil, un grossier porte-documents de chanvre sous le bras.

— Nous avons à parler, m'a-t-il dit après s'être assuré que Shujin ne pouvait l'entendre. J'ai un plan.

Il a ôté ses chaussures en signe de respect et m'a suivi dans la petite pièce du rez-de-chaussée que nous réservons aux occasions solennelles. Shujin la tient prête à l'usage en toutes circonstances, avec ses chaises et sa table de laque rouge splendidement incrustée de paons et de dragons en nacre. Nous nous sommes assis, et chacun a arrangé les plis de sa robe. Shujin n'a posé aucune question sur la présence du vieux Liu. Elle s'est éclipsée à l'étage pour coiffer sa chevelure, et au bout de quelques minutes, je l'ai entendue se diriger vers la cuisine, où elle a mis de l'eau à bouillir.

— Nous n'avons à vous offrir que du thé et le restant des boulettes de blé noir de votre épouse, Liu Runde. Rien d'autre. Je vous prie de m'en excuser.

— C'est inutile.

Son porte-documents contenait un plan de la région de Nankin qu'il avait lui-même dessiné avec beaucoup de minutie. Sans doute y avait-il consacré ces derniers jours. Lorsque la théière est arrivée sur la table et que nos tasses ont été remplies, il l'a déplié sous mes yeux.

— Ceci, a-t-il expliqué en encerclant un point situé à la sortie de Chalukou, c'est la maison d'un vieil ami. Un marchand de sel, très prospère - et sa maison est vaste, elle a un puits d'eau fraîche, des grenadiers et un placard à provisions bien garni. Pas très loin de la montagne Pourpre. Et ça, a-t-il ajouté en traçant une croix à la limite de la ville, c'est la porte de Taiping. D'après certaines sources, les remparts ont subi d'intenses bombardements dans ce secteur, et il y a une chance, à cause de la ruée vers l'ouest, pour que

les Japonais n'aient pas assigné un nombre d'hommes suffisant à leur surveillance en ce point. À supposer que nous réussissions à le franchir, nous marcherons ensuite, en nous restreignant aux rues secondaires, parallèlement à la route de Chalukou, ce qui nous permettra d'atteindre le fleuve assez loin au nord de la ville. Il est impensable que Chalukou ait une importance stratégique pour les Japonais, donc, avec un peu de chance, nous y trouverons un bateau, et une fois sur l'autre rive il ne nous restera plus qu'à disparaître dans les terres de la province d'Anhui.

Nous sommes restés silencieux, réfléchissant l'un et l'autre au risque qu'il y avait à entraîner les nôtres dans un voyage aussi dangereux. Au bout d'un certain temps, comme si j'avais exprimé un doute à haute voix, Liu a hoché la tête.

— Oui, je sais. Cela ne peut marcher que si les Japonais sont concentrés en amont, à Xiaguan et à Meitan.

— La radio dit que la formation du comité de gouvernement devrait être annoncée d'un jour à l'autre.

Il m'a regardé avec une profonde gravité. Jamais je ne lui avais vu une telle expression.

— Cher, très cher maître Shi... Vous savez aussi bien que moi que, si nous restons ici, nous serons comme des rats au fond d'un égout, à attendre que les Japonais nous trouvent.

Je me suis pris la tête entre les mains.

— Oui, en effet...

Des larmes me sont soudain venues aux yeux, des larmes que je ne voulais pas montrer au vieux Liu. Mais il est trop âgé et trop sage. Il a su aussitôt ce qui n'allait pas.

— Maître Shi, ne vous accablez pas trop lourdement du fardeau de la culpabilité. Vous comprenez ? Moi-même, je n'ai pas fait mieux que vous.

Comme vous, j'ai fauté par orgueil.

Une larme a roulé sur ma joue puis s'est écrasée sur la table, dans l'œil d'un des dragons. Je l'ai fixée avec une sorte de stupeur.

— Qu'ai-je fait ? ai-je bredouillé. Qu'ai-je fait à ma femme ? À mon enfant ?

Le vieux Liu s'est penché vers moi ; sa main a recouvert la mienne.

— Nous avons fait une erreur. Voilà tout ce que nous avons fait : une erreur. Nous sommes de petits hommes ignorants, mais c'est tout. Juste un peu ignorants, vous et moi.

Chapitre 48

Quelquefois, les gens oublient d'être compatissants et à la place vous reprochent toutes sortes de choses, même celles que vous avez faites sans imaginer une seconde que c'était mal. Quand je lui eus raconté ce qui s'était passé à la maison, la première chose que Shi Chongming voulut savoir, ce fut si j'avais mis son projet en péril. Avais-je parlé à qui que ce soit de ce qu'il recherchait ? Et même après avoir entendu une version édulcorée, une vague explication de ce qu'avait fait Jason et de la façon dont il avait attiré la Nurse à la maison, il se montra moins compatissant que je ne l'aurais espéré. Il voulut en savoir plus.

— C'est très étrange, ce qu'a fait votre ami. Qu'est-ce qui lui est passé par la tête ?

Je ne répondis pas. Si je lui parlais de Jason, de ce qui s'était passé entre nous, tout recommencerait comme à l'hôpital, où les gens passaient leur temps à critiquer ma conduite et à me regarder d'un sale œil en me comparant aux sauvages couverts de boue qui s'accouplaient dans la jungle.

— Vous m'avez entendu ?

— Écoutez, dis-je en me levant, je vais tout vous expliquer.

Je m'approchai de la fenêtre. Dehors, il pleuvait toujours, l'eau dégoulinait des arbres, imbibait les cibles de paille entassées autour de la salle de tir à l'arc.

— Ce que vous m'avez demandé de faire est très, très, très dangereux. L'un de nous aurait pu y laisser la vie, je n'exagère pas. Je vais maintenant vous dire quelque chose de très important...

Je frissonnai, frictionnai compulsivement mes bras couverts de chair de poule.

— C'est plus grave que vous ne le pensez. J'ai découvert des choses... j'ai découvert des choses incroyables.

Shi Chongming, impassible derrière son bureau, m'écoutait intensément.

— On trouve des histoires d'êtres humains, ajoutai-je en baissant le ton, de cadavres d'humains, découpés et utilisés à des fins médicales. Ingurgités. Vous voyez de quoi je veux parler ? Vous comprenez ? De cannibalisme.

Je lui laissai le temps d'assimiler. Cannibalisme. Cannibalisme. C'était comme si le mot se prononçait lui-même, qu'il imprégnait les murs et tachait la moquette.

— Vous allez me dire que je suis folle, je sais que oui, mais j'y suis habituée, je m'en fiche complètement, et je vous dis : ce que vous cherchez depuis le début, professeur Shi, c'est de la chair humaine.

Une expression de profond malaise envahit lentement le visage de Shi Chongming.

— Le cannibalisme, dit-il d'un ton sec en tapotant le bureau du bout des doigts. C'est bien ce que vous avez dit ?

— Oui.

— Une hypothèse extraordinaire.

— Je ne m'attends pas à ce que vous me croyiez. Je veux dire, si le laboratoire de Hong Kong est au courant, il...

— Si vous avez une preuve, je suis preneur.

— J'ai ce qu'on m'a dit. Fuyuki contrôlait autrefois un marché illégal à Shinjuku. Vous avez entendu parler du zanpan ? A Tokyo, beaucoup de gens disaient que le ragoût vendu au marché était...

— Qu'avez-vous vu ? Hmm ? Avez-vous vu Fuyuki boire du sang ? Est-ce qu'il dégage une odeur nauséabonde ? Est-ce que sa peau est rouge ? C'est à ça qu'on reconnaît un cannibale, le saviez-vous ? demanda-t-il, une pointe d'acidité dans la voix. Je me demande... je me demande si... Son appartement rappelle-t-il les effroyables cuisines d'Au bord de l'eau ? Y a-t-il un peu partout des membres qui pendent ? Des peaux humaines tendues sur les murs en attendant de passer à la marmite ?

— Vous vous moquez de moi.

Il y avait de la sueur sur son front. Je vis sa gorge s'agiter sous son haut col de mandarin.

— Ne vous moquez pas de moi, dis-je. S'il vous plaît, ne vous moquez pas de moi.

Il inspira longuement, se carra dans son fauteuil.

— Non, fit-il d'une voix crispée. Non. Bien sûr, il ne faut pas. Il ne faut pas.

Il repoussa son siège, se leva, se dirigea vers le lavabo, ouvrit le robinet, recueillit un peu d'eau au creux de sa paume et but. Il resta quelques secondes debout, dos à moi, à regarder l'eau qui coulait. Puis il referma le robinet, revint à son fauteuil et se rassit. Sa mine semblait un peu radoucie.

— Je vous présente mes excuses.

Il étudia un instant ses mains grêles, qui tressautaient sur la table comme si elles étaient animées d'une vie propre.

— Bon, le cannibalisme, vous dites ? Si c'est ce que vous croyez, vous m'en apporterez la preuve.

— Quoi ? Vous ne pouvez rien me demander de plus. J'ai tout fait ! Tout ce que vous m'avez dit de faire.

Je repensai à la maison, aux fenêtres, aux portes défoncées, je repensai à l'argent volé. Je revis l'ombre démultipliée de la Nurse sur la paroi du Salt Building, en train de faire à Jason... quoi ? La bête à deux dos...

— Vous ne respectez pas votre promesse, repris-je. Vous n'avez pas tenu parole. Cette fois encore, vous n'avez pas tenu parole !

— Nous avons conclu un marché. Il me faut des preuves, pas des hypothèses.

— Ce n'est pas ce que vous aviez dit !

Je marchai droit sur le projecteur, le tirai hors de son coin, arrachai la housse en plastique, le fis pivoter sur ses roulettes, cherchai une cachette.

— Il me faut ce film !

Je m'approchai ensuite des rayonnages, attrapai des livres que je jetai sur le sol, plongeai les mains dans les interstices. Je fis tomber des dossiers, j'ouvris rageusement les rideaux.

— Où est-ce que vous l'avez mis ? Où est-il ?

— S'il vous plaît, rasseyez-vous, nous allons parler.

— Non, vous ne comprenez pas ! Vous êtes un menteur ! m'écriai-je, mes poings se serrant le long de mon corps. Vous êtes un menteur !

— Le film n'est pas ici, il est en lieu sûr. Je n'ai pas la clé sur moi. Même si je voulais vous le projeter, ce ne serait pas possible.

— Donnez-le-moi !

— Ça suffit !

Il se dressa comme un ressort, écarlate et haletant, et pointa sa canne sur moi.

— Gardez-vous, enchaîna-t-il, la poitrine soulevée, gardez-vous de m'insulter avant d'avoir compris ce dont il est vraiment question. Et maintenant, rasseyez-vous.

— Quoi ? fis-je, désarçonnée.

— Asseyez-vous. Asseyez-vous et ouvrez grand vos oreilles.

Je le fixai en silence.

— Je ne vous comprends pas, finis-je par murmurer en le montrant du doigt. Vous. Je ne vous comprends pas.

— Bien sûr que non. Allez, assise.

J'obtempérai en lui jetant un regard noir.

— Et maintenant, s'il vous plaît...

Shi Chongming tira son fauteuil et se rassit à son tour, respirant avec effort, cherchant à retrouver une contenance, lissant les pans de sa veste comme si cela pouvait chasser sa colère.

— S'il vous plaît, il serait bon que vous appreniez qu'il est parfois payant de prendre en compte des choses situées hors de votre sphère de compréhension immédiate...

Il se tamponna le front avec un mouchoir.

— Et maintenant, permettez-moi de vous faire une petite concession.

Je soupirai, folle d'impatience.

— Je me fiche de votre petite concession, je veux le...

— Écoutez-moi, dit-il en levant une main tremblante. La concession que j'ai à vous faire... c'est que vous avez raison. Ou, plutôt, que vous avez presque raison. Quand vous suggérez... quand vous suggérez que Fuyuki pourrait consommer...

Il rempocha son mouchoir, reposa les mains à plat sur le bureau et les regarda l'une après l'autre comme si cela pouvait l'aider à se concentrer.

— Quand vous parlez de...

Il hésita très brièvement avant d'ajouter, d'une voix ferme :

— ... de cannibalisme, vous avez presque raison.

— Pas « presque » ! C'est écrit sur votre figure, j'ai raison, n'est-ce pas ?

Il leva une main.

— Vous avez raison sur certains points. Mais pas sur tout. Peut-être même avez-vous raison en ce qui concerne ces épouvantables rumeurs - des restes de chair humaine, vendus sur les marchés de Tokyo ! Les dieux savent que les yakuzas ont fait des choses épouvantables aux affamés de cette grande ville, et les cadavres ne manquaient pas à Tokyo à l'époque. Mais le cannibalisme à visée médicale ?

Il ramassa un trombone, le tordit distraitement.

— C'est autre chose. Si tant est qu'il soit réellement pratiqué chez les yakuzas, il a peut-être fait son apparition dans certaines strates de la société japonaise il y a plusieurs siècles, et peut-être aussi une deuxième fois dans les années quarante, après la guerre du Pacifique.

Il donna à son trombone la forme d'une grue et, l'ayant reposé sur le bureau, l'observa. Puis il joignit les mains et releva les yeux sur moi.

— C'est pourquoi il faut que vous m'écoutiez avec attention. Je vais vous dire

précisément pourquoi je ne peux pas encore vous remettre le film.

Avec un grognement exaspéré, je me laissai aller en arrière sur ma chaise, les bras croisés.

— Vous savez, dis-je, votre voix m'énerve. Quelquefois, je ne supporte plus de l'entendre.

Shi Chongming me dévisagea longuement. Soudain, son visage s'éclaira, et un petit sourire se mit à danser au pourtour de ses lèvres. Il jeta le trombone-grue dans la corbeille à papiers, repoussa son fauteuil, se leva et pécha un jeu de clés au fond d'un vide-poches. D'un tiroir de son bureau fermé à double tour, il sortit un dossier. Relié de cuir de vache et maintenu par un bout de ficelle, il semblait assez ancien. Il dénoua la ficelle, et des liasses de feuillets jaunis glissèrent sur la table, couverts d'idéogrammes chinois, minuscules et illisibles.

— Mes Mémoires, dit-il. De l'époque où j'étais à Nankin.

— À Nankin ?

— Que voyez-vous ?

Je me penchai sur les pattes de mouche calligraphiées, plissai les yeux, tentai en vain de déchiffrer un mot ou une phrase.

— J'ai dit : que voyez-vous ? Je relevai la tête.

— Vos Mémoires.

Je tendis les mains vers le texte, mais il le retira, repliant dessus le bras d'un air protecteur.

— Non. Non, ce n'est pas ce que vous voyez. Des Mémoires, c'est quelque chose d'abstrait, comme une histoire. On ne voit pas une histoire.

Il frotta un coin de la première page entre ses doigts veinés.

— Qu'est-ce que c'est ? reprit-il.

— Du papier. Je peux lire, maintenant ?

— Non. Qu'y a-t-il sur ce papier ?

— Vous allez me laisser lire ?

— Écoutez-moi, j'essaie de vous aider. Qu'y a-t-il sur ce papier ?

— Des caractères. De l'encre.

— Exactement.

L'étrange clarté grise de la fenêtre donnait une texture presque transparente à la peau du visage de Shi Chongming.

— Vous voyez du papier et vous voyez de l'encre. Mais ce papier et cette encre sont devenus autre chose, ils ont cessé de n'être que du papier et de l'encre. Ils ont été transformés par mes idées et mes croyances. Ils sont devenus mes Mémoires.

— Je ne connais rien aux Mémoires, ni à l'encre, ni au papier, dis-je, les yeux toujours fixés sur le manuscrit. Mais je sais que j'ai raison. Fuyuki pratique le cannibalisme.

— J'avais oublié que les Occidentaux ignorent l'art d'écouter. Si vous m'aviez écouté avec attention, si vous m'aviez écouté autrement qu'à l'occidentale, vous sauriez que je ne conteste pas ce que vous dites.

Je le regardai d'un œil froid. Alors que j'étais sur le point de dire « Et ? », ce qu'il cherchait à me faire comprendre me sauta d'un seul coup à la figure, avec une netteté absolue.

— Oh... murmurai-je. Oh, je crois que je...

— Vous croyez ?

— Que je...

Ma voix mourut dans ma gorge ; je restai quelques secondes immobile, la tête inclinée sur le côté, remuant les lèvres en silence. Image par image, je revis des enfants-soldats du Poro libérien effroyablement accroupis au-dessus de leurs ennemis dans la brousse, des hommes-léopards sierraléonais et toutes sortes de gens à travers le monde qui mangeaient ou avaient mangé la chair de leurs ennemis, transformée par leurs idées, par leurs croyances. Le kanji du pouvoir, que j'avais peint la nuit précédente, me revint lui aussi en mémoire.

— Je crois... que la chair peut être transformée, n'est-ce pas ? Que la chair d'un être humain peut avoir... une sorte de pouvoir.

— En effet.

— Une sorte de pouvoir... elle peut être transformée par... par un processus ? Ou bien par...

Et soudain, je compris. Je braquai sur lui un regard acéré.

— Ce n'est pas n'importe quel être humain. Vous pensez que c'est quelqu'un de particulier. Quelqu'un d'important, d'important pour Fuyuki. N'est-ce pas ?

Shi Chongming rassembla les liasses de son journal et passa un élastique autour.

— Ça, dit-il sans me regarder, c'est ce que vous devez découvrir.

Chapitre 49

Assise en silence, la tête entre les mains, je repartis à travers Tokyo sur la voie en arc de cercle du train aérien, au milieu des néons publicitaires, des gratte-ciel éblouissants de blancheur et de chromes, du ciel bleu et de la folie ambiante, plongeant un regard vide à l'intérieur des bureaux du dixième

étage, où des secrétaires en chemisier standard et collant couleur chair m'observaient elles aussi de l'autre côté de leur vitre. Quelquefois, me dis-je, Shi Chongming me faisait travailler trop dur. Quelquefois, il me donnait mal au crâne. À Shinjuku, la rame longea en cliquetant un building tapissé de centaines d'écrans de télévision, qui diffusaient tous la même image d'un homme en smoking doré en train de brailler une chanson pour la caméra. Je le suivis un certain temps d'un œil indifférent. Et soudain...

Bison ?

Je me levai, traversai le wagon et mis mes mains en appui sur la vitre en levant les yeux sur le building. C'était lui, beaucoup plus jeune et nettement plus élancé, penchant la tête, tendant sa main vers la caméra, une image démultipliée, refondue à l'infini, des centaines de fois, recouvrant tout l'immeuble, un millier de doubles qui bougeaient et articulaient à l'unisson. Il y avait dans le coin inférieur gauche de chaque écran un logo en incrustation, « NHK Newswatch ». Les actualités. Bison passait au journal. Alors que la rame allait laisser le building derrière elle, son visage fut remplacé par le plan nébuleux d'une voiture de patrouille en stationnement devant une maison tokyoïte ordinaire. La police, pensai-je, les mains plaquées sur la vitre, en me tordant le cou pour regarder le building disparaître. Bison... Pourquoi est-ce que tu passes au journal ?

La nuit tombait quand j'arrivai à la maison, mais aucune lampe n'était allumée, sauf dans la cage d'escalier. À l'extérieur, devant la porte ouverte, Svetlana regardait fixement quelque chose qui était par terre. Elle portait une paire de bottes à semelles compensées et un manteau rose pelucheux qui lui descendait aux genoux, et un sac-poubelle plein de vêtements pendait au bout de son bras.

— Tu as vu le journal ? demandai-je. Tu as regardé la télé ?

— Il y a mouches partout.

— Quoi ?

— Regarde.

Le luxuriant parterre de végétation qui bordait la maison avait été piétiné. Peut-être la Nurse et le chimpira s'étaient-ils tenus là pour surveiller nos fenêtres. Du bout de sa botte rose, Svetlana écarta le feuillage et me montra un chaton mort - on distinguait la trace d'une semelle sur sa tête écrabouillée.

— Suka, la pute ! C'est juste pauvre petit chaton. Pas dangereux du tout.

Elle déposa son sac-poubelle sur le trottoir et repartit vers l'escalier en se frottant les mains.

— La pute.

Je la suivis à l'intérieur en frissonnant. Le sol était toujours jonché d'éclats d'ampoules et de fragments de portes détruites. Je jetai un regard inquiet sur les corridors silencieux.

— Tu as regardé le journal ? répétai-je en entrant dans le salon. La télé marche encore ?

Le téléviseur gisait sur le flanc ; il consentit néanmoins à s'allumer une fois que je l'eus redressé.

— Bai-san vient de passer à la télé, ajoutai-je.

Je me penchai sur le poste, pressai le bouton des chaînes. Des dessins animés, des publicités pour des boissons énergétiques, des filles en bikini. Et même des écureuils chantants. Mais pas de Bison. Je fis de nouveau défiler les chaînes, de plus en plus impatiente.

— Il s'est passé quelque chose. Je l'ai vu à la télé, il y a vingt minutes. Tu n'as pas regardé...

Un coup d'œil pardessus mon épaule me permit d'apercevoir Svetlana debout sur le seuil, les bras croisés. Je me redressai.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Nous partir. Regarde, dit-elle en faisant un geste circulaire.

Des sacs gris et blanc de chez Matsuya, d'où dépassaient des objets variés, étaient effectivement éparpillés dans le salon. Je vis sur le dessus de l'un d'eux un jeu de cintres, des rouleaux de papier hygiénique, un ventilateur. D'autres sacs-poubelle bourrés de vêtements encombraient le canapé. Je n'avais rien remarqué.

— Irina et moi. Nous trouver autre club. A Hiroo.

C'est alors qu'arriva Irina, traînant un ballot de vêtements entourés de cellophane. Elle aussi portait son manteau et fumait de sa main libre une cigarette russe malodorante. Elle lâcha son fardeau, vint se planter derrière Svetlana et lui posa le menton sur l'épaule en m'adressant un regard renfrogné.

— Bon club.

Je sursautai.

— Mais... vous quittez la maison ? Vous allez habiter où ?

— L'appartement où nous aller, c'est... comment tu dis ? Pardessus club ? Grande classe, précisa-t-elle en joignant le bout des doigts avant d'y déposer un baiser.

— Mais comment ? fis-je, stupéfaite. Comment avez-vous...

— Un client aider nous. Il emmène nous là-bas, tout de suite.

— Grey, toi rien dire à personne, hein ? Toi pas dire à Mama Strawberry, aucune fille, où nous aller. OK ?

— D'accord.

Après une courte pause, Svetlana s'approcha de moi, me posa une main sur l'épaule et fouilla mon regard d'une manière qui me donna l'impression d'être

légèrement menacée.

— Et maintenant, Grey, toi écouter. C'est bien toi parler lui. Lui va mal, ajouta-t-elle en tournant la tête vers la porte fermée de la chambre de Jason.

Irina hocha la tête.

— Lui dit : « Pas regarder moi. » Mais nous voit lui.

— Oui. Nous voit lui essayer bouger, essayer... comment tu dis ? Katpat ? Avec les mains ? Comme chien ? Katpat ?

— À quatre pattes ?

Une vilaine sensation me parcourut la peau.

— Il a essayé de ramper, vous voulez dire ?

— Ouais, ramper. Lui essayer ramper. Grey, écoute, ajouta-t-elle en s'humectant les lèvres après avoir jeté à Irina un regard troublé. Nous penser toi raison : lui besoin docteur. Lui dit qu'il veut pas voir docteur, mais... lui va mal. Lui va mal-mal-mal.

Les Russes s'en allèrent, emmenées par un homme au visage nerveux en Nissan blanche, avec à l'arrière un siège-auto écossais à dominante bleue. Après leur départ, la maison me parut froide et abandonnée, comme si elle venait d'être fermée pour l'hiver. Un rai de clarté filtrait sous la porte de Jason, mais aucun son. Je me plantai devant, le poing levé, prête à frapper, et cherchai à me répéter ce que j'étais censée lui dire. Au bout d'un long moment, comme je n'arrivais pas à me décider, je frappai. Tout d'abord, il n'y eut pas de réponse. Je frappai de plus belle.

— Quoi ? grogna une voix étouffée.

J'ouvris le panneau. La chambre était glaciale, à peine éclairée par les bleus changeants du petit téléviseur posé contre la fenêtre. Dans la pénombre, je discernai un étrange fouillis sur le sol, des bouteilles vides, des vêtements

abandonnés, ce qui me parut être la grande poubelle à pédale en aluminium de la cuisine. A la télévision, une Japonaise en costume de majorette sautait d'une île flottante à l'autre à la surface d'une piscine, et sa minijupe se soulevait à chaque bond. On ne voyait pas d'autre signe de vie. Le bureau de Jason avait été poussé devant le seuil et me bloquait le passage.

— Passe pardessus.

Sa voix semblait venir de la penderie. Je passai la tête à l'intérieur de la pièce et me tordis le cou pour essayer de l'apercevoir.

— Où es-tu ?

— Passe pardessus, bordel de merde.

Je m'assis sur le bureau, pliai les genoux, pivotai sur moi-même et remis les pieds au sol de l'autre côté.

— La porte. Ferme-la.

Je me penchai pardessus le bureau, refermai le panneau et allumai la lumière.

— Non ! Éteins ça !

Le sol était jonché de mouchoirs et de serviettes en papier, froissés et imbibés de sang. La poubelle débordait elle aussi de mouchoirs rougis. Sous le futon ensanglanté, je vis dépasser le manche jaune d'un couteau à découper, la pointe d'un tournevis, des ciseaux. Un véritable arsenal. Jason était en état de siège.

— Éteins la lumière, j'ai dit. Tu veux qu'elle nous voie ?

Je m'exécutai ; il s'ensuivit un long, un lourd silence.

— Jason, laisse-moi faire venir un docteur. Je vais appeler la clinique internationale.

— J'ai dit non ! Pas question de me laisser toucher par un Jap !

— Je peux contacter ton ambassade.

— Pas question.

— Jason...

Je fis un pas en avant. Mes semelles firent un petit bruit de succion sur le sol poisseux.

— Tu saignes.

— Et alors ?

— Où est-ce que tu saignes ?

— Où est-ce que je saigne ? C'est quoi, cette question à la con ?

— Dis-moi où tu saignes. C'est peut-être grave.

— Qu'est-ce que tu me chantes, bordel de merde ?

Il asséna sur la porte de la penderie un coup qui fit trembler la cloison.

— Je ne sais pas ce que tu imagines, mais ce qui est sûr, c'est que tu es en train d'imaginer.

Il s'interrompit, respira bruyamment.

— Tu délirés. Toi et tes inventions à la con. Avec ta foutue tête de cinglée.

— Je suis normale, rétorquai-je d'une voix assurée. Je n'invente pas.

— En tout cas, chérie, ça, tu l'as inventé. Personne ne m'a touché, si c'est ce que tu crois.

Je le voyais maintenant, dans la penderie, recroquevillé contre le mur. Je pouvais tout juste distinguer sa forme, sous un édredon. Il devait être couché sur le flanc, comme s'il essayait de se tenir chaud. C'était irréel d'être là,

debout dans la pénombre de cette chambre, à écouter sa voix pâteuse jaillir de la penderie.

— Je ne veux pas t'entendre dire, ou même laisser entendre, que... QU'EST-CE QUE TU FOUS, BORDEL ? NE T'APPROCHE PAS DE LA PENDERIE !

Je reculai d'un pas.

— Reste là où tu es. Et ne me regarde pas, putain de merde !

Je l'entendais respirer, péniblement, comme si un corps étranger s'était logé dans ses voies respiratoires.

— Écoute, reprit-il, je voudrais que tu ailles prévenir quelqu'un qui pourra m'aider.

— Je peux t'emmener chez un docteur, et...

— Non !

Je sentis son effort pour maîtriser sa voix, remettre de l'ordre dans ses idées.

— Non. Écoute. Il y a... il y a un numéro de téléphone écrit sur le mur. À côté de l'interrupteur. Tu le vois ? C'est ma... c'est ma mère. Appelle-la d'une cabine, en PCV, c'est elle qui paiera. Dis-lui de m'envoyer quelqu'un. Pas quelqu'un de Boston, dis-lui qu'il faut qu'elle m'envoie un des gars de notre maison de Palm Springs. Ils sont plus près.

Palm Springs ? Je fixai la penderie. La famille de Jason avait une maison en Californie ? Des employés ? Je me l'étais toujours représenté comme un routard, qui ressemblait à ceux que j'avais vus à l'aéroport : un guide Lonely Planet écorné sous le bras, un rouleau de papier hygiénique attaché à l'arrière du sac à dos. Je me l'étais imaginé faisant ici la plonge, là donnant des cours d'anglais, dormant sur une plage avec un réchaud à gaz et un duvet rapiécé. J'avais toujours cru qu'il avait tout à perdre, comme nous autres.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que tu ne percutes pas ? Tu es toujours là ?

Une publicité pour des barres chocolatées passait à la télévision. Je la regardai une seconde ou deux. Puis, en soupirant, je me tournai vers la porte.

— D'accord, dis-je. Je vais téléphoner.

Je n'avais jamais passé d'appel en PCV, et quand l'opératrice virtuelle me demanda mon nom, je faillis répondre « phénomène ». Au bout du compte, je dis :

— J'appelle de la part de Jason.

Sa mère accepta la communication et m'écouta en silence. Je récitai deux fois mon texte : l'adresse, l'itinéraire permettant d'y accéder, le besoin urgent d'un médecin qu'avait Jason et, s'il vous plaît madame - j'hésitai, tant il me paraissait bizarre de parler de lui en ces termes -, il valait mieux envoyer quelqu'un de la côte ouest parce que ce serait plus rapide.

— Et puis-je me permettre de vous demander qui vous êtes ? demanda-t-elle avec un accent anglais, bien qu'habitant à Boston. Auriez-vous l'amabilité de me donner votre nom ?

— Je suis très sérieuse, répondis-je avant de raccrocher.

Il faisait nuit noire quand je fus de retour à la maison, et j'évitai d'allumer trop de lampes - je ne pouvais m'empêcher de penser à l'aspect qu'elle aurait de l'extérieur, tout illuminée au milieu d'un quartier obscur. Je ne connaissais aucun client susceptible de me prêter de l'argent, il faisait trop froid pour dormir dans un parc, et je n'étais pas sûre que Mama Strawberry me verserait une avance avant le jour de la paye, et en tout cas, ce ne serait pas assez pour que je puisse m'offrir un hôtel. Je ne pouvais pas non plus aller mendier auprès de Shi Chongming. Donc, après le club, je devrais sans doute rentrer y dormir. Cette pensée me glaça.

Il ne me fallut pas longtemps pour dénicher un assortiment d'outils dans les pièces de débarras - les objets ne manquaient pas dans cette maison pour qui

souhaitait se défendre : un maillet, un ciseau et un autocuiseur susceptible d'être lancé si nécessaire. Je soupesai le maillet au creux de ma paume. Agréablement lourd. Je transportai mes armes dans ma chambre, les posai contre la plinthe et fourrai quelques affaires dans mon sac de voyage : un gros pull, mes notes et mes dessins de Nankin, mon passeport et ce qui restait de l'argent d'Irina. Cela me fit penser au kit sismique que nous étions tous censés posséder - quelques objets absolument indispensables en cas de tremblement de terre.

J'allai à la fenêtre latérale et, en tenant mon sac par la sangle, je le fis descendre doucement, tout doucement, jusqu'à ce que mon bras soit tendu. Puis je le lâchai, et il finit sa descente en chute libre. Il tomba au sol avec un boum très discret derrière le climatiseur. De la rue, personne ne se douterait de sa présence.

Pendant que j'étais à la fenêtre, sans préavis, il se mit à neiger. Bon, pensai-je en levant les yeux, Noël n'est pas loin. Des flocons doux tourbillonnaient devant la fine tranche de ciel gris visible entre les immeubles, effaçant à demi le visage de Mickey Rourke. Si Noël était proche, cela ferait bientôt dix ans que ma petite fille était morte. Dix ans. C'est incroyable, la capacité qu'a le temps de se réduire à rien, comme un accordéon. Au bout d'un long moment, je refermai la fenêtre. Je glissai ma main dans un sac plastique de supermarché et ressortis sous la neige. Entre mes doigts protégés par le plastique, je ramassai le chaton mort et le transportai dans le jardin, où je l'enterrai au pied d'un kaki.

Chapitre 50

Nankin, 20 décembre 1937

J'écris ces mots à la lueur d'une chandelle. J'ai mal à la main droite, une brûlure cinglante qui me traverse la paume en diagonale, et je suis recroquevillé sur le lit, les pieds sous moi, derrière les courtines soigneusement tirées pour ne pas laisser de chance, pour ne laisser

absolument aucune chance, à la moindre clarté de filtrer jusqu'à la rue. Shujin est assise face à moi, morte de peur après ce qui s'est passé ce soir, tenant les courtines pour les maintenir serrées et jetant à la chandelle des coups d'œil pardessus son épaule. Je sais qu'elle préférerait qu'il n'y ait pas de lumière du tout, mais ce soir, plus encore qu'aucun autre soir, je me dois d'écrire. Je suis submergé par le sentiment que tout récit couché sur le papier en ces jours terribles, si ténu, si insignifiant soit-il, aura un jour son importance. Chaque voix compte, parce que jamais une seule et même personne ne pourra contenir, ni saisir la dimension de ce qui se passe à Nankin. L'histoire échouera et il n'y aura pas d'invasion définitive de Nankin.

Tout ce en quoi je pensais croire s'est dérobé - il y a dans mon cœur un vide aussi béant, aussi gangrené que celui du ventre de la petite fille près de la filature, et je ne puis penser à rien d'autre qu'à ce que cette occupation nous a réellement coûté. Elle signe la fin d'une Chine dont je n'ai pas fait assez de cas pendant des années. La mort de toute croyance - la fin des dialectes, des temples, des gâteaux de lune à l'automne et de la pêche au cormoran au pied des montagnes. La mort des jolis ponts enjambant les mares à lotus, des galets jaunes qui se reflètent le soir dans le silence de l'onde. Shujin et moi sommes les derniers maillons de la chaîne. Nous sommes au bord de la falaise, nous retenons la Chine d'entamer sa longue chute dans le néant, et parfois je sursaute, comme arraché à un rêve, avec l'impression que je suis en train de tomber et que toute la Chine - les plaines, les montagnes, les déserts, les tombes antiques, les fêtes de la Pure Clarté et des Pluies du maïs, les pagodes, les dauphins blancs du Yang-Tsé, le temple du Ciel -, que tout cela chute avec moi.

Moins de dix minutes après le départ du vieux Liu, avant même que j'aie trouvé un moyen d'annoncer à Shujin que nous partions, un effroyable grondement de motocyclettes s'est élevé quelque part sur la droite de notre maison.

Je me suis précipité dans le vestibule, j'ai saisi la barre de fer et je me suis posté derrière le mur à esprits, les jambes écartées, la barre au-dessus de la tête. Shujin est sortie de la cuisine et m'a rejoint, cherchant en silence une réponse sur mon visage. Nous sommes restés ainsi, moi les bras levés et

tremblants, Shujin les yeux rivés aux miens, tandis que, dehors, le tonnerre des moteurs s'engouffrait dans l'allée. Le fracas a augmenté, augmenté encore, est devenu tellement fort qu'on aurait dit que ces moteurs rugissaient sous nos crânes. Puis, alors même que je commençais à m'attendre à voir les motocyclettes démolir notre porte et faire irruption dans notre maison, une sorte de crépitement haché s'est fait entendre, et le vrombissement a décliné.

Shujin et moi avons échangé un regard. Les moteurs s'éloignaient vers le sud, se dissolvaient progressivement dans le lointain, et le silence est revenu, tout juste troublé par l'écho surnaturel de nos souffles courts.

— Qu'est-ce que... ? a murmuré Shujin. Qu'est-ce que c'était ?

— Chut. Ne bouge pas.

J'ai contourné le mur à esprits, plaqué mon oreille contre la porte d'entrée. Les moteurs s'étaient tus, mais je percevais autre chose dans le lointain - un murmure étouffé mais impossible à méconnaître : le chuintement des flammes. Le yanwangye poursuit son œuvre démoniaque, ai-je pensé. Quelque part, dans une autre allée mais pas très loin d'ici, un incendie s'était déclaré.

— Attends-moi ici. Ne t'approche pas de la porte.

Je suis monté à l'étage en avalant les marches deux à deux, toujours muni de ma barre de fer. Dans la pièce de façade, j'ai écarté une latte disjointe du volet et j'ai scruté l'allée. Le ciel au-dessus des toits d'en face était rouge : des flammes sinueuses bondissaient jusqu'à huit ou dix mètres. De petits flocons de neige noircie tombaient des nues en voletant comme des phalènes aux ailes lacérées. Le yanwangye devait être arrivé tout près de chez nous.

— Qu'est-ce que c'était ? m'a lancé Shujin, qui avait gravi l'escalier et se tenait derrière moi, les yeux écarquillés. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je n'en sais rien, ai-je répondu d'une voix distante, les yeux fixés sur la neige noire.

Portée par une vague de fumée noire, l'odeur revint m'assaillir. L'odeur de viande grillée. L'odeur qui me hantait depuis des jours. Un peu plus tôt, nous nous étions empli la panse de nouilles de blé noir, mais c'avait été un repas sans protéines, sans cai pour contrebalancer le fan et j'avais toujours aussi désespérément envie de viande. J'inspirai avidement ce fumet, et l'eau me vint à la bouche. L'odeur était nettement plus forte cette fois-ci - elle s'entortillait autour de la maison, elle s'insinuait partout, si entêtante qu'elle couvrait presque celle des poutres calcinées.

— Je ne comprends pas, ai-je murmuré. Ce n'est pas possible.

— Qu'est-ce qui n'est pas possible ?

— Quelqu'un fait cuire de la viande. Comment est-ce possible ? ai-je demandé en me retournant vers elle. Il n'y a plus personne dans notre quartier, les Liu eux-mêmes n'ont plus du tout de viande à manger...

La fin de ma phrase est morte dans ma bouche. La colonne de fumée noire s'élevait juste au-dessus de l'allée où vivaient les Liu. Je l'ai fixée dans une sorte de transe, sans parler, sans bouger, presque sans respirer pendant qu'un atroce, qu'un indicible soupçon me montait dans la gorge.

Chapitre 51

Quand j'arrivai au club, ce soir-là, l'ascenseur de cristal n'était pas au rez-de-chaussée mais au cinquantième étage. Je restai un moment immobile face à la cage vide, mon sac à main sous le bras, les yeux levés, à guetter sa descente. Il me fallut un certain temps pour remarquer l'avis imprimé sur une feuille de format A4 et scotché au mur :

Le Some Like It Hot est ouvert !!!!!

Nous vous attendons !!!!!

Veuillez appeler ce numéro pour accéder au club.

Je me rendis à la cabine téléphonique d'en face et composai le numéro en question. Tout en attendant qu'on me réponde, je levai les yeux vers le club, regardai les flocons qui s'accumulaient sur la jambe tendue de Marilyn. Ils finissaient par former une petite corniche qui, tous les dix allers-retours environ, était détruite par le va-et-vient de la balançoire ; ils dégringolaient ensuite, illuminés par les néons, en papillotant comme devait le faire la fausse neige du Père Noël quand elle tombait de son traîneau.

— Moshi moshi ?

— Qui est à l'appareil ?

— Mama Strawberry. Qui est à l'appareil ? Grey-san ?

— Oui.

— Strawberry vous envoie l'ascenseur.

Au cinquantième étage, je sortis prudemment de la cabine. La fille du vestiaire, dans sa jolie robe noir et jaune, avait l'air de bonne humeur mais, sitôt franchies les portes d'aluminium, je sus que quelque chose n'allait pas du tout. Le chauffage était réglé si bas que les rares filles assises aux tables frissonnaient dans leur robe du soir ; les fleurs piquaient du nez, leur eau sentait le croupi. Les clients faisaient grise mine, et Strawberry, avachie derrière son secrétaire dans un étroit manteau de fourrure blanc qui lui arrivait aux mollets, une bouteille de tequila sous le coude, consultait d'un air distrait une liste de noms d'hôteses. Sous ses petites lunettes de lecture pailletées des années cinquante, son maquillage n'était plus très net. Elle devait boire depuis des heures.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Elle redressa brusquement la tête.

— Il se passe que certains clients sont interdits d'accès. Interdits. Compris,

demoiselle ?

— Qui?

— Miss Ogawa.

Elle abattit une main sur la table, ce qui fit sursauter sa bouteille et tourner les têtes de plusieurs serveurs et hôteses.

— C'est comme j'ai dit, non ? Qu'est-ce que je vous ai dit, hein ?

Elle darda son index sur moi, et un crachouillis rageur sortit d'entre ses dents.

— Souvenez-vous, je vous ai dit que Miss Ogawa a un chin chin dans sa culotte, non ? Eh bien, Grey-san, mauvaise nouvelle ! Elle a aussi une queue derrière. Si vous enlevez la culotte de Miss Ogawa, expliqua-t-elle en écartant les genoux et en se mettant un doigt entre les cuisses, d'abord, vous voyez un chin chin, ici. Et là, ajouta-t-elle en décollant une hanche de son fauteuil pour se tapoter la croupe, vous voyez une queue. Parce que c'est un animal. Simple, hein ? Ogawa, un animal.

Sa voix aurait poursuivi sa spirale ascendante dans les aigus si quelque chose ne l'avait pas interrompue. Elle reposa le stylo qu'elle tenait, descendit ses lunettes sur le bout de son nez et me fixa pardessus la monture.

— Votre visage ? Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— Strawberry, écoutez-moi. Jason ne viendra plus travailler. Les Russes non plus. Ils m'ont demandé de vous prévenir de leur départ. Ils s'en vont, je ne sais pas où.

— Dieu ! lâcha-t-elle, les yeux rivés sur mon hématome. Maintenant, vous dites la vérité à Strawberry. Ogawa est aussi passée chez Grey-san, hein ? demanda-t-elle, penchée vers moi, après avoir vérifié que personne ne nous écoutait.

Je sursautai.

— Aussi ?

Elle se versa une dose de tequila et la vida cul sec. Son visage était rose vif sous le maquillage.

— D'accord, dit-elle en se tamponnant la bouche à l'aide d'un mouchoir de dentelle. C'est le moment de parler franc. Assise. Assise.

Elle m'indiqua la chaise d'un geste autoritaire. Je la tirai et m'assis, un peu stupéfaite, les pieds joints, mon sac sur les genoux.

— Grey-san, regardez autour de vous.

Sa main glissa sur les tables vides.

— Regardez le club de Strawberry. Beaucoup de filles absentes ! Vous savez pourquoi, demoiselle ? Hmm ? Vous voulez savoir pourquoi ? Parce qu'elles sont restées chez elles ! Pour pleurer !

Elle reprit sa liste de noms, l'agita rageusement sous mes yeux comme si j'étais responsable de leur absence

— Toutes les filles qui étaient chez Fuyuki hier soir ont été réveillées en pleine nuit, chez elles, et par qui ? Par Miss Ogawa ou un gorille de Fuyuki. Vous êtes la seule, la seule de celles qui étaient là-bas hier à venir travailler ici ce soir.

— Mais...

Je n'allai pas plus loin. Mes idées étaient entrecoupées d'images et sortaient dans un étrange chaos.

— J'ai besoin que vous m'expliquiez, repris-je à mi-voix. J'ai besoin que vous m'expliquiez tout ça très lentement. Qu'est-ce que vous voulez dire ? Il n'y a pas eu que chez nous, il n'y a pas eu que Jason... ?

— Je vous l'ai déjà dit ! Ogawa est un animal. Elle est allée chez tout le monde après la soirée. Peut-être qu'elle se prend pour le Père Noël.

— Mais... pourquoi ? Qu'est-ce qu'elle voulait ?

— Strawberry ne sait pas.

Elle attrapa le téléphone à piédestal doré qui trônait sur son bureau et composa un numéro. Elle plaqua sa paume sur le combiné et me chuchota :

— J'ai passé toute la soirée à essayer de comprendre.

Vers dix heures du soir, un vol de corneilles, dévié dans sa course par une rafale de vent, fut précipité contre une baie vitrée du club. Je repense à ces corneilles aujourd'hui encore. Elles auraient dû être au nid à une heure aussi tardive, et c'était un de ces incidents qu'on se juge trop sensé pour considérer comme un signe. L'une d'elles percuta si violemment le verre épais que presque tout le monde au club sursauta. Pas moi : assise en silence, j'avais vaguement suivi des yeux la trajectoire des oiseaux dans le ciel tout en me demandant quelles personnes, dans le passé de Fuyuki, étaient susceptibles de détenir le pouvoir de transformation suggéré par Shi Chongming. Je fus sans doute la seule à ne pas réagir quand la corneille heurta la vitre, puis dégringola droit comme une balle.

Strawberry m'avait aidée à camoufler mon hématome avec du maquillage avant de m'envoyer vers les clients. Je flottais dans un brouillard, je n'écoutais personne et je ne sortais de mon inertie que lorsqu'un plat arrivait sur la table. Je dévorais alors tout ce que je pouvais, avec une grande concentration, en tenant ma serviette devant ma bouche pour que personne ne puisse se rendre vraiment compte de la vitesse à laquelle j'engouffrais la nourriture. Il ne me restait presque plus d'argent après ce que j'avais dépensé pour aller voir Shi Chongming et, en vingt-quatre heures, je n'avais mangé qu'une bouchée de shabu shabu et un bol de nouilles au comptoir d'un bar de Shinjuku.

L'atmosphère était tendue. La plupart des clients du club, même les habitués, le sentaient et ne restaient pas longtemps. Des silences bizarres et glacés

s'abattaient sur la salle à tel point que j'entendais parfois grincer les poulies de l'escarpolette de Marilyn. À mon avis, ce n'était pas seulement à cause de l'absence de la plupart des hôteses. Des rumeurs plus qu'inquiétantes devaient circuler sur les événements de la nuit précédente.

Strawberry passa l'essentiel de la soirée au téléphone, à se renseigner auprès de ses contacts. Je pensai aux cohortes d'officiers de police qui se présentaient quelquefois au club en fin de nuit - tout le monde savait qu'elle avait des relations bien placées. Mais les heures défilaient, et elle semblait n'avoir toujours aucune information sur ce qui s'était produit, sur ce qui avait pu déclencher les attaques de la Nurse. Et finalement, je fus la première à apprendre quelque chose de nouveau.

Ce fut un kanji qui attira mon regard, lumineux sur l'écran vidéo d'un gratte-ciel voisin. Je le déchiffrai immédiatement. Satsujin-jiken. « Meurtre ». Il accompagnait une image fixe, le portrait granuleux d'un visage familier : Bison souriait largement au ciel nocturne.

Je me levai si brutalement que je renversai un verre. Mon client recula sur son siège, essaya en vain d'éviter le whisky qui dégoulinait sur ses jambes. Je ne pris pas le temps de lui tendre une serviette. Abandonnant la table, je marchai dans un état second jusqu'à la vitre fumée au-delà de laquelle chantait un Bison rajeuni, élané et nettement plus chevelu, un bras tendu vers la caméra. Sous l'image, d'autres kanji apparurent en incrustation. Il me fallut un certain temps pour les déchiffrer, mais je finis par comprendre : Bison était mort à vingt heures trente. Cela faisait quelques heures à peine. La cause du décès ? Graves lésions internes.

Je plaquai les mains sur la vitre en soufflant de la buée dans l'air froid. La neige tombait sans bruit, absorbant les couleurs de l'écran sur lequel défilaient maintenant des images d'archives - Bison à la sortie d'un tribunal, Bison au temps de son apogée, son visage étroit penché sur un microphone, sa chemise à jabot et ses belles dents à l'américaine. Puis ce fut l'image d'un hôpital, un médecin s'adressait à une meute de journalistes au milieu de flashes qui se reflétaient dans une double porte de verre teinté. Je restai bouche bée, captant çà et là un kanji isolé. Chanteur - de charme - quarante-

sept ans - en tournée avec les Spyders - numéro un du classement Oricon - scandale du golf Bob Hope. Bison, assassiné ? Et les hommes de main de Fuyuki qui s'étaient rendus chez toutes les filles présentes à la soirée d'hier...

Derrière moi, le téléphone sonna. Je n'avais pas remarqué à quel point le club était plongé dans le silence, mais quand je jetai un coup d'œil pardessus mon épaule il n'y avait plus un murmure, pas l'ombre d'une conversation dans la salle : tous les yeux fixaient l'écran vidéo. Strawberry, debout, était immobile non loin de moi et regardait sans un mot l'écran dont les couleurs dansaient sur ses traits. Elle mit longtemps à entendre le téléphone - il fallut trois sonneries pour l'arracher à sa transe et la faire revenir à son secrétaire. Elle empoigna le combiné et aboya :

— Moshi moshi ?

Tous les regards convergèrent sur elle. Quelquefois, à la façon dont son expression change, on peut quasiment lire les mots qu'une personne entend au bout du fil. Strawberry passa de longues secondes à écouter et, quand elle parla, ce fut pour demander d'une voix monocorde :

— Vous êtes sûr ? Vous êtes sûr ?

Elle écouta encore quelques instants puis reposa le combiné sur sa base, les joues vidées de toute couleur. Elle posa les deux mains à plat sur la table comme pour reprendre son équilibre. Puis elle se massa les tempes d'un geste las, déverrouilla le tiroir-caisse de son bureau et en sortit une liasse de billets qu'elle fourra dans sa poche de manteau. Au moment où j'allais m'écarter de la vitre, elle se raidit et commença à traverser le club dans ma direction, en marchant si vite sur ses talons sonores que son manteau de fourrure blanche se mit à osciller comme un carillon autour de ses jambes. Le contour de sa bouche avait pris une impressionnante nuance grise, et je remarquai une trace de rouge à lèvres sur le col de son manteau.

— Par ici.

Elle me prit le bras et, sans s'arrêter, m'entraîna vers la sortie du club, à l'écart des tables et des visages médusés.

— Qu'est-ce qu'elle a fait ? entendis-je un client murmurer.

Je me laissai guider de l'autre côté des portes en aluminium, où la fille du vestiaire, debout sur la pointe des pieds derrière son comptoir, essayait d'apercevoir ce qui se passait à l'intérieur du club. Strawberry m'emmena dans le couloir conduisant à la réserve et aux toilettes. Nous passâmes en trombe devant ceux des hommes, où quelqu'un s'était efforcé de masquer l'odeur de vomi d'une giclée de Javel, puis elle me poussa dans le vestiaire exigü où nous avions coutume de nous maquiller. Elle referma la porte et me fit face. Elle tremblait, et sa respiration était si pénible que je voyais ses épaules se soulever sous son manteau blanc.

— Ecoutez, demoiselle.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Vous devez partir.

— Quoi ?

— Partir d'ici, dit-elle en m'empoignant le bras. Jason et vous, partez de votre maison. Quittez Tokyo. Sans rien dire à la police. Partez, c'est tout. Strawberry ne veut pas savoir où.

— Non. Non, pas question. Je n'irai nulle part.

— C'est très important, Grey-san. Il se passe des choses mauvaises à Tokyo. Des choses mauvaises qui augmentent, augmentent. Grey-san ? Vous comprenez ? Vous êtes au courant de la nouvelle ?

Je jetai un coup d'œil à la porte close.

— Pour Bai-san, vous voulez dire ? Vous parlez de ce qui lui est arrivé ?

Un long frisson me parcourut les bras. Je repensai au kanji. « Lésions internes ».

— C'est Ogawa, n'est-ce pas ?

— Chut ! Écoutez-moi. Bai-san aussi a eu une visite, murmura-t-elle précipitamment. Il a été transféré à l'hôpital, et il a parlé à la police avant de mourir. Peut-être qu'il a perdu la tête, pour parler à la police, ou peut-être qu'il savait qu'il allait mourir de toute façon...

— Une visite d'Ogawa ?

Elle ôta ses lunettes.

— Grey-san... Chez M. Fuyuki, hier soir, il y a eu un vol.

— Un vol ?

— C'est pour ça qu'Ogawa est devenue folle. Une vermine est entrée chez M. Fuyuki hier soir, et maintenant, il n'est pas content.

Un étrange malaise m'envahit. J'eus l'impression qu'une révélation atroce était tapie à l'orée de mon champ de vision, juste derrière les gratte-ciel, prête à me fondre dessus comme Godzilla.

— Qu'est-ce qui a été volé ?

— À votre avis, Grey-san ?

Elle baissa la tête et me décocha par en dessous un regard entendu^

— Hmm ? À votre avis ? Vous ne devinez pas ?

— Oh...

Elle hocha la tête.

— Oui. Quelqu'un a volé le remède de Fuyuki.

Je m'assis sur la chaise la plus proche et me vidai les poumons d'un seul trait.

— Oh... non... C'est... c'est... je ne m'attendais pas à ça.

— Écoutez-moi, dit Strawberry en s'approchant tellement de moi que je sentis la tequila mêlée à son parfum citronné. Le voleur était invité à la soirée. C'est pour ça que la Nurse est allée chez tous les invités et qu'elle a fouillé partout, mais Bai-san a dit à la police qu'il croyait qu'elle n'avait toujours pas retrouvé son sagashimono - ce qu'elle cherche.

Elle se lécha le bout des doigts, arrangea ses cheveux et jeta un coup d'œil derrière elle. Puis elle ajouta à voix basse en se rapprochant encore un peu, le visage tourné dans la même direction que le mien, si proche que nos joues se touchaient presque et qu'en baissant les yeux je pouvais voir ses lèvres rouges bouger à côté des miennes :

— Si j'étais Ogawa et si j'avais entendu les choses qui sortent quelquefois de votre grande bouche...

Quelque part, cinquante étages plus bas, une sirène hurla.

— ... je penserais, Grey-san, je penserais que c'est vous le voleur...

— Personne ne sait que je posais des questions, dis-je en cherchant ses yeux. À part vous.

Elle se raidit, haussa un sourcil sarcastique.

— Vraiment ? Vraiment, Grey-san ? Vous croyez ?

Je soutins son regard et, d'un seul coup, un froid intense m'envahit. Je me souvins de la méfiance de Fuyuki lorsque j'avais émis le souhait de visiter son appartement. Je me souvins de l'arrivée de la Nurse alors que je traînais seule dans les couloirs. Et plus tard, elle m'avait surprise au moment même où j'essayais de profiter du malaise de Fuyuki pour m'éclipser. Quand on considère ses actes avec le recul, on a parfois du mal à croire qu'on a pu être aussi téméraire, ou aussi bête.

— Oui, dis-je d'une voix incertaine. Enfin, je... ajoutai-je en portant une main à mes cheveux. Personne n'est au courant. Je... j'en suis sûre.

— Grey-san, écoutez-moi, Miss Ogawa est devenue folle. Elle va fouiller partout jusqu'à retrouver le voleur. Revenir dans toutes les maisons, une par une. Et la prochaine fois, elle sera moins gentille.

— Mais je...

Mon regard se posa sur la trace de rouge à lèvres sur son col. Je pensai à du sang, à un animal pris au piège, aux renards qui passaient en glapissant derrière la porte de service de la maison de mes parents pendant la saison de la chasse. Je me souvins que la Nurse s'était glissée chez nous sans un son. Je revis la main ornée d'une montre de luxe qui pendait du coffre d'une voiture abandonnée. Je me frictionnai les bras pour en chasser la chair de poule.

— Je ne peux pas quitter Tokyo. C'est impossible. Vous ne comprenez pas...

— Strawberry vous dit : quittez Tokyo, maintenant. Vous êtes renvoyée. Compris ? Renvoyée. Ne revenez pas ici.

Elle plongea une main dans sa poche de manteau et en ressortit la liasse de billets, qu'elle me mit sous le nez en la tenant entre l'index et le majeur.

— Ça, c'est le cadeau d'adieu de Strawberry. Partagez avec Jason.

Je tendis la main, mais au moment où mes doigts allaient se refermer sur la liasse, elle resserra sa prise.

— Grey-san...

Nos yeux se rencontrèrent et je devinai le reflet de mon visage dans le bleu polaire de ses lentilles. Quand elle reprit la parole, ce fut en japonais, un japonais très musical, que j'aurais trouvé magnifique en toutes autres circonstances.

— Vous me comprenez quand je parle en japonais ?

— Oui.

— Faites-moi une promesse, voulez-vous ? Promettez-moi qu'un jour je

recevrai une lettre de vous. Une jolie lettre, qui me dira que vous êtes heureuse. Écrivez par vous, dans un autre pays, où vous serez en sécurité...

Elle s'interrompt pour étudier ma réaction.

— Vous me le promettez ?

Je ne répondis pas.

— Oui, dit-elle sans cesser de me fixer, comme si elle lisait dans mes pensées. Je crois que vous me le promettez. Partez, maintenant, m'ordonna-t-elle en lâchant la liasse et en m'ouvrant la porte du vestiaire. Récupérez votre manteau et partez. Et, Grey...

— Oui?

— Ne prenez pas l'ascenseur de cristal. C'est mieux de passer par l'ascenseur de service.

Chapitre 52

Nankin, 20 décembre 1937

L'incendie n'a pas été long à mourir, et ses flamboiements de dragon furieux se sont perdus au fond du ciel. Presque aussitôt, la neige s'est remise à tomber, angélique et miséricordieuse, et sous ses flocons somnolents, je me suis arrêté, faible et tout crotté, devant ce qui restait de la maison de Liu Runde, un mouchoir plaqué contre la bouche, des larmes dans les yeux. Le feu avait tout dévoré sur son passage, ne laissant derrière lui que des décombres calcinés, un hideux squelette de poutres noires. Ayant fini son œuvre, l'enfer s'était recroquevillé sur lui-même avec un geignement, réduit à une petite flamme assidue, très droite et très ferme, qui persistait sur le sol au centre de la bâtisse.

L'allée était déserte. J'étais le seul à être venu contempler ces ruines

carbonisées. Peut-être Shujin et moi sommes-nous les deux dernières âmes de Nankin.

Une odeur d'essence planait encore, le yanwangye avait dû asperger la maison avant d'y mettre le feu, mais il y en avait aussi une autre - celle qui s'était insinuée jusque dans notre allée, celle qui me tentait depuis des jours, une odeur que j'identifiais enfin, effaré. J'ai essuyé les larmes de mes joues et j'ai fait le tour de la maison. Liu et les siens devaient encore y être, pensais-je. S'ils avaient réussi à s'échapper, nous l'aurions su forcément - ils auraient couru tout droit chez nous. Sans doute s'étaient-ils retrouvés pris au piège à l'intérieur : le yanwangye avait dû faire le nécessaire.

Une vague de fumée a traversé la maison, masquant tout pendant quelques secondes. Elle a fini par se dissiper, et je les ai vus. Deux formes, parallèles comme des troncs d'arbre noircis après un feu de forêt, dont les contours humains avaient été rognés jusqu'à devenir méconnaissables, deux très vagues silhouettes calcinées de personnages encapuchonnés. Elles étaient debout, blotties dans le petit vestibule près de la porte de service, comme si elles avaient tenté de fuir. L'une était grande, l'autre petite. Je n'ai pas eu besoin d'y regarder de trop près pour savoir qu'il s'agissait de Liu et de son fils. J'ai reconnu les boutons de la veste militaire de l'armée de Sun Yat-sen. La femme de Liu n'était vraisemblablement pas là - elle devait avoir été emmenée ailleurs pour servir aux desseins du yanwangye.

Après m'être enfoncé le mouchoir dans les narines, je me suis avancé. L'odeur s'est accentuée, insoutenable en raison du désir qu'elle soulevait en moi. Sous les corps, des flaques de graisse s'étaient formées, déjà recouvertes en surface d'une fine peau blanchâtre, comme la graisse que je voyais parfois refroidir au fond du wok quand Shujin y faisait cuire de la viande. J'ai pressé mon mouchoir encore plus fort contre mon nez et j'ai compris que j'aurais, à partir de cet instant, éternellement peur de manger. Avaler ne serait jamais plus pour moi quelque chose de confortable.

Et maintenant, à peine une heure plus tard, me voilà assis, pantelant, sur notre lit, tenant d'une main ma plume et de l'autre la seule chose que j'aie osé prendre à Liu Runde : une poignée de ses cheveux, qui me sont venus

cassants au creux de la main quand je me suis penché pour toucher son corps grillé, tellement brûlant encore qu'il m'a écorché la paume malgré mon gant. Et pourtant, curieusement, ses cheveux sont intacts, absurde-ment parfaits.

Je porte une main à ma tête, tremblant comme une feuille.

— Qu'y a-t-il ? murmure Shujin.

Mais je ne puis répondre car je me rappelle, à chaque seconde, l'odeur de rôti de Liu et de son fils.

De nulle part, l'image d'un officier japonais fait irruption dans mes pensées. Il sourit indistinctement dans le soir à la lueur d'un feu de camp militaire. Les amphétamines distribuées par l'armée et une viande innommable lui rendent le visage luisant. Je pense aux chairs arrachées à la petite fille près de la filature. En guise de trophée, m'étais-je imaginé, à moins qu'il n'y ait d'autres raisons de prélever de la chair humaine ? Les soldats de l'armée impériale sont bien nourris - nourris, musclés, soignés. Ils n'ont aucune raison d'aller jouer les charognards comme les vautours barbus du Gobi. Une autre pensée me vient à l'esprit - en rapport avec les flacons de médicaments vus dans le bureau de la filature...

Assez. Assez spéculé pour l'instant. Je suis assis, mon journal sur les genoux, sous le regard muet de Shujin dont les yeux m'accusent de tout. L'heure est venue. L'heure est venue de lui annoncer ce qui va se passer.

— Shujin...

A la fin de ce paragraphe, j'ai reposé ma plume, écarté le bâton d'encre et rampé sur le matelas pour me rapprocher d'elle. La flamme de la chandelle jouait sur son visage blême et vide d'expression. Elle ne m'a pas interrogé sur le vieux Liu, mais je suis sûr qu'elle a compris - à mon visage, à son odeur sur mes vêtements.

— Shujin ?

Je me suis risqué à lui caresser les cheveux - ils sont presque aussi rugueux,

presque aussi lourds qu'une écorce contre ma paume.

Elle n'a pas reculé. Elle a fermement soutenu mon regard.

— Que veux-tu me dire, Chongming ?

Je voudrais te dire que je t'aime, je voudrais te parler comme les maris de l'Europe parlent à leur épouse. Je voudrais te demander pardon. Je voudrais faire reculer les aiguilles de l'horloge.

— S'il te plaît, ne me regarde pas comme ça, a-t-elle demandé en faisant mine d'écarter ma main. Que veux-tu me dire ?

— Je...

— Oui?

Ma main est retombée et j'ai baissé les yeux.

— Shujin... Shujin. Tu avais raison. Nous aurions dû quitter Nankin il y a longtemps. Je te demande pardon.

— Je vois.

— Et... je crois que nous devrions faire de notre mieux. Nous devrions essayer de fuir.

Elle m'a regardé droit dans les yeux, et cette fois, je n'ai plus rien pu cacher. Sans fard, désespéré et avide de me faire pardonner, je l'ai laissée lire toute la peur qui noyait mes prunelles. Enfin, elle s'est penchée vers le bord du lit et a étouffé la chandelle.

— Bien, m'a-t-elle dit d'une voix calme en nichant sa main dans la mienne. Merci, Chongming, merci.

Elle a écarté la courtine et fait pivoter ses jambes à l'extérieur du lit.

— Je vais préparer du guoba et des nouilles. Nous allons en manger une

partie maintenant. Ensuite, je ferai nos bagages.

Mon cœur est lourd. Elle m'a pardonné. Et pourtant j'ai peur, une peur mortelle, d'être en train d'écrire pour la dernière fois mon journal. J'ai peur d'être son meurtrier. Quel espoir nous reste-t-il ? Puissent les dieux nous protéger. Puissent les dieux nous protéger.

Chapitre 53

Dehors, il gelait. La neige tombait dru, presque un blizzard, et pendant le bref laps de temps que j'avais passé au club, elle avait recouvert les trottoirs et les toits des voitures en stationnement. Je marquai un temps d'arrêt au pied de la tour, aussi près que possible des portes de l'ascenseur, et observai les deux côtés de la rue. Ma visibilité ne dépassait pas vingt mètres dans le tourbillon floconneux, mais je sentis qu'il régnait un calme inhabituel. Il n'y avait personne sur les trottoirs, aucun véhicule dans la rue, juste la forme déjà saupoudrée de neige de la corneille morte dans le caniveau. A croire que Mama Strawberry avait raison, que des choses mauvaises étaient en train de se répandre sur Tokyo.

Je sortis sa liasse, comptai les billets. Mes doigts tremblaient, je dus m'y reprendre à deux fois, et même alors je crus m'être trompée. Je restai tétanisée quelques secondes, à fixer ce que j'avais entre les mains. Ce n'était pas la paye hebdomadaire à laquelle je m'étais attendue. Strawberry m'avait remis trois cent mille yens - cinq fois ce qu'elle me devait. Mon regard fila cinquante étages plus haut à travers la sarabande de neige, jusqu'à l'étage du club où se balançait Marilyn. Je m'interrogeai sur Strawberry, et ses robes copiées sur celles de la star, qui passait sa vie entourée de gangsters et de jeunes employés. Je m'aperçus que je ne savais strictement rien d'elle. Sa mère, son mari étaient morts, mais pour le reste, à ma connaissance, elle était seule au monde. Je n'avais fait aucun effort pour qu'elle m'apprécie. Peut-être qu'on ne fait vraiment attention à ceux qui ont des égards pour vous qu'une fois qu'ils ne sont plus là.

Au carrefour, une voiture passa lentement, captura la neige dans le pinceau de ses phares, souligna l'impression de tourbillon. Je me plaquai contre le mur en frissonnant, relevai mon col et resserrai les pans de mon manteau. Qu'avait voulu dire Strawberry en précisant : « Ne prenez pas l'ascenseur de cristal » ? Croyait-elle vraiment que les hommes de Fuyuki rôdaient dans la rue ? La voiture disparut derrière les gratte-ciel et la rue redevint silencieuse. Je risquai un coup d'œil. Il était crucial de penser calmement. De penser par étapes. Mon passeport, mes livres, toutes mes notes étaient dans la ruelle, le long de la maison de Takadanobaba. Il m'était impossible d'appeler Jason au téléphone, la Nurse avait arraché les câbles. Je devais donc retourner sur place. Une dernière fois.

Je recomptai en hâte les billets de Strawberry, les divisai en deux liasses de cent cinquante mille yens, en mis une de chaque côté de mon manteau. Puis je me mis en marche, les mains au fond des poches. Ayant décidé d'emprunter des petites rues pour éviter les grands axes, je me retrouvai plongée dans un monde magique, un monde où la neige tombait sans un bruit sur les climatiseurs, s'entassait sur les boîtes bento laquées qui attendaient au pied des portes de service d'être récupérées par les livreurs. Ma tenue n'était pas adaptée : mon manteau était beaucoup trop léger et mes talons aiguilles laissaient derrière eux de drôles de points d'exclamation. Je n'avais jamais marché dans la neige avec ce genre de chaussures.

Je traversai un carrefour proche du temple Hanazono, aux lanternes rouges fantomatiques, et je m'empressai de regagner les rues secondaires. Je passai sous des fenêtres éclairées et des bouches de ventilation fumantes. J'entendis des téléviseurs et des conversations, mais pendant toute la durée de ma marche je ne croisai qu'une ou deux personnes. Tokyo semblait s'être barricadé. Quelqu'un dans cette ville, pensai-je, derrière une de ces portes, détenait la chose que je cherchais. Une chose de taille modeste. Assez petite pour tenir dans un caisson vitré. Une chose de chair. Mais pas un corps entier. Un morceau de corps, alors ? Où pouvait-on cacher un morceau de chair ? Et pourquoi ? Pourquoi est-ce qu'on le volerait ? Une citation me revint, lue dans un livre, de longues années plus tôt, peut-être de Robert Louis Stevenson : « Le voleur de corps, loin d'être tenu par le respect naturel, était attiré par la facilité et la sûreté de sa tâche... »

Je contournai Takadanobaba de manière à arriver par l'arrière de la maison via un étroit passage entre deux immeubles. Je fis halte à l'extrémité de celui-ci, à demi cachée derrière un distributeur de boissons, dont la lumière bleue clignotait de manière spectrale, et passai prudemment la tête dans la rue. Elle était déserte. La neige tombait toujours, éclairée par les lanternes extérieures du restaurant de ramen. Sur ma gauche, sombre et glacée, la maison bouchait le ciel. Jamais je ne l'avais vue sous cet angle - elle paraissait encore plus énorme que dans mes souvenirs, monolithique, et sa toiture de tuiles relevée avait quelque chose de quasi monstrueux. Je m'aperçus que j'avais laissé ouverts les rideaux de ma chambre et pensai à mon futon déplié, à ma peinture murale de Tokyo, au portrait muet, et immobile sous une galaxie de perles, de Jason et de moi.

Je cherchai mes clés dans ma poche. Après un nouveau regard en arrière, je me risquai discrètement dans la rue, en serrant les bâtiments au plus près. Je m'arrêtai à hauteur de l'interstice qui séparait la maison de l'immeuble voisin et jetai un coup d'œil derrière le climatiseur. Mon sac de voyage était toujours là, tapi dans l'ombre, et les flocons avaient commencé à s'empiler dessus. Je repris ma marche, passai sous ma fenêtre. Dix mètres après le coin, quelque chose me fit stopper net. Je baissai les yeux au sol.

Mes chaussures n'étaient pas dans la neige, mais sur un long sillon de bitume noir et luisant. Pourquoi mon instinct m'avait-il poussée à m'arrêter ici ? Puis je compris, bien entendu, que c'était une trace de pneu. Je me trouvais dans la trace d'une voiture qui avait depuis peu quitté sa place de stationnement. L'adrénaline s'engouffra dans mes veines. Il y avait des traces partout autour de moi. La voiture avait dû rester là un certain temps car son contour était très net, et il y avait un petit tas de mégots détrempés à l'emplacement de la vitre du chauffeur, comme si celui-ci avait attendu derrière son volant. Je me repliai précipitamment dans l'ombre de la maison, le cœur battant. Les traces de pneus filaient droit devant jusqu'à la rue Waseda, où passaient comme d'habitude une ou deux voitures, silencieuses et à demi occultées par la neige. Le reste de la rue était désert. Avec un soupir nerveux, je promenai mon regard sur les fenêtres des bicoques délabrées, dont certaines, baignées de lumière jaune, étaient traversées de formes mouvantes. Tout était normal. Ça ne veut rien dire... pensai-je en humectant mes lèvres tuméfiées. Des tas de

gens se garaient dans les petites rues, l'intimité était un bien si rare à Tokyo.

Je repris prudemment ma marche en contournant l'ombre de bitume laissée par la voiture, comme si elle risquait de m'engloutir, et en restant le plus près possible de la maison, au point que mes épaules firent tomber un peu de neige déposée sur les barreaux du rez-de-chaussée. Arrivée à l'angle suivant, je me penchai en avant pour jeter un coup d'œil à la porte d'entrée. Elle était fermée et semblait n'avoir pas été utilisée depuis mon départ, déjà recouverte d'une fine pellicule de neige duveteuse plaquée par le vent. Je regardai une dernière fois la rue. Pas âme qui vive, mais je tremblais quand je rejoignis la porte et insérai en hâte ma clé dans la serrure.

Le téléviseur de Jason était en marche. Un halo bleuté et vacillant filtrait sous sa porte, mais l'ampoule du palier avait été détruite par la Nurse et une pénombre inhabituelle régnait dans l'entrée. Je gravis l'escalier à pas lents, nerveuse, m'attendant à chaque instant à ce qu'une forme sombre et rapide déboule du corridor et se jette sur moi. Sur le palier, je fis halte, respirant avec peine, tandis que les images de la nuit précédente s'égaillaient comme des ombres le long des murs. La maison était silencieuse. Aucun grincement de parquet, pas un souffle. Même le bruissement habituel des arbres du jardin était amorti par la neige.

Je m'approchai de la porte de Jason en claquant des dents. Je l'entendais maintenant respirer dans la penderie, un souffle encombré, sanguinolent, qui s'accéléra dès que je fis coulisser le panneau.

— Jason ? murmurai-je.

La pièce était glaciale, envahie d'une odeur organique déplaisante proche de celle du purin animal.

— Tu m'entends ?

— Ouais.

Je l'entendis remuer péniblement dans la penderie.

— Tu as eu quelqu'un ?

— Ils sont en route, dis-je en escaladant le bureau puis en reposant silencieusement les pieds au sol de l'autre côté. Mais il ne faut pas attendre, Jason, tu dois partir d'ici. La Nurse va revenir.

Je stoppai devant la penderie, posai ma main sur la poignée.

— Viens, je vais t'aider à descendre l'escalier, et...

— Qu'est-ce que tu fous? Putain, qu'est-ce que... RECULE ! N'approche pas de la penderie.

— Jason ! Il faut que tu partes tout de suite...

— Tu crois peut-être que je ne t'ai pas entendue ? J'AI ENTENDU ! Et maintenant, éloigne-toi de cette foutue porte !

— Je n'irai nulle part si tu cries. J'essaie juste de t'aider.

Il émit un grognement rageur et je l'entendis se recroqueviller dans la penderie. Au bout d'un certain temps, plus ou moins calmé, il posa une main sur la porte de la penderie.

— Écoute. Écoute-moi bien...

— On n'a pas le temps de...

— J'ai dit : écoute ! Va dans la cuisine. Il y a des torchons sous l'évier. Rapportes-en le plus possible et va aussi me chercher des serviettes dans la salle de bains, tout ce que tu pourras récupérer.

Il essayait de se lever. Venue de l'intérieur de la penderie, une mare de liquide visqueux, mêlé de poils, était passée sous la porte et commençait à cailler. Je la regardai avec fascination.

— Ensuite, va chercher ma sacoche sur le portemanteau, et ma valise - elle est toujours devant la piaule ?

— Oui.

— Rapporte-moi tout ce qu'il y a dedans, et après je veux que tu éteignes la lumière et que tu quittes la baraque. Je m'occupe du reste.

— Que j'éteigne la lumière ?

— Putain, on n'est pas au musée des horreurs, merde ! Tu n'as pas besoin de me voir !

Mon Dieu, pensai-je en enjambant le bureau en sens inverse, qu'est-ce qu'elle t'a fait ? La même chose qu'à Bison ? Il en est mort. Bison est mort de ce qu'elle lui a fait.

Les volets étaient tous ouverts, et la neige s'abattait toujours sur le jardin, en énormes flocons gris, grands comme des mains, qui voletaient en se heurtant les uns aux autres et dont les ombres glissaient sur les tatamis. Le sac plastique de supermarché accroché à une branche d'arbre projetait sur le mur du couloir une forme allongée qui me fit penser à une lanterne. Je ne me rappelais pas avoir jamais vu la maison aussi froide - à croire que l'air lui-même avait gelé. Dans la cuisine, je trouvai quelques torchons, puis des serviettes dans la salle de bains. Je repassai en tremblant pardessus le bureau.

— Pose-les près de la penderie. Ne me regarde pas, j'ai dit !

— Et moi, j'ai dit : ne crie pas !

De retour dans le corridor, je tirai sa valise jusqu'à la porte, la hissai sur le bureau et la poussai au sol de l'autre côté. Puis je retournai à la rangée de portemanteaux, en haut de l'escalier, pour récupérer sa sacoche suspendue entre les vêtements. Je me mis à écarter les manteaux et les blousons tout en restant hyper-attentive aux bruits de la rue ; je m'imaginai sans cesse la Nurse en train de se couler de rue en rue, toujours plus proche de nous, puis se redressant devant la maison pour étudier les fenêtres et calculer comment elle allait...

Mes mains s'arrêtèrent net.

La sacoche de Jason.

Je restai paralysée, fixant la sacoche ; seules mes côtes se soulevaient encore au rythme de ma respiration. Une étrange idée commençait à se diffuser en moi. La maison était plongée dans le silence, hormis les sons discrets que faisait Jason en s'agitant dans sa penderie. Il l'avait sur lui à la soirée chez Fuyuki. Lentement, dans une sorte de brouillard, je regardai le corridor qui se perdait dans l'ombre, pivotai sur moi-même avec raideur et repartis vers sa porte. Jason ? pensai-je, le sang glacé. Jason ?

Je mis les deux mains sur la sacoche et la regardai d'un air pensif. « Je te tire mon chapeau », m'avait-il dit quand il était venu me retrouver dans ma chambre après la soirée. Avec cette sacoche. Tout me revenait très clairement. « Toi et moi, on a exactement ce qu'il faut à l'autre... Je vais te dire un truc que tu vas vraiment adorer. » Soudain, je cessai d'imaginer la Nurse rôdant dans la rue - je la revis longuant à pas pressés une piscine noire qui reflétait le ciel, sa perruque auréolée par le halo clignotant d'un signal d'alarme. La veille au soir, pendant que Fuyuki suffoquait, je n'avais pas vu Jason revenir avec la Nurse. Il y avait eu quelques minutes de confusion totale, une poignée, pendant lesquelles n'importe quoi avait pu arriver...

Prudemment, centimètre par centimètre, je défis la fermeture à glissière et introduisis mes doigts dans la sacoche. Je touchai des mouchoirs, des paquets de cigarettes, une paire de chaussettes. Mes mains s'enfoncèrent plus profondément. Un jeu de clés, un briquet. Et dans le coin du sac, une forme velue. Je m'arrêtai. Une chose velue et froide, de la taille d'un gros rat. Je m'immobilisai tout à fait, la nuque envahie de picotements. Jason ? Qu'est-ce que c'est ? J'effleurai la chose du bout des doigts, sentis la texture fibreuse d'une peau d'animal mort, et un souvenir me revint à l'esprit. Avec une inspiration, je sortis la chose de la sacoche et la contemplai avec une surprise muette. C'était un ours miniature, haut d'une douzaine de centimètres. Un long cordon tressé rouge et or était noué à un anneau dans son nez, et, à la seconde où je le vis, je sus que j'avais sous les yeux l'ours combattant perdu par Irina. Ses paroles me revinrent à l'esprit : « C'est drôle de mec. Lui regarde trucs de malade, ça donne envie gerber... Et lui, c'est voleur, aussi. Tu sais quoi ? Lui vole mon ours, mon gant fourrure de loup, lui vole même la

photo ma grand-mère et mon grand-père... »

— Hé ! cria Jason. Qu'est-ce que tu fous, bordel ?

Je ne répondis pas. D'un geste mécanique, je décrochai la sacoche du portemanteau et repartis vers sa chambre. Je m'arrêtai devant la porte et regardai la valise posée au sol. Je le revis quelques semaines plus tôt, faisant exploser ses doigts juste devant mon visage pour imiter la grue de papier de Shi Chongming. Il savait que j'étais à la recherche de quelque chose. Mais... «Tu es parfaite, et je n'avais rien vu jusqu'à ce soir »...

Bien sûr, Jason, pensai-je, sentant mes genoux faiblir. Bien sûr. Si tu avais découvert le remède de Fuyuki, ce serait tout à fait le genre de chose que tu aimerais... Tu es un voleur, c'est ça ? Quelqu'un qui est capable de voler uniquement pour le frisson.

La valise était entrouverte - une paire de baskets, un jean, une ceinture en sortaient à moitié.

— C'est ça, dis-je à mi-voix tandis que la vérité commençait à se mettre en place. Ça y est, je vois.

Les questions et les réponses étaient en train de s'emboîter les unes aux autres comme dans un rêve. Il y avait autre chose qui me tourmentait depuis le matin, quelque chose qui avait à voir avec certains des objets éparpillés dans le corridor : un appareil photo, une enveloppe de documents, des photos. Son passeport. Son passeport ?

— Jason, murmurai-je, pourquoi toutes ces... ces affaires... Ces... Tu faisais ta valise hier soir, n'est-ce pas ? Ta valise. Et pourquoi est-ce que tu aurais fait ta valise si tu n'avais pas su...

— Putain, mais qu'est-ce que tu racontes ?

— Si tu n'avais pas su... qu'elle risquait de venir ?

— Contente-toi de laisser tout ça par terre et barre-toi.

— C'est ça, hein ? Tu t'es rendu compte de ce que tu avais fait. Tu t'es brusquement rendu compte que c'était grave, qu'elle risquait de débarquer chez nous parce que tu avais volé...

— J'ai dit : laisse tout...

— Tu as volé, le coupai-je en élevant la voix. Tu as volé Fuyuki. C'est toi. Hein ?

J'entendis presque son hésitation, ses lèvres qui remuaient de rage dans le silence de la penderie. Je crus un instant qu'il allait me sauter dessus, fou de haine. Et puis non. Il me lança d'un ton exaspéré :

— Et alors ? Ne commence pas à me sermonner. Ça me gave, crois-moi. Et toi aussi, tu me gaves, avec tes histoires et tes putains d'obsessions de cinglée...

Je lâchai la sacoche et me pris la tête entre les mains. J'étais obligée de respirer à toute vitesse, je tremblais comme une feuille.

— Tu... Tu... Tu... Pourquoi ? Pourquoi est-ce que tu...

— Parce que ! rugit-il. Juste parce que. Parce que c'était là. Tout à coup, ce foutu machin que tu...

Il s'arrêta pour reprendre son souffle.

— Il était là Juste sous mes yeux et, crois-moi, je n'avais aucune idée du putain de bordel qui allait me tomber sur la gueule, alors ce n'est pas le moment de me juger, contente-toi de déposer ce putain de bordel par terre et de...

— Oh, Jason, qu'est-ce que c'est ?

— Tu n'as franchement pas intérêt à le savoir. Et maintenant, pose-la...

— S'il te plaît, je t'en supplie, dis-moi ce que c'est, dis-moi où tu l'as caché.

Je me retournai vers le corridor vide, qui se perdait dans les ténèbres.

— S'il te plaît, c'est si important pour moi. Où est-ce ?

— Pose la sacoche par terre...

— Où est-ce que tu l'as mis ?

— Et rapproche un peu les serviettes de la penderie, et...

— Dis-le-moi tout de suite ou je...

— La ferme ! cria-t-il en martelant la porte coulissante, qui bondit sur son rail. Putain, va te faire foutre, toi et ta saloperie de petite course au trésor de merde ! Si tu n'es pas avec moi, tu as intérêt à te battre contre moi, parce que moi, c'est ce que je vais faire, et je n'aurai pas peur de te cogner, crois-moi, ou alors barre-toi et va te faire foutre !

Je restai figée de longues secondes, face à la porte de la penderie, le cœur battant. Puis je me retournai vers le corridor. La plupart des portes étaient closes. Le sol était toujours jonché de verre brisé et de lambeaux de tissu arrachés aux murs.

— Ça va aller, murmurai-je. Ça va aller.

Je tendis les bras devant moi, à l'aveuglette, en remuant les doigts comme si la texture de l'air pouvait m'apporter une réponse.

— Je vais le trouver. Je n'ai pas besoin de toi. Tu l'as ramené hier soir et c'est encore ici, quelque part.

— Ferme ta gueule et éteins la putain de lumière !

Ma transe se désagrégea. Un voile de sueur se formait sur ma nuque. Je sortis la liasse de billets de ma poche droite et la jetai dans la chambre de Jason. Elle se détacha, et les billets retombèrent en papillonnant dans la pénombre.

— Tiens, dis-je. Strawberry t'envoie un peu d'argent. Et, Jason...

— Quoi ?

— Bonne chance à toi.

Chapitre 54

Un matin, quelques jours avant la descente de la Nurse, j'avais ouvert ma fenêtre en me réveillant et, juste en dessous, dans la rue, vêtu d'un costume, coiffé d'un casque et tenant une tablette à la main, j'avais vu un géomètre, ou un ingénieur, en train d'inspecter la façade du regard. Ça m'avait beaucoup attristée de songer que cette vieille maison, après la guerre, une famine et un tremblement de terre, après tout ce qu'elle avait enduré, allait finir entre les mains d'un promoteur immobilier. Ses cloisons fines comme du papier et sa structure de bois avaient été conçues pour tomber en cas de séisme, tomber comme des allumettes afin de laisser à ses occupants une chance de survie. Quand les ouvriers viendraient l'abattre, quand ils l'auraient enveloppée d'une fine bâche bleue et qu'ils feraient venir leurs engins de démolition, elle s'en irait sans un murmure, emportant avec elle ses souvenirs et ses secrets enfouis.

Le géomètre et moi avions échangé un long regard - lui dans le froid, moi emmitouflée dans mon édredon - jusqu'à ce que, sentant mes joues rougir et le froid gagner mes mains, je me sois décidée à refermer la fenêtre. Sur le coup, l'idée m'avait vaguement effleurée que sa présence signifiait que la fin de notre vie dans la maison n'allait plus tarder. Jamais je n'aurais pensé à l'époque que cette fin pourrait venir d'une autre manière, totalement inattendue.

Je récupérai une lampe-torche dans la cuisine et m'enfonçai sans bruit dans le corridor en éteignant les lumières au fur et à mesure de ma progression. Une ou deux portes étaient ouvertes, et ni les volets ni les rideaux n'étaient mis devant la plupart des fenêtres - côté rue, l'aura de Mickey Rourke éclairait tout ce qui se passait à l'intérieur de ces pièces veloutées et silencieuses. Je

rejoignis ma chambre à grands pas, pliée en deux. Je me glissai jusqu'à la fenêtre latérale et me penchai au-dehors aussi loin que possible, en me tordant le cou de manière à voir ce qui se passait dans la rue. Elle était déserte, la neige tombait sans bruit, on n'entendait ni voiture ni son de voix. Les traces de pneus et mes empreintes avaient déjà disparu sous la neige fraîche. Je sortis la liasse de Strawberry de ma poche de manteau et la lâchai à la verticale de mon sac. Elle atterrit dessus avec un léger bruissement et une petite gerbe de neige. Je me changeai en hâte, à tâtons dans l'obscurité : je me débarrassai de ma robe du soir et mis un pantalon, des chaussures à talons plats, un chandail, un blouson dont je remontai la fermeture jusqu'au col.

Où est-ce que tu l'as mis, Jason ? Où ? Par où dois-je commencer ?

Je m'accroupis sur le seuil, les doigts serrés sur ma lampe électrique, claquant des dents. De sa chambre me parvint une succession de chocs assourdis - mieux valait ne pas imaginer la manœuvre secrète et douloureuse à laquelle il se livrait. Mais non. Il n'est pas dans ta chambre, Jason, ce serait trop facile. Le faisceau de ma torche glissa sur les portes. Je l'immobilisai sur celle du débarras voisin de ma chambre. Même quand on n'a pas de plan, quand on n'a pas un seul indice, il faut bien commencer quelque part. Je rampai jusqu'à cette porte et la fis coulisser par à-coups en prenant soin de ne pas faire de bruit. Je scrutai l'intérieur de la pièce. C'était le chaos. La Nurse et le chimpira avaient tout fouillé, les futons pourrissants, les piles de vêtements de soie rongés par les insectes, une caisse de portraits encadrés en noir et blanc dont l'un représentait, sous le verre craquelé, une vieille femme en kimono d'apparat. Je m'accroupis au centre de la pièce et commençai à retourner tout ce qui me tombait sous la main, un autocuiseur, une caisse de livres de poche jaunis, un obi de soie à l'origine argent et bleu, désormais piqueté de brun par endroits et mangé aux mites. Dès que je le touchai, il crissa entre mes doigts, et une nuée iridescente de flocons de soie s'éleva dans l'air froid comme des écailles de papillon.

Je fouillai tout ce qui me tomba sous la main, de plus en plus paniquée, en nage. J'avais quasiment fini de passer la pièce au peigne fin quand quelque chose m'incita à lever les yeux. Un pinceau de phares glissait sur le plafond.

La peur se répandit sur ma peau comme un incendie. J'éteignis ma lampe, la fourrai dans ma poche et plaçai le bout de mes doigts au sol comme un sprinter prêt à s'élancer, tous les muscles tendus. Je tendis l'oreille vers la rue, cherchant à deviner ce qui se passait dehors. Le faisceau descendit le long d'une cloison puis s'étira en diagonale comme un projecteur de vaisseau spatial. Un long silence me parvint de la rue. Puis, alors que j'étais sur le point de cesser de respirer, j'entendis une voiture changer de vitesse et s'éloigner. Des feux s'allumèrent, réfléchis par la fenêtre, puis un clignotant. La voiture venait de stopper, elle attendait de pouvoir tourner à gauche sur Waseda. Je fermai les yeux et me laissai aller en arrière contre le mur.

— Mon Dieu, Jason, soupirai-je, les mains sur le front. Tu veux me tuer...

Il était inutile de chercher au hasard. La Nurse avait fouillé toutes ces pièces sans rien trouver. Pourquoi ferais-je mieux qu'elle ? Cela dit, j'étais intelligente et j'étais déterminée. Il fallait que j' imagine un moyen de traverser les murs, les plafonds, la charpente de la maison. Il fallait que je regarde là où elle n'avait pas regardé. Essaie, m'exhortai-je, les doigts pressés sur mes paupières, essaie de voir cette maison avec des yeux différents. Vois-la par les yeux de Jason dans la nuit d'hier. Imagine sa structure. Qu'est-ce qui avait pu lui passer par la tête ? Quelle était la première chose qu'il avait regardée à son retour la veille au soir ?

Mon image mentale de la maison pivota tout doucement sur elle-même. Je voyais maintenant sous sa peau, je voyais des poutres et des traverses, une charpente de bois entourée de fil de fer. Je voyais des fenêtres. Les fenêtres. Les fenêtres de la galerie avaient quelque chose à me dire, quelque chose d'important. Elles me disaient - réfléchis bien -, elles me disaient : Souviens-toi de Jason hier soir. Souviens-toi de Jason devant ta chambre. Nous nous étions disputés. Et après ? Il sort. Il est furieux, et encore ivre, et il donne des coups de poing dans toutes les fenêtres. Il s'arrête un moment pour regarder dehors, côté jardin - il y avait une fenêtre ouverte quand je suis ressortie de ma chambre -, il reste là, il fume une cigarette. Puis il se détourne, part dans sa chambre et commence à faire sa valise...

Je rouvris les yeux. Derrière la fenêtre ouverte, un blizzard s'abattait sur le

jardin, dont les contours hirsutes étaient remodelés par un manteau de neige scintillante. Le sac plastique pris dans une branche était presque solidifié par le gel. Je revins légèrement en arrière dans le cours de mes pensées - et je compris. Jason s'était arrêté devant cette fenêtre, avec ce qu'il avait volé dans la main et...

Je le voyais distinctement à présent : il ouvrait la fenêtre, ramenait le bras en arrière et lançait un sac plastique dans la tempête. Le sac avait volé au-dessus des branches, tournoyant et pirouettant dans les rafales, puis atterri là où il était encore maintenant, tordu et gelé. Oh, Jason, pensai-je en me laissant tomber à genoux, les yeux fixés sur le sac plastique. Bien sûr. Je sais où c'est. Dans le sac.

Je me relevai, je m'approchai de la fenêtre, et, au moment où mes mains engourdis touchaient le carreau, un craquement discret, mais caractéristique, me parvint de la cage d'escalier : quelqu'un était en train de forcer la porte d'entrée.

Chapitre 55

Nankin, 21 décembre 1937 (dix-neuvième jour du onzième mois)

À Nankin, plus rien ne bouge hormis les nuages - les cours d'eau, les montagnes, les arbres, tout est exténué par cet hiver japonais, figé dans une inertie stupéfaite. Même le dragon lové du Yang-Tsé est devenu stagnant, obstrué par cent mille corps. Et pourtant la voici, cette page que je pensais ne jamais pouvoir écrire. Rédigée par un radieux après-midi dans la paix de ma maison, maintenant que tout est fini. C'est un vrai miracle que de voir naître, sous ma main brune et alerte, les fines lignes d'encre pâissante qui s'écoulent au bout de mes doigts. C'est aussi un miracle que de glisser une main sous ma veste et sentir que mon cœur bat toujours.

Dans les bagages que nous avons entassés sur la charrette à bras, Shujin a mis un linge plié contenant des couverts : des baguettes, quelques cuillers, un ou

deux couteaux. Elle l'a placé dans un petit coffret de bois de santal, au côté d'un bracelet noir de nourrisson, orné d'une effigie du Bouddha. Il a fallu que je la dissuade d'y ajouter les œufs peints en rouge.

— Shujin, lui ai-je dit en m'efforçant de garder un ton doux, il n'y aura ni zuoyuezi ni man yue.

Elle n'a pas répondu. Mais elle a retiré les œufs du coffret et est allée les remettre dans notre chambre, bien au centre de l'édredon de manière à ce qu'ils puissent attendre sur le lit, dans ce petit nid, le jour où nous reviendrions chez nous.

— Ça va ? ai-je demandé, alerté par sa pâleur, quand elle a redescendu l'escalier. Te sens-tu bien ?

Elle a opiné en silence et enfilé une paire de gants. Elle était chaudement vêtue : deux cheongsam ordinaires, un de mes caleçons longs en laine, des bottes fourrées. Nous nous étions noirci le visage, nous avions épinglé nos certificats de réfugiés sur nos manteaux. À la porte, nous avons marqué un temps d'arrêt pour échanger un long regard. On aurait dit deux étrangers. Après m'être empli les poumons, j'ai dit :

— Allons-y. Il est temps.

— Oui. Il est temps.

Dehors, une neige fine tombait, mais la lune rayonnait, irradiait la danse joyeuse des flocons. Nous avons marché jusqu'à la route de Zhongyang et là, nous avons fait halte. Sans Liu Runde, qui connaissait son chemin par cœur comme un vieux cheval, je n'étais plus très sûr de moi. A une centaine de mètres, un chien gisait sur le dos dans la neige, tellement boursoufflé que ses quatre pattes écartées au maximum rappelaient un tabouret renversé. Deux ou trois maisons avaient brûlé depuis mon précédent passage, mais on ne voyait nulle empreinte dans la neige. Je n'avais pas la moindre idée de la façon dont Liu avait prévu de sortir par la porte de Taiping, pas de boussole instinctive, aucune intuition de ce qu'il avait eu en tête. J'avais glissé sa mèche de cheveux à l'intérieur de mon gant. Elle touchait la brûlure de ma paume, et

j'ai refermé mes doigts dessus.

— Oui, ai-je dit d'un ton décidé en relevant le col de ma veste sur mes oreilles pour les protéger de la neige. Oui, par ici. C'est le bon chemin.

Nous marchâmes en silence vers la montagne Pourpre, qui se dressait devant nous, redoutable et superbe sous les étoiles. Les rues étaient désertes et cependant chaque carrefour éveillait nos soupçons. Nous allions à pas lents, prêts à laisser là notre charrette pour nous fondre dans les intervalles entre les maisons. Shujin était absolument silencieuse et, longtemps, je n'ai rien entendu d'autre que le son de nos pas et les battements de mon cœur. Une fois, au loin, le grondement d'un camion roulant sur la route de Zhongshan nous est parvenu, mais ce n'est qu'après avoir dépassé le quartier de Xuanwu que nous avons aperçu notre premier être humain : un vieil homme voûté, qui venait péniblement vers nous sous la neige, chargé de deux lourds paniers à chaque bout d'une planche de bambou. Il allait dans la direction opposée à la nôtre, et chaque panier contenait un enfant endormi, les bras pendants, la tête saupoudrée de neige. Il n'a pas paru nous remarquer le moins du monde, n'a ni sursauté, ni hoché la tête, ni regardé ; il a simplement poursuivi sa marche. Lorsqu'il a été tout proche, nous nous sommes aperçus qu'il pleurait.

Shujin s'est arrêtée net.

— Bonsoir, monsieur, a-t-elle murmuré au moment où il passait à notre hauteur. Vous allez bien ?

Il n'a pas répondu. Il n'a pas ralenti, pas tourné la tête.

— Bonsoir ? a-t-elle répété. Vos enfants vont bien ? Elle aurait aussi bien pu ne rien dire. Le vieil homme a continué à marcher en traînant les pieds, le regard fixé sur un point situé quelque part dans le lointain.

— Bonsoir ! a-t-elle insisté. M'entendez-vous ? Est-ce que les enfants vont bien ?

— Chut ! me suis-je exclamé avant de lui attraper le bras et de l'entraîner vers le bord de la route, craignant qu'elle n'ait parlé trop fort. Viens, allons-nous-

en.

Le vieil homme s'éloignait sous l'averse de flocons. Nous sommes restés un certain temps immobiles, plaqués contre le seuil d'une maison, à suivre des yeux ce spectre en manteau râpé qui titubait sous sa charge.

— Je voulais juste savoir si les petits allaient bien, m'a chuchoté Shujin.

— Je sais, je sais.

Un long silence s'est ensuivi, pendant lequel nous avons soigneusement évité de nous regarder parce que, vu de derrière, la réponse à sa question était évidente. Un des enfants dormait, mais l'autre, un petit garçon, affalé dans le panier de droite, n'était pas endormi du tout. D était mort, et depuis un certain temps. Cela sautait aux yeux.

Quand minuit est arrivé, nous étions en train de nous faufiler par les ruelles proches de l'académie militaire. Je connaissais bien le quartier pour l'avoir souvent traversé, étudiant, quand j'allais me promener au bord des lacs de Xuanwu, et je savais que nous étions tout près des remparts. Dans les ruines d'une maison incendiée, j'ai découvert que, en grimpant sur une commode en bois de rose noircie par les flammes, je pouvais voir la porte de Taiping par les brèches des bâtiments détruits.

J'ai mis un doigt sur mes lèvres et je me suis penché encore un peu plus en avant, ce qui m'a permis d'apercevoir environ deux cents mètres de remparts. Le vieux Liu avait vu juste. Le mur avait été bombardé et détruit en plusieurs points et d'un côté comme de l'autre de la porte des monceaux de briques et de gravats étaient visibles à perte de vue dans la nuit. Devant la porte, deux soldats à casquette kaki montaient la garde, très raides, éclairés par des lanternes militaires perchées sur des sacs de sable. Un peu plus loin, hors les murs, un char japonais surmonté d'un étendard crasseux était stationné au milieu des décombres. J'ai sauté à bas de la commode.

— Nous allons passer par le nord.

Après avoir épousseté mes gants, j'ai montré à Shujin une rangée de maisons.

— Par là. Nous devrions trouver une brèche un peu plus haut dans le rempart.

C'est ainsi que nous avons emprunté une rue secondaire qui courait parallèlement aux remparts. Nous abordions la partie la plus périlleuse de notre équipée. Si nous réussissions à passer de l'autre côté, nous aurions franchi le principal obstacle. Si nous réussissions à passer de l'autre côté...

— Ici. C'est ici.

À une centaine de mètres au nord de la porte, en regardant entre les lattes d'une palissade, j'avais repéré, au-delà d'un terrain brûlé, une énorme entaille en forme de vallée dans le mur d'enceinte, partiellement écroulé. J'ai pris Shujin par le bras.

— C'est ici.

Nous avons rejoint la rue principale en nous coulant entre les maisons et, une fois que nous fûmes parvenus au coin, j'ai risqué un coup d'œil de chaque côté. Rien ne bougeait au pied des remparts. Au sud, le halo blême des lanternes des sentinelles était encore visible. La neige au nord s'amoncelait dans les ténèbres, tout juste éclairée par la lune.

— Ils doivent être de l'autre côté, a murmuré Shujin en se passant inconsciemment les mains sur le ventre. Qu'est-ce qui se passera s'ils nous attendent de l'autre côté ?

— Non, ai-je répondu, d'un ton que je voulais assuré, en évitant de regarder ses mains.

Pressentait-elle quelque chose dont elle ne voulait pas me faire part ?

— Je te le promets. Ils n'y sont pas. C'est ici qu'il faut passer.

A demi pliés en deux, nous avons traversé le plus vite possible la partie à découvert ; la charrette, qui tanguait violemment dans la boue mêlée de neige,

nous a fait plusieurs fois glisser et trébucher. Au pied du rempart, nous avons eu l'un comme l'autre le réflexe de nous accroupir derrière, hors d'haleine, avant de fouiller du regard la rue silencieuse. Rien ne bougeait à part la neige tourbillonnante. Personne ne nous avait interpellés, personne ne venait.

J'ai posé une main sur le bras de mon épouse et je lui ai montré l'éboulis. C'était une courte escalade et, après l'avoir effectuée sans peine, je me suis retourné et j'ai tendu la main vers les brancards de la charrette. Shujin a fait de son mieux pour la soulever, la pousser sur les pierres, mais c'était pour elle une tâche quasi impossible et j'ai dû revenir sur mes pas pour tirer dessus de toutes mes forces tandis que mes pieds dérapaient sur les gravats, provoquant une avalanche de moellons qui, j'en étais sûr, allait réveiller tous les soldats japonais de Nankin.

Enfin, j'ai réussi à hisser la charrette en haut de l'éboulis. Je l'ai ensuite laissée tout doucement redescendre de l'autre côté aussi loin que me le permettaient mes bras et, quand il m'a été impossible de me pencher davantage, je l'ai lâchée et elle s'est mise à dévaler seule, en cahotant de pierre en pierre et en finissant par se coucher sur le flanc ; toutes nos possessions se sont répandues dans la neige. J'ai tendu une main à Shujin, je l'ai hissée, et malgré sa lourdeur elle m'a lentement rejoint sur le rempart, très lentement, sans détacher ses yeux des miens. Nous sommes redescendus de l'autre côté, mi-courant, mi-glissant, nous avons ramassé à pleins bras autant d'affaires que possible pour les remettre dans la charrette et nous avons couru à perdre haleine jusqu'à un bosquet d'érables, moi tirant la charrette bringuebalante et Shujin pliée en deux, un ballot de vêtements serré contre la poitrine.

— Nous avons réussi, ai-je soufflé, haletant, après que nous avons atteint l'ombre des arbres. Je crois que nous avons réussi.

J'ai sondé les ténèbres. Sur notre droite, on apercevait une rangée de taudis, sans lumière et vraisemblablement inhabités. Un chemin courait à l'ombre du rempart et, à une vingtaine de mètres de nous, du côté de la porte de Taiping, une chèvre était attachée à un tronc d'arbre. Il n'y avait pas d'autre âme qui vive.

— Oui, nous avons réussi, ai-je soupiré en laissant aller ma nuque contre le tronc de l'arbre. Nous l'avons fait.

Shujin n'a pas répondu. Ses traits étaient tirés, empreints d'une tension inhabituelle. Ce n'était pas seulement de la peur. Elle avait à peine ouvert la bouche depuis quelques heures.

— Shujin ? Est-ce que tu te sens bien ?

Elle a hoché la tête, mais j'ai remarqué qu'elle esquivait mon regard, et mon malaise s'est accru. Il m'apparaissait évident que nous ne pouvions pas rester ici, qu'il fallait rejoindre la maison du marchand de sel au plus vite.

— Viens, ai-je dit en lui tendant la main. Il faut continuer.

Après avoir rechargé la charrette, nous sommes sortis du bouquet d'arbres et nous avons repris notre marche en jetant dans toutes les directions des regards incrédules, stupéfaits d'être là, comme des enfants aux portes d'un monde enchanté. Les rues se faisaient de plus en plus étroites, les maisons plus rares, et le bitume a bientôt cédé la place à la terre d'un chemin. La montagne Pourpre se dressait en silence sur notre droite, masquant les étoiles, tandis qu'à gauche le paysage se dérobait, plongeait vers les ruines noires de notre cité. Ce soulagement avait quelque chose de grisant : il m'intoxiquait, me poussait en avant. Nous étions libérés de Nankin !

Nous marchions vite, faisant halte de temps à autre pour scruter le silence. Derrière les cinq îlots des lacs de Xuanwu, un feu rougeoyait entre les arbres. Supposant que c'était un camp japonais, nous avons décidé de quitter la route pour nous diriger vers le pied de la montagne en longeant un des nombreux torrents créés par la tempête. De temps en temps, je quittais Shujin et me laissais glisser en bas de la berge pour m'assurer que nous restions parallèles à la route. En suivant cette direction, nous finirions bien par atteindre Chalukou.

Nous n'avions vu personne - ni homme ni bête -, mais je commençais à ressentir une autre crainte. De plus en plus, je m'inquiétais pour Shujin. Elle semblait plus crispée que jamais. Régulièrement, ses mains cherchaient son

ventre. J'ai ralenti.

— Écoute, ai-je murmuré. À la prochaine accalmie, tu regarderas droit devant toi, au bout de la route.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Là, maintenant. Tu les vois ? Les arbustes ?

Elle a plissé les yeux pour voir au-delà du rideau de flocons. Au bord de ce qui restait d'un champ de canne à sucre sauvage incendié, un treuil saupoudré de neige se dressait, spectral et arachnéen, au-dessus d'un puits. Et à côté, on devinait une haie, une rangée de buissons.

— Une plantation de mûriers. Quand nous y serons, nous verrons les abords de Chalukou. Nous y sommes presque, Shujin. C'est tout ce qu'il nous reste à faire, plus que quelques mètres, et... Je me suis interrompu net.

— Chongming ?

J'ai mis l'index en travers de mes lèvres et j'ai baissé les yeux sur la pente qui dévalait vers les ténèbres.

— Chongming ? Tu as entendu quelque chose ?

Elle a froncé les sourcils, le buste en avant, concentrée sur le silence. Puis elle m'a regardé.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Que crois-tu avoir entendu ?

Je n'ai pas répondu. Je ne pouvais pas lui dire qu'il me semblait avoir entendu le diable gronder dans la campagne obscure à quelques pas de nous.

— Qu'est-ce que c'est ?

Un faisceau de phares a jailli des arbres en contrebas, sur la gauche du chemin, accompagné d'un rugissement effroyable. A environ deux cents mètres de nous, une motocyclette a bondi pardessus la lèvre du talus, s'est

rétablie sur le plat et a pivoté sur elle-même dans une gerbe de neige. Puis elle a stoppé, comme pour reprendre son souffle, tournée vers nous.

— Vite ! ai-je crié en prenant le bras de Shujin et en la poussant vers la forêt, au-dessus du chemin. Vite, cours !

J'ai empoigné les brancards de la charrette et j'ai escaladé la pente derrière elle. Dans notre dos, le pilote a remis les gaz et fait gronder son moteur. J'ignorais s'il nous avait vus, mais il m'a semblé qu'il dirigeait sa motocyclette vers le chemin que nous avions suivi.

— Continue à marcher. Continue à marcher !

Je trébuchais à chaque instant dans la neige épaisse, et la charrette cahotait dangereusement derrière moi.

— De quel côté ? m'a lancé Shujin en se retournant. De quel côté ?

— Suis le sens de la montée ! Continue à marcher vers la montagne !

Chapitre 56

En entendant les pas résonner furtivement sur l'escalier de métal, j'aurais pu garder un profil bas. J'aurais pu me réfugier sans un bruit dans ma chambre, sortir par la fenêtre, m'éclipser sous la neige cotonneuse et ne jamais savoir ce que contenait le sac plastique. Mais non. Je me mis à tambouriner contre la porte de Jason en hurlant de toutes mes forces :

— Jason ! JASON, VA-T'EN !

Au moment où l'ombre horrible de la Nurse émergeait des ténèbres en haut des marches, je détalai dans le corridor sans cesser de crier, en bondissant et en zigzaguant avec une telle frénésie qu'on aurait pu croire que c'était de l'exubérance plutôt que de la peur ; arrivée en haut de l'escalier du jardin - JASON ! -, je le dévalai, en glissant autant qu'en courant, me précipitai contre

le panneau coulissant du rez-de-chaussée et plongeai tête baissée dans la nuit neigeuse.

Une fois dehors, je marquai un temps d'arrêt, une seconde à peine.

Tout était immobile dans le jardin. Après avoir jeté un coup d'œil à travers les branchages sur le portail de la rue, je regardai avec fascination le sac plastique suspendu à quelques mètres sur ma gauche, juste au-dessus de la pierre blanche qui disait : N'allez pas plus loin. De nouveau, je regardai le portail, puis le sac, avant de lever brusquement la tête. Une lumière venait de s'allumer dans la galerie, inondant le jardin. Fais-le...

Je quittai le seuil, mais au lieu de m'engager dans le tunnel de glycine je partis latéralement, dans la direction du sac, en me faufilant comme un crabe dans les taillis, plaquée contre le mur de la maison quand il faisait trop noir. Les branches s'agitaient, projetaient de la neige un peu partout. L'ombre du sac plastique dansait sur mes traits. Parvenue au cœur de l'obscurité, dans une végétation trop dense pour me permettre d'avancer, je me pliai en deux et repris mon souffle, les tempes bourdonnantes.

Le sac ondulait paresseusement au-dessus de ma tête, et encore au-delà les carreaux argentés de la fenêtre qui faisait face à la chambre de Jason reflétaient les arbres et la neige. Il y eut quelques secondes de silence, puis un craquement assourdissant s'échappa de la maison - une porte arrachée à ses gonds, un meuble renversé - et presque simultanément j'entendis un son que je n'oublierai jamais. Il ressemblait à ceux que les rats du jardin produisaient parfois en pleine nuit quand un chat les déchiquetait. Il résonna de pièce en pièce comme un coup de fouet. Jason hurla, un cri atroce, déchirant, qui envahit le jardin et s'enfonça dans ma poitrine. Je plaquai les mains contre mes oreilles, refusant d'entendre ça. Mon Dieu. Mon Dieu. Je dus ouvrir grand la bouche pour ne pas suffoquer : aspirer de l'air à longues goulées parce que, pour la première fois de ma vie, je crus que j'allais m'évanouir.

Le sac remua sous la caresse d'une brise légère et un peu de neige dégringola de ses plis. Je levai sur lui mes yeux noyés de terreur. Il y avait quelque chose dedans, emballé dans du papier. Je le voyais clairement. Les cris de Jason

montaient crescendo, résonnaient dans la nuit, se répercutaient sur les murs. Je n'avais plus beaucoup de temps, il fallait que ce soit maintenant. Concentre-toi... concentre-toi. En nage, secouée de tremblements, je me hissai sur la pointe des pieds, tâtonnai jusqu'à trouver la bonne branche, la ramenai vers moi, tendis mes phalanges engourdies vers le sac. Un peu de givre en tomba, le plastique crissa sous mes ongles, et un réflexe de peur me fit retirer la main. Le sac ondula encore un peu. J'inspirai profondément, m'étirai au maximum et, à l'instant même où je l'attrapais, cette fois d'une main plus ferme, Jason cessa de hurler et la maison retomba dans le silence.

Je fis glisser le sac vers le bout de la branche avec une série de tractions saccadées. Quand il fut dégagé, la branche remonta d'un seul coup vers le ciel en fouettant l'air. Une pluie de minuscules stalactites s'abattit sur moi pendant que je rebroussais chemin en titubant dans les taillis, pliée en deux, serrant la poche de plastique gelée entre mes mains engourdies. Est-ce que tu m'as entendue ? pensai-je en levant les yeux vers la galerie et en me demandant où elle était, pourquoi ce silence. Jason, pourquoi est-ce que je ne t'entends plus ? Est-ce parce qu'elle a cessé de te torturer ? Parce que tu lui as dit où il fallait chercher ?

Une fenêtre s'ouvrit. La forme horriblement chevaline de la Nurse se découpa dans la galerie, mais son visage était indistinct à travers les branchages. Je sentis à son immobilité que son attention était concentrée sur le jardin - elle se souvenait peut-être de l'écho de ma cavalcade dans l'escalier. A moins qu'elle ne soit en train de scruter les arbres en se demandant où pouvait être accroché le sac plastique. Je tournai lentement la tête et vis l'ombre de la branche que je venais de relâcher, dix fois plus grande que nature, fouetter follement la paroi blanche du Salt Building. La Nurse passa la tête à l'extérieur et huma l'air, et j'aperçus ses yeux étranges, réduits à deux fentes troubles. Je reculai encore dans le bosquet, écrasant des brindilles, cherchant à tâtons un appui solide.

Elle pivota sur elle-même et se mit à longer lentement le corridor, en tapotant du bout des ongles chaque vitre devant laquelle elle passait. Elle se dirigeait vers l'escalier du jardin. Je vis bouger une seconde forme derrière elle - le chimpira. À côté de mon pied, une pierre était aux trois quarts enfouie dans

la boue. Je tirai frénétiquement dessus, à m'en écorcher les doigts, réussis à la déterrer et la serrai contre mon cœur, avec le sac plastique. Je m'efforçai ensuite de visualiser le jardin dans son ensemble. Quand bien même je réussirais à m'extraire de l'enchevêtrement de branches, il me faudrait encore courir quinze secondes à découvert pour atteindre le portail. J'étais plus en sécurité ici, où les taillis rendaient mes traces invisibles, et si je...

Je retins mon souffle. Ils avaient trouvé l'escalier. Leurs pas résonnaient sur les marches. C'est moi qu'ils cherchent, pensai-je, les os liquéfiés de terreur. Je suis la suivante. Quelqu'un rouvrit le panneau coulissant et, avant que j'aie pu prendre la fuite, le profil noir de la Nurse se découpa dans le filigrane des branches chargées de neige. Elle se voûta légèrement pour entrer dans le tunnel de glycine puis voyagea rapidement, en douceur, comme montée sur des rails invisibles, jusqu'à l'autre bout ; elle se redressa alors, sombre et raide, immobile dans le jardin de pierres, et sa tête énorme fit une série de mouvements minuscules, comme un étalon qui renifle. Une buée blanche s'échappait de ses narines, comme si elle avait produit un effort.

Je ne respirais plus. Elle l'aurait senti - elle était tellement aux aguets qu'elle aurait senti mes poils se hérissier, la dilatation infinitésimale d'une artère, peut-être même la bousculade de mes pensées. Le chimpira, planté sur le seuil, regardait la Nurse, qui tourna d'abord la tête dans ma direction, puis vers les arbres, puis vers le côté opposé - celui du portail. Après une brève hésitation, elle reprit sa traversée du jardin, en s'arrêtant çà et là pour regarder tout autour d'elle avec une infinie attention. Un bref instant, après avoir regagné le tunnel de glycine, elle disparut derrière un tourbillon de flocons, et je l'entendis tester le portail, je l'entendis ouvrir un des battants avec un long, un interminable grincement. Une accalmie me permit de l'apercevoir, immobile et contemplative, les mains sur la serrure.

— Alors ? souffla le chimpira, avec peut-être une touche de nervosité dans la voix. Tu vois quelque chose ?

La Nurse ne répondit pas. Elle palpa la serrure du bout des doigts, puis les porta à son nez et les flaira, la bouche entrouverte comme pour permettre à l'odeur de mieux circuler. Elle passa la tête à l'extérieur du seuil pour

surveiller la rue et, soudain, ce fut comme si la foudre s'abattait sur moi : pas d'empreintes, pas d'empreintes dans la neige. Elle est en train de comprendre que je ne suis pas sortie par là.

Je glissai le sac à l'intérieur de mon blouson, refermai celui-ci jusqu'au col, mis la pierre dans une de mes poches et me faufilai en silence, ombre parmi les ombres, jusqu'à la fenêtre du rez-de-chaussée dont la grille de protection était à demi descellée et pendait au bout de ses gonds. La fenêtre était comme dans mon souvenir, vert-de-grisée, entrouverte. Je me penchai en avant au maximum, m'agrippai au cadre pour assurer mon équilibre, me hissai au-dessus de la couche de neige immaculée qui recouvrait le sol à cet endroit et pris appui sur une branche cassée qui reposait contre le mur. Je restai un instant immobile dans cette position, tremblante ; j'étais maintenant à deux doigts de la vitre embuée par mon souffle brûlant. En l'essuyant, je me retrouvai face à mon reflet qui me regardait fixement, et la surprise faillit me faire tomber à la renverse. Doucement, doucement, concentre-toi. Je me retournai pour scruter la végétation. Elle n'avait pas bougé, elle me tournait toujours le dos, surveillait toujours la rue de manière détachée, sans signe d'impatience. Le chimpira avait quitté le seuil et regardait dans la même direction qu'elle, dos à moi.

Je réussis à faire coulisser la vitre par une succession de minuscules à-coups, en prenant soin de la soulever pour l'empêcher de grincer, et tout à coup, comme si elle m'avait entendue, la Nurse se détourna du portail et regarda le jardin.

Je n'attendis pas. Je glissai une jambe dans l'ouverture et, d'un coup de reins, me catapultai à l'intérieur du bâtiment, où je retombai accroupie dans le noir. Je restai immobile, horrifiée par le vacarme que je venais de produire, les mains plaquées au sol, à attendre que l'écho soit retombé, qu'il ait fini de rouler à travers les vieilles pièces closes. Quelque part dans l'obscurité, sur ma gauche, des rats piétinèrent. Je fouillai dans mes poches, allumai ma lampe et, une main plaquée dessus, projetai sur le sol un rayon timide. La pièce s'anima soudain d'une vie vacillante - une petite pièce au sol dallé, encombrée de piles de rebuts. A quelques pas de moi s'ouvrait un seuil désert. Le rayon de ma lampe passa au travers et poursuivit sa course, sans

rencontrer d'obstacle, assez loin dans les profondeurs de la maison. J'éteignis la lampe et me mis à avancer à quatre pattes, comme un chien, dans la poussière et les toiles d'araignée ; je franchis le seuil la tête la première, continuai jusqu'au seuil suivant et m'enfonçai toujours plus loin dans le réseau de pièces, jusqu'à avoir la conviction qu'ils ne pourraient jamais m'y retrouver.

Je finis par me retourner pour regarder derrière moi. Je n'entendais que les bonds de mon cœur. Est-ce qu'ils m'ont vue ? Est-ce qu'ils m'ont vue ? Le silence me répondit. Quelque part dans l'obscurité résonnait un ploc-ploc-ploc régulier, et je remarquai aussi une odeur acre et tourbeuse, une odeur minérale d'eau prise au piège et de décomposition.

Je m'accroupis, haletante, et, après ce qui me parut être une éternité, j'osai rallumer ma lampe. Le faisceau glissa sur des piles de meubles, des traverses tombées du plafond, des amas de plâtras et de fils. Je pouvais rester cachée là jusqu'à la fin des temps s'il le fallait. D'une main tremblante, je sortis le sac plastique de mon blouson. Je m'étais attendue à quelque chose de lourd, à quelque chose de dense et de solide, mais ce sac était léger, trop léger, comme s'il contenait du balsa ou des os séchés. Je glissai mes doigts à l'intérieur et sentis un emballage, une surface lisse qui avait exactement la texture du papier de boucherie - épaisse et lustrée. Du sang ne resterait pas longtemps sur une surface aussi glissante. Incapable de soutenir l'idée de ce que je tenais entre mes mains, je fus obligée de me relever un moment, de m'appuyer contre le mur en respirant péniblement par la bouche. J'explorai le papier à tâtons, je trouvai le bord et, au moment où j'allais le défaire, loin derrière moi dans les ténèbres, j'entendis un son que je reconnus tout de suite. Un grincement de métal contre le métal. Quelqu'un était en train d'ouvrir la fenêtre par laquelle j'étais entrée.

Chapitre 57

Je remis aussitôt le sac dans mon blouson et, à quatre pattes, repartis à l'aveuglette, heurtant des objets, cernée par l'écho de mes murmures de

panique. Je traversais une pièce et m'engouffrais dans la suivante, et la suivante, sans faire attention à ce que je laissais derrière moi - les rangs de kimonos suspendus dans un coin, muets comme des cadavres, la table basse prête pour le dîner dans l'ombre d'une pièce, comme si tout s'était brutalement arrêté à l'instant de la mort de la mère du propriétaire.

J'étais rendue loin, loin dans les entrailles de la maison, dans l'obscurité sans fin, quand je me rendis compte que je ne pourrais pas aller au-delà. J'étais dans une cuisine, équipée d'un évier et d'une gazinière à l'occidentale. Mais le mur qui me faisait face, à la différence de toutes les autres pièces, était uniforme ; il n'y avait plus de seuil à franchir.

Il n'y avait pas d'issue. J'étais prise au piège.

Terrorisée, j'envoyai le faisceau de ma lampe fouetter les murs, les toiles d'araignée, le plâtre écaillé du plafond. Le cercle de lumière finit par s'arrêter sur ce qui ressemblait à un panneau de placard dans un coin de la pièce ; je me ruai dessus et m'acharnai sur la poignée, m'écorchant les doigts, trépignant de panique.

Le panneau s'ouvrit avec un cliquetis dont l'écho s'échappa vers les pièces que je venais de traverser.

Un coup de lampe me permit de constater que ce n'était pas un placard que je venais d'ouvrir, mais une porte branlante qui donnait sur le haut d'une cage d'escalier vermoulue menant encore plus loin dans les ténèbres. Je m'y engouffrai, refermai soigneusement le panneau derrière moi et descendis de deux marches, agrippée à la rampe pourrie. Je me penchai en avant et promenai ma lampe autour de moi. J'étais dans une petite cave, peut-être un cellier, d'environ un mètre cinquante sur trois, aux épais murs de pierre. À hauteur d'homme, des dizaines de vieux bocal de verre au contenu bruni s'entassaient sur des étagères maintenues par des crochets rouillés. Plus bas, là où le sol aurait dû se trouver, je découvris une couche épaisse d'algues rosâtres. L'escalier plongeait droit dans une sorte de lac sous-marin.

Je relevai la tête vers le panneau de bois que je venais de refermer et tendis l'oreille. Silence. J'étais montée sur une branche - je n'avais donc laissé

aucune empreinte dans la neige sous la fenêtre, et ma trace était sans doute impossible à suivre dans la végétation. Peut-être qu'ils ne m'avaient entendue à aucun moment. Peut-être qu'ils vérifiaient simplement toutes les fenêtres par acquit de conscience. Oui, s'il vous plaît, pensai-je. S'il vous plaît. Je me retournai et promenai mon faisceau sur la cave. D'une petite fissure dans le revêtement du mur de droite coulait une rigole d'eau brune. Jason m'en avait parlé : pendant un tremblement de terre, une canalisation de la rue avait crevé et le sous-sol s'était retrouvé inondé - des lignes horizontales verdâtres marquaient l'évolution du niveau de l'eau au fil des ans. Mon rayon effleura le sommet d'une voûte de brique trapue à la surface. Je me penchai au ras de la peau rosâtre qui recouvrait l'eau et tendis ma lampe en orientant le rayon vers le haut. C'était un tunnel, inondé jusqu'à environ trois centimètres du plafond, qui menait encore plus loin dans les profondeurs de la maison. Il devait être impossible de...

Je sursautai. Dans mon dos, un bruit de choc résonna de pièce en pièce, comme si la grille de la fenêtre venait d'être arrachée à ses points de fixation.

Je me mis à haleter comme un chien, la bouche ouverte. En levant ma lampe, je fis un premier pas dans l'eau, qui frissonna tout autour de moi comme si j'avais chatouillé le ventre d'une créature endormie, comme si je troublais des choses immobiles depuis des années. Elle était glaciale. Je serrai les mâchoires et il me vint des images de dents, de nageoires, de gueules mystérieuses ; la possibilité m'effleura que je venais peut-être de profaner un antre. Je pensai au kappa, le vampire aquatique japonais, ce prédateur qui happait par les pieds les nageurs imprudents, les vidait de leur sang et rejetait sur la berge leur carcasse sèche et décolorée. Des larmes de peur commencèrent à emplir mes yeux pendant que je m'enfonçais en pataugeant.

Devant le mur du fond, je me retournai. L'eau cessa peu à peu de clapoter, le calme retomba. Je n'entendais plus que l'écho de mon souffle terrorisé sur les murs.

Un nouveau choc déchira le silence. Des meubles renversés. Je fouillai éperdument la cave du regard, vis défiler sous le rayon tremblant de ma lampe des lambeaux de plafond jauni. Il n'y avait aucune cachette possible,

aucun endroit par où... La voûte ! Je pliai les genoux et m'enfonçai dans l'eau jusqu'aux épaules, jusqu'à ce que mon menton effleure la surface. J'avais renversé quelques bocaux, qui trouèrent la peau rose avec un bruit de déglutition avant de disparaître dans les profondeurs avec leurs boules sombres de prunes en conserve, leur riz et leurs petits poissons aveugles.

J'enfonçai une main dans l'intérieur obscur du tunnel et tournai sur le côté, ouvrant et refermant alternativement les doigts pour explorer le plafond glissant de la voûte. Il fallut que je tende entièrement le bras et que je presse la joue contre le mur pour sentir le plafond se dérober sous mes doigts et ma main émerger à l'air libre de l'autre côté de la voûte. Je ramenai mon bras et l'éclairai de ma lampe. Quelle distance ? Soixante, soixante-dix centimètres, peut-être ? Pas très loin. Pas trop loin. Je me retournai vers l'escalier, vers le mince panneau de bois.

Quelque part, tout près, peut-être dans la cuisine, il y eut un autre craquement. Je n'avais plus le choix. Je sortis le sac plastique de mon blouson, fis avec les poignées un nœud que je serrai au maximum pour le rendre étanche, puis le remis dans mon blouson, que je refermai jusqu'au col. C'est alors que je lâchai ma lampe. Elle glissa entre mes doigts gourds, atterrit sur la peau d'algues, et son faisceau projeta sur le mur le plus proche un ovale distordu. Je tendis le bras, réussis à la toucher, voulus la ramener mais perdis l'équilibre et la lâchai de nouveau. Cette fois, la peau fléchit, la lampe bascula et fut précipitée dans l'eau, éclairant de son rayon les colonies roses d'organismes en putréfaction, faisant tourbillonner sur les murs leurs ombres dentelées. Je plongeai le bras pour la rattraper, déplaçai ma main au ralenti sous la surface, soulevai des volutes de vase, mais la lampe continua de sombrer sans bruit, avec des pirouettes paresseuses, et son rayonnement jaune se réduisit peu à peu à un halo de plus en plus faible. Soudain, plouf... Tout près de moi, une chose petite, mais lourde, se jeta à l'eau et commença à nager.

Des larmes de terreur me gonflèrent les yeux. La lampe. La lampe. Tu n'en as pas besoin. Tu peux t'en passer. C'est quoi, cette chose dans l'eau ? Rien. Un rat. N'y pense pas. Au sommet de l'escalier, un trait de lumière traversa les fissures du panneau de bois. J'entendis une voix d'homme, basse et grave, et

aussi les reniflements de cheval de la Nurse qui marchait dans la cuisine, cherchant peut-être à déceler mon odeur.

Si tu prends le temps de réfléchir, tu es morte. J'inspirai une longue goulée d'air, mis les mains contre le mur, pliai les genoux et plongeai la tête la première dans le tunnel opaque.

L'eau glaciale m'emplit les oreilles et le nez. Je tendis les mains et essayai de me remettre debout, heurtant des briques, m'égratignant les coudes, trébuchant dans l'obscurité liquide. Un son surnaturel résonnait à mes tympanes, celui de mes geignements de terreur. De quel côté ? De quel côté ? Où finissait la voûte ? Où ? Elle semblait se prolonger indéfiniment. Au moment où je commençais à croire que j'étais au bord de l'asphyxie, que la fin était proche, une de mes mains creva la surface, et je propulsai désespérément ma tête en avant, avide de trouver un peu d'air, en m'écorchant le crâne. J'émergeai avec un haut-le-cœur, la tête douloureusement pressée contre le plafond. Je ne réussis pas à la sortir entièrement de l'eau, mais en pliant les genoux et en me tordant le cou, j'avais juste assez de place - une poche d'air de dix ou douze centimètres entre l'eau et la brique - pour respirer.

Respire. Respire !

Je ne sais pas combien de temps je restai là, ni dans quel état de crise mon corps entra à ce moment-là - peut-être que je m'évanouis, peut-être que je basculai dans un état second -, mais pendant que j'étais là. tremblante, avec pour seule compagnie les battements de mon cœur, si forts que c'était comme si sa taille s'était multipliée par cent, comme s'il était devenu aussi gros que la maison, quelque chose, le froid ou la peur, entraîna ma conscience vers les profondeurs d'un long tunnel silencieux, jusqu'à ce que je ne sois plus rien, plus rien qu'un pouls sourd, et faible, dans un lieu sans géographie, sans frontières et sans lois physiques. J'évoluais dans un vide, privée de la conscience du temps et de l'existence, flottant paresseusement comme un astronaute dans l'éternité et, même quand, après qu'un millénaire se fut écoulé, je vis bouger une faible lueur rosâtre dans l'eau à ma gauche - la Nurse, en train d'explorer la surface de sa torche -, je ne cédaï pas à la panique. Comme si j'étais ailleurs, je vis mon visage glacé au ras des algues,

mes lèvres bleues, mes yeux mi-clos. Même lorsque la lueur eut disparu et qu'enfin, au bout d'une éternité, les bruits de pas se furent estompés dans les pièces du dessus, je restai absolument sans bouger, une Alice moderne, la tête penchée, recroquevillée, et tellement frigorifiée que je croyais que le gel allait bloquer mon cœur et me fossiliser sur place, à quelques mètres sous terre.

Chapitre 58

Les premières lueurs de l'aube glissaient sur le jardin, et le silence régnait sur la maison depuis des heures quand je rejoignis la fenêtre à la grille descellée. J'étais tellement gelée qu'il m'avait fallu des heures pour revenir sur mes pas à quatre pattes. Chaque centimètre de terrain avait été un combat contre la léthargie ensorcelante du froid mais, enfin, j'y étais. Je scrutai le jardin avec inquiétude, le cœur agité de battements sourds, sûre que la Nurse allait me fondre dessus, surgie d'un repaire invisible. Mais pas un bruit n'était perceptible dans le jardin - un monde féérique, cristallin, immobile comme un navire pris dans les glaces. Tout était paré de petits diamants de gel qui ressemblaient à des colliers tendus entre les arbres.

Escalader la fenêtre m'épuisa. Je me laissai retomber dans la neige et, longtemps, je fus trop faible pour faire autre chose que rester assise là où j'avais atterri, affalée comme une ivrogne contre la branche cassée, le sac plastique à mes pieds, et contempler d'un œil distant ce monde hivernal.

Qu'est-ce qui s'était passé ici ? Qu'est-ce qui s'était passé ? Toutes les vitres de la galerie étaient brisées, des branches d'arbres avaient été cassées, un volet sorti de ses gonds grinçait régulièrement.

Ces gouttelettes dans les branches sont tellement belles... Dans l'aube blafarde, mon esprit tournait au ralenti. Tellement belles. J'observai les arbres proches de la lanterne de pierre, la partie du jardin qui avait fasciné Shi Chongming. Comme dans un rêve, je sentis éclore en moi, lentement, le bourgeon de la compréhension.

Les branches étaient éclaboussées de gouttes de sang et de lambeaux de tissu gelés, comme si un corps avait explosé ici. Et, enroulés sur la lanterne de pierre, comme une guirlande défraîchie, je vis... Le souvenir brumeux d'une photo de police - un cadavre japonais sans nom, aux intestins lovés sous le châssis d'une voiture.

Jason...

Je passai ce qui me parut des heures à fixer ce qui restait de lui, sidérée par les motifs - les torsades et les rubans, les petits festons qui rappelaient des décorations de Noël. Comment cela pouvait-il être aussi beau ? Une rafale fit virevolter les flocons, tomber le sang des branches. Le vent s'engouffra par les vitres cassées de la galerie et tourbillonna dans le corridor. Je m'imaginai vue d'en haut, dans ce jardin, avec ses sentiers vermiformes et ses fourrés, j'imaginai l'aspect que devait avoir le sang, comme un halo autour de la lanterne de pierre, puis, prenant un peu plus de hauteur, je vis le toit de la maison, ses miles rouges brillant de neige fondue, je vis la petite rue où une vieille femme solitaire faisait claquer ses sandales de bois, je vis l'affiche de Mickey Rourke, puis tout Takadanobaba, le « haut pré aux chevaux », et Tokyo rutilant, scintillant au bord de sa baie, et le Japon accroché comme une libellule au flanc de la Chine. Et je montai encore plus haut, toujours plus haut, jusqu'au vertige, jusqu'à ce que les nuages aient tout recouvert, et je fermai les yeux et me laissai emmener au loin par le ciel, ou le vent, ou la lune.

Chapitre 59

Nankin, 21 décembre 1937

J'ignore combien de temps nous avons titubé dans la forêt dans notre fuite éperdue, fouettés par les rafales de neige. Nous avons marché, marché encore et encore. Je devais le plus souvent traîner Shujin parce qu'elle s'épuisait vite et me suppliait d'arrêter. Mais je restais inflexible : je la tirais d'une main, tenant de l'autre un des brancards de la charrette. Nous avons marché sans

relâche, dans la forêt, sous les étoiles qui vacillaient entre les branches. Au bout de quelques minutes, le grondement de la motocyclette s'était évanoui, et nous nous étions retrouvés seuls sur le flanc de la montagne déserte, une montagne fantôme. Mais je n'envisageais pas de faire halte. Nous avons dépassé des masses imposantes dans l'obscurité, les vestiges calcinés, abandonnés des belles villas, dont les amples terrasses étaient naguère couvertes de camélias ; l'odeur de leurs cendres flottait discrètement entre les arbres. Nous avons continué à piétiner dans la neige en nous demandant si les morts, eux aussi, gisaient à l'air libre.

Puis, longtemps après, alors que nous avions l'impression d'avoir parcouru la moitié du chemin menant au ciel et que le soleil dardait déjà quelques rayons rouges pardessus la montagne, j'ai entendu Shujin m'appeler dans mon dos. Je me suis retourné et l'ai vue adossée à un camphrier, les mains sur le ventre.

— S'il te plaît, a-t-elle murmuré. S'il te plaît. Je n'en peux plus.

J'ai redescendu la pente en courant et je l'ai rattrapée par le coude au moment où, ses genoux s'étant dérobés, elle s'écroulait dans la neige.

— Shujin ? Qu'y a-t-il ? Ça y est, ça commence ?

Elle a fermé les yeux.

— Je ne pourrais pas te le dire.

— Je t'en prie, ai-je insisté en lui secouant le bras. Ce n'est pas le moment de faire la timide. Dis-moi, c'est ça ?

— Je ne pourrais pas te le dire, a-t-elle répété d'un ton brusque en rouvrant les yeux. Parce que je n'en sais rien. Tu n'es pas le seul, mon mari, à n'avoir jamais porté d'enfant.

Son front était moite de transpiration, son haleine fumait. Ses bras ont creusé la neige tout autour d'elle, comme pour faire un étrange petit nid, où elle s'est pelotonnée.

— Je veux m'étendre. S'il te plaît, laisse-moi m'étendre.

J'ai lâché la charrette. Nous étions montés si haut que les incendies de Nankin n'étaient plus qu'une tache rougeoyante dans le ciel de l'aube. Nous avions atteint un petit replat, masqué d'en bas par un bois touffu de noisetiers, de noyers et de chênes. Je suis redescendu de quelques pas et j'ai écouté. Je n'entendais rien. Pas de moteur de motocyclette, aucun piétinement amorti dans la neige, rien d'autre que l'air qui sifflait dans mes narines et le claquement de mes dents quand j'ai crispé les mâchoires. J'ai remonté la pente en décrivant un grand cercle et en m'arrêtant régulièrement pour écouter le silence entre les branches nues. Il commençait à faire jour, et les timides rayons qui filtraient à travers les arbres éclairaient une forme environ sept mètres plus bas dans la pente, à demi enfouie sous les feuilles mortes, oubliée et couverte de mousse. C'était une énorme statue de tortue, au bec et à la carapace couverts de neige. Le grand symbole de la longévité mâle.

Mon cœur a fait un bond. Nous devions être tout près du temple Linggu ! Les Japonais eux-mêmes respectaient le caractère sacré des sanctuaires - aucune bombe n'avait détruit nos lieux de culte. Si tel était le lieu où le destin avait choisi de faire naître notre enfant, cela ne pouvait être que de bon augure. Peut-être y serions-nous en sécurité.

— Viens par ici, derrière ces arbres. Je vais te faire un abri.

J'ai renversé la charrette sur le flanc et j'en ai sorti toutes les couvertures, que j'ai étalées les unes sur les autres sous le châssis avant de la remettre en place. J'ai aidé Shujin à se glisser dessous, je l'ai installée sur sa couche et je lui ai apporté des stalactites cueillies aux arbres pour éteindre sa soif. Puis je suis passé de l'autre côté et, à coups de pied, j'ai entassé de la neige contre les bords de la charrette afin de la dissimuler aux regards. Quand tout a été prêt, je me suis accroupi un moment à quelques pas de la charrette, contemplant le ciel qui s'éclaircissait à chaque seconde derrière les arbres. Un silence absolu régnait sur la montagne.

— Shujin ? ai-je murmuré au bout d'un certain temps. Comment te sens-tu ?

Elle n'a pas répondu. Je me suis rapproché de la charrette et j'ai tendu

l'oreille. Elle respirait vite, un infime sifflement d'air, étouffé par les couvertures. J'ai retiré mon bonnet et je me suis penché encore plus près, en me maudissant de si peu m'y entendre en matière d'accouchements. Dans ma jeunesse, c'était le domaine réservé des matriarches, des sévères sœurs de ma mère. On ne m'avait jamais rien expliqué. Je suis ignorant. Le brillant linguiste moderne ne connaît rien à la naissance. J'ai posé une main sur la charrette et j'ai murmuré :

— S'il te plaît, dis-moi. Crois-tu que notre bébé soit...

J'ai ravalé la suite. J'avais parlé sans réfléchir. « Notre bébé », avais-je dit. Notre bébé.

Shujin a aussitôt réagi. Elle a proféré un cri interminable.

— Non ! s'est-elle écriée en sanglotant. Ce n'est pas possible, tu l'as dit. Tu l'as dit !

Elle a réussi à se soulever et j'ai vu dépasser sa tête : les cheveux fous, les yeux pleins de larmes.

— Va-t'en ! m'a-t-elle crié avec une sorte de fièvre. Laisse-moi. Lève-toi et pars. Pars !

— Mais je...

— Non ! Quel mauvais sort cherches-tu à attirer sur notre petite âme-lune ?

— Shujin, je n'avais pas l'intention de...

— Pars tout de suite !

— S'il te plaît ! Ne parle pas si fort.

Mais elle n'écoutait plus.

— Va-t'en, toi et tes mots dangereux ! Éloigne-toi le plus possible avec tes malédictions !

— Mais...

— Tout de suite !

Mes ongles se sont enfoncés au creux de mes paumes, et je me suis mordu la lèvre. Quel imbécile ! Quel étourdi, de l'avoir ainsi mise en colère ! Et dans un moment pareil ! J'ai fini par soupirer.

— Très bien, très bien, ai-je dit en reculant de quelques pas entre les arbres. Je vais rester ici, au cas où tu auras besoin de moi.

Je me suis assis dos à elle, face au ciel de l'aube.

— Non ! Plus loin ! Va-t'en plus loin. Je ne veux plus te voir.

— Très bien !

À contrecœur, j'ai fait encore quelques pas maladroits dans la neige, jusqu'à ce que la pente de la montagne m'ait dérobé à sa vue. Puis je me suis laissé tomber au sol et me suis martelé le front du poing. La forêt était si calme, si sereine. J'ai regardé autour de moi. Fallait-il chercher de l'aide ? Peut-être y avait-il dans une de ces maisons quelqu'un qui pourrait nous offrir un refuge. Mais d'après les bulletins radiophoniques, toutes ces villas avaient été pillées avant même que la porte est de Nankin ait été enfoncée. Les seules personnes que je risquais d'y rencontrer étaient des officiers de l'armée japonaise, installés en seigneurs dans ces demeures désertes, ivres des vins volés dans les caves.

Je me suis relevé et j'ai fait quelques pas hors de la forêt pour avoir une meilleure vision des environs. J'ai écarté une branche, fait un nouveau pas en avant, et mon souffle est resté prisonnier dans ma gorge. L'espace d'une seconde, j'ai oublié Shujin. Nous étions montés si haut ! Le soleil se levait derrière la montagne, rose et saupoudrée par les cendres d'incendies lointains, et plus bas dans la pente, perché parmi les arbres, le bleu intense, lustré du mausolée de Sun Yat-sen étincelait sur la neige. En me tournant à l'est, je devinais entre les montagnes les plaines jaunes et assoiffées du delta qui se perdaient dans un horizon brumeux. À mes pieds, le bassin de Nankin fumait

comme un volcan, un suaire de fumée noire planait au-dessus du Yang-Tsé, et j'ai constaté, le cœur serré, que tout était comme je l'avais imaginé : le fleuve à Meitan était un chaos - on voyait des bateaux, des sampans échoués sur le flanc dans la vase. Le vieux Liu avait eu raison de dire que l'est était la meilleure direction à suivre.

Alors que j'étais là, avec le soleil sur mes épaules et tout le Jiangsu étalé sous mes yeux, j'ai ressenti une soudaine bouffée de colère, une soudaine détermination à faire en sorte que survive la Chine au sein de laquelle j'avais grandi. Que toutes les ineptes cérémonies superstitieuses comme la fête de la Rosée Blanche et la fête des Graines et Pluies se perpétuent, que des canards soient toujours menés à travers champs au crépuscule, que, chaque été, les feuilles de lotus réapparaissent, tellement épaisses qu'on continuerait de croire qu'il était possible de traverser les étangs en marchant dessus. Que le peuple chinois continue d'exister - que le cœur de mon enfant reste à jamais chinois. Debout sur la montagne, face aux premiers rayons de l'aube, saisi d'une bouffée d'orgueil et de furie, j'ai levé une main vers le ciel et j'ai mis au défi les esprits maléfiques de venir me prendre mon fils. Mon fils, qui se battrait comme un tigre pour protéger son pays. Mon fils, qui serait plus fort que je ne l'avais jamais été. — Je te défie, ai-je murmuré au ciel. Oui, je te défie.

Chapitre 60

On ne peut jamais prédire ce qui va faire les gros titres de la presse. La plupart des indices retrouvés sur les lieux du crime de Takadanobaba désignaient un seul et même coupable : Ogawa, aussi appelée le monstre de Saitama. Et cependant, pour une raison ou pour une autre (peut-être la nervosité des journalistes était-elle excusable), la presse ne se fit jamais largement l'écho de cet aspect de l'affaire. Ogawa fut soumise à un interrogatoire, puis promptement et mystérieusement relâchée, et, à ce jour, elle vit libre, quelque part dans Tokyo, parfois entraperçue derrière la vitre fumée d'une limousine ou entrant de nuit dans un immeuble. Il ne faut pas commettre l'erreur de sous-estimer les liens qu'entretiennent les yakuzas et la

police japonaise.

Dans le même temps, le meurtre de Jason Wainwright, puisque tel était son nom de famille, fit la une des journaux et resta d'actualité des mois durant - parce que c'était un garçon de bonne famille et que les meurtres de jeunes et beaux Occidentaux étaient rares au Japon. Une hystérie collective s'empara de l'Etat de sa mère, le Massachusetts. Il y eut des accusations d'incompétence policière, de corruption et de connexions mafieuses, mais rien de tout cela ne mena jamais ni à Fuyuki ni au monstre de Saitama. Des équipes d'avocats en complet-veston s'embarquèrent sur des avions de Thai Air, mais, malgré toutes les ficelles qu'ils tirèrent et les sommes qu'ils offrirent, personne ne voulut leur parler de la vie de Jason dans les mois ayant précédé son meurtre. Quant à la mystérieuse femme qui avait téléphoné à sa mère la veille de sa mort, elle ne fut jamais retrouvée.

Mais ce qui frappa pardessus tout les esprits, ce fut l'horreur du crime. Ce fut ce avec quoi la Nurse avait décoré la lanterne de pierre. Ce fut l'image de l'envoyé de la famille Wainwright, à peine descendu de son avion venu de Californie, frappant à la porte de la maison de Takadanobaba avec son sac de voyage Samsonite en bandoulière, une brosse à dents de compagnie aérienne et une note de taxi encore au fond des poches, dans un costume saupoudré de neige. Ce fut l'idée de ce qu'il vit quand, ses appels étant restés sans réponse, il décida de longer la façade, jusqu'à se retrouver face à un portail aux battants rouilles et entrouverts.

J'avais quitté la maison à peine une demi-heure plus tôt. Je m'étais faufilée dehors par le portail, j'avais récupéré mon sac dans le passage et je m'étais rendue aux bains publics de la rue Waseda. Quand l'envoyé des Wainwright se rendit compte de ce qu'étaient vraiment les guirlandes de la lanterne de pierre, quand son visage se vida de son sang, quand il tomba à genoux et chercha son mouchoir à tâtons, je n'étais qu'à une centaine de mètres de là, assise sur le petit tabouret de caoutchouc vert de la douche, tremblant si fort que mes genoux s'entrechoquaient. Dix minutes plus tard, quand il ressortit en titubant dans la rue, une main levée pour intercepter un taxi, j'étais dans un autre taxi roulant vers Hongo, assise tout au bord de la banquette, les cheveux mouillés, emmitouflée dans mon cardigan.

Je regardais par la fenêtre les amas de neige, l'étrange clarté reflétée par les visages des femmes qui arpentaient prudemment les trottoirs sous leurs parapluies pastel. J'étais submergée par l'impression de solitude qui émanait de cette ville - des millions d'âmes dans leurs chambres, derrière les hautes falaises vitrées. Je pensais à ce qui se cachait derrière tout cela, je pensais aux câbles électriques, à la vapeur, à l'eau, au feu, au grondement des trains dans les souterrains et aux tremblements de terre. Je pensais aux âmes mortes de la guerre, ensevelies sous le béton. Le plus haut, le plus visité de tous les gratte-ciel de Tokyo, le Sunshine Building, se dressait à l'endroit même où le Premier ministre du Japon et tous les criminels de guerre avaient été exécutés. Je trouvais tellement étrange que personne ne sache ce qui venait de m'arriver... Personne ne s'était présenté pour me demander : Où étiez-vous cette nuit ? Qu'y a-t-il dans votre sac à dos ? Pourquoi n'avez-vous pas prévenu la police ? Je croisai le regard du chauffeur de taxi dans le rétroviseur, persuadée qu'il m'épiait.

Nous arrivâmes à Todai peu après neuf heures. Le blizzard avait repris, la neige tapissait les voitures en stationnement et le haut des réverbères. L'Akamon, l'énorme portail de l'université, n'était qu'une éclaboussure rouge, un flamboiement intermittent dans la nuée blanche. Un gardien en ciré noir nous laissa entrer et le taxi remonta l'allée jusqu'à ce que, surgie de la neige, une lumière nous apparaisse, puis une autre, et qu'enfin l'Institut des sciences sociales se dresse devant nous, illuminé et couvert de dorures comme un château de conte de fées.

Je demandai au chauffeur de stopper. Je relevai mon col de manteau, descendis et restai immobile, les yeux levés sur le bâtiment. Cela faisait quatre mois que j'étais venue ici pour la première fois. Quatre mois, et j'en savais tellement plus aujourd'hui. Je savais tout, je connaissais le monde entier.

Peu à peu, je me rendis compte de la présence d'une minuscule silhouette sombre, presque enfantine, à quelques pas de moi, parfaitement droite et immobile dans la neige, aussi inconsistante qu'un fantôme. Je me tournai dans sa direction. Shi Chongming. À croire que je l'avais fait apparaître par la seule force de ma pensée, mais presque à contrecœur, de sorte qu'au lieu d'un

Shi Chongming de chair et de sang je n'avais réussi qu'à produire ce demi-être aqueux.

— Shi Chongming, murmurai-je.

Il se tourna vers moi, me regarda et sourit. Il s'approcha, se matérialisa progressivement en émergeant de la blancheur. Il portait un manteau, et toujours son chapeau en plastique de pêcheur.

— Je vous attendais, dit-il.

Sa peau dans la lumière irréaliste avait l'aspect du papier, semblait insuffisante : des taches de vieillesse grosses comme des pièces de monnaie lui marbraient le visage et le cou. Je vis que sa veste était boutonnée jusqu'au col.

— Comment avez-vous su... ?

Il leva la main pour me faire taire.

— Je ne savais pas. Venez vous mettre au chaud. Il n'est pas bon de s'attarder sous la neige.

Je montai l'escalier derrière lui. L'intérieur de l'Institut était chaud, et même surchauffé, et nous laissâmes derrière nous des traces de neige fondue. Il referma la porte de son bureau, chaussa ses lunettes et se mit en devoir de rendre la pièce plus confortable. Il brancha un radiateur d'appoint, me servit un bol de thé fumant.

— Vos yeux.

Je posai mon sac de voyage et m'agenouillai sur le sol, adoptant d'instinct la position seiza, comme si cela pouvait me réchauffer d'être aussi contenue, avec mon bol de thé serré entre les mains.

— Vous ne vous sentez pas bien ?

— Je suis... je suis vivante.

Mes dents claquaient sans que je puisse les en empêcher. Je penchai mon visage sur la vapeur parfumée. L'odeur de pop-corn du thé de riz... C'était celle du Japon. Après avoir attendu quelques instants que mes frissons se soient calmés, je levai les yeux sur lui et :

— J'ai trouvé.

Shi Chongming s'arrêta net, laissant une cuiller en suspens au-dessus de la théière.

— S'il vous plaît... vous pouvez répéter ?

— J'ai trouvé. Je sais ce que c'est.

Il fit tomber la cuiller dans la théière. Il retira ses lunettes et s'assit derrière son bureau.

— Oui, fit-il d'un ton las. Oui, je m'en doutais.

— Vous aviez raison. Tout ce que vous m'avez dit est vrai. Vous deviez tout savoir depuis le début. Mais pas moi. Ce n'est pas ce à quoi je m'attendais. Pas du tout.

— Non ?

— Non, c'est quelque chose que Fuyuki a depuis longtemps. Peut-être des années, dis-je, ma voix s'amenuisant à chaque syllabe. C'est un bébé. Un bébé momifié.

Shi Chongming se replia dans le silence. Il détourna la tête et, pendant quelques secondes, ses lèvres remuèrent comme s'il récitait un mantra. Enfin, il toussa et rangea ses lunettes dans un vieux étui bleu.

— Oui, finit-il par lâcher. Oui, je sais. C'est ma fille.

Chapitre 61

Nankin, 21 décembre 1937

Et il m'est insupportable à présent d'y repenser : de repenser à cet instant de pure paix, de pur espoir. De me rappeler combien tout a été calme pendant ces quelques secondes, avant que les hurlements de Shujin ne résonnent à travers la forêt.

J'ai vaguement regardé autour de moi, comme si quelqu'un avait prononcé mon nom d'un ton détaché, en fronçant les sourcils, comme si je ne savais pas ce que je venais d'entendre. C'est alors qu'elle a hurlé de nouveau, un sanglot court, comme un chien qu'on bat.

— Shujin ?

Je me suis retourné, en transe, j'ai écarté des branchages, je suis revenu sur mes pas entre les arbres.

— Shujin ?

Pas de réponse. J'ai marché. Au sommet d'une butte, j'ai accéléré l'allure et je suis revenu au petit trot vers la charrette.

— Shujin ?

Silence.

— Shujin ? lançai-je plus fort, avec une pointe de panique dans la voix. Shujin ! Réponds-moi !

Toujours pas de réponse, et une vraie peur s'est emparée de moi. Je me suis mis à courir, à bondir sur la pente.

— Shujin ! ai-je crié tandis que mes semelles glissaient dans la montée et que des pins secouaient sur moi leurs manteaux de neige molle. Shujin !

La charrette était relevée à la verticale, nos couvertures et nos affaires gisaient éparpillées sur le sol. Des traces de pas peu profondes s'éloignaient entre les arbres. Je me suis précipité pour les suivre, les larmes aux yeux, courbé en deux pour éviter les branches basses qui me griffaient le visage. Elles se poursuivaient sur quelques mètres, puis ont changé de nature. J'ai stoppé net dans une gerbe de neige, le souffle rauque, le cœur battant. Les traces, ici, devenaient plus nombreuses. Je me tenais au milieu d'une zone de neige piétinée, comme si elle était tombée au sol, terrassée par la douleur. Ou comme s'il y avait eu lutte. J'ai repéré quelque chose à mes pieds, à demi enseveli. Je me suis accroupi et j'ai ramassé l'objet, je l'ai retourné entre mes mains. C'était une étroite bande d'étoffe, usée et déchirée. Le flux de mes pensées s'est ralenti en même temps qu'une terrible épouvante s'abattait sur moi. Sur la bande étaient épinglées deux plaques d'identification de l'armée impériale japonaise.

— Shujin ! ai-je crié en me redressant d'un bond. SHUJIN ?

J'ai attendu. Pas de réponse. J'étais seul avec mes halètements au milieu de la forêt.

— SHUJIN!

Mon cri s'est répercuté entre les arbres avant de se perdre dans les profondeurs de la montagne. Je me suis retourné, en quête d'un indice. Ils étaient là, quelque part, les Japonais, tenant Shujin, tapis dans la forêt et fourbissant leurs baïonnettes, dardant sur moi leurs yeux injectés de sang, quelque part, derrière un de ces arbres...

Tout près de moi, dans mon dos, quelqu'un a soufflé dans le silence.

J'ai fait volte-face, les mains en avant, prêt à bondir. Mais il n'y avait rien, rien que les arbres, noirs et moussus, et leurs branches ruisselant de stalactites. Je me suis forcé à respirer par le nez, à l'affût du moindre son. Il y avait quelqu'un. Tout près. J'ai entendu un murmure de feuilles mortes, un bruissement à environ trois mètres, là où la pente s'accroissait, puis une branche a craqué, un son brutal, mécanique, et un soldat japonais a émergé de derrière un arbre.

Il n'était pas en tenue de combat - son casque d'acier était accroché à sa ceinture avec ses poches de munitions, et ses écussons de grade étaient à leur place. Il me visait non pas avec un fusil, mais avec une caméra de cinématographe, dont l'objectif était braqué sur mon visage. Le mécanisme ronronnait, la manivelle tournait. Le cameraman de Shanghai. Je l'ai reconnu sur-le-champ. L'homme qui avait filmé les exploits des soldats à Shanghai. Il me filmait.

Nous sommes restés quelques secondes sans bouger ni parler ; je le fixais, et l'objectif soutenait sans ciller mon regard. Puis je me suis rué sur lui.

— Où est-elle ?

Il a reculé d'un pas, gardant d'une main ferme sa caméra à l'épaule, et c'est alors que, plus bas, j'ai entendu la voix de Shujin, douce et fragile comme de la porcelaine.

— Chongming !

Dans des années et des années, je me rappellerai encore ce cri. J'en rêverai, je le réentendrai dans les espaces blancs et froids de tous mes songes futurs.

— Chongming !

Je me suis écarté en titubant du cameraman pour m'enfoncer entre les arbres, avec de la neige jusqu'aux genoux, dans la direction de sa voix.

— SHUJIN !

Je pataugeais, des larmes plein les yeux, prêt à entendre une balle siffler dans l'air. Mais la mort aurait été trop douce par rapport à ce qui s'est passé ensuite. Le cliquetis caractéristique d'une baïonnette est parvenu jusqu'à moi dans l'air froid. Puis je les ai vus. Ils étaient à une centaine de pas en contrebas sur un sentier à chèvres, deux hommes en manteau moutarde, qui me tournaient le dos et regardaient une forme étendue par terre. Une motocyclette était appuyée à un vieux pin noir. Un des hommes s'est retourné

et m'a jeté un coup d'oeil nerveusement. Sa capuche recouvrait une casquette militaire : lui non plus n'était pas en tenue de combat, et pourtant sa baïonnette était fixée à son fusil. Un trait de sang lui barrait le visage, comme si Shujin l'avait griffé pendant leur lutte. Sous mon regard, il a baissé les yeux de honte. Le temps d'un éclair, j'ai vu ce qu'il était vraiment, un adolescent sous amphétamines, un paquet de nerfs à vif. Il aurait préféré ne pas être là.

Mais il y avait l'autre. Dans un premier temps, il ne s'est pas retourné. Un peu plus loin, au pied d'un arbre, Shujin gisait sur le dos. Elle avait perdu une de ses chaussures, ses orteils nus étaient bleus sur la neige. Elle serrait un petit couteau à manche laqué contre sa poitrine. Un petit couteau à fruits très aiguisé pour couper les mangues en dés, et elle le tenait à deux mains, pointé sur les hommes.

— Laissez-la, ai-je crié. Reculez !

Au son de ma voix, le deuxième homme s'est brusquement figé. Son dos a semblé grandir, gagner en stature. Très lentement, il a pivoté sur lui-même pour me faire face. Il n'était pas grand, pas plus grand que moi, mais j'ai trouvé ses yeux terrifiants. J'ai freiné ma course, je suis passé au trot, puis au pas. L'étoile dorée de sa casquette a flamboyé au soleil, son manteau à col de fourrure était ouvert, sa chemise déchirée, et j'ai compris que ce devaient être sa ceinture, ses plaques d'identification que j'avais ramassées un peu plus haut. Il était maintenant assez près de moi pour que je sente l'odeur de sa sueur, encore empreinte du saké de la veille, et aussi une autre odeur, plus ancienne celle-là, prisonnière de ses vêtements. Son visage était moite, d'un gris maladif.

Et en un instant, j'ai tout compris de lui. Tout sur les flacons crasseux alignés dans le bureau de la filature. Le pilon, le mortier, la quête sans fin... D'un remède. J'avais devant moi un homme malade que ne pouvait guérir la médecine militaire, un homme malade assez désespéré pour tout essayer, même le cannibalisme. Le yanwangye de Nankin.

Chapitre 62

L'enfant n'avait pas dû mourir bien vieille. Il lui restait un centimètre de cordon ombilical. Desséchée, brune, momifiée, elle était si légère que je pouvais la tenir sans difficulté entre mes mains, légère comme un oiseau. Elle était minuscule. Pitoyablement rabougrie. Un visage flétri de nouveau-né. Ses mains étaient ouvertes au-dessus de sa tête, comme si elle était en train de les tendre vers quelqu'un à la seconde où son monde s'était arrêté.

Ses jambes n'y étaient plus, de même qu'une bonne partie du bas du corps. Ce qu'il en restait était petit à petit coupé, haché, rogné par Fuyuki et sa Nurse. Elle avait été grignotée par l'obstination d'un vieil homme riche à poursuivre son fantasme d'immortalité. Elle n'avait jamais pu choisir ceux qui la regardaient ou la manipulaient. Elle n'avait jamais pu refuser d'être conservée dans un caisson vitré, face à un mur aveugle, incapable de bouger et attendant... quoi? Que quelqu'un vienne tourner son visage vers la lumière ?

Si je ne l'avais pas retrouvée, elle aurait pu rester à jamais dans le jardin, seule dans l'obscurité, avec pour toute compagnie les rats et la couverture changeante du feuillage, figée pour l'éternité - les bras tendus dans la mauvaise direction. Elle aurait fini par disparaître sous les décombres de la maison, puis un gratte-ciel et non un arbre aurait poussé sur elle, sa tombe ultime. À la seconde où j'avais ouvert le sac et défait l'emballage de papier, j'avais eu la certitude que Shi Chongming disait vrai : le passé est une bombe et, à partir du moment où ses éclats sont en nous, ils parviendront toujours, toujours à remonter à la surface.

J'étais assise dans son bureau, bouche bée, et je fixais un point invisible situé quelque part au-dessus de sa tête. L'air de la pièce sentait le renfermé, la mort.

— Votre fille ?

— Il me l'a prise pendant la guerre. A Nankin. Que montre le film, à votre avis, sinon Junzo Fuyuki et ma femme ? demanda-t-il après s'être éclairci la gorge.

— Votre femme ?

— Bien sûr.

— Fuyuki ? Il était là-bas ? Il était à Nankin ?

Shi Chongming ouvrit un tiroir de son bureau et jeta quelque chose sur la table. Deux rectangles de métal gravés, épinglés sur une bande de tissu jaunie. Parce qu'elles ne pendaient pas au bout d'une chaîne, il me fallut une seconde ou deux pour reconnaître des plaques d'identification militaires japonaises. Je les tirai vers moi, caressai leur surface du pouce. Les kanji étaient parfaitement lisibles. « Hiver » et « arbre ». Je relevai la tête.

— Junzo Fuyuki.

Shi Chongming ne répondit pas. Il alla ouvrir les placards alignés le long des murs et me les montra du geste. Toutes les étagères croulaient sous des dizaines de liasses de documents jaunis, écornés, tassés les uns contre les autres, maintenus par des rubans, des ficelles, des élastiques et des trombones.

— L'œuvre de ma vie. Mon unique préoccupation pendant les cinquante dernières années. A l'extérieur, je suis professeur de sociologie. À l'intérieur, je ne travaille qu'à retrouver ma fille.

— Vous n'avez pas oublié, murmurai-je en contemplant les milliers de pages. Vous n'avez jamais oublié Nankin.

— Jamais. Pourquoi croyez-vous que je parle si bien l'anglais, si ce n'est pour tout raconter au monde un jour, quand j'aurai retrouvé ma fille ?

Il sortit une liasse de documents et la laissa tomber avec un bruit sourd sur la table.

— Êtes-vous capable d'imaginer par quelles circonvolutions je suis passé, le temps qu'il m'a fallu pour retrouver la trace de Fuyuki ? Pensez aux milliers de vieux messieurs qui s'appellent Junzo Fuyuki dans ce pays. Et face à cela,

il y a moi, un petit homme, internationalement respecté pour mes travaux dans un domaine qui ne m'intéresse absolument pas, un domaine qui a pour unique attrait d'être le seul capable de couvrir adéquatement mes véritables objectifs et de m'offrir la possibilité de consulter ce type d'archives.

Il me tendit la première feuille de la liasse. Une photocopie portant le cachet de la bibliothèque d'histoire de la guerre de l'agence de Défense terrestre. Je me souvins d'avoir vu ce même tampon sur un autre document du dossier qu'il m'avait montré des semaines plus tôt.

— Les archives des unités de l'armée impériale. Des copies. Les originaux - du moins ceux qui ont échappé au transfert vers les États-Unis pendant l'occupation -sont très bien gardés. Mais j'ai eu de la chance... Après des années de démarches, j'ai eu enfin accès aux archives et là j'ai trouvé ce que je cherchais. Oui, reprit-il en hochant la tête. Il n'y avait qu'un seul lieutenant Junzo Fuyuki à Nankin en 1937. Un seul. Le yanwangye de Nankin. Le diable, le gardien de l'enfer. L'homme qui chassait la chair humaine pour guérir. Il se massa le front, et sa peau se plissa.

— Comme tous les autres soldats, comme presque tous les citoyens japonais revenus de Chine après la guerre, Fuyuki a rapporté une boîte au pays. Une boîte en glycine, accrochée autour de son cou, précisa-t-il en écartant les mains pour m'indiquer sa forme et sa taille.

— Oui, dis-je d'une voix faible.

Je m'en souvenais. Une boîte cinéraire blanche, en vitrine dans un des couloirs de son appartement proche de la tour de Tokyo. Elle aurait dû lui permettre de rapporter au Japon les cendres d'un camarade tué au combat, mais celle de Fuyuki avait contenu autre chose.

— Et avec ma fille, il a rapporté le chagrin d'un père, reprit Shi Chongming en promenant un regard triste sur les innombrables piles de papier. Depuis, il traîne avec lui l'autre bout d'un lien... d'un lien partant d'ici, dit-il en se touchant le cœur, et pour l'éternité. Un lien qui ne pourra jamais être coupé ni défait. Jamais.

Le silence régna de longues secondes. On n'entendait plus que les arbres au-delà de la fenêtre, agités par les rafales, ployant de temps à autre comme pour effleurer la vitre du bout des doigts. Shi Chongming s'essuya les yeux, se leva et se mit à arpenter, un peu voûté, à pas lents, l'espace familier que délimitaient les rares meubles de son bureau. Il fit rouler le projecteur au centre de la pièce, le brancha et se dirigea maladroitement, sans sa canne, jusqu'à un petit écran portatif adossé près de la fenêtre. Il le déroula, bloqua le bas de l'écran.

— Le voici, dit-il en ouvrant la serrure d'un tiroir bas, dont il sortit une boîte à film rouillée. La première fois que quelqu'un le voit. Je reste persuadé à ce jour que l'homme qui a filmé ces images s'en repent. Je suis sûr qu'il aurait distribué son film à son retour au Japon, même si cela signait son arrêt de mort. Mais il est mort, et son film est ici. Préservé par moi. Quelle ironie ! conclut-il en secouant la tête avec un sourire amer.

Voyant que je ne disais rien, il s'avança et me tendit la boîte pour que je regarde à l'intérieur.

— Vous allez me le montrer, murmurai-je, les yeux fixés sur la bobine.

Tout était là : l'illustration des mots du livre orange, le témoignage que je recherchais depuis tant d'années, la preuve que je n'avais pas inventé une certaine chose, que je n'avais pas inventé un détail, un détail suprêmement important.

— Oui. Vous croyez savoir ce que vous allez ressentir en visionnant ce film, n'est-ce pas ? Vous avez derrière vous des années de recherches sur Nankin, vous avez lu tout ce qu'il y a à lire là-dessus. Vous vous êtes projeté ce film cent fois dans votre tête. Vous croyez savoir d'avance ce que vous allez voir et vous vous attendez à une bonne dose d'horreur. N'est-ce pas ?

J'opinai vaguement.

— Eh bien, vous vous trompez. Vous n'allez pas voir que ça.

Il remit ses lunettes, installa la bobine sur le projecteur, se pencha pour

insérer le début du film entre les rouages complexes du mécanisme.

— Vous allez voir ça et quelque chose d'autre. Si répugnant que vous jugiez cet acte, si ignoble que soit le yanwangye de Nankin, ce film montre quelqu'un d'encore plus ignoble.

— Qui ça ? demandai-je en un souffle. Qui pourrait être pis que lui ?

— Moi. Je suis encore pis. Vous allez me voir, moi, plus ignoble, et de loin, que Fuyuki.

Il se racla la gorge, s'approcha du mur et éteignit la lumière. Dans le noir, je l'entendis revenir vers le projecteur.

— C'est une des vraies raisons pour lesquelles je n'ai jamais montré ce film à personne. Parce qu'un vieil homme qui a proféré des milliers de phrases pleines de sagesse sur la nécessité d'affronter le passé ne peut pas - ne peut pas - accepter le sien.

Le projecteur se mit en marche, et le flic-flic-flic du film entraîné vers la fenêtre de projection de l'appareil emplît la pièce.

Shi Chongming avait su préserver son film : il n'y avait ni décomposition, ni fragmentation, ni liquéfaction des polymères. Pas de zones d'ombre, pas de sautes d'image derrière lesquelles j'aurais pu me voiler la face.

Dès la première seconde, l'écran s'anima et un homme apparut : longiligne, l'air apeuré, immobile dans une forêt enneigée. Il se tenait à demi voûté et regardait la caméra avec des yeux fous, comme s'il s'apprêtait à sauter dessus. Je sentis se hérissier les cheveux de ma nuque. C'était Shi Chongming. Un Shi Chongming jeune homme. Dans un autre monde. Il fit un pas vers la caméra, lança à l'objectif un cri muet. Alors qu'il semblait sur le point de se ruer dessus, quelque chose, hors champ, détourna son attention. Il pivota sur lui-même et se mit à courir dans une autre direction. La caméra lui emboîta le pas, dévala un sentier en silence derrière Shi Chongming qui bondissait au-dessus des racines et des rigoles, les bras en l'air. Il était terriblement maigre, je le voyais à présent, sec comme un bâton, et minuscule dans ses vêtements

capitonnés trop larges pour lui. Devant lui, au bas du sentier, on apercevait deux silhouettes floues, indistinctes sous leur manteau à col de fourrure, le dos tourné à la caméra. Tout près l'un de l'autre, ils avaient les yeux baissés sur une forme étendue au sol.

Le projecteur crépita bruyamment pendant que la caméra se rapprochait de la forme, l'image tremblota, et un des deux hommes se retourna, l'air surpris. Il fixa d'abord ses yeux plissés, sans expression, sur le petit Chinois qui galopait vers lui en agitant les bras, puis sur la caméra. Shi Chongming ralentit, et l'opérateur dut baisser sa caméra à cet instant de sa course, parce que les quelques images suivantes ne montrèrent qu'un mélange de neige et de feuilles mortes à ses pieds.

Malgré les bruits du projecteur, je n'avais aucun mal à imaginer la texture sonore de ce coin de montagne, les halètements, le cliquetis des armes, les branches qui craquaient sous les semelles. La caméra se redressa et, cette fois, elle était beaucoup plus proche de la scène. À un mètre environ derrière le deuxième homme. Il y eut une pause, une hésitation patente. Puis l'opérateur osa se rapprocher encore d'un pas, et soudain l'autre se retourna, à une vitesse effarante, et plongea ses yeux dans l'objectif. L'étoile de sa casquette capta un rayon de soleil et flamboya brièvement.

Je retins mon souffle. Il était si facile de reconnaître quelqu'un, même cinquante ans après. Un visage juvénile, taillé à la serpe, et visiblement malade, très malade. Livide et en nage. Mais les yeux, les yeux n'avaient pas changé. Pas plus que les minuscules dents de chat que dévoila son rictus.

Sans doute le ressort de la caméra se détendit-il à cet instant, car l'image s'évanouit ; à l'instant du raccord, la pellicule grinça comme un train au bord du déraillement, et soudain nous nous retrouvâmes sous un autre angle, face à un Fuyuki debout et en sueur, qui haletait avec de petites bouffées de vapeur. Il était légèrement voûté, et quand la caméra recula je vis qu'il était en train de fixer une baïonnette au canon de son fusil. À ses pieds, une femme gisait sur le dos, son qipao relevé au-dessus des hanches, son pantalon lacéré révélant un ventre à la peau sombre.

— Ma femme, dit doucement Shi Chongming, fixant le film comme s'il était face à un rêve. C'était ma femme.

Fuyuki cria quelque chose à la caméra. Il salua de la main et sourit largement, montrant de nouveau ses dents de chat. La caméra descendit, comme si elle était incapable de soutenir son regard. Elle recula petit à petit, et le cadre en s'élargissant engloba le reste de la pente, d'autres arbres, une motocyclette adossée à l'un d'eux. Dans un coin de l'écran, le second soldat réapparut. Il avait ôté son manteau, et ses bras musclés enserraient Shi Chongming, dont la bouche était tordue en un cri d'horreur muet. Il se débattait, mais le soldat le tenait fermement. Personne ne s'intéressait à ses supplications. Tout le monde regardait Fuyuki.

Ce qui se passa ensuite, je le portais en moi depuis des années. Tout avait commencé sous la forme d'une phrase, lue dans la maison de mes parents, mais j'avais maintenant la réalité sous les yeux. Cette chose dont tout le monde avait dit qu'elle était le fruit de mon imagination devenait enfin une vérité défilant sur l'écran en points noirs et blancs. Ce fut totalement différent de ce que je m'étais imaginé : dans ma version, les contours étaient précis, les personnages n'étaient ni flous ni fébriles, ils ne barbouillaient pas le paysage de sang. Dans ma version, l'acte lui-même était bref et raffiné - une danse samouraï, suivie d'une chiquenaude sur l'épée pour la nettoyer de son sang. Et une tache sombre sur la neige, en forme de queue de paon.

Mais là, c'était autre chose. Quelque chose de disgracieux et de brouillon. D'abord, Fuyuki fixait la baïonnette au canon de son fusil, puis il levait son arme à deux mains comme une épée, les coudes en retrait du corps, massif et noir sur la neige, et ensuite on le voyait, lui, un homme entraîné à manier la baïonnette depuis l'enfance, la plonger dans le ventre d'une pauvre femme sans défense, de toutes ses forces.

Il lui fallut deux mouvements vigoureux. Elle se tordit au premier coup, leva bizarrement les bras, presque nonchalante, comme font parfois les femmes pour se débarrasser d'une contracture musculaire à l'épaule, et lâcha dans la neige le petit couteau qu'elle tenait. Au second, elle parut chercher à se rasseoir, les bras tendus devant elle comme une marionnette. Mais avant

qu'elle ait pu se redresser tout à fait, ses forces la quittèrent et elle retomba brutalement en arrière, un peu sur le côté. Puis elle resta inerte, et il n'y eut plus d'autre mouvement que celui de la tache sombre qui s'épanouissait autour d'elle comme les ailes d'un ange.

Ce fut si soudain, si cruel que malgré les cinquante-trois années écoulées, j'éprouvai de plein fouet le choc qui s'était abattu sur la forêt à cet instant-là. Les traits du second soldat se déformèrent, et sans doute l'opérateur tomba-t-il à genoux, car l'image sauta. Quand il réussit à rétablir la position de sa caméra, le lieutenant Fuyuki était en train de plonger une main dans la plaie béante qu'il venait de créer. Il en extirpa un bras minuscule, puis le corps entier d'un nouveau-né, intact, fumant, suivi de la masse boursouflée d'un placenta. Il le laissa tomber à quelques pas dans la neige et se pencha de nouveau sur le corps de la mère, fouissant le ventre ouvert de sa baïonnette et se mordant pensivement la lèvre comme s'il pouvait y avoir autre chose à trouver dedans. Le jeune soldat en avait assez vu, il porta les mains à sa bouche et se détourna, plié en deux, relâchant Shi Chongming, qui bondit aussitôt en avant et se jeta dans la neige noirâtre. Il tomba à quatre pattes, ramassa sa fille, la fourra à l'intérieur de sa veste capitonnée et rampa lourdement vers sa femme. Il n'était plus qu'à quelques centimètres d'elle et lui criait des mots à la figure, en cherchant ses yeux sans vie. L'opérateur se décala légèrement de manière à montrer Fuyuki, qui, debout au-dessus de Shi Chongming, pointait sur sa nuque un petit pistolet « bébé » Nambu.

Il fallut une seconde ou deux à Shi Chongming pour prendre conscience de ce qui se passait. Quand il sentit une ombre le recouvrir, il releva lentement la tête, par brèves saccades. Fuyuki défît le cran de sûreté du pistolet et lui tendit sa main libre, un geste simple, compréhensible dans le monde entier. Donne.

Donne.

Shi Chongming se remit péniblement à genoux, le bébé blotti contre son cœur, sans jamais détourner les yeux de cette main tendue. Lentement, très lentement, Fuyuki arma et pressa la détente de son Nambu. Shi Chongming sursauta, son corps se recroquevilla, et deux pas derrière lui une gerbe de

neige se souleva brièvement. Il n'avait pas été touché, c'était un simple coup de semonce, mais ses genoux se dérobaient - il tremblait violemment. Fuyuki s'avança d'un pas, lui colla sur le front le canon de son arme. Tremblant, pleurant, Shi Chongming leva les yeux sur le visage de son bourreau. Tout était dans ses yeux, dans le reflet des arbres : l'histoire longue et tourmentée de sa femme et de leur enfant, la question « Pourquoi nous, pourquoi maintenant, pourquoi ici ? ». Son histoire, prête à rejoindre le passé.

Je ne sais pas comment, mais je devinai ce qui allait se passer ensuite. Je sentis que tout était sur le point de s'accélérer. Je compris soudain pourquoi Shi Chongming avait caché son film pendant toutes ces années. Ce que montrait l'écran à cet instant, c'était lui en train d'évaluer, de soupeser la valeur de sa propre vie par rapport à celle du bébé qu'il tenait dans ses bras.

Il fixa si longtemps la main qu'on lui tendait que le moteur de la caméra finit par s'arrêter de tourner, et quand l'image revint après un nouveau raccord, il la fixait toujours. Une larme roulait sur son visage. Je me pris le front entre les mains, osant à peine respirer, trop consciente de la présence du vieux Shi Chongming assis silencieux derrière moi. En bredouillant une phrase qui ne semblait avoir de sens que pour lui seul, Shi Chongming souleva le nouveau-né et le déposa délicatement au creux du bras de Fuyuki. Il baissa la tête, se releva avec effort et partit en traînant les pieds vers les arbres. Personne ne l'arrêta. Il marchait à pas lents, avec une légère claudication, en s'arrêtant de temps en temps pour poser la main contre un tronc d'arbre et reprendre son équilibre.

Personne ne bougea. Le second soldat se tenait à quelques mètres dans la neige, la tête baissée, le visage entre les mains. Fuyuki lui-même était immobile. Puis il se retourna, adressa quelques mots à la caméra, souleva le bébé par un pied et l'examina comme un lapin écorché.

Je ne respirais plus. Nous y étions. C'était le moment clé. Fuyuki considéra l'enfant avec une expression étrange, intense, comme si cette petite fille détenait la réponse à une question essentielle. Puis, de sa main libre, il défit sa ceinture de caoutchouc avec laquelle il lui entrava les chevilles avant de la remettre autour de sa taille, laissant l'enfant pendouiller la tête en bas, le

visage contre sa cuisse. Pendant quelques secondes, elle oscilla mollement. Puis ses mains bougèrent.

Je me penchai en avant, agrippai les bras du fauteuil. Oui. Je ne m'étais pas trompée. Ses mains bougeaient. Sa bouche s'ouvrit à plusieurs reprises, sa poitrine se soulevait, son visage se déforma le temps d'un vagissement. Elle était vivante. Elle se contorsionna, tendit les bras, chercha instinctivement à agripper la cuisse de Fuyuki. Il se mit à tourner sur lui-même, et elle lâcha prise et décrivit un arc de cercle autour de sa hanche, comme une jupe de danseuse. Il répéta son mouvement, une fois, deux fois, paradant devant la caméra, laissant la petite fille rebondir de tout son poids contre sa jambe d'uniforme, sourit et dit quelque chose. Quand il la laissa tranquille, elle chercha de nouveau à s'agripper.

Le film s'acheva avec un ultime crachotement. J'avais l'impression d'avoir le souffle coupé par un coup de poing. Je me jetai au sol, tombai à genoux comme une suppliante. L'écran était vide, hormis quelques filaments et formes amibiennes. Shi Chongming éteignit le projecteur et, debout, considéra ma forme prostrée. Le seul son dans le bureau était le tic-tac assourdi de la vilaine vieille pendule qui trônait sur la cheminée.

— Est-ce ce à quoi vous vous attendiez ?

Je m'essuyai le visage d'un revers de manche.

— Oui. Elle était vivante. C'est ce que disait le livre. Les bébés étaient vivants quand ils sortaient.

— Oh, oui, murmura Shi Chongming. Oui, elle était vivante.

— Pendant des années... pendant des années, j'ai cru que j'avais... que j'avais imaginé cette partielà. Tout le monde disait que j'étais folle, que j'avais tout inventé, qu'aucun bébé ne pouvait survivre à... à ça.

Je cherchai un mouchoir dans ma poche, le roulai en boule et me tamponnai les yeux.

— Je sais maintenant que je ne l'ai pas inventé. C'est tout ce que je voulais savoir.

Je l'entendis s'asseoir à son bureau. Quand je relevai la tête, il regardait par la fenêtre. Dehors, les flocons étaient soudain devenus lumineux, comme éclairés par en dessous. Je me souviens d'avoir pensé qu'ils ressemblaient à des anges minuscules descendant sur terre.

— Je ne saurai jamais combien de temps elle a vécu, dit Shi Chongming. Je prie pour que ça n'ait pas duré.

Il se massa le front, haussa les épaules et promena sur son bureau des yeux vides, comme s'il cherchait un point sûr où poser son regard.

— Il paraît que, suite à ça, Fuyuki a guéri. Il a tué ma fille et il paraît que, peu après, ses symptômes ont disparu. Un effet placebo, une pure coïncidence. La malaria aurait de toute façon fini par le laisser tranquille, les crises auraient diminué au fil des ans même s'il n'avait pas...

Ses yeux cessèrent d'errer lorsqu'ils rencontrèrent les miens ; nous échangeâmes un long regard. A cet instant, tandis que j'étais par terre dans le bureau de Shi Chongming, je fus envahie par une certitude terrible et inévitable : la certitude qu'il n'y aurait pas d'issue facile. Vivants ou morts, nos enfants nous tenaient. Comme Shi Chongming, je serais liée pour l'éternité à ma petite fille morte. Shi Chongming avait plus de soixante-dix ans, j'avais un peu plus de vingt ans. Elle serait toujours avec moi.

Je me relevai, ramassai mon sac de voyage. Je le déposai sur le bureau devant lui et, les deux mains dessus, je baissai la tête.

— Ma petite fille aussi est morte, murmurai-je. C'est pour ça que je suis ici. Vous le saviez ?

Shi Chongming détacha les yeux de mon sac et les leva sur moi.

— Je n'ai jamais su pourquoi vous étiez venue me trouver.

— Parce que c'est moi qui l'ai fait, vous comprenez. C'était moi, répétais-je en essuyant une larme du coin de ma paume. Je l'ai tuée moi-même - ma petite fille - avec un couteau.

Shi Chongming resta silencieux. Un horrible désarroi s'installa dans son regard.

— Je sais, repris-je en hochant la tête. C'est affreux, et je n'ai pas d'excuse pour... Je n'ai pas le droit de pleurer. Je le sais. Mais je n'avais pas l'intention de... de la tuer. Je croyais qu'elle vivrait. J'avais lu ce passage sur les bébés de Nankin, dans le livre orange, et je... je ne sais pas pourquoi, mais je me suis imaginé que mon bébé vivrait peut-être, lui aussi, et alors je...

Je me laissai tomber sur le fauteuil, les yeux baissés sur mes mains tremblantes.

— ... je pensais qu'elle irait bien, qu'ils l'emmèneraient et la cacheraient quelque part, dans un endroit où mes... où mes parents ne pourraient jamais la retrouver.

Shi Chongming contourna la table à pas lents et vint poser ses mains sur mes épaules.

— Vous savez quoi ? dit-il après un long silence. Je me considère comme un homme qui connaît très bien la tristesse. Mais je... je n'ai pas de mots pour ça. Pas de mots.

— Ne vous en faites pas. Vous avez été bon, vous avez eu la bonté de toujours me dire que l'ignorance n'était pas la même chose que le mal, mais je vous comprends.

Je me séchai les yeux et tentai de lui sourire.

— Je comprends ça. On ne peut jamais vraiment pardonner à quelqu'un comme moi.

Chapitre 63

Comment mesurer le pouvoir que l'esprit exerce sur le corps ? Fuyuki n'aurait jamais voulu croire que le bébé momifié de Shi Chongming ne recelait pas le secret de l'immortalité. Il n'aurait jamais voulu croire que ce corps minuscule qu'il avait méticuleusement conservé et protégé au fil des ans, en le grignotant petit à petit, n'était qu'un placebo, et que ce qui l'avait maintenu en vie, en réalité, c'était la force de sa foi. Les membres de son entourage y croyaient aussi. Et quand il mourut dans son sommeil, deux semaines à peine après le vol du bébé de Shi Chongming, ils crurent du fond du cœur que c'était parce qu'il avait perdu son elixir secret. Mais il y en eut quelques-uns, les sceptiques, qui se demandèrent en leur for intérieur si la mort de Fuyuki n'avait pas été accélérée par le soudain intérêt que lui vouait un groupe de travail dépendant du département de la Justice des États-Unis.

C'était une petite équipe, efficace et spécialisée dans les enquêtes sur les crimes de guerre, et ses membres furent ravis d'entendre ce qu'avait à leur dire un certain Shi Chongming, ancien professeur des universités de Jiangsu et de Todai. Dès que la dépouille de sa fille avait été en lieu sûr, Shi Chongming s'était ouvert comme un coquillage dans l'eau bouillante. Pendant cinquante-trois ans, il avait travaillé à cette seule fin, tâchant d'obtenir la permission de voyager au Japon, se démenant face à la bureaucratie de l'agence de Défense terrestre, mais lorsqu'il l'eut retrouvée, tout remonta d'un seul coup à la surface : ses notes, les plaques d'identification de Fuyuki, une collection de rapports d'unités datant de 1937, des photographies du lieutenant Fuyuki. Le tout fut emballé et expédié par courrier vers Pennsylvania Avenue, Washington DC. Un film en seize millimètres suivit ce colis au-dessus du Pacifique peu de temps après, un film granuleux en noir et blanc, qui permit à l'équipe d'identifier formellement Fuyuki.

D'aucuns, signalant plusieurs raccords d'apparence très moderne, murmurèrent qu'il manquait une partie du film. Ils en conclurent que des extraits devaient avoir été supprimés récemment. C'était moi qui avais eu l'idée de retirer les quelques images qui montraient Shi Chongming abandonnant son bébé. J'avais procédé moi-même au découpage dans une chambre d'hôtel de Nankin, un découpage grossier, avec des ciseaux et du

Scotch. J'avais pris la décision pour lui, je m'étais imposée. J'avais estimé qu'il n'avait pas à se martyriser. C'était aussi simple que ça.

Je ne fis faire aucune copie du film avant de l'envelopper de papier bulle et d'inscrire soigneusement l'adresse sur mon colis au marqueur noir : « Dr Michael Burana, IWG, Département de la Justice. » J'aurais pu en envoyer une à mes médecins en Angleterre, j'imagine, et peut-être une aussi à l'infirmière qui aimait s'accroupir à mon chevet dans le noir. Et peut-être encore une autre, avec une fleur séchée à l'intérieur du paquet, à la gigoteuse. Mais je n'en avais pas besoin. Parce qu'il s'était passé quelque chose. J'avais vieilli, j'avais appris beaucoup, beaucoup de choses. J'en savais même tellement que ça me pesait. Je savais d'instinct ce qui était dû à l'ignorance et ce qui était dû à la folie. Je n'avais plus besoin de prouver quoi que ce soit à qui que ce soit. Pas même à moi.

— Mais maintenant c'est fini, me dit Shi Chongming. Et, vraiment, je vois que ma femme avait raison de dire que le temps tourne constamment sur lui-même, parce que nous sommes ici. Nous sommes revenus au point de départ.

C'était un matin bleu et blanc de décembre, le soleil aveuglant se reflétait sur la neige, et nous étions debout entre les arbres sur la montagne Pourpre, au-dessus de Nankin. A nos pieds, s'ouvrait une fosse fraîchement creusée, peu profonde, et dans ses bras Shi Chongming tenait un petit paquet enveloppé de lin. Il n'avait pas mis longtemps à le retrouver, l'endroit où il avait abandonné sa fille. Certaines choses sur ce flanc de montagne avaient changé en cinquante-trois ans : aujourd'hui, des petits trains lançaient des éclairs rouges en serpentant dans la forêt pour transporter les touristes au mausolée ; la ville à nos pieds était devenue une cité adulte du XX^e siècle, extraordinaire avec ses gratte-ciel embrumés et ses enseignes électroniques. Mais d'autres choses avaient si peu changé que Shi Chongming resta muet quand nous les découvrîmes : le soleil étincelant sur l'astrolabe de bronze, les pins noirs qui croulaient sous le poids de la neige, la grande tortue de pierre toujours tapie dans l'ombre, fixant d'un œil impassible les arbres qui grandissaient sur les

pentres, mouraient et germaient de nouveau.

Nous avions enveloppé de blanc la dépouille du bébé, et j'avais attaché sur le paquet un petit rameau de jasmin d'hiver jaune. Dans une boutique de la terrasse de la Pluie-de-Fleurs, j'avais acheté un qipao blanc afin d'être vêtue comme le voulait la tradition pour l'enterrement. C'était la première fois de ma vie que je m'habillais en blanc, et je trouvais que cela m'allait bien. Shi Chongming portait un costume ainsi qu'un brassard noir. Il dit que les parents chinois n'étaient pas censés assister aux funérailles de leur enfant. Il ajouta, en descendant dans la fosse, qu'il n'aurait pas dû être là et qu'il n'aurait certainement pas dû descendre dans cette tombe, ni mettre en terre lui-même ce petit paquet. Il aurait dû suivre le protocole et se tenir à gauche de la tombe en détournant les yeux.

— Mais, marmonna-t-il en commençant à jeter de la terre sur le suaire minuscule, y a-t-il encore des choses qui sont comme elles devraient être ?

Je ne répondis pas. Une libellule nous observait. Il me parut très étrange qu'un petit animal qui n'aurait pas dû être en vie en plein hiver vienne se poser sur une branche près de la tombe pour nous regarder enterrer un bébé. Je la fixai jusqu'à ce que Shi Chongming me touche le bras et me dise quelque chose à mi-voix, puis je me retournai vers la tombe. Il alluma un bâtonnet d'encens, le ficha dans le sol, et je fis le signe chrétien de la croix parce que je n'en connaissais pas d'autre. Ensuite, ensemble, nous repartîmes vers la voiture. Derrière nous, la libellule décolla de sa branche tandis que la fumée d'encens s'étirait lentement au-dessus des fatsias, fleurissait au flanc de la montagne entre les sycomores et se perdait dans l'azur.

Shi Chongming mourut six semaines plus tard dans un hôpital de la route de Zhongshan. J'étais à son chevet.

Les derniers jours, il passa son temps à me répéter la même question : « Dites-moi, à votre avis, qu'a-t-elle ressenti ? » Je ne savais que répondre. Il m'a toujours paru évident que le cœur humain est prêt à se mettre sens dessus dessous pour trouver un point d'attache, qu'il luttera toujours de toutes ses forces pour se rapprocher de la première source de chaleur venue, et pourquoi

en irait-il différemment d'un cœur de nouveau-né ? Mais ça, je m'abstins de le dire à Shi Chongming car j'étais sûre que, dans ses moments les plus sombres, il avait dû se demander si le seul être humain à qui sa fille ait tendu les bras, si la seule personne pour qui elle ait ressenti de l'amour, n'était pas Junzo Fuyuki.

Et si je n'ai pas pu répondre à Shi Chongming, ai-je le moindre espoir de te répondre à toi, ma petite fille sans nom, sinon pour te dire que j'ai agi par ignorance et que je pense à toi chaque jour, même si je ne saurai jamais comment mesurer ta vie, ton existence ? Peut-être que tu n'as jamais été une âme, peut-être que tu n'es pas allée assez loin. Peut-être que tu as été un spectre ou un éclair. Ou peut-être une petite âme-lune.

Jamais je ne cesserai de me demander où tu es, si tu referas surface dans un monde différent, ou si c'est déjà fait, si tu vis désormais dans la paix, dans l'amour, dans un pays lointain que je ne connaîtrai jamais. Mais je suis sûre d'une chose : je suis sûre que, si tu es revenue, la première chose que tu feras est de tourner ton visage vers le soleil. Parce que, mon bébé disparu, si tu as appris quelque chose, c'est qu'en ce monde aucun de nous n'en a pour très longtemps.

FIN